

Frédéric H. Fajardie

Le conseil  
des troubles

roman

JC Lattès

Frédéric H. Fajardie

**LE CONSEIL  
DES TROUBLES**

*Roman*

**JC Lattès**  
17, rue Jacob 75006 Paris

# Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[DU MÊME AUTEUR](#)

[Dédicace](#)

[1.](#)

[2.](#)

[3.](#)

[4.](#)

[5.](#)

[6.](#)

[7.](#)

[8.](#)

[9.](#)

[10.](#)

[11.](#)

[12.](#)

[13.](#)

[14.](#)

[15.](#)

[16.](#)

[17.](#)

[18.](#)

[19.](#)

[20.](#)

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27.

28.

29.

30.

31.

32.

33.

34.

35.

36.

37.

38.

39.

40.

41.

42.

43.

44.

45.

46.

47.

48.

49.

50.

51.

52.

53.

54.

55.

56.

57.

58.

59.

60.

61.

62.

63.

64.

65.

66.

67.

68.

69.

70.

71.

72.

ÉPILOGUE

© 2007, éditions Jean-Claude Lattès.  
978-2-709-63123-5

# DU MÊME AUTEUR

## ROMANS

La Lanterne des morts (Lattès)  
La Tour des demoiselles (Lattès)  
Le Voleur de vent (Lattès)  
Les Foulards rouges (Lattès)  
Un pont sur la Loire (La Table Ronde)  
Ciao, Bella, ciao ! (La Table Ronde)  
Jeunes femmes rouges toujours plus belles (La Table Ronde/Poche)  
Au bord de la mer blanche (Gallimard)  
Quadrige (Gallimard/Folio)  
Une charrette pleine d'étoiles (Gallimard/Folio)  
Un homme en harmonie (Gallimard/Folio)  
Les lendemains enchanteurs (Actes Sud/Poche)  
Frvolités d'un siècle d'or (Julliard)

## ROMANS NOIRS

Full Speed (Les Équateurs)  
Patte de velours (La Table Ronde)  
Tueurs de flics (La Table Ronde/Poche)  
La nuit des chats bottés (La Table Ronde/Poche)  
Sniper (La Table Ronde/Poche)  
La théorie du 1% (La Table Ronde/Poche)  
Le souffle court (La Table Ronde/Poche)  
Polichinelle mouillé (La Table Ronde/Poche)  
Au-dessus de l'arc-en-ciel (La Table Ronde/Poche)  
Le faiseur de nuées (La Table Ronde/Poche)  
Brouillard d'automne (La Table Ronde/Poche)  
L'adieu aux anges (La Table Ronde/Poche)  
Clause de style (Gallimard/Folio)  
Bleu de méthylène (Gallimard/Folio)  
Sous le regard des élégantes (Gallimard/Folio)  
Après la pluie (Gallimard/Folio)  
Gentil, Faty ! (Actes Sud/Poche)  
Querelleur (Actes Sud/Poche)  
Les enfants de Lune (Les Équateurs)



Le loup d'écume (Albin Michel)

Reines dans la ville (Baleine/Le Seuil)

Les hauts vents (Librio)

NOUVELLES

Égérie légère (La Table Ronde)

Nouvelles d'un siècle l'autre, Tome I et II (Fayard)

DOCUMENTS

Feu sur le quartier général (Mille et une Nuits)

Métaleurop, paroles ouvrières (Mille et une Nuits)

Chronique d'une liquidation politique (La Table Ronde)

Sur Frédéric H. Fajardie

Frédéric H. Fajardie, Jérôme Leroy, Le Rocher, collection

« Domaine Français », 1994.

[www.editions-jclattes.fr](http://www.editions-jclattes.fr)

Roman

[www.fajardie.net](http://www.fajardie.net)

site officiel de Frédéric H. Fajardie

Première édition février 2007.

À ma Francine Chérie.  
À mon merveilleux boxer Brigand qui a attendu le  
dernier jour d'écriture de ce roman pour mourir.

DÉCEMBRE 1692...

Ce jour maussade, où devait se dérouler un événement terrifiant et si grandement extraordinaire, ne semblait point se distinguer des autres si ce n'est en cela, peut-être, qu'il était le premier des quatre dimanches de l'Avent où l'Église prépare la célébration de Noël.

Cette fin de journée paraissait donc semblable à celles, grises, mornes et pluvieuses, qui se succédaient dans le royaume des lys.

Pourtant, en quelques instants, le ciel s'assombrit, virant au noir avec une inquiétante rapidité. Soudain, une bourrasque de grêle surprit les malheureux qui n'avaient su trouver un abri.

Cet automne finissant s'avérait en tous points déplorable. Il pleuvait depuis des semaines presque sans interruption et la plupart des chemins se trouvaient si détrempés qu'on hésitait à s'y aventurer. Les routes elles-mêmes étaient sillonnées de profondes ornières où clapotait une eau boueuse si bien que les passagers des carrosses souffraient, craignant à chaque instant que la voiture ne verse.

La grêle cessa bientôt, remplacée par une pluie glacée qui annonçait, en ce début de décembre, une nouvelle soirée froide et brumeuse.

Nombreux, dans le royaume, étaient ceux qui voyaient une profonde similitude entre ce temps détestable et le règne déclinant de Louis le Quatorzième. La guerre, dite « guerre de la Ligue d'Augsbourg », allait entrer en sa sixième année. Ce n'était certes pas la plus meurtrière de ce règne sanglant mais elle devait tout de même se solder par 700 000 morts.

L'armée royale comptait près de 300 000 hommes et on ne cessait de procéder à de nouvelles levées. Artisans, paysans et ouvriers arrachés à leurs activités appauvrissaient le pays et c'était autant de familles qu'on laissait en un cruel désarroi.

La formidable puissance de la France en guerre contre toute l'Europe s'épuisait vainement et l'hiver qui s'annonçait d'une impitoyable et exceptionnelle rudesse terrorisait des millions de malheureux qui se savaient promis au froid, aux impôts exorbitants, aux épidémies, à la famine et à la mort.

\*\*\*

Haut perchés sur le donjon au toit en poivrière d'un vieux mais solide château, ceux qui paraissaient trois ouvriers s'appliquaient à la pose d'un dernier rang d'ardoises.

Les chemises de toile, trempées, leur collaient à la peau mais ces hommes rudes ne semblaient pas même s'en apercevoir.

Détail singulier : tous trois portaient de hautes bottes de cavalerie qui leur montaient aux genoux et l'on n'avait pas souvenir, en quelque lieu que ce fût du royaume, d'ouvriers si curieusement bottés.

Celui qui se prénomait Tancrede présenta l'ultime ardoise. Du premier coup, le jugement se révélait juste, l'ardoise occupant aussitôt sa place exacte et l'on n'y pouvait rien redire tant l'alignement

du rang paraissait parfait.

C'était un homme de trente ans, grand et mince, les cheveux châtain clair, le visage osseux : pommettes saillantes, joues creusées, arête du nez vive. Un ensemble tourmenté mais d'un charme indéfinissable. On remarquait ainsi au premier instant, sous des paupières légèrement tombantes, l'intensité du regard. Des yeux sombres, presque noirs, fiévreux, aux aguets. Des yeux de loup qui convenaient parfaitement à ce grand corps maigre aux muscles longs qui ne formaient point de rondeurs comme on en voit aux portefaix, débardeurs et crocheteurs.

Cependant, tandis qu'il observait ses deux camarades qui prenaient le relais, l'expression changea de manière stupéfiante.

Ainsi, il ne parvint pas à retenir un sourire tout d'indulgence et de tendresse. Ce sourire lui composait un visage étonnamment juvénile, un visage d'enfant. En outre, dans sa dentition parfaite, on remarquait, au centre de la mâchoire supérieure, deux dents très écartées. D'aucuns songeaient que c'était une marque du diable quand d'autres, plutôt des femmes, trouvaient cela rare et plaisant, prétendant que c'était celle des amants de grande passion et qu'elle prédisposait au bonheur. Enfin, pendant ce bref instant, le regard changea également, le noir des yeux évoquant l'aspect des étoffes les plus douces, tel le velours.

Mais tout cela fut très fugitif et bien habile qui l'eût pu surprendre.

Le second ouvrier, cousin du précédent, était âgé de vingt-huit ans. Il se prénommaït Hugo. Mince lui aussi, mais de taille plus modeste, on remarquait semblablement son regard acéré : bien que ses yeux fussent très bleus, ils possédaient cette puissance de pénétration qui mettait ses interlocuteurs fort mal à l'aise.

Écartant bien les doigts de la main sur l'ardoise, Hugo maintint celle-ci telle que l'avait présentée Tancrede.

Avec ses quarante ans, le troisième homme, prénommé Clément, se trouvait être le plus âgé. Il semblait pataud, de petite taille mais la cage thoracique énorme et ses amis le comparaient - sans méchanceté - au connétable Du Guesclin pareillement fait sur les estampes anciennes. Pataud donc, embarrassé de son corps disgracieux, des yeux couleur noisette qui évoquaient ceux de ces bons et gros chiens lesquels, en montagne, ont spécialité de secourir les voyageurs égarés dans les tourmentes de neige.

Trompeuse apparence et fol qui s'y eût fié : l'homme pouvait se montrer vif comme un jeune cerf et son regard se durcir en empruntant une insupportable fixité.

Au reste, c'est bien ces regards parfois sauvages et toujours sur le qui-vive qui semblaient le lien entre les trois hommes : ils avaient vu tant d'horreurs, tant de cruautés, de souffrances et de misères qu'assurément, cela ne paraissait pas ceux d'ouvriers faisant métier de poser des ardoises sur les toits.

Alors, qui étaient-ils ?

Et que faisaient-ils en cette région du Maine ?

On disait volontiers, au reste sans fausseté, que les régions les plus pauvres du royaume se trouvaient être la Champagne, l'ouest du Massif Central et le Midi des Landes à la Provence. Mais chacun s'accordait à reconnaître que le Maine était de loin la plus misérable.

Sous la pluie battante, Clément enfonça le premier clou mais, fixant le second, il donna un violent coup de marteau sur un des doigts d'Hugo. Alors qu'un homme ordinaire aurait hurlé de douleur avant de se répandre en invectives, la victime serra les mâchoires, ébaucha un demi-sourire où se lisait,

toutefois, un évident ressentiment puis, d'une voix très calme :

— De quoi tiens-tu donc à me remercier avec pareilles façons qui ne sont assurément pas de douceur?... demanda-t-il, la voix légèrement menaçante.

Clément, penaud, allait répondre lorsqu'il sentit, davantage qu'il ne vit, au même instant qu'Hugo, l'attitude de Tancrède, cette immobilité de statue qui lui venait dans les instants les plus graves.

Chose singulière parmi d'autres étrangetés...

Ainsi étouffait-il le feu sur lui en se raidissant. Ainsi voyait-il avant tout le monde, même la nuit, ce qui échappait aux meilleurs. Ainsi encore entendait-il à 50 toises<sup>1</sup> le déplacement d'un lièvre. Il ne pouvait expliquer pareils dons, mais il était attesté que ses ancêtres possédaient les mêmes.

Clément et Hugo suivirent le regard de leur ami et...

Clément faillit tomber dans le vide, tant la surprise le bouleversa. Hugo, bouche bée, parvint au prix d'un rude effort à articuler un horrible juron. Seul Tancrède ne parut guère surpris, ébauchant un vague sourire en murmurant :

— Ainsi, c'était cela !

Ce qui se déroulait sur la route, quarante mètres plus bas, relevait d'un cauchemar tel que si l'Histoire, prise de nausée, vomissait les siècles des temps jadis.

Et pourtant...

<sup>1</sup> 100 mètres, une toise équivalent à deux mètres. Pour faciliter la lecture, on emploiera dans ce roman le système métrique et les mesures modernes.

Au même instant, en cinq lieux différents, se produisaient cinq événements sans aucun lien apparent, que ce soit entre eux ou avec ce qui arrivait sous les remparts du vieux château du Maine.

C'est toute la malice du destin que de tisser des toiles séparées qui, finalement, n'en formeront plus qu'une, réunies entre elles par des fils de sang et de larmes...

\*\*\*

À Versailles, tandis que le soir tombait, Louis XIV, frissonnant tant la pièce était froide, regardait les jardins mouillés de pluie.

Il se dégageait de tout cela une éprouvante tristesse, une désolation de l'âme, et le plus puissant monarque du monde, malgré son incommensurable orgueil, ressentit un sentiment nouveau : celui de sa propre insignifiance face à l'immensité du temps et de l'espace, de tout ce qui avait précédé sa venue au monde et de tout ce qui survivrait après sa disparition.

Cette pensée qui l'affligeait en amena une autre de même nature et toute nouvelle elle aussi : la mort, au fond, pouvait revêtir la forme d'une délivrance. Et inversement, le châtement tenait quelquefois au seul fait de survivre.

Pourquoi n'y avait-il jamais songé en bientôt cinquante ans de règne ? Il tenta de chasser pareilles pensées, et y parvint un instant, conservant cependant un goût de mort sur les lèvres.

Derrière la vitre, il observa des arbres, des bosquets, de jeunes laquais courant sous la pluie : oui, tout cela lui survivrait et ce fait recelait quelque chose d'intolérable.

Le roi craignait Dieu, et chaque jour un peu plus que la veille. Que dirait-il à l'instant de comparaître devant son créateur ? Il avait pataugé dans le sang et ayant conscience de la chose, ses actions tendaient à en accroître toujours l'effet. Toujours davantage de guerres, davantage de sang, d'hommes mutilés. Des hommes jeunes, car on n'envoie pas les vieillards à la guerre.

Il se prit le menton au creux de la paume et réfléchit. Le sang de toute cette jeunesse de France et d'Europe, ces jeunes hommes moissonnés à plein bras par la mort, curieusement, lui donnaient le sentiment de prolonger sa propre existence. C'était ainsi. Comme un pacte avec la dame décharnée tenant sa longue faux sur l'épaule : « Prends ces jeunes vies et en échange, prolonge mon temps humain.

»

Il soupira.

Après l'épouvantable guerre de la Ligue d'Augsbourg, qu'il entendait gagner quel qu'en fût le prix, il ne doutait pas de trouver motif à un nouveau conflit. Et encore un autre après celui-là. Jusqu'à la fin d'une vie qu'il pressentait longue<sup>1</sup>.

Il murmura :

— Quelle abjection, que ma vie ! Et combien je me fais horreur !

En cet instant, s'il n'avait été roi, il aurait volontiers fondu en larmes. Aucun homme ne supporte d'un coeur léger de découvrir la noirceur de son âme.

Il n'avait pas demandé, enfant, à devenir roi de France. Ni cet exorbitant pouvoir qu'il s'était peu à peu octroyé, devenant un monarque absolu, un Dieu vivant qu'on comparait au soleil. Mais les événements de la Fronde<sup>2</sup> l'avaient terrorisé, déclenchant cette terrible logique comparable à un cheval emballé : toujours davantage de pouvoirs, toujours plus de guerres pour asseoir son autorité face au reste du monde. Oui, décidément, le sang des autres, c'était le prix de sa durée.

Il ébaucha une grimace de dépit, mesurant qu'on n'arrête pas semblable engrenage, si ce n'est par la mort. Ou la capture.

Le froid, malgré un grand feu dans la cheminée, le pénétra jusqu'aux os mais s'il frissonna, ce fut moins pour cette raison qu'à la perspective d'être fait prisonnier.

Lui, qu'on nommait avec dévotion « le Roi Soleil » : capture-t-on l'astre brûlant?

Il haussa presque imperceptiblement les épaules.

Il n'empêche, l'idée s'ancrait en son imagination. Quelle horreur! Lui soumis, prisonnier, sans doute traité avec le plus grand respect et de nombreux égards mais tout de même contraint de ne pouvoir aller où bon lui semblait. Et les nuées de généraux des armées adverses qui le viendraient voir telle une bête curieuse ! Alors, devait-il cesser de se rendre aux armées<sup>3</sup>, cédant aux instances de Madame de Maintenon laquelle, à chacun de ses départs, faisait crise de larmes sur crise de larmes, lui envoyant chaque jour des lettres éplorées ? Hors de question !

Et puis il y avait cet homme étrange dont il ne se souvenait pas du nom...

C'était six mois plus tôt, lors du siège qui précéda la prise de Namur. Il avait plu pendant trois semaines, les routes du camp royal se trouvaient impraticables si bien qu'on ne pouvait amener de munitions pour l'artillerie, les chevaux dérapant sur la terre grasse et argileuse.

À désespérer.

Vint enfin un jour très ensoleillé, et c'est là qu'il le vit.

La terre gorgée d'eau fumait sous le soleil inattendu, si bien qu'il parut presque surgir du brouillard.

C'était un officier supérieur, un lieutenant-colonel de dragons, la trentaine, le visage dur. Il commandait un escadron d'une centaine de cavaliers, des dragons eux aussi.

Les cavaliers menaient leurs chevaux d'un trot rapide. Des hommes pressés, montant directement au front, tels des Spartiates, sans états d'âme.

Le lieutenant-colonel aperçut le roi, ôta son chapeau à plumes et salua avec élégance, mais sans ralentir un instant son cheval.

Derrière, la centaine d'hommes qui le suivaient, soldats et officiers, avaient vu le geste de leur colonel mais pas un ne tourna la tête vers le monarque. Ils regardaient droit devant eux, hallucinés et pareils à une meute de loups suivant aveuglément leur chef. Face à eux, soldats et officiers de l'armée royale s'écartaient.

Tous les cavaliers de l'étrange escadron, y compris celui qui commandait, portaient en haut du bras droit un brassard jaune où se voyaient, de couleur rouge, un sabre et une hache croisés.

Le roi, stupéfait, se tourna vers ses maréchaux :

— Mais quelle est donc cette troupe étrange ?

Un flottement se produisit chez les officiers supérieurs, les maréchaux se tournant vers les généraux



et ceux-ci vers les colonels mais fort heureusement, on dégotta un vieux général de cavalerie qu'on poussa vers le roi impatient :

— Eh bien, qui sont-ils ?

Le vieil homme, impressionné ou peut-être gêné, répondit :

— Ce sont là ceux des... des « Opérations Spéciales », Majesté.

— Opérations Spéciales?... Mais qui sont-ils?... Quel est leur chef?... Pourquoi ce brassard?...

Allons, répondez!

L'autre hésita un instant puis :

— C'est qu'on les voit rarement, Sire, ils se déplacent surtout la nuit... Qui sont-ils?... Il y a là un peu de tout, pas toujours recommandables : anciens faux-sauniers, anciens braconniers, derniers-nés de familles de petite noblesse d'épée qui ne peuvent rien espérer d'un héritage, officiers rebelles et peut-être aussi... bien pis encore! Ils accomplissent des opérations... Comment dirais-je à Votre Majesté?

— Dites le simplement!... répondit Louis XIV d'un ton adouci car il lui venait une vive curiosité.

— C'est une idée de leur chef : ils s'introduisent derrière les lignes ennemies! Lorsque c'est fait, ils font sauter les dépôts, les barrages de retenue des eaux, incendient les vivres, comblent les puits, inversent les bornes, font exploser les convois de munitions, prennent les villes par surprise pendant quelques heures pour y détruire ce qui est essentiel avant de se retirer en se fondant dans la nuit. Ils peuvent tuer avec une pelle, un tabouret, n'importe quel objet et bien sûr à mains nues. Ils se distinguent par ce brassard car ils osent parfois combattre en civil ou sous uniforme ennemi. Ils ne vivent qu'entre eux et ne paraissent pas, ou très rarement, au régiment de dragons dont ils dépendent. L'armée les craint, ne ménage pas les critiques quant à leurs manières de faire la guerre mais lorsque les choses tournent mal et qu'ils paraissent entre chien et loup, chacun en est soulagé.

— Qui les commande ?

— Le duc de...

Derrière la vitre, contemplant sans la voir la pluie glacée, le roi émit un claquement de langue agacé : quel était le nom que lui avait dit le vieux général?... Un nom jadis associé à un très haut fait, d'où ce titre de duc, mais quel était-il?...

À Namur, il s'était étonné, presque scandalisé :

— Quoi, un duc?... Et il est lieutenant-colonel, officier en second ne commandant pas même le régiment ?

Le vieux général était loin de tout savoir :

— Le régiment appartient au comte Léopold Rossel de Villers et c'est son père qui le lui a acheté. Le duc, lui, appartient à une famille pauvre et a conquis ses épauettes au fil de l'épée. C'est d'ailleurs lui qui commande en réalité ce régiment, nul ne l'ignore.

Louis le Quatorzième s'emporta :

— Mais enfin, il est duc, ce n'est pas rien, cela<sup>4</sup>!

Le vieux général précisa :

— C'est vous, Majesté, qui avez remis son brevet de colonel au comte Rossel de Villers.

— Mais je ne connaissais point la situation !

— Elle est telle que je vous la dis, Sire, le duc est trop pauvre pour s'acheter un régiment. En outre,

il est assez... indépendant. Il refuse les dragonnades<sup>5</sup>.

Louis XIV en fut stupéfait :

— Il... Il refuse?

— Sire, il prétend être militaire et non qualifié pour les tâches de police.

Le roi allait de surprise en surprise :

— Et comment fut-il puni ?

Le général baissa les yeux et la voix :

— Il ne le fut pas, Sire, on a trop besoin de lui.

Contre toute attente, le souverain sourit et bascula d'un certain côté :

— Et l'on a bien fait, pour une fois !

Le roi se sentit soulevé d'enthousiasme en apprenant tout cela, et qu'il possédait pareils soldats. Qui le pouvait faire prisonnier quand existait semblable troupe?... Il veillerait, dorénavant, à toujours savoir où elle se trouvait. En cas de besoin. Et à ne rien ignorer de cet étonnant duc qui végétait au grade de lieutenant-colonel. Puis il fut occupé à d'autres tâches, et oublia.

S'écartant de la vitre, il se jura de se renseigner au plus tôt.

Il se retourna et vit Madame de Maintenon assise sur un fauteuil près du feu, une bible sur les genoux.

Un léger filet de bave lui coulait de la bouche entrouverte et le roi, déjà accablé par le temps et ses réflexions sur l'éternité, en fut consterné.

Il comprit également pourquoi tant de courtisans, sitôt qu'il se retirait en ses appartements, filaient vers Paris pour s'y amuser.

<sup>1</sup> Louis XIV mourut à soixante-dix-huit ans, après soixante-douze ans de règne.

<sup>2</sup> Voir Les Foulards rouges, Lattès, 2001.

<sup>3</sup> Pourtant, le 9 juin 1693, alors que Guillaume III était sur le point d'être écrasé, le roi qui se trouvait avec l'armée de Flandres rentra brusquement à Paris et annonça qu'il ne paraîtrait jamais plus à la tête de ses troupes. L'armée fut consternée.

<sup>4</sup> Il n'existait, au-dessus des ducs, que les princes et le roi.

<sup>5</sup> Répression des huguenots souvent menée par les dragons.

Deux hommes sortirent du Renard Argenté à l'instant précis où le roi jetait un regard sans complaisance sur Madame de Maintenon qui s'était assoupie.

Le plus grand, un borgne de trente-quatre ans, survivait assez bien grâce à deux putains qui vendaient leurs beaux corps pour son seul profit.

L'autre, âgé de vingt-trois ans, marchait en roulant ses larges épaules. Ses cheveux d'un blond affirmé, et non pas clair comme en les pays du Nord, étaient plantés fort bas si bien que le front semblait absent. Longtemps, il travailla au marché aux chevaux mais ses manières très brutales avec les malheureuses bêtes le firent mépriser même en ce milieu où l'on ne pratique guère les épanchements du coeur. Sans travail, il en vint, un an plus tôt, à assassiner un riche drapier et sa femme mais l'or volé pendant ce double crime venait de s'épuiser. Aussi était-il « heureux » de travailler avec le borgne.

Le premier n'avait plus qu'un an à vivre, finissant la tête broyée dans un étau par les soins d'un ami qui convoitait ses putains.

Le second devait être pendu vingt-deux mois plus tard, à la suite d'un nouveau crime où il fut cette fois surpris.

Dans le soir qui tombait, sous une pluie fine, le borgne adressa un signe discret à un troisième homme qui menait une voiture à deux chevaux, rideaux noirs tirés. Aussitôt, le cocher agita les rênes et la voiture suivit à moins de 40 mètres, au pas lent des chevaux.

Les rues étaient presque vides et ainsi en est-il souvent, en la ville de Paris, lorsque le froid ajoute à l'humidité et au vent.

Le blond, feutre rabattu sur les yeux, protesta :

— Que ne va-t-on en les quartiers pauvres du faubourg Saint-Antoine ou Saint-Marcel ? Ce que nous cherchons n'y manque pas.

L'autre haussa les épaules :

— Imbécile! T'y promènes-tu, l'été, comme je le fais parfois ? Certes, les enfants ne manquent pas mais ils sont nus et sales en des rues boueuses et puantes. Celui qui nous paye pour cette besogne veut des enfants aussi propres que bien portants et c'est grande chance qu'il ne soit point regardant s'ils sont filles ou garçons pourvu qu'ils aient moins de dix ans.

Quittant la rue de Louy, ils empruntèrent la rue de la Tisseranderie avant de s'engager dans la rue de la Cordellerie.

La voiture suivait toujours, au pas accablé des chevaux qui baissaient l'encolure sous la pluie glacée.

Le blond protesta de nouveau :

— Ah ça, c'est à la place de Grève<sup>1</sup>, que tu nous mènes?

— C'est là que nous finirons, alors pourquoi l'éviter?

Ils croisèrent trois hommes de police mais ceux-ci, pressés, qui avançaient tête basse en affrontant la pluie, ne leur accordèrent pas un regard.

Le blond, car tel était son caractère, ne put s'empêcher de récriminer :

— Voilà, nous avons trop attendu et à présent, il sera impossible de trouver un enfant.

Le borgne, dont l'expérience était grande, secoua la tête :

— Ils sont rares à cette heure mais la nuit qui tombe nous est complice.

— Et enfin, qui est-il, celui qui nous commande?... Et qu'en fait-il, de ces enfants ?

Le borgne tourna vivement la tête vers le blond :

— Qui il est, ne cherche surtout pas à le savoir car même si tu n'es pas un trembleur, tu aurais la plus grande frayeur de ta vie rien qu'à croiser ceux qui le servent. Quant aux enfants, j'ai l'impression que nul ne les revoit jamais et...

Il s'arrêta, contemplant une vieille femme qui venait vers eux en tenant par la main un garçonnet de sept ou huit ans.

Vivement, le borgne fit signe au cocher qui approcha la voiture.

Puis il souffla à son compagnon :

— La vieille est pour toi.

Tout avait été parfaitement réglé. La voiture arriva, le blond égorgea la vieille femme tandis que le borgne, après avoir lancé une gifle magistrale à l'enfant qui en fut assommé, le jetait dans la voiture qu'il prit aussitôt d'assaut avec son complice. Quelques secondes plus tard, la voiture s'éloignait mais cette fois les chevaux, fouettés, prirent le galop.

Sur le pavé gras de la rue de la Coutellerie, la pluie délayait le sang qui s'échappait de la gorge béante de la vieille femme.

\*\*\*

La voiture longea la Seine et le borgne, qui fut jadis crocheteur et débardeur, songea à cette période révolue de son existence.

Une période qu'il détestait, tant il s'était cassé le dos avec des charges écrasantes avant d'y laisser un oeil lorsqu'un filin rompu l'avait frappé au visage avec la brutalité d'un coup de fouet.

Le quai de la Ferraille, le quai aux Grains, le quai des Morfondus, il les connaissait comme il n'ignorait rien des trente ponts de la capitale.

Des quais, trente ponts, vingt-cinq ports de marchandises, deux bacs, quatre-vingts bateaux de blanchisseuses... De la sueur, du sang et des larmes. Ah non, plus jamais cela : il préférerait cent fois satisfaire les folies d'un amateur d'enfants.

Mais tout de même, il trouvait la chose bien curieuse.

Il existait à Paris des milliers d'enfants abandonnés dont nul ne s'inquiétait, alors pourquoi cette folie d'en vouloir précisément de bien propres, bien élevés et toujours très entourés, ce qui ne faisait que compliquer sa tâche... mais permettait de réclamer des prix élevés qu'il revoyait sans cesse à la hausse sans que jamais ne protestât le puissant seigneur qui l'employait ?

— Le verrai-je?... demanda le blond.

— Jamais. Moi-même, j'ignore tout de lui sinon qu'il est riche.

— Tu n'es pas curieux...

— Je ne suis pas curieux de connaître ce qu'il en est après la mort, cela, tu peux en effet le dire.

Le blond se renfrogna et se cala dans un coin.

Les deux hommes avaient posé leurs pieds sur le garçonnet, toujours allongé mais bâillonné et ligoté. L'enfant roulait vers eux des yeux effarés. Passant de sa grand-mère attentive et aimante aux deux brutes, il ne comprenait pas et s'affolait, livré à une terreur absolue dans laquelle sa vie venait de basculer.

La voiture s'arrêta devant la porte massive d'un sombre hôtel particulier de la rue Garance, en le beau quartier Saint-Germain, surtout réservé à la noblesse.

Le borgne descendit et, à trois reprises, il utilisa un heurtoir de bronze représentant une tête d'aigle.

Après un temps qui lui parut assez long en raison de la pluie et du vent glacé, un chauve apparut, flanqué comme son ombre d'un homme plus petit qui semblait vouloir dévorer ceux qui lui faisaient face.

— Eh bien?... demanda le chauve.

Le borgne évita le regard de l'homme qui semblait vouloir fouiller son âme.

— La chose est faite, Monseigneur.

D'un signe de tête, le chauve envoya son acolyte lequel pénétra dans la voiture, regarda le garçonnet et adressa un signe d'approbation à celui qui le commandait. Enfin, il sortit un poignard et le pointa sur la gorge du blond en prenant soin d'y faire perler une goutte de sang. Le blond descendit sans discuter tandis que la portière se refermait sur le petit garçon et son nouveau geôlier.

Lorsqu'il les eut tous deux en face de lui, le chauve sortit deux bourses et, en un acte délibéré, les fit tomber sur les pavés mouillés de pluie et de boue.

Sans trop de fierté, le borgne et le blond ramassèrent les bourses puis, tel que s'il leur faisait une faveur, le chauve lança au borgne :

— On te fera signe.

Le borgne hocha la tête et partit rapidement avant de prendre le pas de course.

Dès qu'ils eurent tourné à l'angle de la rue, le blond s'immobilisa d'un air têtue, sachant qu'il se trouvait hors de vue et de portée de voix du chauve :

— Ils nous ont traités tels des chiens.

— Non, les chiens, on craint toujours qu'ils ne mordent. Ils nous ont traités comme deux merdes.

Le blond sortit un poignard :

— J'y retourne!

Le borgne, qui savait bien que son compagnon n'en ferait rien, partit d'un grand rire ce que voyant, l'autre, dépité, ajouta :

— J'y retournerai demain.

— Demain, tu seras ivre mais tu tiendras encore à la vie. Tu y retourneras quand ils nous siffleront.

Bien qu'il ne fût pas subtil, le blond en convint intérieurement. Il ouvrit la bourse et regarda les pièces d'or.

Sans doute sa fierté était-elle à ce prix car sa colère tomba d'un coup.

[1](#) Lieu des exécutions publiques.

Au moment précis où l'on jetait le malheureux garçonnet sur le sol de la voiture emportée par le galop des chevaux, elle s'observait dans la glace.

Âgée de vingt-sept ans, grande, brune, les yeux verts, il semblait difficile de ne pas admettre sa gracieuse beauté.

Marion de Neuville, puisque tel était son nom, s'était installée devant un miroir. Elle construisit avec adresse une coiffure haut perchée sur la tête, y glissa adroitement quelques épingles et sourit... avant de se tirer la langue !

Pourtant, le tour de main était prodigieux et réussir semblable coiffure en quelques secondes relevait assurément de l'exploit. Elle secoua la tête comme une jeune pouliche, afin d'éprouver la solidité de l'adorable échafaudage, mais celui-ci tint bon.

Satisfaite, elle ôta les épingles en un tour de main. Aussitôt tombant naturellement, les cheveux noirs coupés à hauteur des épaules retrouvèrent leur mouvement naturel - très légèrement ondulés - avec la fraîcheur et la rapidité d'une source des sous-bois se faufilant entre les roches. Faisant selon son goût, Marion avait coupé ses cheveux sur le front en une frange légèrement gonflée qui lui restituait ses grâces adolescentes, lesquelles ne s'étaient jamais beaucoup éloignées!

Elle était la fille d'un obscur baron de l'Aisne, Simon de Neuville, tué pendant la coûteuse guerre de Dévolution alors qu'il servait comme capitaine aux mousquetaires du roi et que la fillette n'avait pas deux ans.

Sa mère, Éléonore, cadette d'une famille de petite noblesse, avait alors vendu ses maigres biens pour acheter la petite maison d'Auteuil où Marion vivait.

La jeune femme avait aimé avec déraison sa mère, morte quatre ans plus tôt d'un refroidissement de poitrine, et dont le courage l'avait impressionnée dès l'enfance, et pour toute la vie !

Éléonore était une musicienne exceptionnelle et jouait du clavecin avec une inspiration qu'on ne prit jamais en défaut. Cependant, si elle fut une interprète extraordinaire, là ne se limitaient pas ses talents puisqu'elle composait également des airs gais et légers qu'on n'oubliait pas lorsqu'on les entendait, ne serait-ce qu'une fois.

Malheureusement, une femme composant de la musique, cela n'entraînait point en les moeurs du temps. S'armant de courage, et prenant bien garde de n'en point parler à sa fille, elle fit le tour des musiciens connus et vendit ses jolies partitions au centième de leur valeur.

Marion, qui finit par l'apprendre, en fut folle de rage. C'était le talent de sa mère que des usurpateurs signaient et utilisaient pour asseoir leur notoriété. Et cela au seul motif qu'elle était une femme ! Pareille injustice, même si elle relevait de l'usage, lui paraissait insupportable.

Éléonore, résignée, s'amusait des colères de sa fille. Elle ne livrait pas à Marion les noms des acheteurs mais, pour avoir cru reconnaître un air très particulier par son entrain élégant d'une grande économie de moyens, la jeune femme vouait une haine solide à Lully, qui endossa la paternité de la composition et joua le morceau devant le roi.

Quoi qu'il en soit, les ressources provenant de ces ventes presque clandestines permirent la restauration de la petite maisonnette d'Auteuil, ce charmant village tout proche de Paris.

Il s'agissait d'une maison modeste, d'environ vingt-cinq mètres carrés au sol. La cave, assez exiguë,

contenait une vieille malle, une potée de beurre salé, des conserves elles aussi salées et des confitures. Au rez-de-chaussée, un coin réservé pour la cuisine où se trouvaient accrochées des casseroles de cuivre rouge, bosselées mais consciencieusement astiquées, une marmite, une cafetière et un moulin à café, une table et trois chaises dont deux demeuraient toujours vides, un miroir, un buffet en cerisier, une pendule, une fontaine de cuivre à bassin d'étain qu'alimentait l'eau du puits se trouvant dans le jardin. Enfin, l'âme de cette pièce s'incarnait en une cheminée de bonnes dimensions où brûlaient quelques bûches et, sur le côté, un tourne-broche.

À l'étage, une chambre ayant la surface du rez-de-chaussée. On y voyait une armoire, un coffre, deux tableaux, quelques livres... La fenêtre à petits carreaux et rideaux de serge bleu de Caen donnait sur le jardinet, le puits, un compartiment cloisonné d'écurie et la route de terre mal empierrée. Enfin, le grand lit avec couette où Marion dormait seule depuis la mort de sa mère complétait l'ameublement.

À gauche, un escalier de meunier conduisait à un grenier mansardé dans lequel, outre une chartée de bois et un demi cent de fagots, la jeune femme conservait les armes et le chapeau à plumes de son père. Enfin, dans un angle, le portrait à l'huile d'un grand-père, Théodose de Neuville, en uniforme de Gendarme du roi et qu'elle n'avait jamais connu.

Tout, en cette maison, était propre, ordonné et chaleureux mais un coeur sensible y aurait rapidement deviné la grande solitude de l'unique occupante des lieux.

En cette époque de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, les jeunes femmes se mariaient plus tôt que la génération précédente, vers l'âge de vingt-quatre ans en la plupart des cas. À vingt-sept ans, et bientôt vingt-huit, Marion eût légitimement pu s'inquiéter de trouver un époux mais ce n'était pas le cas.

Au sortir de l'enfance, en cette époque mystérieuse et charmante où l'âme des jeunes filles devient sensible au spectacle du soleil couchant sur fond d'ombres violettes, Marion s'était préoccupée de celui qui pourrait ravir son coeur à tout jamais.

Il lui fallut compter une année entière pour faire le tour de la question et le résultat la laissa pour le moins incertaine, sinon perplexe.

Ainsi, celui auquel elle donnerait son amour devrait être beau, mais point de cette beauté de fille qu'on voit à certains petits messieurs traversant le village d'Auteuil en bel équipage découvert. Après des mois de réflexion et d'observation, la jeune fille avait acquis la certitude que si la beauté passe, et même trépassé, le charme, lui, est éternel. Femmes d'un âge certain, vieux gentilshommes, elle en observa ainsi plusieurs qui l'ancrèrent en une certitude au départ assez théorique. Eh bien oui, quel que fût l'âge et le sexe, il suffisait parfois d'un regard, d'un sourire, et des gens qu'on n'avait point trop remarqués vous bouleversaient.

Mais l'aspect physique, à lui seul, ne pouvait suffire. Si elle rencontrait un homme, elle attendait de lui qu'il fût courageux, drôle, fort, et cependant non dépourvu d'une certaine fragilité, de sensibilité et de délicatesse. Et puis il fallait également que... qu'il... et qu'en outre...

Ce genre de rêverie s'achevait souvent sur un éclat de rire tant la liste, à force de s'allonger, dessinait les contours d'un impossible amour.

Et pourtant, sans le moindre commencement de fait qui inclinât en ce sens, c'est avec une tranquille assurance qu'elle pensait rencontrer un jour l'homme qui changerait à tout jamais sa vie. Cependant, pour ne point faciliter les choses, elle savait que ce n'est point en l'endroit où elle travaillait que se produirait l'illumination du grand amour.



Car Marion de Neuville, bien que baronne - et qu'elle fût de petite noblesse ne retrancherait rien à l'authenticité de celle-ci -, travaillait. Et durement, moins en raison du temps passé à la tâche que de l'éloignement, des horaires et des responsabilités.

En effet, la jeune femme si talentueuse en l'art de la coiffure et celui du maquillage utilisait ses dons pour le bénéfice exclusif des comédiennes. Au début, grâce aux relations de sa mère en les milieux musicaux, c'est à l'Opéra qu'elle s'y consacra. Mais bien vite, elle se laissa convaincre que l'atmosphère de la comédie dite « italienne » y était moins ampoulée.

À cette époque, sur la question du prestige, il n'était point douteux que la Comédie-Française, avec son public d'aristocrates, l'emportait de plusieurs coudées. Créée en 1680 avec la fusion de la troupe de Molière, celle du Théâtre du Marais et de l'Hôtel de Bourgogne, la Comédie-Française, qui se produisait devant la Cour, assurait plus de 300 représentations par an.

Cependant, un peu figée par son statut, la Comédie-Française subissait la rude concurrence de la comédie italienne au public davantage bourgeois qu'aristocratique mais aussi plus simple, plus spontané et donc plus agréable. Et comme les revenus des comédiennes dépendaient du nombre de représentations, on imagine que par effet de ricochet Marion, coiffeuse et maquilleuse des comédiennes, passait des soirées fatigantes.

Si une ou deux de ces comédiennes tentèrent, en vain, de l'humilier en dénigrant la qualité de son travail, les autres, toutes les autres, ne trouvaient qu'à s'en louer, peut-être flattées qu'une authentique baronne s'occupe ainsi de les coiffer et de les farder.

Marion aimait ces filles gentilles, simples et généreuses, parfois fort riches, qui lui glissaient presque de force de fabuleuses gratifications lorsque, la représentation achevée, la jeune baronne les maquillait plus subtilement pour des soirées qui se poursuivaient en privé, et dont elle préférait ne rien savoir. En effet, des bourgeois fort riches et quelques aristocrates qui ne l'étaient pas moins invitaient les comédiennes lesquelles, pour la plupart, ne rechignaient point à accorder leurs faveurs à ceux qui les entretenaient sur un grand pied.

Marion se gardait de tout jugement, et on lui en savait gré car ainsi étaient les choses : les jeunes femmes, comédiennes, coiffeuses ou habilleuses, le travail terminé, vivaient leur vie sans avoir à en rendre compte.

Parfois émues, les jeunes actrices regardaient Marion partir dans la nuit. Habillée en homme pour n'être point importunée en chemin, elle montait sur un vieux cheval et gagnait Auteuil, tout de même assez éloigné du théâtre. Jamais, qu'il pleuve ou qu'il neige, la jeune baronne n'avait accepté d'être accompagnée par un de ces hommes qui, pareils à un essaim de mouches, tournaient autour des comédiennes mais ne la dédaignaient point.

Marion avait même, à deux reprises, giflé des admirateurs trop entreprenants ou empressés, et qu'elle détestait car à travers eux, si l'on ne nuançait pas son jugement, c'est tous les hommes qu'on eût vite méprisés.

La jeune femme s'approcha de la fenêtre. À présent, il pleuvait très fort. Le vent glacé plaquait avec violence la pluie contre les vitres et elle ne distinguait pas même le vieux pommier tout proche, seul arbre du jardinet.

Elle songea à Pégase, son cheval fort âgé, bien à l'abri de la pluie dans son petit compartiment d'écurie grâce au travail intelligent d'un habile charpentier qui n'ignorait rien de l'orientation des vents et des pluies.

Elle se détourna, regardant l'intérieur de la pièce.

Une bougie qui paraissait rosée, le feu dans la cheminée, les flammes qui se reflétaient sur le cuivre rouge des casseroles, une température assez douce quand dehors il faisait si froid... La jeune femme éprouva un fugace sentiment de bonheur en songeant qu'elle avait de la chance, qu'elle était presque heureuse, qu'il ne lui manquait...

— Que l'essentiel!... dit-elle avec amertume.

Les jours, les mois, les années passaient et sa vie entière semblait devoir se dérouler ainsi.

— Que fait-il?... Il pourrait être si heureux, ici!... murmura-t-elle, en plein désarroi, doutant, cette fois, que l'homme qu'elle attendait et espérait se présente jamais à elle.

Puis elle fondit en larmes à l'idée de rejoindre son grand lit glacé...

Tandis que se déroulaient tous ces événements, sur le front sud, où les troupes du duc de Savoie Victor-Amédée II étaient tenues en respect par les Français, un homme tentait, le plus discrètement qu'il fût possible, de passer en France.

Italien, la cinquantaine passée, brun mais grisonnant, très séduisant, il portait - avec une conviction de néophyte - une robe de bure et se faisait appeler Frère Antonio, de l'ordre des Frères mineurs dits également Franciscains.

Monté sur un beau cheval noir qui avançait avec prudence dans la neige, l'homme portait sur le dos un étrange bagage de forme oblongue.

Bien qu'il eût fait montre d'une remarquable adresse lors du passage de frontière, Frère Antonio ne put faire grand-chose lorsqu'il tomba nez à nez avec trois soldats de Victor-Amédée II.

Celui qui semblait les commander, un géant à barbe rousse, barra le passage au franciscain en lui faisant signe de descendre de cheval. L'homme d'Église s'exécuta sans discuter tandis que le soldat lançait d'une voix désagréable :

— Ah ça, moine, c'est un bien beau cheval dont tu disposes là.

Frère Antonio hocha la tête tout en défaisant son bagage qu'il portait dans le dos. Aussitôt, il passa un pistolet dans sa ceinture et sortit une épée du fourreau.

Le geste fut rapide et d'une grande pureté. Il aurait pu éveiller la méfiance des soldats s'il ne leur avait échappé, trop occupés qu'ils se trouvaient à détailler le cheval.

Voyant l'épée en la main du moine, les trois soldats s'en amusèrent et décidèrent de n'en tenir aucun compte.

Celui qui portait une barbe rousse fit un compliment, en fait, une amorce de proposition :

— Ton cheval me plaît beaucoup, moine.

— Il plaît à tous.

— Tous, cela m'importe peu. Moi, il me plaît, je le veux et te l'achète.

— Il n'est point à vendre.

Feignant d'être vexé, le soldat à barbe rousse prit ses deux compagnons à témoins :

— Ce moine n'est guère poli qui n'écoute pas même la proposition d'un brave soldat.

Frère Antonio, rompu à ce genre de situation, l'encouragea à parler d'un geste irrité qui figurait un moulinet. L'homme à barbe rousse ne se fit pas prier :

— Voilà mon prix : tu me donnes ton cheval, je te laisse la vie.

Les deux autres approuvèrent en posant d'un geste éloquent la main sur la garde de leur épée.

— Pourtant, je ne le veux point ainsi.

— Quoi, moine, souhaites-tu donc mourir ici, dans la neige et le soir qui tombe ? C'est pure folie ! Les fatigues du voyage t'auront affaibli, songes-y, quand nous, nous attendons en bon repos les Français qui ne se montrent guère.

Frère Antonio regarda le ciel neigeux qui prenait la couleur de l'étain et répondit d'une voix évangélique :

— Ah, sans doute, la fatigue... À quoi s'ajoutent mes extases et l'apparition récente de stigmates. Je suis en effet bien las mais dans ces instants, je songe à notre saint François d'Assise et il arme mon courage et ma résolution un instant défaillants.

— N'écoute point trop les saints, ils n'entendent rien à la finesse des lames. Pour ce qui nous occupe, songe à cela : souhaites-tu mourir pour un cheval ?

Frère Antonio ébaucha un petit geste désinvolte :

— Eh bien oui, Messeigneurs, j'entends prendre ce risque car je me rends au royaume des lys.

Le soldat ébaucha un sourire, plein de compassion :

— Avec la guerre?... Toutes ces armées?... Et les mauvaises gens qui étripent les voyageurs sur le chemin?... Mais tu es déjà mort, moine !

Il se tourna vers ses camarades :

— Cet homme est mort. Existe-t-il forme de crime à détrousser un mort ?

— Assurément non ! répondit le premier.

Le second, plus âgé et plus méfiant, questionna d'une voix désagréable :

— Moine, que vas-tu faire en le royaume des lys ?

Frère Antonio, par pur amusement, décida de répondre la plus stricte vérité :

— C'est qu'en l'entourage de notre pape bien-aimé, il fut surpris certains murmures parmi les froissements de soutane. J'ai pour tâche d'y mettre bon ordre.

Les trois hommes partirent à rire puis le soldat à barbe rousse demanda :

— Et c'est à toi que le pape a demandé la chose ?

— À moi seul, et exactement comme je te parle.

Contrairement à ses deux compagnons, le soldat plus âgé retrouva vite sa morgue et, s'adressant aux siens :

— Qu'on en finisse, tuons ce moine et prenons le cheval.

Aussitôt, les regards des trois hommes devinrent ceux d'assassins.

La transformation fut des plus rapides mais si on la pose en termes d'éternité, force est de reconnaître que le temps de réaction des soldats fut encore trop long.

Saisissant son pistolet passé à la ceinture, le moine tua le soldat à barbe rousse, assurément le plus dangereux, d'une balle en plein front. Faisant glisser un poignard qui se trouvait dissimulé en sa manche, il le lança en la gorge du second soldat. Enfin, il fut en garde devant le plus âgé, celui à la voix tant désagréable. En trois passes nerveuses, la lame traversa le coeur du militaire.

Le moine récupéra ses différentes armes, les nettoya aux uniformes des morts et, comme il aimait plaisanter, il joignit les mains ainsi que s'il priait, leva un regard fervent vers le ciel et expliqua à Dieu :

— Pardonne-leur, Seigneur, ils ne savaient pas à qui ils s'attaquaient.

Une fois en selle, il ajouta pour lui-même :

— Dommage. L'eussent-ils su, ils auraient fui à toutes jambes.

Frère Antonio poussa son cheval dans la neige.

Il s'appelait en réalité Giovanni Gazzi, marquis de Pontecorvo, et se trouvait depuis trois ans général des Jésuites. Il aimait la bonne chère, les femmes corpulentes et les chevaux rapides.

Cependant, il lui était toujours beaucoup pardonné quant aux commandements régulièrement bafoués. N'était-il pas l'homme du pape pour les missions difficiles et confidentielles ?

Or, celles qui l'amenaient étaient sans doute les plus délicates de sa carrière. En effet, la première avait trouvé un terme tout à fait provisoire trois cent soixante-dix-huit ans auparavant. Quant à la seconde, qui constituait un des plus grands mystères de l'histoire de l'Humanité, elle trouvait son origine près de... dix mille ans plus tôt !

\*\*\*

La nuit tombait en ce jour si riche en événements lorsque Charles, comte de Lagès-Montry, se leva en titubant légèrement.

Il appartenait à la Maison du Roi, groupe militaire qui relevait de l'élite et ne dépendait que du souverain. D'abord peu nombreuses, ces troupes ne cessaient de prendre de l'importance. Ainsi y trouvait-on deux compagnies de grenadiers, quatre compagnies de gardes du corps, deux compagnies de mousquetaires, des chevau-légers de la garde, toutes revêtues de l'uniforme bleu qui les distinguait des autres troupes de l'armée royale pour la plupart vêtues de gris et de blanc.

Le matin même, bien que les effectifs des troupes de la Maison du Roi ne correspondent pas à celui habituellement requis, le comte de Lagès-Montry avait été nommé maréchal de camp<sup>1</sup>, ce qui l'amenait au second rang dans la hiérarchie de cette troupe exceptionnelle.

Cependant, celui qui commandait en titre était si âgé qu'on le voyait fort peu. En outre, ayant en partie perdu la raison, il se prenait pour un lapin et, en son vaste domaine, se faisait poursuivre par ses chiens heureusement assez bien dressés pour ne jamais mordre ce vieux lièvre.

Entouré d'officiers supérieurs, le comte de Lagès-Montry, un mousquetaire, fêtait sa promotion depuis le matin, ayant déjà vomi plusieurs fois mais revenant toujours à la bouteille.

Une ombre obscurcissait sa joie. En effet son père, un très puissant financier, prêtait beaucoup d'argent au roi, oubliant avec élégance de se faire rembourser du monarque qui appréciait le geste à sa juste valeur.

Âgé de quarante ans, le comte et tout récent général décida de prouver au monde entier qu'il n'usurpait pas sa fonction. Restait, cependant, un problème de taille : trouver enfin un adversaire à sa mesure.

<sup>1</sup> Équivalent de général de brigade.

Le carrosse au conducteur mort allait au pas, semblant attendre la demi-douzaine d'hommes vêtus de cottes de mailles, casques, lourdes épées et portant la tunique blanche à croix rouge de l'ordre du Temple - disparu quatre siècles plus tôt - qui menaient un combat désespéré.

Ceux qui leur donnaient une chasse sans pitié différaient peu en leur tenue si ce n'est que sur leur tunique se voyait la croix noire, effrayante, des chevaliers Teutoniques. L'un d'eux, un géant en selle sur un grand cheval noir, portait sur son heaume la couronne d'or de Grand Maître de l'ordre.

Perché sur le toit avec ses amis, Hugo, le premier, retrouva sa voix :

— Nos sabres ne passeraient pas au travers de cottes de mailles d'acier si serrées et peut-être même s'y briseraient.

Clément approuva :

— Et nos balles risquent de ne pas les traverser davantage.

Tancrede balaya ces objections d'un geste :

— Messieurs, messieurs : une balle passe sous un casque, voire au travers des fentes ménagées dans les heaumes pour y laisser quelque vision.

Hugo, suspicieux, demanda :

— Tu comptes intervenir? Et pour quel parti? Et que font-ils là sous les remparts à se battre tels des comédiens de théâtre à ceci près que les coups qu'ils se donnent semblent des plus mortels ?

À cet instant, comme pour illustrer son propos, la tête d'un templier vola à plusieurs mètres sous le redoutable coup de hache d'un teutonique.

Tancrede, penché sur l'échafaudage, répondit calmement :

— Qui ils sont, ce qu'ils font, le sens de tout cela, nous le saurons en ménageant quelques survivants... Quant à intervenir : un de mes ancêtres fut chevalier du Temple en Terre sainte avant de désertir, certes, mais par amour. Moi, mon camp est choisi, d'autant que les templiers ont le dessous, que je n'aime pas les croix noires et que, comme vous le déplorez si souvent, j'ai de l'attrait pour les causes perdues.

D'un bond, il fut dans le grenier et dévala l'escalier en pierre du château, suivi de ses amis.

Dans la salle d'armes, basse de plafond et où une cheminée monumentale diffusait une bonne chaleur, les trois hommes menés par Tancrede délaissèrent leurs sabres posés sur une vaste table à côté de trois tuniques d'officiers : une de lieutenant-colonel et deux autres de simples lieutenants. Sur le haut du bras droit, toutes portaient d'étranges brassards jaunes avec, brodés en rouge, une hache et un sabre croisés.

Ils gagnèrent en courant une petite pièce où s'entassait tout un mélange d'armes des siècles passés.

— Les hallebardes!... Et prenez chacun deux de mes pistolets : on ne tire que pour tuer.

Encombrés de leurs hallebardes, ils passèrent devant Marie-Thérèse, une vieille servante un peu sourde, le regard qui se croisait souvent pour loucher et connue par ailleurs pour son esprit qui souventes fois battait la campagne.

— Vous partez à la chasse, Monseigneur? Avec des hallebardes ? C'est donc là du gros gibier, ce

semble. Du sanglier ?

Elle hocha la tête à ses propres paroles et ajouta :

— Je vais faire bouillir l'eau et préparer la sauce aux herbes.

Le lieutenant-colonel Tancrede de Montigny, duc de Bamberg et chef des Opérations Spéciales qui éblouissaient tant Louis le Quatorzième, ignora la nervosité de ses amis et écouta la vieille femme avec patience.

Si toujours, ainsi que tous les ducs de Bamberg et depuis des siècles, il faisait preuve de la plus grande courtoisie avec les femmes, qu'elles fussent princesses ou servantes, il en ajoutait encore avec Marie-Thérèse. Il ressentait pour elle la plus profonde tendresse, l'ayant pratiquement découverte en ouvrant les yeux, trente et un ans plus tôt.

Il la voyait vieillir, devenir sourde et aveugle, l'esprit parfois égaré et loin de lui en vouloir ou de la chasser comme le faisaient tant d'autres seigneurs avec leurs vieux serviteurs, il en avait le coeur brisé et aimait davantage encore celle qui consolait, aux temps jadis, le petit garçon qu'il fut et que la vie ne gâtait point.

Patient, il répondit :

— Marie, nous partons chasser le chevalier teutonique. Je sais que la chose paraît d'un fou mais il y en a pourtant devant la porte du château. Aussi, ne prépare rien : nous ne les voulons point manger, même avec une sauce aux herbes.

Il lui sourit et l'embrassa sur le front tandis qu'amusement, elle secouait la tête avec indulgence :

— Monseigneur est un enfant !

Déjà, les trois officiers des dragons se ruaient vers l'entrée, leurs bottes résonnant sur le bois du pont-levis.

Ils croisèrent un vieux chevalier templier, sans épée et mal en point, et lui indiquèrent l'entrée du château entourée de douves dont les eaux vertes clapotaient sous une pluie à présent très forte.

Il demeurait six teutoniques, menaçants, et leur chef, ce géant perché sur un haut cheval. De sa main gantée de fer, il désigna Bamberg en disant :

— Celui-là, je le veux vivant. Tuez les autres.

Le duc regarda son cousin avec surprise, sachant que celui-ci, comme lui, entendait l'allemand.

Hugo des Forts, comte de Worden, lui répondit avec un clin d'oeil :

— Il semble que leur Grand Maître ne veuille pas de moi...

— Sois sans inquiétudes, nous saurons bien imposer ta présence.

La nuit tombait très vite. Sauf pour Bamberg qui reçut de la nature le don d'y voir comme en plein jour. Il jeta un de ses pistolets à Hugo, l'autre à Clément :

— Six pistolets, six hommes à tuer : messieurs, ne me décevez pas.

Voilà longtemps que le chef des Opérations Spéciales ne s'amusait plus de son regard perçant les ténèbres. Il ressentait parfois l'impression de se battre contre des aveugles, et cela ternissait ses succès en sa propre appréciation. Un pas à droite, deux à gauche, il évitait en se jouant les coups des teutoniques. Tenant sa hallebarde par le milieu, à deux mains, il n'hésitait pas à frapper avec le manche, déclenchant à chaque fois un terrible bruit de fer heurté.

Bientôt, il fut devant le chef des teutoniques et lui lança, en allemand :

— Eh bien, mauvais rêve sorti des enfers, tu me voulais voir?

— Suis-moi et tu seras riche.

— Hélas, je n'aime guère tes façons et n'ai pas de goût pour l'or.

Et, connaissant bien l'art du duel au bâton, Bamberg donna au Grand Maître plusieurs coups du manche de sa hallebarde, dans le but de le faire chuter de cheval.

En vain.

Le duc de Bamberg en fut admiratif car peu d'hommes auraient résisté à pareil ébranlement.

On ne voyait rien du visage du Grand Maître dissimulé par son heaume seulement percé d'une fente pour y voir. Au-dessus du casque, une couronne d'or et un aigle et par la fente, des yeux très bleus.

— Alors tu mourras! jeta le teutonique en tournant bride tandis que ses éperons d'or s'enfonçaient dans les flancs de son cheval qui l'emporta au galop.

Le duc, pensif, revint vers ses amis et demanda :

— Des prisonniers ?

— Leur tirant dans les yeux, ils risquaient peu de survivre ! répondit Clément.

Hugo intervint à son tour :

— Que faisons-nous des cadavres? On en trouve certains loin sur la route.

— Avec ce froid, ils ne vont pas pourrir trop vite. Nous aviserons demain à l'aube avec la charrette et veillerons à les enterrer assez loin.

— Il y aura des feux follets dans les forêts! remarqua Clément avec une expression enfantine.

Bamberg et son cousin Worden échangèrent un regard indulgent, et peut-être attendri. Puis le duc lança :

— Allons voir le survivant, je suis curieux de ce qu'il nous dira.

\*\*\*

Le vieux chevalier de l'ordre du Temple mordit dans une cuisse de poulet en s'essuyant d'un revers de main, si bien qu'il mettait de la graisse jusqu'en sa belle chevelure blanche.

Baron, il disait s'appeler Hugues de Pomarès et n'avait jusqu'ici lâché qu'une information importante : en brûlant Jacques de Molay, dernier Grand Maître des Templiers, et avec lui des dizaines d'autres chevaliers, Philippe le Bel avait perdu 90 pour cent du trésor, les fabuleuses archives qui auraient entre-temps disparu dans un incendie et il n'avait point empêché que le Temple survive à travers les descendants de ses martyrs.

Plus précis encore, le vieux baron expliqua que Templiers, Teutoniques et Hospitaliers constituaient les trois ordres qui s'étaient partagés la Terre sainte, faisant main basse sur des trésors, des reliques, des bibliothèques et des archives d'une incomparable richesse.

Le vieillard faisait montre d'un stupéfiant appétit et les trois officiers de dragons, qui le voyaient engloutir à lui seul davantage qu'eux trois réunis, s'en montraient très étonnés car l'homme était fort maigre.



Un peu agacé, Tancrede lança :

— Ah ça, ils ne vous nourrissent donc pas, vos amis templiers ?

L'autre, qui rongerait un os, suspendit un instant son geste :

— C'est que j'ai toujours faim et comme je ne grossis jamais, j'ignore quand je dois m'arrêter!

Déjà, avant qu'il ne lui conseille de s'en aller coucher voilà près de vingt minutes, Marie-Thérèse avait remarqué :

— Monseigneur, comme cet homme mange !

Pris de court, le duc avait répondu :

— Ah, tu as remarqué cela.

— Vous avez raison, Monseigneur, c'est un monstre !

Les jambes un peu engourdis, le duc de Bamberg se leva et regarda par la fenêtre. Le vent fou, déchaîné, arrachait des branches mortes. Seule sur son arbre, Iseult le contemplait. Il lui adressa un petit signe en levant discrètement la main. La chouette, puisque Iseult en était une, lui répondit par un cri sinistre en lequel une oreille experte eût cependant distingué une sympathie certaine, voire une camaraderie ancienne.

C'est qu'il existait entre eux des connivences, comme celle d'y voir la nuit, exercice où ils excellaient tous deux. Quelquefois, Hugo et Clément arbitraient leurs jeux. Ainsi, l'un d'entre eux lançait un caillou enveloppé dans une peau de renard trouvé mort contre une clôture. Bien entendu, on choisissait des nuits noires et sans lune. À peine la chose lancée, l'homme et la chouette s'élançaient. Parfois, tous deux roulaient à terre, celui-ci y gagnant quelques griffures, celle-là y laissant quelques plumes et la victoire souriait tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

C'est Clément qui avait baptisé la chouette Iseult. Va pour Iseult, mais lorsqu'on lui demanda la raison d'un pareil choix, celui qui tant ressemblait à feu le connétable Du Guesclin avait écarté les bras en signe d'impuissance, l'air désolé, avant de répondre assez pauvrement :

— Mais pourquoi pas Iseult?

Que répondre à cela?

Ainsi était Clément de La Mothe-Sislées, plein de courage, très brave, mais l'esprit parfois absent et la tête pleine d'imaginations vagues. De cela, Bamberg et son cousin Worden concluaient qu'il n'avait point totalement pris congé du monde de l'enfance. Mais eux-mêmes qui organisaient avec leurs rudes dragons des jeux de colin-maillard, cligne-musette ou cache-cache mitoulas<sup>1</sup>, déchaînant rires et hurlements de joie, ces hommes qui pouvaient incendier des villes sans frémir, l'avaient-ils à tout jamais abandonné ce monde bleu, rose et doré des petits garçons ?

Bamberg revint s'asseoir à table, dépliant son long corps mince sur une chaise étroite à l'instant où le chevalier du Temple, Hugues de Pomarès, reposait le dernier os en disant :

— Ce fut délicieux. Pour un peu, on regretterait presque qu'il n'y en eût davantage.

Clément, outré, remarqua d'un ton aigre :

— Trois poules y ont trépassé, et l'hiver commence à peine !

Bamberg jeta un regard nostalgique vers la fenêtre :

— Il reste bien Iseult mais deux choses l'empêchent : c'est notre vieille amie et les chouettes ont la peau dure.

Pomarès tenta tout de même sa chance :

— Oh, vous savez, une chouette, lorsqu'on a très faim...

Trois paires d'yeux qui semblaient ceux de terribles vengeurs lui firent rapidement changer de sujet :

— Si nous parlions de choses importantes et pour tout dire, fort stupéfiantes ?

[1](#) Jeu où il faut deviner celui qui, dans l'assistance, cache en ses habits l'objet recherché.

Ainsi que l'apprenaient à peu près au même instant le duc de Bamberg et ses compagnons, le Grand Maître des chevaliers Teutoniques avait pour nom Heinrich von Ploetzen et venait de Prusse, une province du Brandebourg.

C'était une force de la nature, sa taille dépassant les deux mètres. S'ajoutait à cela une corpulence d'équarrisseur, un cou de taureau, de larges épaules, des mains comme des battoirs et - Bamberg l'avait remarqué à travers la fente du heaume - des yeux bleus au regard intraduisible.

Von Ploetzen jeta un oeil morne sur les objets jetés pêle-mêle sur le sol de la voiture tirée par quatre chevaux. Une cotte de mailles, son heaume à aigle et couronne d'or, la tunique blanche frappée de la croix noire des Teutoniques, sa lourde épée...

Il soupira.

Il portait autour de la tête un voile de gaze de soie noire qui empêchait de distinguer un visage que nul n'avait vu depuis plus de douze ans, à une exception près.

Il observa les deux cavaliers qui précédaient la voiture et, se retournant à demi, les deux autres qui suivaient.

Une pluie froide, d'abord incertaine, tombait à présent avec violence tandis que la petite troupe traversait un village de quelques feux.

Von Ploetzen s'en voulait de son échec subi à la chute du jour. Déjà, ce Bamberg n'avait point semblé trop surpris de les voir et cela tenait certainement au fait que depuis quelque temps, on lui tournait autour et de trop près, surtout s'agissant d'un homme aux sens si aiguisés, presque magiques.

Cette faute incombait à Mathieu de Courtenelle, de la branche de l'ordre des Hospitaliers qu'on nommait à présent ordre de Malte depuis que, chassé de Rhodes par les Turcs, l'ordre s'était réfugié sur l'île de Malte que leur avait cédée Charles Quint.

Tout cela pour annoncer, deux jours plus tôt, que l'ordre de Malte se retirait de cette affaire !

Et que dire des Templiers et de leur « administrateur » Hugues de Pomarès, ce vieil imbécile ébloui par l'histoire des Bamberg ?

Le plan était si simple ! En se présentant en tenue des croisades telle qu'au temps des grandes heures des Templiers et des Teutoniques, on devait émouvoir Bamberg par ce rappel du passé de ses ancêtres, ce qui lui ferait sans doute prêter une oreille favorable aux propositions qui lui seraient faites.

Mais tout fut compromis lorsque lui, Von Ploetzen, avait loyalement prévenu, il est vrai au dernier instant :

— Et s'il refuse, nous le devons tuer. Le bon ordre du monde ne peut supporter le grand danger que représentent les Bamberg. En cela, nos prédécesseurs furent trop faibles.

Que n'avait-il pas dit là ! Car aussitôt, ce vieux fou de Pomarès de perdre grandement son sang-froid en parlant « d'infamie » !

Le ton était monté alors que tout près du château de Bamberg, on se trouvait cachés par une petite vallée étroite entre deux collines si bien que le soleil ne devait jamais paraître en semblable endroit. Position judicieuse, cependant, car bien abritée des regards.

Sur un signe qu'il leur adressa, ses teutoniques se jetèrent alors sur les templiers qui reculèrent en

combattant non sans courage pendant plus de 800 mètres.

Douze des siens y avaient finalement laissé la vie, et autant chez les templiers.

Il ne s'agissait certes pas d'hommes titrés, descendants des chevaliers des deux ordres mais tout de même, cette racaille allait lui manquer.

Il eut un geste agacé :

— J'en ferai venir d'autres, de Prusse !

Pourtant, il le savait, le réservoir n'était pas inépuisable.

Il réfléchit, s'interrogeant avec anxiété sur la possibilité d'une réconciliation avec Hugues de Pomarès.

Des trois ordres qui se trouvaient jadis en Terre sainte, seuls les Hospitaliers, devenus chevaliers de Malte, se trouvaient encore intacts. Les Teutoniques, pour leur part, étaient entrés en décadence après la défaite de Grunwald, en 1410. Par chance, en les châteaux du Brandebourg, on préservait la tradition du sacré étroitement liée à celle de la fidélité si bien que l'ordre, en sa branche secrète, avait survécu. Côté Templiers, c'était le vide. Mais aussi, quelque part, le plus fabuleux trésor d'Occident.

Un instant, Heinrich von Ploetzen se reprocha de s'être trop rapidement emporté. Ce faisant, il prenait le risque de compromettre une entreprise sacrée, vieille d'exactly quatre cents ans puisque créée en 1292 après la chute des dernières places fortes des croisés : le Conseil des Troubles !

Il tenta de se consoler en songeant à la demi-douzaine - mais il y en aurait d'autres - d'enfants qui l'attendaient en son hôtel particulier de Paris, mais n'y parvint pas.

Allons, il fallait sans doute réunir les morceaux éparpillés par cette sanglante querelle. Rois, empereurs, familles princières, puissants de toutes sortes, tous soutenaient ou laissaient faire le Conseil des Troubles quatre fois centenaire dont la vocation était de créer un nouvel ordre du monde.

Le Conseil des Troubles devait vivre, trouver enfin la dimension qu'il méritait, quel qu'en fût le prix.

Et pour cela, le duc de Bamberg devait mourir !

\*\*\*

Marion se réveilla brusquement, certaine que quelque chose avait changé et de fait, à travers les rideaux légers, une lumière irréaliste emplissait la chambre.

C'était merveilleux !

Bien qu'il fit assez froid, elle se leva et se précipita à la fenêtre, pieds nus sur le plancher glacé.

Tout était blanc. La rue aux maisons rares et espacées, la route elle-même creusée de profondes ornières, le vieux pommier auquel ses branches couvertes de neige donnaient un volume inhabituel.

Tout cela paraissait d'un rêve et, tel qu'en un songe, décidant de céder à la folie, elle s'habilla en grande hâte.

Quelques flocons tourbillonnaient encore lorsqu'elle déboucha dans le jardinet pour rejoindre le compartiment à petit toit d'ardoises qui servait d'écurie à Pégase.

Peut-être surpris de la voir en une heure si étrange - trois heures de la nuit -, le vieux cheval cligna des paupières. Attendrie, la jeune femme l'embrassa longuement et tendrement sur le chanfrein où se

voyait une marque blanche en étoile, laquelle ressortait parfaitement sur la robe bai brun.

Sous le baiser, et la caresse qui suivit, Pégase lança un hennissement joyeux qui avait quelque chose d'irrévérencieux et un peu canaille dans ce paysage majestueux et silencieux. Cette nouvelle « folie », en une nuit qui semblait les accumuler, transporta Marion de bonheur. Elle passa ses bras autour du cou du cheval et murmura :

— Veux-tu bien te taire ? C'est tout le village d'Auteuil que nous allons réveiller.

Elle l'embrassa de nouveau et fit demi-tour.

Ses pieds laissaient de profondes empreintes dans la neige immaculée du jardinet et, au travers des branches, elle s'émerveilla une fois encore des flocons qui descendaient avec paresse d'un ciel de plomb.

Troublée, elle cria :

— Je suis heureuse !

Ce n'était pas exactement ce qu'elle voulait dire. Et pas vraiment ce qu'elle ressentait car cela, en langage de grande exactitude, aurait alors revêtu une autre forme : « Je voudrais tant être heureuse ! »

Elle regagna la petite maison et courut se mettre au lit, le regard aimanté par la grande lueur blanche qui filtrait à travers les petits carreaux de la fenêtre.

C'est aux pieds qu'elle avait le plus froid. Lorsqu'elle dormait avec sa mère, et bien que les deux femmes fussent très pudiques, leurs pieds se rencontraient parfois sous les draps. Contact des plus brefs mais des plus agréables.

Comme souvent ceux qui vivent seuls, elle parla à voix haute :

— Cher amour, lorsque tu viendras enfin, il faudra bien que l'hiver nous mêlions nos pieds afin que tu réchauffes les miens.

Elle hésita et pouffa en ajoutant :

— Cela doit servir au moins à semblable usage, un mari !

Puis, tout aussitôt désolée :

— Oh non, je ne t'obligerai pas à cela... mais céderai volontiers, si tu insistes !

Elle demeura un instant rêveuse tandis que le sommeil revenait sur la pointe des pieds.

À demi endormie, elle murmura :

— Tu viendras, cher amour... Tout t'attend en cette petite maison.

Alors même qu'Hugues de Pomarès allait aborder les choses graves, pénétré de son importance et, à considérer les airs soucieux du comte de Worden et du baron de La Mothe-Sislées, il n'en doutait pas un instant, le vénérable vieillard eut la surprise de voir le duc de Bamberg se lever, verser du lait dans une écuelle et traverser la pièce. À la question muette de Pomarès, il répondit d'un air entendu :

— Louise et Eugène doivent m'attendre depuis un moment déjà !

Hugo se pencha vers Pomarès en précisant :

— Un couple de hérissons que Tancrede a pris en affection. Même Iseult, notre chouette, a compris qu'il serait malvenu de soustraire ce ménage de hérissons à l'affection du duc.

Celui-ci ouvrit la porte sur une tempête de neige et on découvrit deux petits animaux aux pics hérissés en raison du froid. Ils attendaient sans impatience.

Hugues de Pomarès, se demandant un instant en quel songe déconcertant il s'était égaré, questionna à mi-voix :

— Mais le duc sait-il, ne devine-t-il pas, l'importance de ce que j'ai à dire ?

Les yeux rieurs d'Hugo répondirent avant qu'il n'ouvre la bouche :

— À votre avis ?

Satisfait, Tancrede épousseta quelques flocons de neige tombés sur sa vareuse et revint s'asseoir en face de Pomarès qui se lança aussitôt :

— Bien, que savez-vous, monsieur le duc ?

— C'est peut-être à moi de vous demander cela, ne croyez-vous pas ?

Le vieillard hésita un instant avant de répondre :

— Je sais tout de vous, davantage que vous-même, sans doute, car tant de choses essentielles se mêlent en votre personne. Mais peut-être vos amis... n'est-ce pas...

— Bien sûr que non : ils demeurent. Alors ?

— Je vous connais des petites aux grandes choses. Tenez, par exemple, votre titre dont nul, certainement, ne se souvient de l'origine. En 1356, à Poitiers, votre ancêtre a chargé l'ennemi jusqu'à ce que blessé cinq fois, il fût laissé pour mort. Mais il devait survivre. La victoire anglaise fut totale et Jean II le Bon emmené en captivité en Angleterre où l'on exigea une rançon de trois millions d'écus d'or. À lui seul, votre ancêtre fournit 700 000 écus. Il ruina à jamais, ou bien peu s'en faut, votre famille mais le roi, de retour en France, le fit duc, tant pour sa bravoure au combat que pour avoir payé rançon afin de libérer son roi... À voir votre situation, où vous commandez en second un régiment, on songe à l'ingratitude des rois.

La physionomie du duc de Bamberg s'altéra et il n'était point difficile de voir sa crispation soulignée par une voix soudain très froide et un regard glacé :

— Je ne suis pas à plaindre, monsieur. À l'armée, je ne reçois d'ordres de personne. Par ailleurs, je n'ai point de dettes et ce vieux château est un abri confortable. Mes forêts et étangs ainsi que quelques maigres troupeaux assurent ma subsistance. La jalousie n'est point dans ma nature.

Son expression devint un instant songeuse, telle que s'il se parlait à lui-même :

— Il y a tant de misères, de drames et de souffrances dans le royaume de France, tant de pauvres

gens, de vieillards sans abris et d'enfants abandonnés...

Il se reprit et, d'une voix sans appel :

— Ma vie est peut-être austère mais c'est celle que j'ai choisie.

Sentant le terrain très mouvant, et bien qu'il n'éprouvât pour sa part que fort peu d'inclination envers les pauvres, le baron de Pomarès passa à autre chose :

— Cette fortune que donna votre ancêtre est d'origine mystérieuse. Enfin, pas pour tout le monde...

Tancreède sourit :

— Tout beau, monsieur. Allons, elle vint d'un riche mariage de mon ancêtre Enguerrand de Bamberg, puisque nous n'étions point encore châtelains de Marigny du nom du village proche de notre château. Il n'y a pas de secrets, monsieur.

La savait-il, cette histoire!... Enguerrand de Bamberg, chevalier du Temple, désertant par amour, repris par les hommes du Grand Commandeur et chargé d'une étrange mission.

Alors, en Terre sainte, pour les Templiers, les Teutoniques et les Hospitaliers, tout s'effondrait. Ainsi de la mort du duc d'Artois, puis de la chute du Krak des chevaliers, formidable forteresse qui tomba malgré une alliance avec la secte des Assassins.

En 1291, après la chute des ultimes forteresses croisées en Terre sainte, le dernier combat eut lieu à Acre. Dernier combat et dernier carré des chevaliers d'Occident.

Enguerrand de Bamberg, déserteur, avait réussi à faire embarquer celle qu'il aimait en direction de Chypre. C'est là, sur le port, qu'il fut arrêté par les hommes du maréchal du Temple Pierre de Sevry et amené devant le Grand Maître Guillaume de Beaujeu. Tandis que la ville brûlait, que les combattants des deux camps tombaient par milliers, Bamberg et Beaujeu discutèrent pendant quatre heures dans une pièce aux issues gardées par des chevaliers dont les langues avaient été coupées et les tympanes crevés par les mamelouks.

C'était le combat final. À Acre, 800 chevaliers, 14 000 templiers à pieds et quelques centaines de teutoniques et Hospitaliers faisaient face à une armée que certains estimèrent à 100 000 hommes.

Sous protection d'un peloton composé de l'élite des chevaliers du Temple, Bamberg embarqua sur le dernier bateau qui parvint à quitter le port déjà pilonné. Dix minutes plus tard, celui-ci tombait ainsi que la muraille extérieure, les fossés et les fortifications vers la mer.

Le 18 mai, c'est l'assaut général. L'une après l'autre, la tour du Roi puis la tour Maudite sont prises après des combats désespérés, si coûteux en vies humaines que les Mamelouks envisagèrent même d'abandonner le combat.

Les derniers défenseurs et les civils s'enferment alors dans la grande tour du Temple, réputée imprenable. Ils tiennent dix jours contre des assauts furieux puis la tour s'effondre, la salle des poudres étant piégée par les templiers qui ne veulent pas voir les femmes et les enfants violés par l'ennemi. Les derniers Français et leurs alliés de Prusse disparaissent mais l'explosion entraîne 2000 Mamelouks dans la mort.

Guillaume de Beaujeu, Grand Maître, Pierre de Sevry, maréchal du Temple, et Mathieu de Clermond, maréchal des Hospitaliers, sont tués. Les Teutoniques préfèrent se taire, ce qui augure d'un désastre. Les hiérarchies des trois ordres croisés sont anéanties.

— Nous savons tous cela qui marque le déclin des Templiers... lança Bamberg d'une voix neutre.

Pomarès répliqua plus vivement :

— On sait moins de choses sur Enguerrand de Bamberg, déserteur de l'ordre du Temple.

Tancrede supportait mal qu'on le mît ainsi en cause. Mais c'est son cousin Hugo des Forts, comte de Worden, qui se dressa, livide.

« Cousin » est un mot bien faible pour définir les liens qui depuis des siècles unissaient les deux familles. Au reste, un ancêtre érudit d'Hugo avait écrit que ces noms, Bamberg et Worden, venaient des terres germaniques et de Franconie annexées par Clovis en 496. S'enrichissant respectivement des fiefs de Marigny et des Forts, les deux familles, par privilège royal, avaient obtenu d'inverser leurs titres. Ainsi, la tradition eût exigé qu'on nommât Tancrede de Bamberg duc de Marigny mais, souhaitant que leurs noms suivent immédiatement leur titre, il fut fait à l'inverse.

Hugo, dont les mains tremblaient légèrement, dut se contenir pour ne point enfler sa voix :

— Baron, votre ton est légèrement impoli et votre manière de poser les questions, toute de façon indirecte et par détour, manque de cette franchise qu'on prête aux gentilshommes.

Sous l'insulte, Pomarès pâlit à son tour puis s'en amusa aussitôt - l'âge lui donnait du recul - en constatant que le comte de Worden ne l'attaquait pas directement, usant lui aussi, sans doute par malice, d'une manière détournée et indirecte.

Pour sa part, Tancrede oscillait entre le désir d'en finir rapidement avec cette conversation et celui de ménager Pomarès, d'abord parce qu'il était âgé, ensuite en raison que les Templiers occupaient une place importante dans l'histoire des Bamberg.

Il s'éclaircit la voix et répondit à son tour :

— Enguerrand gagna Chypre, ne resta que deux jours avec celle qu'il aimait puis s'en alla en différents pays. On sait qu'il rencontra le Grand Khan en cette région que certains nomment Caucase où s'était établie la Horde d'Or puis il fit détour par la Prusse avant de regagner Chypre où sa femme était morte des fièvres, laissant un nouveau-né.

Pomarès hocha la tête :

— Puisque nous parlons franc, que savez-vous du trésor des Templiers ?

Bamberg eut peut-être le tort de répondre très vite :

— Ce que tout le monde en sait : juste avant que la Terre sainte ne soit perdue, les Templiers ramenèrent en France 150 000 florins d'or et dix mulets chargés d'argent jusqu'à tituber. Après le procès fait aux Templiers par Philippe le Bel et la mort sur le bûcher du dernier Grand Maître, cet argent fut confisqué par le pouvoir royal et, pour une part modeste, offert à d'autres ordres.

Un long silence suivit ces paroles, silence qui gêna chacun des quatre hommes. Puis Hugues de Pomarès se leva et s'approcha de la fenêtre. Il considéra longuement l'étendue blanche puis dit, d'une voix impersonnelle :

— La neige a cessé.

Chacun retenait son souffle, tous devinaient que Tancrede mentait par omission.

Le vieil homme revint s'asseoir et leva sur le duc un regard ennuyé. Les yeux bleus de Pomarès et ceux très noirs de Bamberg s'affrontèrent un court instant puis, regardant dans la cheminée une bûche qui venait de se briser en mille étincelles, le templier constata :

— Vous ne m'apprenez rien. Pourtant, votre ancêtre fut aperçu montant dans une modeste embarcation tandis qu'Acre commençait à brûler et que partout les chevaliers reculaient devant les Mamelouks. On vit dix sergents d'armes du Temple porter à bord des sacs pesants, le tout équivalent au



poids d'un cheval<sup>1</sup>...

— C'est fort possible ! répondit le duc, oppressé.

Hugues de Pomarès semblait au regret de devoir poursuivre, ce qu'il fit cependant :

— Les élites de l'ordre du Temple étaient trop fines pour ne pas deviner ce qui allait advenir en Terre sainte : l'abandon, la défaite, la mort... Tout comme les Hospitaliers, qui préparaient leur repli sur Malte, et les Teutoniques qui disposaient de vastes colonies à l'est de la Prusse. Nous, à part notre place forte de Chypre, nous n'avions que le royaume des lys où l'on nous craignait et jalousait en raison de nos biens immenses.

— Où voulez-vous en arriver? demanda Hugo que l'impatience reprenait, aiguillonnée par la curiosité.

Pomarès n'en fut point affecté, poursuivant d'une voix sans passion :

— Dès dix ans avant la chute d'Acre, et cela nul ou presque ne le sait plus aujourd'hui, le Grand Maître changea les montagnes d'or et d'argent du Temple en pierres précieuses de valeur égale mais cent fois moins encombrantes, cherchant surtout les diamants. Des chevaliers parcoururent en tous sens l'Orient, l'Asie et plus discrètement l'Europe du Sud... En dix ans, on récolta le poids d'un cheval : c'est bien étrange, semblable coïncidence, n'est-ce pas ?

Cette fois, et bien que pareil comportement lui fût totalement étranger, Bamberg donna un violent coup de poing sur la table :

— Il suffit ! Ce trésor des Templiers est une légende, mon ancêtre n'a laissé aucun papier d'importance !

Sur cet unique point, le duc mentait. Il était un papier, un seul, plutôt un parchemin... Très succinct, quelques lignes, pas davantage. C'était si peu... et bien suffisant!

Hugues de Pomarès faiblit, mais ne renonça pas :

— Je ne voulais point vous blesser. Si le trésor existe, et nous pensons que c'est le cas, vous étiez le seul homme susceptible d'en connaître l'emplacement.

Clément, jusqu'ici silencieux, s'énerva à son tour :

— Mais comme il vient de vous dire les choses, il n'est plus qu'à considérer que ce trésor existe peut-être, et qu'il est assurément à jamais perdu.

— Sans doute, le plus fabuleux trésor d'Occident est à jamais perdu... répondit vivement Pomarès qui ajouta, à destination de Tancrede : Bien entendu, vous savez tout des circonstances étranges de la mort d'Enguerrand de Bamberg ?

Bien qu'au supplice, car nul n'avait jamais remué ce trouble passé devant lui, Bamberg répondit :

— En duel au bord de la Seine, près de Notre-Dame, me semble-t-il.

Pomarès eut un bref sourire :

— Duel très étrange, n'est-ce pas ?

Bamberg répondit d'une voix ironique :

— Tous les duels ne sont-ils pas étranges ?

— Surtout lorsqu'il met aux prises quatre hommes, tous nobles, tous amis, qu'ils meurent tous les quatre, et qu'ils furent tous les quatre chevaliers du Temple et cela vingt ans jour pour jour après que le dernier Grand Maître eut fini sur le bûcher, tout près de là. Un peu comme s'ils avaient décidé

d'emporter un terrible secret dans la tombe...

Un long silence s'installa. Hugo et Clément échangèrent un regard gêné : ils venaient de basculer dans le camp du doute à ceci près que pour eux, si leur ami mentait - et il mentait ! -, il avait nécessairement de bonnes raisons.

Hugues de Pomarès passa une main fatiguée et couverte de taches brunes dans sa chevelure blanche puis, d'un geste fataliste, il sembla balayer cette conversation :

— Soit, n'en parlons plus. Songez seulement que le réseau secret du Temple, que je représente, est promis à la disparition définitive et que seul ce fabuleux trésor peut lui redonner vie. Au reste, les diamants des Templiers ne sont pas le seul secret d'Enguerrand de Bamberg et il en est un autre bien plus terrible qui vous fait observer depuis des siècles, vous, les Bamberg !

Tancrede avala difficilement sa salive et demanda d'une voix accablée :

— Qu'est-ce encore que cela ?

— La femme qu'aimait Enguerrand de Bamberg et dont vous descendez : elle était déjà, pour les Templiers à l'époque, la clé de la plus grande énigme de l'histoire de l'humanité. Dynastie oblige : vous êtes, aujourd'hui, la solution du grand mystère.

Bamberg, très las, regarda vers la fenêtre, résigné à ce qu'il allait entendre. Ce mystère, qu'il connaissait en partie, il ne le voulait surtout pas savoir en sa plénitude.

La neige recommença à tomber...

[1](#) À partir d'une demi-tonne pour les chevaux de course, bien davantage pour les autres.

L'équipage, dont les chevaux fourbus accusaient l'effort par une encolure basse, arriva à l'Auberge des Virages vers deux heures du matin.

Quelques flocons tourbillonnaient tandis qu'au sol, l'épaisseur de la couche de neige atteignait une dizaine de centimètres.

Un homme se précipita. La quarantaine, il tenait un flambeau de la main droite, le bras gauche ayant été amputé au-dessus du coude. Il se nommait Ulrich Hofflingen, ancien premier lieutenant et originaire de Berlin.

Il ouvrit la portière de la voiture au Grand Maître des Teutoniques dont le visage était toujours enveloppé de gaze noire.

Les traits reflétant une anxiété sincère, Hofflingen demanda :

— Comment se sent Votre Seigneurie ?

Von Ploetzen répondit d'une voix un peu brisée, altérée par la douleur :

— Comme toujours, je saigne des yeux et du nez... Ah, quel enfer que cela, Ulrich !

Un instant désemparé, Ulrich se reprit :

— J'ai envoyé l'aubergiste et ses servantes en leurs chambres. Nos gens, arrivés en ces lieux, ont préparé un repas pour Votre Seigneurie.

Le Grand Maître hocha la tête :

— Je vais d'abord me soigner, essayer ce qui me coule des yeux et me brouille la vue. Là-bas, comme je le craignais, les choses ont mal tourné avec ce vieux fou de Pomarès et voilà ce Bamberg sur ses gardes.

— À ce propos, j'ai deux bonnes nouvelles. Six gentilshommes nous arrivent, se trouvant cette nuit en la ville de Sens. On les considère comme des perles de la Prusse, nos plus grandes familles, et ils savent tout de l'art militaire. Pour les quatorze autres, les Français, l'évasion a réussi. Parmi eux, neuf condamnés à mort. Des hommes redoutables, eux aussi.

La gaze se gonfla à hauteur du Grand Maître des Teutoniques qui laissa échapper un soupir :

— Espérons, Hofflingen, espérons ! Ceux-là, nous les utiliserons dès demain, Pomarès nous cause trop de tourments.

Les deux hommes se dirigèrent vers l'entrée de l'Auberge des Virages.

D'une voix accablée, Hofflingen lança :

— Que Votre Seigneurie ne me laisse plus jamais en arrière en ces chaudes affaires, l'inquiétude n'a cessé de me dévorer l'âme.

— Quoi, combattre ? Avec votre seul bras droit ?

— Ce bras demeure redoutable.

Peu accessible aux sentiments d'humanité, ou le dissimulant, Von Ploetzen fut néanmoins touché et grommela :

— Nous verrons cela. Au reste, l'affaire ne sera point facile et peut-être en effet aurai-je besoin de votre bras contre ce Bamberg. Mais toujours, servez-moi d'abord là où je vous en donne l'ordre.

\*\*\*

Bamberg, Worden, La Mothe-Sislées et Pomarès se trouvaient en la forge du château depuis un certain temps déjà car la nuit était fort avancée.

Pomarès, songeur, observait un creuset posé sur le fourneau. Un creuset banal, sans finesse, conçu pour qu'on y fabrique, par la fusion du métal, une dague quelconque ou un poignard sans style.

Sortant brusquement de sa léthargie, le vieillard se ressaisit et observa Bamberg droit dans les yeux :

— L'instant est venu de me donner la perle noire...

Le duc, étrangement docile, écarta son vêtement et ôta de son cou une pierre noire, plate et de peu d'épaisseur, de la taille d'un oeuf de pigeon.

Worden, qui avait toujours connu cette pierre au cou de son cousin et devinait ce qui allait en advenir, se dressa d'un bond mais Tancrede le calma d'un geste :

— Ne t'inquiète pas.

— Mais la pierre ?

— Je ne pense pas que ce soit une pierre, Hugo. Plutôt un métal, un métal inconnu, étrange et effrayant.

Comme absent, il ôta la chaîne d'argent et présenta le bijou noir au regard de Pomarès qui en détailla le motif avec intensité en disant :

— Mon Dieu, tout y est, semblable à ce qui est décrit dans le Grand Livre.

Il leva les yeux et rencontra le regard soupçonneux de Bamberg auquel il expliqua :

— Je vous dirai tout cela mais de grâce, ne différez pas l'instant. Que je sache, enfin !

Sans l'ombre d'une hésitation, Bamberg jeta le médaillon noir dans le creuset.

Sous les yeux étonnés de ses compagnons et de Pomarès, la pierre se liquéfia avec une extrême rapidité. Bien plus surprenant encore, alors que son volume ne pouvait produire, sous la fusion, que la pointe de la future dague, elle dut multiplier sa densité par dix car c'est le creuset tout entier qui s'emplit d'un métal lourd, épais, couleur d'argent. Sans le moindre bouillonnement et là encore, la chose allait contre toute logique.

S'armant de lourdes pinces de forge, Pomarès ôta le creuset du fourneau. Aussitôt, le métal en fusion se durcit et prit la couleur du charbon.

Un instant perplexe, le vieillard tapota le creuset sur le sol pour décoller l'arme de son moule.

Tancrede précisa d'une voix lasse :

— C'est inutile, il n'est déjà plus d'adhérence car le métal se trouve immédiatement refroidi au contact de l'air.

— Impossible, cela n'existe pas! répondit Pomarès qui versa le contenu du creuset en un seau d'eau

glacée.

La dague y tomba, sans provoquer le moindre bouillonnement provenant ordinairement du métal en fusion jeté en l'eau froide.

Les deux compagnons du duc et Pomarès échangèrent un regard stupéfait puis le vieil homme se pencha vers le seau tandis que Bamberg grondait :

— Surtout, ne touchez pas à la dague!

Pomarès jeta l'eau et précipita la dague dans un seau de neige que Clément venait d'aller quérir dans la cour.

La dague noire tomba dans la neige sans que celle-ci ne fonde.

— Tudieu, elle est donc froide? Mais comment pareille diablerie est-elle possible ? demanda Hugo.

Tancrede haussa les épaules :

— Je connais bien cet effet mais n'en possède pas l'explication. Et pareillement de ceci qui a le mérite d'être amusant.

Il désigna le creuset et aussitôt, on s'approcha.

Sur le fond demeuraient quelques gouttes de métal en fusion qui ne refroidissaient pas. Puis une goutte attira une autre, une autre encore, une nouvelle... C'était un jeu étrange et magique : des quatre coins du creuset, les gouttes venaient à la première en s'y mêlant.

Puis l'ensemble prit une forme plate, de l'envergure d'un oeuf de pigeon, devint noir comme l'ébène tandis qu'on y distinguait un motif.

— Diable, quelle sorcellerie que cela ! lança Clément.

Pomarès le reprit aussitôt :

— Ce qu'on ne peut expliquer et qui appartient à la nature relève de la science et nous sommes loin de tout savoir.

Hugo, qui n'avait pas écouté tant le motif l'intriguait, dit sa pensée à voix haute :

— Cette gravure n'a point de sens...

Pomarès et Clément s'approchèrent pour y regarder de plus près.

On ne voyait qu'un personnage. Coiffé d'un casque antique où se distinguait un dauphin couronné de feuilles de chêne, avec une barre d'acier protégeant le nez, il portait une tunique tombant à mi-cuisses, tenait un glaive dans une main et, dans l'autre, une pierre qu'il semblait avoir tout juste ramassée sur un objet oblong, très plat, enfoncé de bosses. En les airs, un autre objet oblong, parfait celui-là, lançait un trait sur l'homme qui paraissait n'en point souffrir. Au contraire, ses bras s'écartant, il semblait s'en désaltérer. Enfin, en le lointain, une montagne fumait en son sommet.

— L'ensemble, regardez, paraît subir un léger tremblé ! remarqua Hugo.

— Serait-ce pour donner, par le mouvement, une impression de scène vivante ? demanda Clément.

— Attendez, attendez! lança Pomarès qui regardait avidement.

Seul Tancrede ne disait rien. Légèrement en retrait, il écoutait avec attention, sachant que les explications viendraient de Pomarès.

Ce qui ne manqua pas car le vieillard releva la tête en disant à Hugo :

— C'est très finement observé. Et il n'est pas douteux que ce léger « tremblé », comme vous dites si bien, soit volonté de celui qui grava ce médaillon... Mais voyons la dague.

Elle se trouvait dans la neige, intacte.

Pomarès avança la main mais Bamberg le retint :

— Non, vous seriez atrocement brûlé et de cela, je suis assuré.

Le Templier sourit :

— La chose est prévue, n'est-ce pas ? Malheureusement, il faut que j'en aie le coeur net. Je n'ai pas touché le médaillon mais toucherai la dague qui en est le produit et doit se trouver moins chargée d'effets.

— Ne croyez surtout pas cela ! Tout ce qui vient de la pierre noire est intouchable.

— Sauf par vous ?

— En effet.

Oubliant un instant la dague, Pomarès demanda :

— Vous êtes intelligent, monsieur le duc : que comprenez-vous au motif de la pierre ?

La respiration un peu courte, Bamberg, qui devait y réfléchir depuis l'enfance, ne tarda pas à répondre :

— L'homme est un marin de très haut grade, un amiral : le dauphin avec les feuilles de chêne. Cet homme, ce Grec ou ce Romain, enfin, celui qui tient le glaive, a ramassé un morceau de la chose étrange qui se trouve sur le sol. Cette chose a sa jumelle en les airs, aussi, je crois que l'autre s'est écrasée tandis que celle qui vole envoie ce trait à l'amiral grec. Mais ce trait n'est point mortel, il semble un rayon de soleil. Le Grec en éprouve du bien-être et ses forces se renouvellent. Je crois aussi que ce qui semble une montagne est un volcan et que tout va exploser en apocalypse.

Pomarès hocha la tête, impressionné :

— Remarquable ! À ceci près que l'homme n'est point grec et moins encore romain ou carthaginois.

Revenant à sa préoccupation première, le vieux chevalier s'approcha du seau de neige.

— Mais enfin, nous direz-vous ? demanda Clément d'une voix presque geignarde qu'on ne lui avait jamais entendue.

Sans même l'entendre, et dans un mortel silence, Pomarès se pencha vers le seau et, après une ultime hésitation, saisit la dague.

Un cri de douleur lui échappa, une affreuse odeur de chair grillée envahit l'endroit tandis que la main fumait légèrement.

Tancrede se précipita et lui arracha la dague des mains : à la stupéfaction de ses deux compagnons il ne semblait pas, lui, en éprouver la moindre gêne.

Le duc plongea la main du blessé en un pot d'huile douce qu'il avait amené puis l'enveloppa d'un linge finement tissé.

Oubliant sa douleur, Pomarès le regarda avec un mélange d'incrédulité, de terreur et d'infini respect :

— C'est donc vous !

Bamberg, qui achevait le bandage, suspendit un instant son geste :

— Et qui suis-je, à la fin?

Pomarès secoua la tête d'un air grave puis, à mi-voix :

— L'être le plus stupéfiant qui se trouve à la surface du monde... mais à tout cela, il fut un début et je m'en vais tout vous dire.

Il tombait une pluie rouge sur Rouen, une pluie de sang. Ailleurs, la neige était noire et les flocons gros comme des assiettes. Il dégringolait également du ciel des haches de fer et des boules de feu. Sur le front des Flandres, l'armée signalait une pluie de crapauds qui grandement effraya les soldats, provoquant la panique et des milliers de désertions. À Chantilly, on avait relevé les traces de pas d'un monstre aux pieds palmés qui laissait des empreintes de plus d'un mètre. Venant des cieux, on entendait d'affreux hurlements qu'on croyait ceux de damnés. Partout en le royaume, on signalait foudre, comètes, tornades et cataclysmes. Passant à grande vitesse en le ciel pourpre on voyait les épaves de mondes inconnus à la dérive : bateaux de fer sans voile, fuseaux d'acier avec des ailes, voitures sans chevaux surmontées d'un gros canon...

Louis le Quatorzième ouvrit les yeux et chassa ce cauchemar.

Il était en sueur et pourtant grelottait de froid. À ses côtés, Madame de Maintenon ronflait bruyamment. La lumière rouge venant de la cheminée permettait d'y bien voir. Ici, en la chambre royale, le feu ne mourait jamais. À intervalles réguliers, un serviteur, pieds nus, entrait en la pièce et remettait une nouvelle bûche avec mille précautions.

Le roi se leva, se couvrit les épaules d'un manteau et s'approcha de la cheminée où se trouvait disposé un fauteuil. Il s'y assit pesamment en songeant qu'il avait trop mangé, ce qui expliquait sans doute ses affreux cauchemars.

Ses dents, entièrement pourries, avaient depuis longtemps disparu, aussi mâchait-il très imparfaitement avec ses seules gencives.

Il se remémora le souper très lourd, trop lourd, sans doute, mais au fond il ne regrettait pas de lui avoir fait honneur : potage épicé, choucroute telle qu'en l'est du royaume c'était plat coutumier, saucissons fumés, boudins, tranches de lard, faisan, fromages, pâtisseries et trois sortes de vin dont deux blancs.

Il regarda les flammes et, songeur, murmura :

— D'où me vient qu'aujourd'hui tout me semble si fragile et effrayant?

Il frissonna de nouveau puis considéra froidement le luxe qui l'entourait. N'était le froid, contre lequel il s'avérait difficile de lutter, même pour le roi de France, tout ici respirait le calme, le confort et la sécurité.

Louis le Quatorzième s'en trouva heureux et songea à son peuple car la différence de condition lui faisait apprécier Versailles.

Son peuple ! Ceux des cabanes inconfortables et glacées où l'on dormait près des bêtes. Ses officiers subalternes et ses soldats de l'armée de Flandres claquant des dents dans leurs tentes, voire à même le sol, roulés dans leur manteau. Sans parler des nobles transis en de vieux châteaux glacés aux courants d'air polaires.

— Oh oui, tout de même, Versailles !

Depuis qu'il s'y trouvait installé, loin de Paris et de ce peuple qui fut frondeur et lui inspirait toujours un mélange de crainte et de répulsion, le roi n'avait jamais regretté ce choix.



Il avait parfois le sentiment d'avoir recréé un monde, son monde, ici, en ce château moderne. En 1682, dix ans plus tôt, un intendant avait compté 10 000 personnes à Versailles, en y comprenant les serviteurs, mais le même observateur dénombrait un peu moins de 5 000 « familiers ».

Le roi sourit et, le regard perdu vers les flammes :

- Ceux-là, je les tiens bien!

Sans exagérer son intelligence des hommes, il pensait avoir manoeuvré avec finesse. Ainsi, par ses caprices, il semblait avoir remarqué tel ou tel, puis le traitait avec froideur, obligeant la noblesse à une course effrénée et stupide dont le seul intérêt consistait à appartenir au petit clan des familiers.

Pour y arriver, tout était bon. On y perdait sa dignité, on s'avilissait, on rampait et on s'y ruinait. Il ne demeurait rien de l'honneur de l'ancienne chevalerie et de sa légendaire fierté telle qu'on la vit à Azincourt. Ah, la noblesse de France s'avançant avec panache vers le goulet où les attendaient ces gnomes d'archers anglais, allant avec dignité vers une mort qui ne faisait aucun doute, et simplement pour l'honneur.

Cela, c'était le passé. À de très rares exceptions. Oui, il avait réussi cela que la noblesse, abandonnant ses places fortes et se ruinant pour venir à Versailles, perdait du même coup son caractère rebelle. Le roi, qui s'en montrait très satisfait, avait froidement et consciemment brisé la noblesse, la transformant en un troupeau de laquais dont il n'avait plus rien à redouter.

— Finement joué ! murmura-t-il.

Il soupira, un peu inquiet tout de même. En effet, ce que le peuple acceptait de seigneurs ombrageux à la main toujours posée sur la garde de l'épée pour défendre « ses gens », il ne le supporterait pas toujours de ces créatures poudrées et fardées, sans âme, sans caractère, vivant en un monde artificiel et devenant des inconnues sur leurs propres terres. En éliminant un danger, il en suscitait un autre, redoutable lui aussi. Mais cela, songea-t-il en souriant sans gentillesse, ce serait le problème de ceux qui lui succéderaient sur le trône de France.

Il pensa à ces quelques-uns, si rares, que n'attiraient pas les lumières de Versailles. Ou ceux, un pour mille, qui quittaient le palais de leur propre désir. Ainsi d'un noble épousant une simple demoiselle par amour et qui ne pouvait demeurer ici.

Mais depuis la récente apparition de la diligence, si confortable avec ses ressorts et qui pouvait transporter huit personnes depuis Lyon jusqu'à Paris en moins de cinq jours, le flux ne risquait pas de se tarir.

Restaient enfin ceux que Versailles laissait indifférents.

Il se remémora sa crise de colère tout à l'heure, l'affolement dans les services, les messagers partant pour Paris à bride abattue et ce rapport enfin un peu conséquent sur ce curieux Tancrede de Montigny, duc de Bamberg, qui tant l'impressionnait.

Tancrede, un prénom qui fleurait bon les croisades<sup>1</sup> !

On ne savait pas grand-chose concernant le lieutenant-colonel chef des Opérations Spéciales. Un vieux château dans le Maine, cette région misérable. Des terres qui le nourrissaient, mais sans plus. Peu de bêtes dans les métairies, des champs bien cultivés, de belles forêts, des chasses et quelques étangs. Un peu trop de liberté donnée à ses gens, surtout en le village de Montigny où il installait nombre de ses anciens dragons retraités ou mutilés.

Du côté des choses déplaisantes, on lui attribuait une critique assez vive de la politique royale sur

au moins trois points. Ainsi, le sac du Palatinat d'une telle violence que la France fut mise au ban des nations d'Europe : il n'avait pas tout à fait tort. Pareillement, la révocation de l'Édit de Nantes qui précipita hors du royaume, et à jamais, des officiers de talent, des banquiers, des hommes de grande valeur. Il arrivait secrètement à Louis XIV de s'interroger sur la pertinence de cette mesure. Tout comme la persécution contre Port-Royal-des-Champs<sup>2</sup>.

Il n'était point à revenir sur tout cela mais la critique de Bamberg était fine, ces trois points ne laissant pas le roi en la certitude qu'il eût raison.

On pensait aussi, sans preuves, que le duc de Bamberg était las des guerres incessantes mais depuis que l'ennemi personnel du roi, Guillaume III d'Orange, Stathouder de Hollande, était monté sur le trône d'Angleterre en 1689 par son mariage avec la fille du roi Jacques II, avait-il le choix ?

Au reste, ce n'était pas là l'essentiel, Bamberg le servant avec loyauté, quelles que fussent par ailleurs ses critiques. Et la loyauté des Bamberg, depuis des siècles et le geste généreux envers Jean II le Bon, ne s'était jamais démentie.

Et puis au fond, les critiques du duc, exprimées en cercles restreints, ne prouvaient qu'une chose : son intelligence. Il préférait caresser l'idée d'être servi en ses armées par un tel homme, un de ceux dont on sait d'instinct que tant qu'ils seront vivants, la défaite est impossible.

Les espions rapportaient qu'en la troupe de Bamberg, ceux des Opérations Spéciales, on avait repris la vieille devise de l'ancienne chevalerie : « Courte, mais bonne ! » En voilà une philosophie de la vie !

On disait encore que Bamberg, pistolets d'arçon bien en place, chargeait toujours à la tête de ses dragons, enfilant au dernier instant, et juste par élégance, des gants gris perle d'une grande finesse.

Magnifique !

On rapportait aussi qu'avec sa petite troupe qui lui était attachée avec fanatisme, il se déplaçait presque toujours de nuit, dans un silence total. Insensible au froid. Passant les rivières à gué, même par un temps polaire. Et qu'il ne perdait jamais sa route, fût-ce dans les marécages ou au milieu d'une tempête de neige. Et s'il avait longtemps entraîné ses troupes lors de conditions extrêmes, c'était afin que ce qui handicaperait l'ennemi lui fût toujours un avantage.

On disait... Que disait-on encore sur ce diable d'homme?... Qu'il y voyait la nuit comme en plein jour. Qu'il ignorait la maladie, et par exemple la dysenterie qui ravageait les troupes royales : des mois chauds et pourris, les récoltes abîmées, une eau malpropre et en deux ou trois jours, se plaignant de douleurs au ventre en d'horribles cris de souffrance, des régiments entiers étaient décimés car les hommes rendaient presque leurs boyaux par le fondement. Mais pas le duc dont les plaies et blessures guérissaient en quelques jours et qui éteignait le feu sur lui par sa seule immobilité là où ceux qui l'entouraient devenaient des torches vivantes.

Il fallait qu'il le revoie. Et, dès le matin, comptait donner ses ordres en ce sens.

<sup>1</sup> Tancredè, héros du Tasse dans Jérusalem délivrée (1580), fut un modèle de chevalerie.

<sup>2</sup> Sa destruction fut effective en 1710 sous la pression de Madame de Maintenon et du père Le Tellier, nouveau confesseur du roi. On détruisit les bâtiments, on alla jusqu'à exhumer les ossements des religieuses et des solitaires, poussant l'outrage, par jeu, jusqu'à se bombarder en se jetant ces crânes.

Le baron de Pomarès, maigre et petit vieillard qu'on n'eût guère soupçonné de posséder un appétit d'ogre, avait cependant manifesté assez clairement que la suite de son fantastique récit dépendait grandement d'un estomac bien rempli.

Le duc de Bamberg et ses deux compagnons, habitués à se composer eux-mêmes à la guerre de rapides et spartiates repas, servirent donc un bouillon, une pleine terrine, des saucisses, un fromage et des pommes, le tout généreusement arrosé de vin de Bordeaux et poussé par un pain de seigle de trois livres.

Dans la cheminée, on avait ranimé le feu et, sur la table, installé de nouvelles bougies. Dehors, il neigeait encore, et Iseult s'en était allée dormir.

Les trois officiers de dragons, allumant leurs pipes en terre, observaient le vieil homme à la main bandée. Celui-ci le teint rouge, à présent repu, repoussa son assiette en disant:

— Rien ne vaut ces bons repas paysans...

— Si ce n'est, peut-être, un récit précis et bien conté! répliqua Bamberg avec une pointe d'agacement.

Hugo, pour sa part, jeta un regard mauvais au vieux baron en songeant: «Repas paysan... repas paysan! ... Mais où se croit-il?... En l'armée royale, nous n'en avons pas même le quart et bien heureux, encore ! Il a avalé notre bouillon prévu pour ce midi, la moitié de la terrine et il faudra à présent rationner les saucisses!... Repas paysan ! ... Cet homme est un monstre ! »

Pomarès, vaguement conscient qu'en cet instant il ne ralliait pas tous les suffrages, commença sans plus attendre :

— Tandis que votre ancêtre Enguerrand de Bamberg s'en allait à la rencontre de la fabuleuse Horde d'Or et du Grand Khan, quelques rescapés du Temple se rendirent, sur ordre, chez celle qu'il avait secrètement épousée. Elle venait de lui donner un fils et vivait recluse, entourée de farouches serviteurs. Il y eut combat mais les chevaliers du Temple eurent le dessus et parvinrent à voler Le Grand Livre, l'ouvrage le plus surprenant qui fut jamais écrit. Et qui vous concerne, monsieur le duc.

Tandis que les têtes se tournaient vers lui, Tancrede, imperturbable, demanda :

— Pourquoi cela ?

— Il y est question de la lignée de celle qu'épousa Enguerrand. Une lignée très pure et d'une longueur que l'imagination ne peut envisager. Il y a là deux rois, des princes, des nobles d'Égypte, de Grèce, de Rome... Sitôt le mariage conclu, le couple se retire et l'aîné, homme ou femme, semble seul compter puisqu'il reçoit la « pierre noire », unique allusion qui y fut faite dans Le Grand Livre. Pendant des siècles et des siècles, Le Grand Livre fut délaissé mais toujours une héritière ou un héritier en reprit le cours.

— C'est bien fastidieux, tous ces couples dont les noms n'évoquent sans doute plus rien!... lança Bamberg intrigué tout de même mais qui le dissimulait.

— Mais ce sont vos ancêtres, ici la certitude est absolue puisque sa jeune épouse y écrivit le nom d'Enguerrand de Bamberg.

— Pourquoi parler de certitude sur ce point précis ? Est-il ailleurs en votre livre des certitudes qui n'en sont point?

— Attendez, cette lignée démarre dans la nuit des temps en une écriture que nul ne sut jamais traduire. Puis vient une seconde écriture, différente mais inconnue elle aussi et dont nous pensons qu'elle traduit la première. Toutes deux sont le fait de civilisations disparues. La première trace traduisible, qui expliquait en quelques lignes l'origine de cette lignée d'exception, relève d'un grec très ancien, archaïque, avant qu'on atteigne deux versions de plus en plus modernes pour en arriver au latin, d'abord très ancien lui aussi.

— Puis-je avoir à connaître ce livre? demanda Bamberg.

Le visage de Pomarès s'assombrit :

— Hélas! Il a brûlé, et toute copie était interdite, les Templiers tenant à leurs secrets.

— Mais alors...

— Oui, je sais. À ceci près que le chevalier qui commandait lors du vol, s'il ne put, pressé par le temps, établir de double, parvint, avant de remettre Le Grand Livre au chevalier chargé des archives, à noter quelques noms ainsi que l'histoire de cette famille et son origine.

— Le livre a brûlé, il n'existe donc pas ! lança Bamberg en se levant.

— Attendez, c'est bien plus troublant. L'archiviste, responsable du Grand Livre, n'échappa pas au massacre ordonné par Philippe le Bel. Mais ceux qui accomplirent ce forfait, excusant le meurtre en prétendant que le chevalier s'était opposé par les armes à son arrestation, parlent d'une pièce soufrée qui s'embrasa au violent contact de l'air dès que la porte fut forcée. Ils parlent aussi d'un grand livre à reliure de fer mais ils ne purent approcher tandis qu'il se consumait. Or, le chevalier qui commit le vol à Chypre évoque lui aussi une reliure de fer.

— Et alors? Ce livre a existé, il contenait des noms égyptiens et plus antiques encore, voilà tout.

— Mais attendez donc! Le chevalier auteur du vol a recopié quelques caractères de la première langue, l'originale, et ces signes on les retrouve, à peine modifiés, en les empires indiens, en l'Amérique des conquistadors!... Vous imaginez quelle civilisation antique possédait des vaisseaux assez modernes pour gagner l'Amérique des milliers d'années avant l'Espagne ?

Une lueur se fit jour en l'esprit de Bamberg :

— Que voulez-vous dire ?

— Les quelques lignes sur l'origine de la... de votre famille, tout est là! Si la langue est inconnue, un dessin figurait sur la reliure et ce dessin est le même que celui de la pierre noire !

Il se fit pendant quelques instants un profond silence. On entendait juste les hurlements du vent se jetant à l'assaut des remparts du château.

Pomarès secoua la tête et reprit plus bas :

— Mon dieu!... On y parle aussi, dans les traductions successives, d'une très grande île, d'une civilisation exceptionnelle ayant rapport avec le « Peuple des Airs ». Il est fait allusion à trois choses dont l'une vole en le ciel sur le motif de la pierre noire.

Il avala sa salive et reprit :

— Puis le grand malheur arrive : l'une s'écrase au sud de l'île, provoquant l'éruption de volcans et un raz de marée. La seconde, je dirais en l'esprit du premier traducteur en grec, semble sans gouvernail et s'écrase à son tour. Votre ancêtre, Grand Amiral de la flotte de guerre, est visé par ce trait de lumière puis il s'embarque sur un frêle esquif avec son épouse.

Hugo intervint :

— Et tous les habitants de cette grande île, de cette grande civilisation, furent tués ?

— L'île disparut en une apocalypse à la suite de l'explosion de la « chose volante » sur laquelle l'ancêtre du duc préleva un éclat métallique qui, j'en jurerais, devint la « pierre noire ».

Pomarès se servit un grand verre de vin, hésita et reprit :

— Les Templiers furent les premiers hommes d'Occident qui, en Terre sainte, ne possédaient pas qu'une épée : j'entends par là de vastes connaissances. C'est la raison pour laquelle l'explosion de la pièce soufrée est une grande catastrophe. Il a existé de tout temps des hommes respectueux des écrits anciens. En Terre sainte furent découverts des documents sans doute soustraits aux flammes par des sages lors des incendies des bibliothèques de Pergame et d'Alexandrie, ces papyrus qui se trouvaient eux aussi dans la pièce soufrée. Sur l'un, assez bien déchiffré et pour lequel on n'entretenait pas de mystère car c'était avant la découverte du Grand Livre, il était question de quelques survivants d'un continent englouti porteurs de la nouvelle du désastre. Ils furent mis à mort jusqu'au dernier avec cet égard suprême : pour les tuer, on leur coula en la gorge de l'or en fusion car il s'agissait, pensait-on, des derniers... Atlantes!

Bamberg donna un violent coup de poing sur la table :

— L'Atlantide, j'en étais certain!... La colère de Poséidon!... Le continent englouti dans les grands fonds ! Et moi qui descends du Grand Amiral de la flotte de guerre atlante ! ... C'est la pierre noire qui vous tourne la tête !... Moi, je n'en crois rien !

« Tu n'en crois rien, ou tu feins de n'en rien croire ? » se demanda Hugo, qui trouvait crédible la totalité du discours de Pomarès. Justement celui-ci, outré qu'on doute de lui, monta le ton à son tour :

— Je dis la vérité et en ai mille preuves ! Cette pierre qui se reconstitue sous nos yeux, fragment d'une de ces « choses » qui volaient en les airs ! Le récit qu'a laissé Platon ! L'écriture d'Atlantide qui se retrouve en Amérique ! Vous-même qui y voyez la nuit comme en plein jour, entendez ce que nul ne perçoit, que le feu n'atteint pas et dont les blessures se guérissent en trois jours quand d'autres mettent trois mois : ces pouvoirs vous viennent du trait de lumière envoyé à votre ancêtre par... par... L'Atlantide engloutie, ne voyez-vous pas qu'elle fut à l'origine de la légende du déluge?... L'Atlantide a existé<sup>1</sup>, et vous êtes le dernier homme qui possède du sang atlante.

Bamberg se leva :

— C'est là un récit pour vos amis les illuminés Frères de la Rose-Croix<sup>2</sup>. Vous rêvez tout éveillé, baron!

Et, sans rien ajouter, il quitta la pièce. Furieux. Et profondément troublé.

<sup>1</sup> On a longtemps cru que les récits sur les « villes fabuleuses » mystérieusement enfouies en Italie étaient des mythes. On cessa de penser ainsi après la découverte de Pompéi et Herculaneum. On a longtemps cru que les récits sur les « merveilleuses cités indiennes » n'étaient que légendes, jusqu'à leur découverte. Que les inscriptions babyloniennes étaient des motifs décoratifs avant qu'on découvre qu'il s'agissait d'une écriture. Que Troie n'était qu'une affabulation romanesque d'Homère jusqu'à la découverte en 1871 par Heinrich Schliemann de l'extraordinaire cité...

<sup>2</sup> Rosa Crucis. Société secrète fondée au XV<sup>e</sup> siècle, disparue au XVIII<sup>e</sup>. Descartes, Bacon et Leibniz s'y intéressèrent.

Le duc de Bamberg ouvrit les yeux vers midi et sans doute en avait-il décidé ainsi car il pouvait se réveiller à l'heure, presque à la minute, qu'il souhaitait à l'instant de fermer les yeux.

Il buvait un café très sucré lorsque ses deux amis arrivèrent transis de froid.

Après s'être souhaités le bonjour, Bamberg ranima le feu et invita Hugo et Clément à prendre place autour de la table mais au bout de quelques secondes, il éclata de rire :

— Allons, cessez ces visages douloureux!... Quand bien même les gamineries de ce vieux fou de Pomarès seraient vraies, quand bien même je serais sur terre le dernier descendant des Atlantes, il n'y a là rien de tragique et c'est moins affligeant que d'être anglais. Souhaitez-vous que nous en parlions ?

— Assurément ! répondit Hugo.

— Soit mais qu'après, on évite ce sujet. Et avant cela, qu'en est-il de Pomarès ?

Clément expliqua :

— Nous avons récupéré les chevaux de la voiture et quelques autres encore. La voiture a achevé sa course dans l'étang du Merlot, car nous ne savions qu'en faire. Elle a brisé la glace et a disparu. Pomarès est reparti sur un bon cheval, les autres, une dizaine, sont à l'écurie. Quant aux cadavres, il faisait trop froid pour creuser une fosse aussi avons-nous jeté les corps dans ce grand trou dit « La brèche au diable ». Enfin, Hugo a dessiné quelques visages de teutoniques et de templiers morts, parmi les plus repérables : tel qui est borgne ou balaféré. Peut-être la chose s'avérera-t-elle utile...

— Excellente idée.

Hugo se versa une tasse de café avec beaucoup de sucre et, d'un ton incertain :

— Tancrède, Clément et moi pensons que Pomarès disait vrai. Tes dons exceptionnels, tes trop rapides guérisons lors de blessures, la pierre noire dont nous avons de nos yeux vu les qualités et que toi seul peux toucher. Nous sommes certains que tu descends de cet homme casqué, Grand Amiral de la flotte. Et ces dons. Pense, ces milliers d'années et jamais de stérilité ? Ton père et ta mère sont morts trop jeunes pour te transmettre ces secrets, voilà tout.

Clément prit le relais :

— Et nous pensons aussi qu'à l'intérieur de la pierre noire, en ses atomes, se trouvent des propriétés qui dotent chaque Bamberg de ces dons que nous te connaissons.

Très fébrile, Hugo poursuivit :

— Nous pensons qu'il existe un lien entre les Atlantes et ces « choses volantes » dont deux s'écrasèrent en provoquant la catastrophe. Qui sait quelle puissante poudre à canon, quelles terribles bombes elles transportaient?... Qui sait quels liens existaient entre « le Peuple de l'air » et le peuple de l'Atlantide qui dominait le monde ?

Tancrede réfléchit longuement, puis :

— Hugo, je n'en suis plus à toutes ces finesses... À la vérité, si je soupçonnais des choses, si j'en savais d'autres, ces révélations m'écrasent. Trop de choses, et toutes dans le même sens. C'est à moi de vous poser une question : si je suis vraiment l'unique représentant de l'Atlantide, comment peut-on vivre avec cela ?

Les deux amis ne surent que répondre, et en furent gênés. Aussi, Bamberg reprit la parole :

— On ne peut pas vivre avec cela, c'est trop lourd. Aussi, parlons-en le moins possible. Pour le reste, finissons de poser les derniers rangs d'ardoises près de la tour sud et demain, retournons à l'armée. Avec nos bourses plates, c'est le moment.

Ils le savaient : l'hiver, la solde est double car les riches officiers sont à Versailles et à Paris et on manque de cadres. En outre, on avance plus vite en la carrière en faisant montre de ses talents à des niveaux de compétences élevés.

Ses deux compagnons l'approuvèrent.

\*

C'est au bord de la Durance, à proximité d'Avignon, que le général des Jésuites, Giovanni Gazzi, marquis de Pontecorvo, avait rendez-vous avec le baron Robert de Mortefontaine, un homme de quarante-six ans. Doté d'un physique quelconque, d'une mise austère où dominait l'habit noir, Mortefontaine servait en qualité de major dans les services de police dirigés par le lieutenant général Nicolas de La Reynie. Celui-ci, homme intelligent, avait depuis longtemps compris qu'il ne pouvait seul suffire à la tâche, ses attributions lui faisant obligation de veiller à l'ordre public, à la sûreté, à la répression des crimes mais aussi au ravitaillement, au bon fonctionnement des métiers, à la surveillance du livre...

La charge de La Reynie, qui en faisait un des hommes les plus puissants du royaume, avait été créée le 15 mars 1667 peu après, comble d'audace, l'assassinat du lieutenant criminel de police Tardieu, ainsi que son épouse, en leur hôtel particulier parisien.

Plus tard, La Reynie avait manoeuvré avec doigté et finesse dans « l'Affaire des Poisons », révélée après l'arrestation de la femme la Voisin, le 19 mars 1679, et qui mettait en cause de grands noms, proches du roi, dont certains durent comparaître devant la Chambre Ardente.

Mais là où le chef de la police fut très inspiré, c'est en comprenant la nécessité de déléguer, car nul ne peut tenir en bon ordre un front d'activités aussi vaste.

Il en était ainsi du major Robert de Mortefontaine chargé des affaires délicates mais aussi de la surveillance des étrangers et de la sûreté d'État face aux menées mettant celle-ci en péril, tels ces réseaux de huguenots livrant à l'ennemi des plans de fortifications, et qu'il venait de démanteler.

Pourtant, ce qui devait arriver se produisit : Louis XIV, remarquant les qualités de ce policier, se l'attacha, coupant peu à peu la dépendance de Mortefontaine vis-à-vis de La Reynie.

Pontecorvo et Mortefontaine étaient convenus de se retrouver à l'auberge du Farfadet ivre et pour y parvenir, l'Italien avait chevauché toute la nuit.

Les deux hommes, au semblable métier, se saluèrent longuement car ils s'estimaient fort, à quoi s'ajoutait, les années passant, quelque chose qui ressemblait à de l'amitié.

Dégustant un généreux plat de mouton au jus d'ail accompagné de salade et arrosé d'un vin clair de Provence, ils évoquèrent la guerre.

Mortefontaine, qui servait un roi ne goûtant guère la critique, se montra prudent :

— Ces guerres incessantes favorisent l'agitation et le crime. Ah, le sombre XVII<sup>e</sup> siècle que voilà !

— « Le siècle de fer », comme certains l'appellent...

Le Français avala une gorgée de vin puis, doucement :

— Si nous en venions à notre affaire ?... J'ai lu avec intérêt mais surprise votre long document concernant le duc de Bamberg.

— Tout de même, il ne vous est pas inconnu ?

Ne quittant pas cette prudence qui amusait fort Pontecorvo, Mortefontaine répondit :

— C'est un militaire, je suis un policier. Nos routes n'auraient jamais dû se croiser mais c'est un chef très avisé pour un homme de trente et un ans dirigeant une entreprise si redoutable que les Opérations Spéciales. Saviez-vous que lorsqu'il fait une de ses irruptions brutales dans une ville, où il ne se maintient jamais plus d'une heure, il envoie systématiquement quatre hommes piller les archives des hôtels de ville ?

— Tiens, tiens, tiens... Intelligent, cela!

— Et plus encore ! Il étudie les documents sous sa tente, fait parfois dresser copies pour lui-même puis m'envoie le tout. Parmi ces archives figurent souvent les listes d'espions agissant sur notre sol et qu'il m'est dès lors plus facile d'arrêter.

Pontecorvo hocha la tête et se tut tandis que la jolie servante apportait les fromages. Il suivit longtemps d'un regard très intéressé et un brin mélancolique le généreux balancement des hanches de la jeune femme, ce qui n'échappa guère à la vigilance du Français, puis expliqua :

— Et cependant, ce n'est pas pour cela qu'on lui cherche mauvais parti même si les Anglais, toujours malfaisants dès qu'il s'agit de la France, soufflent sur les braises.

— M'en direz-vous davantage car je sais qui le menace mais vous avoue sans détours en ignorer la raison.

— Mon ami, c'est assez... stupéfiant!

Mortefontaine sourit, ce qui lui arrivait peu souventes fois :

— Allons, ne différez point, je suis à votre merci et reconnais pleinement que l'Église possède le meilleur service de renseignements du monde.

Pontecorvo fut flatté, le compliment venant de haut. Il reprit :

— Nous avons placé un des nôtres chez ses ennemis. On le soupçonne, rien moins, d'être le seul homme au monde à connaître l'emplacement du trésor des Templiers.

— Et c'est bien entendu absolument faux ?

— Je crois, pour ma part, que c'est la plus stricte vérité.

Il y eut un long silence :

— Vous vous fiez au baron de Pomarès ?

L'Italien tressaillit puis, d'une voix amusée :

— Pomarès, vous savez cela!... Ah, tout de même, tout de même, je vois, cher ami, que vous avez travaillé.

— Oh oui. Mais Pomarès n'est point seul, il y a aussi cet Allemand qui paraît fort dangereux et tout entouré de mystères, Heinrich von Ploetzen. Nos services ne savent pas trop faire la part des choses, chez ces hommes, de ce qui relève de la folie et ce qui pourrait se révéler des informations



exceptionnelles.

— Il y a des deux chez le Prussien et ses fanatiques teutoniques mais il ne faut pas en rire. Il a été général, il est reçu dans toutes les cours d'Europe et il est sans pitié. Pomarès, lui, est un vieillard très érudit. Ses travaux sont sérieux, et bien entendu, nous en savons tout, comme si nous lisions au-dessus de son épaule.

Soucieux, Mortefontaine demanda :

— Important, le trésor?

— Le poids d'un cheval en pierreries, principalement des diamants.

Le Français, qui portait à sa bouche un morceau de fromage à la pointe de son couteau, suspendit son geste :

— Mais c'est... considérable! Et en temps de guerre, il y a là de quoi faire basculer la victoire dans l'un ou l'autre camp. Ce trésor est en France ?

L'Italien hésita, puis :

— Oui, bien entendu. Mais nul, si ce n'est peut-être le duc de Bamberg, ne sait où : les Templiers étaient rusés et intelligents et si nous l'apprenons un jour, je crois que l'emplacement de ce trésor nous surprendra par son audace et sans doute sa portée symbolique. Mon ami, ne me regardez point ainsi, j'ignore tout de sa cachette : le saurais-je que je vous dirais en avoir connaissance sans rien vous en révéler d'autre. Malheureusement, ce n'est pas le cas.

Mortefontaine posa son couteau et repoussa son assiette :

— Une chose m'échappe : l'ordre fut dissout voilà quatre siècles, pourquoi avoir attendu si longtemps pour s'inquiéter du trésor?

— Nous en parlions tout à l'heure : « le siècle de fer ». Tout change, la sagesse des hommes des temps anciens disparaît.

— Alors ils ne lâcheront plus le duc de Bamberg. Cela tombe mal, il fascine le roi. Son assassinat serait très malvenu.

— C'est pourtant le plus probable malgré les dons stupéfiants du duc.

— Oui, exceptionnels.

L'Italien s'avança sur ce terrain à pas de loup :

— Des dons qui tiennent à son origine...

— Que voulez-vous dire ?

— Un homme qui guérit si vite ses blessures ? Qui y voit la nuit ? Entend mieux que la plus fine oreille du royaume ? Insensible au feu ?

— Je sais. Mais vous en savez plus long que moi...

— D'après les sages du Temple et leurs... cousins teutoniques, après quatre siècles de la plus longue enquête de tous les temps, ils sont certains que Bamberg serait le dernier représentant d'un peuple entièrement disparu après avoir fondé la plus brillante société de l'Histoire.

Il observa Mortefontaine, bouche bée, et poursuivit :

— Ils sont arrivés à la certitude, comme le Vatican, que Bamberg est le dernier descendant de

l'Atlantide.

— L'empire englouti dans l'Atlantique?... Mais c'est... ridicule!... Non?

Pontecorvo promena son regard vers les poutres du plafond du Farfadet ivre et répondit :

— Non. Après tout, les Atlantes devaient être des millions. Pourquoi l'un d'eux n'aurait-il pas échappé au cataclysme. Un sur des millions ?

— Mon Dieu !

— Je suis heureux, s'amusa Pontecorvo, de noter que pour vous, d'habitude si mécréant, Dieu existe à nouveau.

— Mon Dieu ! répéta le major, le regard perdu.

Une pluie froide se mêlait aux rafales de neige et beaucoup, parmi ceux qui se trouvaient à l'abri, remerciaient le ciel de ne point se trouver dehors.

Marion de Neuville, en la loge de la Champlanet, coiffait la comédienne avec soin et toujours ce savoir-faire qui la rendait irremplaçable au théâtre.

La Champlanet, prénommée Amélie, était une superbe jeune femme de vingt-trois ans qui avait déjà tout compris de la réussite à Paris et notamment comment vendre son corps le plus avantageusement qu'il fût possible. On lui connaissait, répertoriés, au moins trois amants qui tous rivalisaient sinon de beauté - ils étaient fort laids - au moins sur le chapitre de la fortune et de la puissance.

Elle possédait déjà cinq immeubles et il était question qu'un de ses bienfaiteurs, qu'elle appelait indifféremment « mon oncle », lui offre un hôtel particulier faubourg Saint-Germain.

On annonça Charles de Lagès-Montry mais la Champlanet répondit d'une petite voix pointue :

— Fais-le attendre !

Puis, d'un autre ton, s'adressant à Marion :

— Ah, tu ne le connais pas encore, celui-là!... Plus jeune que les autres mais quarante ans tout de même. Il est, je ne sais plus, général aux mousquetaires et son père, immense fortune, prête souventes fois de l'argent au roi. Qu'en penses-tu ?

Marion ébaucha un fugitif sourire :

— Vous savez bien que je ne me mêle jamais de ces choses, ni de les juger.

La Champlanet, retroussant la lèvre supérieure, inspecta dans le miroir l'éclat de ses dents parfaites puis répondit.

— Et c'est pour cela que nous t'aimons.

Marion ne se choquait pas du tutoiement qu'elle ne rendait cependant pas. Ainsi était la comédienne qui semblait ne pas connaître le « vous » à la seule exception des phases de séduction et de ses moments de colère, forts nombreux.

Portant la voix, sachant qu'on l'entendrait du couloir, elle ordonna à sa servante :

— Fais entrer.

Charles de Lagès-Montry pénétra dans la pièce, en uniforme de mousquetaire, le chapeau à la main. Ignorant totalement Marion, il mit un genou à terre devant la Champlanet demeurée assise qui lui tendit une main molle que l'autre s'empressa d'embrasser fiévreusement en disant :

— Quel bonheur de vous voir. Je tuerais dix mille Espagnols pour un regard de vous !

« Présomptueux ! », songea Marion qui poursuivit son travail tandis que la Champlanet, reprenant sa main, répondait :

— Je suis aise de vous voir, monsieur. Je vous présente Marion de Neuville, qui est baronne.

Lagès-Montry se releva et, ironique :

— Ce ne serait point la première putain qui se prétend baronne.

— Comme vous n'êtes pas le premier comte qui se conduise comme un porc! répondit Marion avec douceur, sans abandonner son travail.

Stupéfait, et comme il se trouvait derrière Marion qui lui tournait le dos, il chercha son regard qu'il croisa dans le grand miroir. Il lut un si profond mépris dans les yeux de la jeune femme qu'il en fut un instant défait, comme lors d'un duel perdu, puis, convaincu qu'il s'agissait d'une femme du peuple et non d'une baronne, la Champlanet cherchant à l'abuser avec la complicité de sa coiffeuse, il palpa d'une main ferme les fesses de Marion.

La jeune femme se retourna et le gifla avec une telle force que la tête du mousquetaire effectua un quart de tour.

Malgré la douleur et l'humiliation, le comte fut fasciné par le regard flamboyant de colère de Marion. Elle était si belle, en cet instant, qu'elle éclipsait la Champlanet. Il en fut crucifié, tombant éperdument amoureux.

Affectant l'air du regret, secouant la tête d'un air désolé et se frappant la poitrine d'un rapide - et léger ! - coup de poing, il s'apprêtait à présenter des excuses lorsque Marion le fit taire d'un geste :

— Quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, un tel geste ne se rattrape pas.

La Champlanet, debout, avait vu toute la scène, y compris le geste déplacé du mousquetaire. Mais ce qui la stupéfiait chez Marion, et qu'elle jalouosa fugitivement, fut ce mélange de dignité, de spontanéité et de justesse dans l'expression d'un sentiment aussi extrême et peu maîtrisable que la colère. Elle reporta son attention sur Lagès-Montry dont l'air contrit l'agaça fort et, mettant les poings sur les hanches :

— Ah çà, monsieur, êtes-vous fou ?

— Je...

La Champlanet ne le laissa pas achever :

— Marion de Neuville est une authentique baronne. Son père, et vous êtes impardonnable de ne point le savoir, servait lui aussi comme officier aux mousquetaires du roi et fut tué en service lors de la guerre de Dévolution.

— Mais... oui, de Neuville, ah, tout à fait, très belle mort...

Ce n'était peut-être pas la formule la plus heureuse...

D'un doigt impérieux, la Champlanet désigna la porte :

— Sortez, monsieur !

Le général-comte s'exécuta hâtivement, heureux de quitter la pièce pour échapper aux regards durs des deux femmes. Il se sentait oppressé, sachant son coeur captif : il aimait Marion de Neuville et ne voyait point comment faire sa conquête sachant cependant qu'il ne renoncerait pas.

Dans la loge, la Champlanet regagna son siège devant le miroir.

— Merci ! lui dit Marion, presque dans un souffle.

La comédienne semblait ravie :

— Marion, je l'ai fait de bon coeur, pour toi, mais je mentirais en ne te confessant point que j'y ai pris un certain plaisir.

Elle chercha dans le miroir le regard de Marion puis, l'ayant trouvé :

— C'était la première fois qu'on avait envers toi un geste... de ce genre ?

— Oui, jamais encore et j'avoue que je ne pensais pas subir un jour semblable affront.

La Champlanet ébaucha un sourire triste :

— Eh bien moi, c'est tout le contraire. J'ai grandi, dès la petite enfance, avec des sales mains sur mes fesses et encore, les fesses n'étaient point l'endroit qui blessait le plus ma pudeur enfantine. Ah, que veux-tu, ils sont comme cela et ne changeront jamais.

Marion suspendit un instant ses gestes :

— Comme cela... Le sont-ils tous ?

La Champlanet le pensait, admettant toutefois qu'il pouvait exister des exceptions mais en quantité si négligeable qu'on ne les devait pas prendre en compte. Pourtant elle décida de nuancer sa réponse. Certes, pudique, Marion ne se confiait ni ne s'épanchait jamais mais la comédienne la pensait vierge, les imaginations entièrement tournées vers l'attente d'un homme merveilleux qui ne la décevrait jamais. En attestait peut-être cette manière de la jeune baronne de passer des grandes joies et exaltations, de grandes espérances, à des moments d'abattement.

La Champlanet n'avait point connu ces états assez répandus chez les jeunes filles qui vivent en le rêve ignorant que la déception venue, c'est leur vie qu'elles rêveront.

Elle se retint de hausser les épaules en songeant à « la première fois » quand elle n'avait point encore onze ans et que le maître la prit pendant la fauchaison. Le maître, cette canaille qui passait pour un dévot. Ah, la vieille ordure !

Elle se décida à répondre par un pieux mensonge :

— Certes non, Marion, ils ne sont point tous ainsi que je viens de dire mais je maintiens que fort peu échappent à cet état de brute tel que ce mousquetaire. Si tu en rencontres un qui soit vraiment gentilhomme, fût-ce avec les plus humbles servantes, celui-là, jeune ou vieux, riche ou pauvre, beau ou laid, ne le laisse jamais repartir.

— J'y songerai ! répondit Marion qui ne se trouvait pas dupe du discours de la Champlanet, appréciant qu'elle force ainsi ses croyances les plus profondes, et les plus pessimistes, pour ne point décevoir ses grandes espérances.

Récemment, elle avait surpris dans la bouche d'un courtisan s'adressant à un de ses amis au sujet de la comédienne, et tandis que les deux hommes attendaient dans le couloir, le jugement suivant : « Elle est belle comme un ange mais sotte comme un panier ! » Rien ne lui parut plus faux.

La Champlanet, qui regardait avidement sa propre image dans le miroir, émit un petit gloussement de plaisir :

— J'aime beaucoup ainsi que tu viens de me coiffer. C'est nouveau et fort joli.

Marion regarda très attentivement l'image de la comédienne, rectifia une mèche et, avec le sérieux d'un médecin :

— À vrai dire, j'y songeais depuis longtemps. Il aura fallu cet incident...

— Oublie ce prétentieux. Ils sont nombreux ainsi, bourrés d'orgueil et, dès qu'il s'agit d'eux, voyant les étoiles en plein midi.

— Vous avez raison et je vais m'y obliger.

La comédienne se leva :

— Dimanche, je me coifferai ainsi pour aller à la messe.

— Vous irez à la messe ?

L'autre sourit :

— Celle de midi, « la messe des paresseuses ».

Ainsi nommait-on cette messe où l'on cherchait surtout à se montrer. On y trouvait toutes les belles de la ville. Et tous les galants.

— Vous m'avez fait peur ! répondit Marion en rendant le sourire.

Ceux du village de Montigny, et les habitants des fermes alentour, s'amusaient tels des enfants avec les casques, cottes de mailles et lourdes épées des teutoniques et des templiers, vestiges guerriers qui gisaient en tas dans la cour du château.

Ils avaient, il est vrai, toutes les raisons du monde d'être follement heureux : Tancrede, seigneur de Montigny et duc de Bamberg, venait de leur donner douze chevaux, ceux des combattants qui avaient perdu la vie dans les rudes combats.

Il était entendu que ces douze bêtes appartenaient à la communauté villageoise. La communauté : une idée à laquelle depuis le XIV<sup>e</sup> siècle les Bamberg étaient très attachés. Toujours, lors des moments sombres, et bien sûr les guerres, les portes du château s'étaient ouvertes - et bien vite refermées - pour accueillir la population villageoise et soutenir le siège ensemble. On faisait alors table commune, mangeait exactement les mêmes choses tandis que les ducs, leurs épouses et leurs enfants se retiraient en une seule pièce pour accroître l'espace habitable en de bonnes conditions de confort. En outre, on avait formé une milice à laquelle appartenaient tous les volontaires en âge de servir et, au grand scandale des villages voisins, on y incorporait depuis le XVI<sup>e</sup> siècle les femmes qui le souhaitaient et se révélaient souvent redoutables avec une arme à feu.

Enfin les Bamberg, et Tancrede ne faisait pas exception, recueillaient au village leurs vieux soldats ou les amputés de leur régiment si bien que le niveau militaire de la milice était très élevé. C'était grande fête que de voir tout le village, et ceux du château, construire une maison pour un jeune dragon ayant perdu un bras ou un vieux sergent qui ne parvenait pas à retenir ses larmes, se sentant adopté en une véritable famille, souvent pour la première fois de sa vie.

D'autre part, chasses et pêches étaient autorisées une fois par mois afin que le gibier ne se raréfie pas. Bamberg, au reste souvent à la guerre à des journées de cheval, avait trop confiance pour faire vérifier qu'on ne commît point d'abus et nul ne fut jamais tenté de trahir cette confiance.

Enfin, si l'un de la communauté se trouvait veuf, veuve ou malade, la tradition voulait qu'on lui apportât toute l'aide nécessaire.

Hugo, amusé, s'approcha du duc :

— Que diable vont-ils faire de ces vieilles choses d'un autre temps ?

— La cotte de mailles servira au père Golfin pour ses abeilles.

— Si elles piquent ce métal tressé, elles en crèveront.

— Les guêpes ne sont point folles. Ni les abeilles.

Tancrede se sentait de bonne humeur. Il aimait les tours et détours du destin : par exemple que ces chevaux de guerre et de haute truanderie finissent avec une vie paisible de chevaux de labour, au grand bonheur des villageois auxquels ils épargneront peines et fatigues.

Tancrede aimait les animaux, chose rare en ce temps. Il aimait leurs yeux où il lisait souvent amour, pureté, absence de méchanceté. Et puis un chien, par exemple, ne juge pas son maître, quels que soient les défauts de celui-ci.

Lui qui d'ordinaire conservait si bien son sang-froid entrant en une rage folle lorsqu'un cavalier abandonnait un cheval à la patte cassée, sachant qu'il mettrait des jours à mourir. Alors, il se montrait fraternel en tirant en pleine tête la balle qui abrégait les souffrances. Quant au cavalier égoïste, qu'il

fût français ou ennemi, il recevait à mains nues une sévère correction.

Un vent très froid soufflait du nord-est. Bamberg leva les yeux vers le bandeau de pierre qui surmontait les portes massives du château. Subissant un accablement inattendu, le duc observa ses armoiries usées par le temps, la pluie, le gel et le vent. C'est à peine si l'on distinguait clairement la hache et l'épée croisées qui servaient d'insigne à son unité, ici surmontées d'une tête de loup toutes dents dehors, afin de dissuader qu'on s'attaque aux Bamberg. En la partie inférieure, sous les armes, se voyait une tour qui figurait peut-être ce château imprenable - et jamais pris ! - où se succédaient les générations.

Ah, tous ces siècles, comme ils pesaient ! En cet instant, écrasé par les révélations sur l'Atlantide, Tancrede souhaita ne point avoir de naissance tant il se sentait fatigué par la longue histoire de sa famille.

Il dressa soudain l'oreille, chassant ses sombres pensées. Puis, à la stupéfaction générale, il courut vers le château et revint aussitôt, un pistolet à la main.

Passant le pont-levis, il se trouvait à une trentaine de mètres de la route durcie par le gel et qu'il ne chercha pas à gagner. Hugo, Clément et quelques villageois curieux l'avaient suivi lorsque enfin les oreilles les plus fines perçurent le bruit d'un cheval lancé au galop.

Le cavalier tenait une lance ancienne. Il portait une tunique frappée de la croix noire des Teutoniques mais sans doute s'agissait-il d'un simple vêtement de toile, l'allure du cheval étant trop rapide pour supporter à ce rythme un homme en cotte de mailles.

Arrivé sans ralentir son galop, le teutonique, d'un geste puissant et avec un « han ! » que lui arracha l'effort, ficha la lance en terre en direction du groupe.

Tout allait très vite. On crut un instant que, profitant de la chute du jour, l'homme parviendrait à s'échapper mais Bamberg, d'un geste lent, leva son pistolet et tira : tué sur le coup, le cavalier vida les étriers.

Tous furent stupéfaits, par ce tir infallible en des conditions assez hasardeuses.

— Il n'est peut-être que blessé ?... risqua un villageois.

Bamberg passa l'arme à sa ceinture et répondit :

— Il est mort.

— Vous en êtes certain, monseigneur ?

— La balle est entrée par la nuque et est ressortie en emportant l'oeil droit.

Il allait faire demi-tour lorsque, se ravisant, il s'adressa au plus âgé des villageois en regardant le cheval qui demeurait à proximité du cadavre du teutonique :

— Vous disposez d'un cheval de plus. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir enterrer cet homme... et ce qui reste de l'autre : ne cherchez pas le corps, je crois que nous ne le retrouverons jamais.

Il s'approcha de la lance ouvragée de telle sorte que chaque extrémité s'achevait par une pique. Et si l'une se trouvait fichée en terre, l'autre était surmontée de la tête grimaçante d'Hugues de Pomarès.



Une vague de froid intense approchait, dont on ressentait déjà les rudes effets.

Bientôt, la neige tomba de nouveau, très drue, très compacte, et c'était certes un fort joli spectacle que les remparts crénelés baignés d'éclats de lune sous les millions de flocons duveteux qui faisaient songer à la fleur de mimosa. Cependant, Tancrède et ses compagnons ne s'en réjouissaient pas, sachant la longue route qui devait les mener de la province du Maine, puis à Paris, jusqu'à celle des Flandres où la guerre, et peut-être la mort, les attendait.

Le duc de Bamberg avait salué Iseult, sur son arbre, où la vieille chouette gonflait ses plumes pour résister au froid. Ponctuel en ses devoirs, il avait aussi apporté une assiette de lait à Eugène et Louise, le couple de hérissons qui se couchait tôt et n'aimait point attendre : il savait qu'après son départ, Marie-Thérèse, la vieille servante, accomplirait cette tâche à sa place.

Tancrede et ses amis, justement, avaient aidé la vieille femme dans la préparation du repas et c'était un vieux rituel de l'entendre protester :

— Ah, tous ces officiers de dragons en ma cuisine, allons, c'est bien de l'embarras !

Mais ses vieilles mains tremblant d'émotion, son sourire et le regard amusé disaient tout le contraire, par exemple qu'elle adorait « ses » trois beaux officiers, hommes à la voix grave et posée, au rire franc, qui occupaient sa cuisine comme ils le faisaient des places fortes des rois étrangers, avec une audace qui n'avait d'égale qu'une tranquille assurance.

Les Bamberg des temps anciens n'avaient point fait d'économies sur les cheminées, il s'en trouvait partout et les toits en étaient hérissés.

La vaste cuisine ne faisait point exception. Tancrede adorait y prendre ses repas avec pour ciel, suspendus aux poutres noircies, de rassurants jambons et saucissons.

On fit asseoir Marie-Thérèse au motif - quel toupet ! - « qu'elle gênait les déplacements de la cavalerie ».

Ravie, elle observa Hugo et Tancrede aux fourneaux tandis que Clément, ayant tisonné les bûches en la cheminée, s'activait à mettre la table sans manquer, comme bien souvent, de casser une assiette.

Pour simple qu'il fût, le souper s'annonçait copieux : soupe au lard avec un soupçon d'huile de noix, tourte de froment, harengs saurs, viande froide, tarte aux pommes - un peu brûlée - et vin de Bordeaux. Avec du pain de seigle et de son. Un repas qui eût fait pousser des cris d'horreur à Versailles et de joie en le peuple de France...

Marie-Thérèse adorait qu'on la gâte ainsi, que son petit Tancrede, qui n'en était pas moins duc, la servît en lui glissant par-derrière et par surprise un furtif baiser sur la joue. Elle aimait ces jeunes gens, leurs gestes, leur façon adroite de manier le couteau, leurs dents éclatantes, du moins pour Tancrede et Hugo.

On parla du temps, non sans inquiétude. Tancrede, surtout :

— Marie-Thérèse, dis à ceux du village qu'ils peuvent chasser un dimanche sur deux mais qu'ils prévoient des salaisons pour tenir au-delà du printemps.

— À ce point, croyez-vous, Monseigneur ?

Bien qu'il le lui eût interdit, Marie-Thérèse s'obstinait depuis les seize ans du duc à le vouvoyer et l'appeler « Monseigneur ». Il n'y prêtait plus attention.

Il répondit :

— Je crois que ce sera pire encore que l'année dernière. Après cet hiver glacé, qui sera long, nous

aurons un printemps pluvieux qui va tout pourrir.

— Encore la famine en le royaume... constata Hugo avec tristesse.

Après la tarte, Marie-Thérèse se leva et recueillit des braises dans la cheminée : les officiers savaient qu'il ne servait à rien de protester.

Bien que son coeur fût saisi d'angoisse à l'idée que demain, ceux qu'elle appelait en secret « mes chers fils » s'en iraient affronter les dangers et les horreurs de la guerre, elle s'activa consciencieusement pour chauffer les draps avec son long instrument.

Puis elle entendit dans l'escalier des bruits de bottes, les rires et les cris des officiers qu'elle envoya au lit en donnant artificieusement de la grosse voix.

\*\*\*

Couché dans les draps délicieusement chauds, son regard allait des braises pourpres de la cheminée au spectacle de la chute de neige éclairée de lune à travers l'étroite fenêtre à petits carreaux sertis de plomb.

Tancrède se sentait bien, pris par cette féerie dans une douce chaleur. Le froid, ce serait pour bientôt avec en outre la fatigue, la faim et la peur, davantage pour ses hommes que pour lui-même.

Il chassa ces pensées.

Il regretta son chien Philémon, tué d'une balle hollandaise et qui, l'année passée, dormait encore au pied de son lit.

Il se retourna. La chaleur des draps sur ses jambes et son bas-ventre lui parut un bienfait des dieux en même temps qu'il mesurait le grand vide de sa vie sans amour.

Loin des aventures sans lendemains, qui suffisaient à Hugo et Clément, il s'était juré de ne plus céder qu'à l'amour où l'âme se trouve en semblable ravissement que le corps. Ce serment remontait à deux ans ! Deux ans sans une caresse, un baiser doux, le parfum d'une chevelure de femme...

Observant la chute paresseuse des flocons, il murmura :

— Deux ans. Et j'en ai trente et un!... Tout doit être éteint en moi... Au reste, ce n'est pas en repartant à la guerre que je rencontrerai celle que... qui...

En quoi il avait raison car ce n'est pas une, mais deux femmes qui allaient entrer en sa vie. Non sans y amener quelques désordres et de très grands dangers...

Ils voyageaient depuis deux jours, très lentement, en raison tout à la fois du temps qui rendait les déplacements difficiles et parce qu'ils étaient sur leurs gardes, devinant tous trois, d'instinct, que les teutoniques n'en resteraient pas là.

Cependant, bien qu'il ne jugeât point utile de s'en entretenir avec ses compagnons, ce qui pourrait les inquiéter, Tancrede prêtait aux teutoniques, et à ce géant qui les commandait et avait nom Heinrich von Ploetzen, des motifs différents.

Ainsi, pour Hugo et Clément, ils s'estimaient « en compte » avec l'aristocrate prussien. Prenant le parti des templiers, il leur paraissait naturel que l'autre veuille en tirer vengeance et tout aussi normal qu'eux ne le laissent pas faire. Querelle de sang qui ne finirait qu'avec l'extinction de l'un ou l'autre parti.

Pour Bamberg ces motifs, s'il les prenait en considération, n'étaient pas suffisants. Pomarès, en aparté, lui avait dit que pour le Prussien, sa seule existence, étant donné ce qu'il était, constituait un trouble, une anomalie et donc un danger.

Cependant, pour l'instant, le danger semblait limité car retournant dans le Nord affronter les armées coalisées de la Ligue d'Augsbourg, Bamberg se savait hors de portée des teutoniques. C'est le grand avantage des guerres, quand les boulets et les balles vous prennent pour cible : on ne rencontre pas ses ennemis, peu désireux de vous suivre jusque-là.

Au fond, le seul danger immédiat se trouverait à Paris, même s'ils n'y restaient que vingt-quatre heures. Ainsi devaient-ils acheter du tabac, différents onguents et préparations d'apothicaires, des petites fournitures personnelles et une longue liste d'articles demandés par les officiers et soldats des Opérations Spéciales demeurés en Flandres.

La plupart de ces articles, allant du linge de corps à la poêle à frire en passant par la timbale de fer, ne se trouvaient qu'à Paris à des prix assez bas mais il faudrait aussi acheter un mulet afin de ramener ces multiples choses.

Tancrede songea à ses hommes qui devaient geler de froid à proximité des lignes ennemies. Durant son absence, il avait confié le commandement au capitaine vicomte de Mangeot.

Le duc sourit. De Mangeot, à cinquante et un ans, ne brillait guère par son intelligence mais, militaire jusqu'au bout des ongles, c'était un brave, six fois blessé, de ceux qui meurent plutôt que reculer.

Il avait acheté sa charge de capitaine vingt-cinq ans plus tôt, avec peine, en vendant tout ce qu'il possédait mais il lui faisait honneur quand tant de « capitaines », fils de bourgeois enrichis, se révélaient lâches, incapables et donc dangereux sous le feu ennemi.

La nuit tombait et l'on dénicha à grand-peine une vieille grange en laquelle, transis, on parvint difficilement à faire un feu. Le bois humide ne démarrait point, il fallut même arracher des planches pour obtenir des flammes.

On dîna d'une terrine confectionnée par Marie-Thérèse, de quelques oignons, de fromage et de pommes mais le pain de seigle se révéla déjà à demi gelé.

Ces dures conditions, que nul n'eût accepté en la noblesse de Cour, étaient heureusement familières aux trois hommes qui les supportaient sans révolte : la vie, toujours, érige en norme, pour les moins

heureux, ce qui semblerait l'enfer pour les nantis.

On parla de la guerre, sans passion, sans terreur non plus car la vie se résumait à cela : chanceux, et bien préparé, on vivait quelque temps encore; infortuné, et mal préparé, la mort venait vite, sans s'annoncer, sans même que l'on puisse revoir son existence pour en dresser le bilan.

La conversation s'éteignit rapidement et, s'enroulant dans leurs manteaux d'officiers, les trois dragons tentèrent de trouver le sommeil, songeant à la neige tombée toute la journée, cette neige dangereuse car à la guerre, comme ne l'ignoraient pas les soldats d'expérience, elle amortit toujours le bruit des coups de feu, les détonations semblant aussi inoffensives que des bouchons de vin pétillant lorsqu'on les fait sauter.

Ils avaient approché leurs têtes des braises et, vu de haut, cela ressemblait à quelque rituel, ces corps allongés équidistants tels des rayons autour d'un soleil de feu.

Clément ronflait légèrement, Hugo parlait dans son sommeil. Tancrede demeurait les yeux ouverts malgré la fatigue et un froid engourdissant.

Un rayon de lune filtrait à travers un trou dans la toiture.

Il tenta d'imaginer la femme qu'il aimerait un jour, peut-être, sans doute, assurément, puis s'endormit avec sur les lèvres un sourire d'enfant.

\*\*\*

En la grande salle du bas de son hôtel particulier de la rue Garance, Heinrich von Ploetzen ne dormait pas, ses bottes martelant les dalles de marbre à damiers.

En retrait, silencieux, Ulrich Hofflingen luttait contre la somnolence car peu de choses, en ce que disait son maître, lui semblaient nouvelles.

Von Ploetzen, pour une fois, paraissait calme, loin de cette exaltation irritée qui le prenait si souvent et lui était venue peu après les premières atteintes de sa maladie. En l'instant, il cherchait aussi à se rassurer :

— Nous avons des hommes à chaque porte de Paris. Trois officiers de dragons en uniforme ne pourront pas échapper à leur vigilance.

Il cessa un instant ses va-et-vient :

— Peut-être, me diras-tu, ceux que nous cherchons seront-ils assez habiles pour passer d'autres vêtements et arriver un par un ?

Hofflingen s'ébroua :

— J'y songeais justement, Votre Seigneurie.

Ricanant un peu faussement, Von Ploetzen choisit le ton de la pitié attendrie tout en reprenant ses va-et-vient :

— Ulrich!... Ulrich!... Quelle méconnaissance de l'âme humaine!... Mais je ne t'en tiens pas rigueur, après tout, pareille erreur est pardonnable. Passer d'autres vêtements ? Avoir l'intelligence, la rouerie, de s'habiller en marchand, en bourgeois ? Il n'y faut point compter car c'est faire fi de l'honneur, non, de

l'idée de l'honneur que se font ces imbéciles. Ils préfèrent mourir sous leur uniforme que vivre et servir de grandes ambitions sous quelque défroque. L'honneur, Ulrich, c'est de vivre. Vivre même en rampant mais surtout enterrer les autres et réussir le projet que t'inspira le ciel.

Il croyait bien connaître le Grand Maître des Teutoniques, mais il arrivait certaines fois, et celle-ci en était une, où Hofflingen ressentait une peur fugitive.

Le vent hurlant et plaquant les flocons de neige contre la noire façade de l'hôtel particulier, Von Ploetzen et sa haute silhouette de deux mètres passant et repassant devant les flammes, le voile de gaze se gonflant devant la bouche, la voix gutturale qu'altérait parfois le mal cruel dont il souffrait, le Maître des Teutoniques, croyant servir Dieu et l'ordre, donnait à son premier lieutenant l'impression d'incarner le diable.

Hofflingen, qui n'était pourtant pas un penseur, se dit qu'au fond chacun est muré en sa propre vie, ses rêves, ses projets et ses blessures. Ainsi le Grand Maître avait-il redoublé de zèle à servir le Conseil des Troubles dès qu'il s'était vu atteint d'un mal horrible contracté en Orient. Il lui venait parfois le rêve de tout abandonner pour retrouver Berlin, s'y marier, oublier ce bras amputé. Il revit les conditions où il fut blessé. Il était officier, c'était l'été, saison où les plaies s'infectent toujours plus vite. De grosses mouches se posaient sans cesse sur ce bras déchiqueté et c'est grande chance qu'un camarade l'amputa au couteau avant de cautériser au fer rouge.

Pendant ce temps, comme s'il parlait devant un nombreux public, Von Ploetzen poursuivait :

— Et rien, jamais, ne me fera dévier de cette route car moi, je sais!... Cet idiot de Pomarès ne sut jamais, lui, qu'au-dessus du commun des hommes existe l'instance suprême du Conseil des Troubles où moi je siège avec plusieurs monarques d'Europe! Car l'ordre, Ulrich, est notre raison d'être. Il passe même avant ces guerres stupides mais nécessaires.

Ses va-et-vient paraissaient plus rapides, plus saccadés :

— Sans cesse il nous faut rectifier le cours de la vie et ses dérèglements. Regarde ce Bamberg, est-ce juste que ce soit lui l'ultime descendant du peuple sacré et magnifique de l'Atlantide? Ce jeune imbécile!... La nature s'est trompée et ce faisant, elle trompe Dieu et l'ordre. Bamberg est indigne du privilège qui fut le sien. Qui sait, demain, à quoi il peut utiliser ses dons merveilleux?... C'est en cela qu'il est une menace pour l'ordre et que je n'aurai de cesse qu'il soit mort.

Hofflingen se secoua :

— Certainement, Votre Seigneurie. Et... les enfants? C'est qu'ils sont douze, à présent...

Le Grand Maître des Teutoniques passa la main sur sa gorge, comme s'il étouffait brusquement :

— Demain!... Ah, je ne puis plus m'en passer, j'ai trop mal. Demain si je n'y peux tenir davantage...

Ils voyageaient au pas lent de leurs chevaux, prenant grand soin de ne point les fatiguer. Les fatiguer, les crever même, la guerre s'en chargerait et dès lors, il n'était pas nécessaire d'ajouter du malheur au malheur.

Le paysage couvert de neige incitait à la rêverie. Très tôt le matin, partant comme il faisait encore nuit, Bamberg fut émerveillé par le spectacle de la lune hivernale qui faisait étinceler, en une lueur argentée et glaciale, les ruines d'un château médiéval.

Peu après, ils aperçurent un village de quelques feux comme enveloppé dans une tempête de neige mais la route gelée et ses ornières, où un cheval eût tôt fait de se casser une patte, rappelait à la plus grande prudence et la plus vive attention. D'autant qu'Hautain, le cheval de Bamberg, représentait beaucoup pour lui.

Il faisait plus froid encore que l'année précédente et Tancrède se souvenait d'une vision affligeante sur le front des Flandres : une grande plaine éclairée par une lune froide mais lumineuse, le sol tourmenté par les tranchées, la terre dure, gelée, et à l'infini, des milliers de pauvres soldats enroulés dans leur manteau. L'idée de la famine, annoncée par avance, le crucifiait tant il savait le cortège de malheurs qui lui ferait escorte.

Tout semblait joué alors que l'hiver commençait à peine. Le même déroulement que l'année dernière : un été pluvieux, un automne amenant un déluge de pluies et les premiers grands froids, un hiver de neige et de glace se prolongeant au-delà de mars. La neige recouvrant tout le royaume des lys. Les plaines inondées semblables à des lacs gelés, les rivières débordant et prises dans les glaces à leur tour. Dans les champs, les corps des perdrix, des pies et des corbeaux gelés en plein vol et tombés comme des pierres.

Cette nuit, il avait entendu des arbres craquer, fendus par le travers en deux sous la morsure du froid. Redoutable hiver quand les volailles, dans les poulaillers, tombent foudroyées et que le bétail meurt dans les étables. Il fallait redouter des jours et des jours de neige tombant sur de la glace. L'année précédente, il fut dit que même à Versailles l'alcool gelaient dans les bouteilles de verre alors qu'on avait pris soin de les poser sur les manteaux des cheminées mais rien n'y faisait : les bouteilles se brisaient. Beaucoup hésitaient à se rendre à l'église et les théâtres étaient loin de faire le plein. Fleuves et rivières gelaient ainsi que la mer en les ports et les petites criques où son mouvement est plus lent.

Arbres fruitiers, vignes et grainesensemencées seraient détruits, comme l'année précédente, par ce froid polaire. Et tandis que le pays se trouverait paralysé, que le peuple mangerait du pain d'avoine si grossier et amer qu'il faut chaque fois une gorgée d'eau pour le faire passer, famines et disettes amèneraient fièvres thyphodes<sup>1</sup> et dysenteries.

Tancrede songea qu'en la nature, les choses peuvent toujours surprendre en un sens inattendu mais depuis des jours soufflait obstinément un grand vent du nord extrêmement froid.

Une heure avant d'arriver à Paris, la neige avait cessé mais le froid n'en demeurait pas moins extrêmement vif.

À proximité des portes, les trois officiers arrêterent un vendeur de tisanes portant une fontaine de fer blanc sur le dos. Le liquide chaud leur parut un bienfait malgré l'arrière-goût un peu aigre car l'eau de la tisane, provenant de la Seine, avait comme souvent été purifiée au vinaigre blanc, ce qui ne fait point

bonne réputation à l'eau de Paris.

Ils se présentèrent à la porte Saint-Jacques et en retirèrent tous trois, au même instant, une fort mauvaise impression. Tout d'abord, un lieutenant des mousquetaires les observait avec insistance, ayant sur le visage cette expression qu'on voit à qui n'est pas tout à fait certain d'avoir trouvé les hommes qu'il cherche, et hésite à demander. Plus désagréables encore paraissaient les regards scrutateurs de deux hommes. Leur allure et cette manière d'observer de biais ou par en dessous portaient à croire qu'il s'agissait de vrais truands.

Se sentant recherchés, et par deux groupes très différents, profitant du fait que les factionnaires, qu'on n'avait point fait entrer, semble-t-il, dans la confiance, leur laissaient libre passage, Hugo et Clément, sur un signe de Tancrède, enfoncèrent leurs talons dans les flancs de leurs montures qui prirent aussitôt le galop.

\*

Quoique légèrement inquiets, les trois officiers de dragons pensaient avoir identifié ceux qui les attendaient ce qui, dissipant le mystère, lui ôtait son caractère angoissant.

Le lieutenant de mousquetaires représentait l'armée et les trois amis de penser qu'en leur absence, la situation militaire avait dû se dégrader.

Bamberg en fut étonné. Certes, ceux de la coalition de la Ligue d'Augsbourg étaient puissants, et contenaient les Français, mais ils souffraient de mal communiquer entre eux puisque les troupes de la Ligue venaient de l'Autriche, la Hollande, l'Espagne, l'Angleterre, la Suède auxquelles il fallait ajouter les troupes de l'Électeur de Bavière et celles des princes des maisons de Saxe, de Brandebourg et du prince de Savoie. Tout cela contre la France, la France seule.

— La guerre, ne peuvent-ils pas la faire un instant sans nous ?... demanda Clément d'un ton un peu suffisant.

Tancrede le ramena à davantage de modestie :

— Je crois, et c'est plus simple, qu'ils ont besoin de chaque homme. Rappelle-toi en août l'attaque surprise de Guillaume d'Orange, comment nous l'avons contenue, contre-attaquée et battue à Steinkerque<sup>2</sup>. Orange est mesquin et rancunier, peut-être a-t-il tenté de se venger.

Hugo haussa les épaules :

— Les Hollandais sont les meilleurs commerçants du monde, Orange n'en fera jamais des soldats.

Les trois dragons demeurèrent pensifs. Ils ne rechignaient point à retourner au combat, mais pas sans avoir acheté ce qu'ils avaient promis.

Enfin, concernant les deux hommes aux regards fourbes et fuyants, qui tant évoquaient la truanderie, Bamberg, qui en avait vu quelques-uns sous la tunique des Teutoniques, ne doutait pas qu'ils fussent là à la demande de Von Ploetzen. La puissance du Grand Maître, qui avait dû placer de pareils hommes à toutes les portes de Paris, ne lassait pas de l'étonner très défavorablement.

Après leur galop en la rue Saint-Jacques, et par le Petit Pont, ils étaient passés sur l'autre rive de la Seine, gagnant la rue Saint-Nicolas-des-Champs où ils s'arrêtèrent à La Belle Lyonnaise.

Tandis qu'Hugo et Clément se régalaient d'assiettes de mortadelle, une grosse saucisse aromatisée de baies de myrte et de genièvre, arrosée de vin de Bourgogne, Tancrède, qui n'avait pas très faim, préféra acheter à des marchands ambulants des beignets et de l'eau de mélisse avant de rejoindre ses amis et de s'attabler avec eux.

\*\*\*

Ulrich Hofflingen était assez sûr de son affaire.

Réunissant une quinzaine de truands, il attendait dans une cour d'immeuble dont le propriétaire ne boudait point la monnaie d'or.

Répugnant à intervenir à l'intérieur de l'auberge devant trop de témoins, il savait qu'il cueillerait les trois officiers des Opérations Spéciales dès l'instant où ils mettraient le pied dehors.

Les ordres qu'il venait de donner étaient fort simples : — Tuez-les tous les trois, sans quartier, et faites vite.

\*

Les trois officiers ignoraient avec superbe une table de drapiers où, visiblement, on brûlait d'engager la conversation pour avoir des nouvelles de la guerre, laquelle, si elle s'achevait trop vite, risquait de ramener la concurrence des drapiers hollandais.

Bamberg et ses compagnons n'avaient point envie de discuter, étant fatigués, et ne débordant pas de sympathie pour les représentants de cette profession. Comme les orfèvres, pelletiers, épiciers, bonnetiers et merciers, les drapiers appartenaient aux « Six Corps » qui jouissaient de privilèges exorbitants que leur enviaient les marchands de vin, par exemple, tandis que les libraires s'étonnaient de la survivance de pareilles injustices alors qu'eux-mêmes exerçaient un métier des plus nobles et des plus courageux : les libraires se succédaient en prison au seul motif d'avoir vendu des livres qui déplaisaient au pouvoir.

Songeant à cela, Bamberg espéra qu'il aurait le temps d'acheter quelques livres, la lecture étant un de ses grands plaisirs quand la guerre, entre deux coups sanglants, laisse parfois du temps pour semblable activité.

Il se leva et déposa quelques pièces sur la table de bois sans même remarquer, par distraction, que la fille servant en salle lui souriait sans masquer son intérêt.

\*\*\*

— Achtung, Sie Kommen! lança Hofflingen.

— Attention, ils arrivent ! traduisit Von Ploetzen, agacé.

Bientôt, les truands furent l'épée à la main et le second du Grand Maître allait donner l'ordre que



tous attendaient : « Tue ! », lorsque... une trentaine de mousquetaires envahirent la rue, s'arrêtant devant ceux qu'on s'apprêtait à tuer.

\*\*\*

Le capitaine de mousquetaires avait sans doute choisi ses mots et le ton, offrant un mélange de fermeté et de courtoisie :

— Monsieur le colonel-duc de Bamberg?

— C'est moi ! répondit Tancrède, tout de même un peu surpris.

— Veuillez me suivre, ainsi que vos officiers.

— Quoi, suis-je aux arrêts ? demanda Bamberg.

— Certes non!... protesta le mousquetaire, soudain sur la défensive.

— Eh bien?

— Ordre du roi, monsieur le duc.

[1](#) Typhoïdes.

[2](#) 4 août 1692, victoire française de Steinkerque. L'armée française écrase le prince d'Orange, lui infligeant de très lourdes pertes.

On approchait de deux heures de l'après-midi. Un pâle soleil apparaissait pour la première fois depuis si longtemps qu'on avait presque oublié son existence si ce n'est pour maudire sa paresse à se montrer. Quoi qu'il en fût, son action s'avérait absolument inefficace car il faisait, à Versailles, un froid des plus vifs aiguisé par un vent si piquant qu'il semblait contenir de minuscules éclats de verre.

Ce n'est pas sans surprise qu'en les écuries où on les mena, Bamberg et ses compagnons avaient retrouvé au grand complet la centaine de dragons des Opérations Spéciales. Et un capitaine de Mangeot fort désolé, expliquant avec véhémence :

— Monsieur le duc, ils sont venus nous chercher en Flandres, nous relevant brutalement de nos positions pour nous remplacer par des gardes-françaises et des cheveu-légers alors que nous attendions un assaut des Autrichiens et avions tendu de fort beaux pièges.

Puis, l'air découragé :

— L'armée royale change, et elle change trop vite.

Bamberg, sur l'instant, ne sut que répondre. Lui-même... Il n'avait pas ressenti d'amertume mais une passagère tristesse en voyant les fils de la haute bourgeoisie auxquels les pères achetaient des régiments bloquant la carrière des autres, introduisant des mœurs luxueuses et par exemple ces carrosses qui les suivent à la guerre qu'ils désertaient lorsque les choses tournaient mal.

Bamberg, comme tant d'autres jeunes nobles sans fortune - dont Worden et La Mothe-Sislées -, avait commencé comme simple soldat avant de devenir officier et monter en grade au mérite.

Il tenta de remonter le moral du capitaine de Mangeot :

— Toutes choses ne sont point mauvaises, en ces changements.

En moins de dix ans, le fusil avait remplacé le mousquet qui tirait un coup toutes les trois minutes quand le premier tirait deux fois à la minute. Pour annihiler le côté féodal de l'armée, on attribuait un nom de province aux régiments et non plus celui du propriétaire. La baïonnette remplaçait la pique. Les cavaliers chargeaient au sabre et les pages à l'épée. L'uniforme était devenu obligatoire, comme le ceinturon et les insignes de grade. Bref, on y voyait plus clair.

De Mangeot allait répondre lorsqu'un général, l'air affairé, approcha et lança avant de disparaître :

— Défilé devant le roi et la Cour dans dix minutes. Soyez éblouissants, messieurs !

Les dragons se regardèrent avec étonnement puis, sur ordre du lieutenant-colonel, les soldats se précipitèrent pour aider à brosser les uniformes des trois officiers tandis que d'autres équipes, à six autour de chaque cheval, s'affairaient au pansage et à la mise en valeur des montures.

On était entre militaires pouvant accomplir tous les gestes les yeux fermés et Bamberg ne douta pas un seul instant que la troupe serait prête à temps.

\*\*\*

Ni Bamberg, ni aucun homme de son escadron des Opérations Spéciales n'avait de sa vie mis les pieds à Versailles et le jeune duc se sentit perdu.

On lui délégua aux écuries un coureur, sergent aux gendarmes du dauphin, qui ne daigna rien expliquer, indiquant qu'il le fallait suivre tandis qu'il précéderait les cavaliers.

De fait, l'homme courait vite et les cent cavaliers, dans le bruit infernal des sabots, suivaient à un trot soutenu.

Puis, à l'entrée d'une longue ligne droite, le sergent s'effaça, laissant le champ libre aux dragons.

En raison de sa vue exceptionnelle, Bamberg, en tête de l'escadron, perçut la situation des lieux et celle des 300 à 400 courtisans.

Deux pas derrière le roi, en haut d'une terrasse, belles dames et seigneurs attendaient avec la plus vive curiosité cet escadron des Opérations Spéciales appartenant au Maine-Dragons et dont on vantait les exploits depuis le matin. Au reste, on les vantait avec d'autant plus de ferveur qu'on les avait longtemps ignorés - le roi lui-même - car il est un usage bien établi en l'humanité que les médiocres nantis de pouvoirs ont pour habitude de voler les mérites de ceux qui réalisent les exploits sans juger nécessaire de les faire connaître.

Mais l'enquête royale, diligentée en urgence, avait restitué à Bamberg ce qui lui revenait pour l'essentiel.

Le duc allait en tête sur son cheval, Hautain, suivi de Worden et La Mothe-Sislées puis, par front de quatre et sur vingt-cinq rangs, venaient les dragons, officiers, sous-officiers et soldats.

Il était difficile de ne point remarquer sur le bras droit de tous ces hommes les brassards jaunes sur lesquels un sabre et une hache, en rouge, se trouvaient croisés. Ces couleurs criardes eussent pu rassurer, par leur excès, mais tout au contraire, indiquant une troupe d'élite, elles suscitaient des sentiments s'égrenant de la gêne à la crainte.

Au troisième rang des courtisans, le jeune marquis de Mennetot se tordit le cou pour mieux contempler le spectacle de ces guerriers au nombre desquels il ne figurerait jamais.

Mennetot n'était guère à son aise.

Son habit le serrait, ses chaussures trop petites lui meurtrissaient les pieds et l'épée qu'il portait au côté le gênait car il n'en avait pas l'habitude. Il se tortilla pour tenter d'échapper à ces multiples désagréments.

Arrivant à hauteur du roi, et sans ralentir son cheval, le duc de Bamberg sortit son sabre en un geste parfait et, pointe inclinée vers le souverain, le dirigea en sa direction, baissant légèrement la pointe, tandis que la troupe regardait fixement devant elle.

C'est à cet instant que, dégringolant de la ceinture du jeune marquis de Mennetot, son épée frappa les dalles de la terrasse en un inquiétant bruit métallique. Et ce qu'il advint alors ne devait jamais s'effacer de la mémoire des centaines de courtisans.

Les cent chevaux stoppèrent à l'instant, certains demeurant une patte en l'air. Dans un cliquetis infernal, cent sabres sortaient des fourreaux tandis qu'en l'autre main des cavaliers apparaissaient comme par sorcellerie pistolets, haches, couteaux, poignards, grenades, becs de corbin, hachoirs à viande, stylets, crocs d'acier, serpes, pioches, pics, tessons de bouteilles et d'autres armes toutes plus horribles et inattendues les unes que les autres.

Cependant, ce qui ravit follement Louis le Quatorzième fut que toutes ces armes tenaient en respect près de 350 courtisanes et courtisans mais que pas une, pas la moindre, ne le visait, ne le menaçait. Pour tout cela, cette promptitude qui lui fit songer à la foudre et l'extraordinaire précision dont il

résultait que pas un de ces cent hommes ne s'était trompé de cible, le roi eut furieusement envie de serrer Bamberg contre son coeur.

Dans le silence intenable qui suivit, les courtisanes et courtisans terrorisés par ces armes qui les tenaient en respect découvrirent des visages durs dont certains brûlés, couturés de balafres et de cicatrices, plusieurs borgnes, l'un sans lèvres et l'autre sans nez, plusieurs beaux comme des anges puis, au milieu de cette tension extrême, alors qu'on redoutait une formidable explosion de violence, on entendit bientôt la voix de fausset du jeune marquis de Mennetot :

— Ah faites excuse, mille pardons mais j'ai perdu mon épée. C'est que je n'en ai point l'habitude, des épées...

Venant des derniers rangs des terribles dragons puis gagnant toute la troupe, on entendit un formidable rire.

Le pistolet encore braqué sur Mennetot, Tancrède de Montigny, duc de Bamberg et lieutenant-colonel commandant ceux des Opérations Spéciales, faisait des efforts désespérés pour ne point rire car le roi le regardait. Le teint rouge pivoine, les larmes aux yeux, le nez froncé comme un enfant, il résistait héroïquement mais le monarque, n'y tenant plus lui aussi, partit à son tour d'un grand rire qui gagna les courtisans.

Ce rire, pour les gens de Cour, désarmait le caractère angoissant du défilé de cette troupe étrange, mi-diables grimaçants, mi-Adonis.

Toute autre était sa signification symbolique pour les dragons qui, se trouvant à l'intérieur du phénomène et à l'initiative de la chose, prenaient l'ascendant sur les très puissants gens de Cour. Et le savaient.

Le roi, lui, vivait cela d'une autre façon encore, et que n'eût sans doute pas approuvé Bamberg qui l'eût trouvée trop sommaire. Il aimait la guerre, les soldats, les baisers furtifs à la mort et, même si son corps fatigué le poussait de plus en plus à préférer le luxe de Versailles à l'inconfort des armées, c'est pourtant vers les soldats, et non les courtisans, qu'inclinait son coeur. Ces hommes durs, qu'il supposait simples, avaient dû maintes fois tuer, incendier et détruire mais ils étaient l'élite et, croyant leur roi menacé, ne réagissaient point avec l'esprit, qui est calcul, mais avec une fidélité chevillée au corps, indéfectible et presque animale. Ils étaient ses dogues et fol qui leur lancerait défi.

D'un geste aimable, il fit signe qu'on mit pied à terre. Se retournant vers sa troupe, debout sur ses étriers, Bamberg leur adressa un petit signe qui entre eux en disait long. Soulevant des « Oh ! » de stupeur et d'admiration, cent bottes touchèrent le gravier au même instant tandis qu'une armée de palefreniers venait chercher les chevaux.

Alors, avec gravité, Louis le Quatorzième s'approcha de Bamberg tandis qu'un officier accourait.

Sans un mot, le roi décora le duc de l'ordre de Saint-Louis et, comme si cette distinction ne suffisait pas, doubla cet honneur du prestigieux et rarissime ordre de Saint-Michel.

Puis, posant ses mains sur les épaules de Bamberg :

— Vous êtes, de cette minute, élevé au grade de lieutenant-général.

Le roi, d'une grande finesse, sentit le désarroi du duc :

— Ah ça, Bamberg, n'êtes-vous point satisfait?

— Vous me couvrez d'honneur, Majesté, et je n'en mérite pas tant n'ayant fait que me battre pour le

royaume des lys et votre personne, ainsi que l'exigent mon honneur et mon devoir mais...

— Mais?... reprit le roi, curieux.

— Sire, un général commande à des milliers d'hommes et je vais perdre mon escadron des Opérations Spéciales...

Le roi sourit :

— Assurément non, c'est hors de question car j'en ai trop besoin avec vous à sa tête. Il est fait de vous exception et vous commanderez des milliers d'hommes après cette guerre, et seulement si vous le désirez. Êtes-vous satisfait?

— Je suis comblé, Votre Majesté.

— Eh bien allons dîner car à vous attendre, et avec ce froid, tous ici meurent de faim, et moi le tout premier.

Le roi, en bout de table, avait fait asseoir Bamberg à sa droite.

Il s'agissait d'une petite salle bien chauffée par deux cheminées et égayée par la teinte bleu pastel des murs.

On ne comptait là que sept invités, dont le futur maréchal de Villeroi et le maréchal de Boufflers, celui qui, aux premiers mois de la guerre quatre ans plus tôt, avait pris Worms, Bingen et Kreunach tandis que Tancrède participait au siège de Phillipsbourg mené par Vauban.

Cependant, davantage qu'à ces officiers supérieurs, davantage, peut-être, qu'au roi lui-même, Bamberg aurait aimé s'intéresser à sa voisine à laquelle malheureusement il tournait à demi le dos pour répondre aux questions de Louis le Quatorzième.

La jeune femme, qu'on lui avait présentée, était âgée de vingt-trois ans comme le lui précisa non sans complaisance - et alors qu'il ne demandait rien - une courtisane, ajoutant qu'elle serait une lointaine cousine de Madame de Montespan, celle-ci ayant été ancienne favorite et grande passion du roi.

Vingt-trois ans, c'était huit de moins que Bamberg qui enregistra froidement l'information alors qu'en revanche il grava en son esprit le nom de la très jeune femme : Lydie de Mesnay, marquise d'Ey.

On pouvait dire, de la beauté de Mlle d'Ey, qu'elle était éblouissante. Blonde, elle correspondait aux critères de la mode de l'époque, ces femmes dont certains courtisans disent entre eux avec gourmandise qu'elles sont « dodues et fessues ». À quoi il fallait ajouter une opulente poitrine, une peau très blanche et de grands yeux noisette.

Bamberg regrettait de n'avoir point la marquise d'Ey en vis-à-vis. Il souffrait de la savoir proche à ses côtés, de profiter des fragrances de son parfum et d'entendre son joli rire sans pouvoir contempler ce visage, ne serait-ce que pour juger ce qu'il ressentait exactement.

Parfois, pour répondre à Villeroi et Boufflers, il apercevait fugitivement la jeune femme mais c'étaient là rares occasions car le roi semblait vouloir obtenir monopole de la conversation de Bamberg. Au reste, celui-ci ne regrettait point de ne pas voir les autres convives et par exemple certains hommes, lesquels, ôtant sans plus de façons leurs perruques, les posaient sur leur chaise avant de s'asseoir dessus. Ne portant pas de perruque, puisqu'il réunissait ses cheveux en un court catogan, Bamberg n'en pensait pas moins que s'il se trouvait dans le cas d'en coiffer une, il n'en disposerait pas avec pareille désinvolture.

Avant de découvrir Versailles, et sur ce qu'on lui en avait dit, il ne faisait pas trop de cas des gens de Cour mais ce qu'il venait de voir lui soulevait le coeur. En effet, les plus grands noms de France s'abîmaient dans l'oisiveté, s'essayaient au bel esprit, grimaçaient, tentaient de briller souventes fois aux dépens des autres, n'avaient que la futilité pour horizon et une place proche du roi pour ambition.

Le roi ne se lassait point d'entendre Bamberg répondre à ses questions, avouant que s'il n'avait été souverain, il eût souhaité vivre pareille existence. Mais surtout, le roi entraînait en grande excitation pour tout ce qui concernait la façon différente dont Bamberg faisait la guerre : directions inversées, dépôts de munitions qui explosaient, chevaux volés et dispersés, vivres jetés dans la boue, centre-ville incendié, états-majors décimés. Endommager, détruire tout ce qui était vital pour les armées ennemies, stoppant leur progression, les obligeant à freiner leur avance pour réparer, reconstituer et réapprovisionner.

Le roi, suivant le cours de ses pensées, souffla à Bamberg :

— C'est là façon des plus intelligentes de faire la guerre, peu coûteuse en hommes et qui peut arracher la décision. Et en l'avenir, il est peu douteux que votre manière soit imitée... général ! Et comment l'idée vous est-elle venue ?

— Sire, encore jeune officier au Maine-Dragons, je ne faisais confiance à personne, espérant apprendre beaucoup en surveillant l'ennemi. Et de fait, après l'affrontement même violent, je voyais arriver des renforts, des munitions, des vivres, en un flot continu qui permettait à l'ennemi de reprendre vite l'offensive. Aussi ai-je pensé que sans ces colonnes venant de l'arrière, d'offensive il ne serait point. Ayant ancré en moi cette conviction, il ne me restait plus qu'à imaginer par quel moyen tarir ce ravitaillement et bouleverser l'organisation de l'ennemi. Je choisis les cent meilleurs de nos dragons et deux impératifs : violence et rapidité de l'attaque.

— Quelle belle idée que la vôtre !

Mais la tête du roi piqua vers son assiette pour la troisième fois.

Bamberg n'en fut point surpris. L'heure habituelle du dîner<sup>1</sup>, une heure en l'après-midi, s'étant trouvée décalée, et Louis le Quatorzième ayant grand faim, il avait mangé vite, beaucoup, sans retenue.

Ainsi fit-il mauvais parti à une bisque de pigeons, une croupe de veau garnie de côtelettes, un marcassin, un lièvre, un fromage de la Grande Chartreuse et une compote mais au moment des cerises confites, après un dernier verre de vin de Graves, il se pencha vers Bamberg et, demi-somnolent :

— J'ai hélas une affaire urgente, cher duc...

Puis, d'un pas incertain, se trouvant déjà presque endormi, il quitta la pièce.

\*

Louis le Quatorzième à peine sorti, Bamberg sentit sur son avant-bras une main douce et légère.

Malgré une brève et incompréhensible appréhension, il se tourna vers la marquise d'Ey. Celle-ci parut comme éblouie, ses longs et magnifiques cils battirent à plusieurs reprises tandis que sa prunelle semblait égarée, telle qu'on l'imagine pour les yeux d'une biche affolée, et que sa bouche s'arrondissait, entrouverte, comme si elle prononçait un « Oh » muet.

Elle se demanda un instant si elle n'en faisait point trop mais se rassura en voyant le jeune général bouche bée, pétrifié, statufié.

Jamais, aussi loin qu'il remontât en sa mémoire, et même en ses années d'enfance, il n'avait vu femme si belle et surtout si désirable.

Elle s'ébroua, assez ostensiblement, ce qui eut pour effet de projeter en avant sa magnifique poitrine que Tancrede n'osa regarder franchement, la distinguant cependant en le champ inférieur de sa vision.

Elle avait une voix assez vive mais surtout, ses grands yeux fascinaient le duc tandis qu'elle lançait :

— J'ai en partie écouté tout cela que vous disiez au roi et je suis très fière de me trouver aux côtés d'un général si jeune, qui semble invincible et qui ne fait point la guerre comme les autres.

Bamberg ressentit un certain malaise. Il expliqua :

— La guerre demeure la guerre, madame. On y tue, et ce n'est pas la chose dont je suis le plus fier.

Elle parut désappointée mais ne se découragea pas :

— Il est peu d'hommes capables de réinventer un art aussi ancien, et c'est un grand mérite. Vous ne ressemblez à personne.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais...

Elle réfléchit et reprit avec cette fois, et c'était chose nouvelle, un fond de sincérité :

— Même les gestes les plus simples, chez vous, sont différents. Cette façon vive et adroite, par exemple, de saisir ou de reposer vos couverts, toute cette force qu'on devine ramassée en elle-même, prête à jaillir...

Il réfléchit un instant, puis :

— La guerre en est la cause. En tous les métiers existants, être précis est un grand avantage mais à la guerre, c'est le moyen de faire la différence entre la vie et la mort. Quant à la force, il n'est point de secrets : il la faut dompter, la domestiquer et la contenir de sorte que lorsqu'on la libère, elle procure un élan irrésistible.

— Comme c'est passionnant ! répondit la marquise d'Ey en se demandant sans rougir s'il était d'autres domaines que la guerre où ce séduisant duc pouvait brutalement libérer sa force...

Cependant, elle se garda bien de révéler pareille pensée.

À vingt-trois ans, la marquise d'Ey possédait déjà une certaine expérience amoureuse, ayant additionné une douzaine d'amants quand Bamberg n'avait compté que trois maîtresses.

Et là, leurs vies différaient du tout au tout.

Ainsi, le duc n'avait jamais fait la cour, et ce qu'on entend par là. Il ne s'imaginait pas, sauf à hurler de rire, récitant des poèmes d'un air inspiré, blanchissant son teint à l'aide de poudre et jouant au petit coeur ami des dames. Les femmes le fascinaient en partie pour tout ce qu'il n'était pas et qu'il découvrait chez elles avec un mélange de respect et d'émerveillement renouvelé devant chacune, même celles auxquelles il ne parlait pas.

De ce fait, il n'avait point décidé que telle ou telle serait sa maîtresse, attendant simplement d'être choisi. Et si l'idylle s'était nouée, en ces occurrences, cela tenait à ce que le moment fût bien choisi, soit qu'il fût triste et se sentît très seul, soit au contraire que trouvant l'existence fort belle, il voulait partager le bonheur de vivre.

La dernière, rencontrée le jour de la Saint-Louis, fête royale du 25 août, était une Allemande vivant en Flandres. Indirectement, elle avait profité des dures campagnes de 1690 et 1691. La victoire de Fleurus, où l'on ramena une forêt de drapeaux ennemis, fut suivie de coups de mains brutaux et rapides où l'escadron des Opérations Spéciales enleva trois généraux. Puis, l'année suivante, le siège et la prise de Mons, importante place située sur la frontière, précéda la meurtrière victoire de Leuze. Bataille éprouvante où il avait vu les soldats ennemis menés à l'assaut à coups de bâton par leurs officiers. Puis, se trouvant assiégé avec vingt de ses hommes, cette longue fuite, parfois à la nage, entre canaux et marais. Aussi, lorsque Elisabeth, belle Allemande de quarante et un ans, lui ouvrit les bras, il ne songea pas un instant à résister tant était grande sa fatigue et avancé son désespoir.

La marquise d'Ey avait connu un tout autre parcours.

Elle ne gardait guère un grand souvenir de sa première aventure, à seize ans, où la curiosité seule la mena et qui la laissa durablement déçue. Cependant, dix-huit mois plus tard, se rendant parfaitement compte de l'effet qu'elle faisait sur les hommes, et ne comptant point passer toute sa vie à Alençon



auprès du mari triste et austère qu'on lui destinait, elle connut successivement deux aventures avec des nobliaux ayant réputation d'être des amants accomplis. Cela s'avéra demi-vrai pour l'un et tout à fait exact pour l'autre.

Par calcul, elle prolongea assez longtemps ces relations, acquérant une grande expérience des secrets de l'amour puis, à presque vingt ans, pensant n'avoir plus rien à apprendre, elle décida froidement, lucidement et sans états d'âme, que son corps serait l'instrument de sa réussite.

Les neuf hommes qui suivirent lui apportèrent la fortune et cette place à Versailles que tant d'autres lui enviaient. Le roi lui-même, qui avait beaucoup freiné ses appétits amoureux avec l'avancement de l'âge, tandis que Madame de Maintenon le poursuivait d'une vigilance de tous les instants et que la religion le serrait de près, le roi lui-même, donc, en aparté, lui avait fait compliment de sa bouche, la lèvre fine du dessus et celle au contraire épaisse du dessous. Puis, entre deux portes, il avait, dit-on, précisé sa pensée...

Quoi qu'il en fût, c'est Louis le Quatorzième qui avait fait placer la marquise d'Ey aux côtés du duc de Bamberg, ce que la jeune femme prenait garde de ne pas oublier, comprenant ce qu'on attendait d'elle.

Quoi que jeune, et très occupée de jeux où se mêlaient amours et profits, elle savait juger les hommes, parfois avec rudesse, souvent avec justesse.

Le roi méprisait les courtisans, les abaissait à dessein et brisait la noblesse qui l'avait humilié lors de son enfance, aux sombres années de la Fronde. Mais les rares hommes qu'il avait aimés et admirés, il ne les trahissait point, ne manquant jamais une occasion de leur manifester sa sympathie. Beaucoup se souvenaient, par exemple, du comte de Nissac...

Aussi le duc de Bamberg, l'ayant servi dans l'honneur et la fidélité, le faisait rêver par son audace et son imagination en l'art militaire. À quoi s'ajoutait son appartenance à une lignée qui toujours manifesta sa loyauté à la couronne en demeurant modestement à l'arrière-plan. Le duc de Bamberg, donc, qui l'ignorait sans doute, se trouvait dès cet instant fortune faite.

La jeune femme trouvait le duc bel homme, ce qui n'était pas le cas de ceux qui prétendaient à sa main tel ce baron de Tuboeuf qui compensait cela par une fortune s'élevant à neuf millions de livres. Tout de même...

La marquise d'Ey songea qu'au fond, elle pouvait se donner à deux hommes en même temps en attendant d'arrêter une décision.

Elle battit des cils, ayant remarqué que le général de dragons n'y résistait point, puis, d'une voix plus douce et d'un air de chatte :

— Versailles est très vaste et afin que vous ne vous perdiez pas, le roi m'a recommandé de vous mener à vos appartements.

Elle se leva en souriant.

Pâle, Bamberg se leva à son tour, s'étonnant que ses jambes fussent un peu flageolantes...

<sup>1</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle, le déjeuner se disait dîner et le dîner souper ou « grand couvert ».

L'objet servait autant à la médication qu'à l'hygiène pour ceux, rares, qui aimaient la propreté et en avaient les moyens. Mais que dire de cette baignoire de vermeil, d'or et d'argent, assurément une des plus coûteuses du monde chrétien?

Une main se posa sur le bord de la baignoire. Une main massive, celle d'un géant, mais une main malade où se voyaient lésions et chancres.

L'homme, de dos, hésita et Hofflingen remarqua que le corps de Von Ploetzen, puisque c'était lui, était, plus que la fois précédente, couvert d'horribles pustules suintantes et d'ampoules purulentes.

Von Ploetzen, toujours songeur, regarda l'eau noire et épaisse du bain. Il s'en échappait une odeur lourde, douceâtre, écoeurante, qui mettait le coeur au bord des lèvres.

Se méprenant sur l'hésitation du Grand Maître des Teutoniques, Hofflingen, que tout cela révoltait, fit un effort pour trouver une voix impersonnelle :

— Votre Seigneurie, l'aspect de ce sang est trompeur car il est frais. Votre tueur a égorgé les douze enfants au-dessus de la baignoire il y a moins de vingt minutes.

Von Ploetzen répondit d'un ton las :

— Je sais cela, Ulrich, j'entends encore les hurlements de ces malheureux enfants. Je devine aussi votre dégoût mais pensez à notre cause sacrée comme je le fais moi-même.

Une humeur vilaine coulait de ses yeux bleus et il ne songea pas même à s'essuyer.

Son regard s'attarda sur un des côtés intérieurs de la baignoire. L'or s'y trouvait éraflé. Mieux, on voyait distinctement les traces de quatre petits ongles...

Il ferma les yeux en songeant : « Que ne suis-je mort en service... »

Il répugnait profondément à ce qu'il avait ordonné, s'accrochant à la croyance que la nature de son mal exigeait qu'il prît des bains de sang, ainsi qu'on l'en assurait chez certains médecins. Un sang très pur qui ne fût point altéré par la maladie ni le vieillissement. Un sang d'enfant.

Il murmura sans se faire entendre d'Hofflingen :

— Mon Dieu, pour moi, pour moi seul, je ne l'eusse jamais fait. Mais je ne m'appartiens pas, je suis l'instrument de Votre désir d'harmonie sur terre dont l'épée attentive et vengeresse est le Conseil des Troubles. Mon devoir est de vivre, même à ce prix-là.

Il pénétra dans le bain de sang, s'allongea et ferma les yeux.

\*\*\*

Le soleil avait accompli le tour complet de la terre et brillait faiblement. Mais la froide lumière d'hiver blessait les yeux.

Bamberg referma le rideau et se retourna vers sa maîtresse, Lydie de Mesnay, marquise d'Ey, qui dormait sur le dos, complètement nue, offerte.

Une bouffée de désir envahit de nouveau Tancrède mais il parvint à la repousser et s'habilla

lentement, sans faire de bruit.

La veille, la jeune femme ne lui avait pas laissé le choix car à peine la porte fermée, elle lui entourait le cou de ses bras et prit sa bouche sans qu'il songeât, c'est vrai, à se soustraire à ce baiser ni même à esquisser un geste de défense.

La fin de l'après-midi et la nuit furent tel un tourbillon. Quand le désir ne l'occupait pas tout entier, il demeurait stupéfait du savoir-faire amoureux de la marquise d'Ey laquelle, à vingt-trois ans, possédait davantage de connaissances amoureuses que ses trois anciennes maîtresses réunies.

Il se savait assez ignorant des choses de l'amour mais pas assez pour ne pas comprendre que Lydie l'étonnait surtout par l'expérience acquise.

« Une expérience riche et variée », songea-t-il en enfilant ses bottes.

Plutôt que d'accrocher son sabre à son ceinturon, où il risquait de cliqueter, il le tint à la main et coiffa son chapeau à plumes. Un instant plus tard il se trouva dans le couloir large et bien éclairé par de grandes fenêtres qu'il n'avait pas remarquées la veille, certainement distrait par tout autre chose...

Assis sur un banc, un homme vêtu de sombre attendait sans doute depuis très longtemps, et peut-être même depuis la veille.

Âgé d'une soixantaine d'années, le visage ridé comme une vieille pomme, il se leva d'un bond et s'approcha du duc. Une grande colère se reflétait dans ses yeux porcins et sa bouche tordue par la haine. Une voix de fausset complétait sa triste allure :

— La marquise d'Ey est là, n'est-ce pas, dans votre chambre ?

Bamberg l'observa avec curiosité :

— Quoi, monsieur, seriez-vous son père ?

L'autre ferma un instant les paupières, jugeant ces paroles insultantes :

— Je serai bientôt son mari : baron Baptiste de Tuboeuf.

— Duc de Bamberg.

La différence entre les titres paraissait écrasante, du moins pour Tuboeuf qui reprit d'une voix sifflante :

— La marquise est mienne.

Bamberg, ne connaissant rien de la vie de Lydie et subodorant de possibles promesses, se trouva embarrassé, ce qui le rendit maladroit :

— Eh bien tant pis pour elle... Heu, non, je voulais plutôt dire que j'ignorais tout de votre existence.

L'autre leva ses petits poings fermés vers le ciel :

— Comment un duc de Bamberg connaîtrait-il un baron de Tuboeuf d'autant que baron, je ne le suis que depuis quatre ans.

Bamberg, qui s'ennuyait et mourait de faim, se fit conciliant :

— Il est un début à toute chose.

— Il se moque ! répondit Tuboeuf en tentant de sortir son épée.

Bamberg arrêta le geste en bloquant le bras avec fermeté :

— Diable, monsieur, cette rapière n'a pas dû servir depuis Henri le Troisième, vous pourriez vous blesser.

— Moquez-vous bien !... Il n'empêche, je ne suis pas duc, j'ai acheté mon titre par complaisance, je ne vis point en un vieux château du Maine mais moi, je possède neuf millions de livres, étant à la finance ce que vous êtes aux armées. Bien entendu, vous êtes jaloux.

— Je n'entends rien aux affaires d'argent.

— Vous êtes jaloux! Ils le sont tous, vous comme les autres.

Jusqu'ici, Bamberg ne savait trop quel parti prendre, Lydie ne lui ayant rien dit quand pour sa part, son éducation et ses principes lui interdisaient de poser une question à ce sujet. Et peut-être en effet ce M. de Tuboeuf allait-il épouser la jeune femme; aussi s'il était prêt, dans l'ignorance où il se trouvait de la situation exacte, à se faire discret sur la marquise, il n'entendait pas se faire donner la leçon sur autre chose.

Choisissant de parler lentement, il répondit :

— Monsieur, l'honneur ne se mesure pas, chez nous, au nombre de sacs d'or qu'on dissimule derrière ses fagots ou en un trou de la cheminée. Quant à la marquise d'Ey, serait-elle demain votre épouse, elle n'a pas jugé utile de me révéler votre existence. Ainsi, tout est dit et brisons là.

Le baron de Tuboeuf lui barra le passage, faisant obstacle avec son corps fluet :

— Elle s'est fait foutre par vous! Et toute la nuit! Et mille autres choses... abominables!

— Vous les eût-elle faites à vous, ces choses, que votre jugement, j'en jugerais, se trouverait tout soudainement fort atténué. Allons, il suffit, laissez-moi passer.

Loin de céder, le baron de Tuboeuf sortit pour la seconde fois - assez laborieusement - son épée.

Bamberg pencha la tête d'un air critique :

— Plus souple, le jarret. Et le bras, demi-replié. Ah, vous n'y entendez rien!

Ne modifiant en rien sa position, Tuboeuf répondit :

— Un officier des gardes-françaises m'enseigne l'épée, je n'ai que faire de vos conseils.

— Vous perdez la tête.

— Bats-toi, lâche!

Bamberg soupira, sortit son sabre de son fourreau et, d'un coup si rapide que Tuboeuf ne le vit pas, le duc brisa l'épée de son adversaire qui, après un instant de stupeur, en jeta les débris sur le sol d'un geste rageur, mais sans livrer le passage.

La voix de Bamberg se durcit :

— Cessez vos agacements, baron, laissez-moi le passage. Et épousez Mme d'Ey. Ainsi, elle sera tenue par son devoir quand les gentilshommes passeront au large.

— Mariée, pourtant, tu ne l'eus pas davantage respectée.

La grande patience de Bamberg arrivait à son terme :

— Monsieur le Tueur de Boeufs, vos coutumes ne sont point les miennes et la trouvant votre épouse, je n'eusse point approché Lydie.

Tuboeuf sentit que Bamberg disait vrai mais cela ne fit qu'attiser sa colère car toujours la ravissante

marquise différait ce mariage.

Dans une bouffée de haine, il jeta :

— Toi, je te ferai tuer!

Cette fois, Bamberg l'écarta d'une violente poussée et, haussant les épaules sans même se retourner :

— Les Anglais, les Autrichiens, les Hollandais, les Suédois et d'autres encore me veulent faire mourir : attendez votre tour.

Il s'éloigna, insouciant.

Il eut tort. Tuboeuf avait largement les moyens de s'offrir le plus redoutable, le plus méthodique, le plus insaisissable des tueurs. Un homme qui, en dix années d'exercice, n'avait jamais manqué sa cible.

Et n'entendait point commencer...

L'homme, un chauve au visage dur, avait été vu en faction devant la porte d'un sinistre hôtel particulier de la rue Garance. C'est lui, et nul autre, qui accueillait les très rares visiteurs d'Heinrich von Ploetzen. Lui encore qui ouvrait les portes aux voleurs d'enfants amenant en ces lieux effrayants ce qu'il appelait « la chair fraîche ».

En cet instant, moins rassuré qu'il ne voulait le laisser paraître, il se trouvait enchaîné à un mur, bras écartés, tel le Christ en croix.

Deux hommes aux visages indifférents l'avaient déjà frappé, alternant coups de poings précis, lesquels provoquaient une fugitive souffrance, et gifles peu douloureuses mais humiliantes.

Cependant, les deux tortionnaires inquiétaient moins le chauve que l'homme vêtu d'un habit bleu marine et d'un feutre gris à plumes noires qui se trouvait un peu en retrait, silencieux, le menton au creux de la main et l'air songeur.

La nervosité du chauve, enlevé cinq heures plus tôt, devint telle qu'il pensa se soulager en éructant :

— Regardez! ... Regardez bien!

Il baisa la tête vers sa poitrine et reprit d'une voix qui se voulait amusée et méprisante mais frappait surtout pour sa fausseté :

— Il y a dix ans, on m'a arraché les tétons... Ah, ah, ah!... Les deux, à la tenaille... Je n'ai pas parlé. Je ne parlerai jamais!

Pour la seconde fois depuis qu'il était entré dans la cave dix minutes plus tôt, Giovanni Gazzi, marquis de Pontecorvo et général des Jésuites, leva les yeux sur le portier qui frémit de peur sous ce regard glacé.

Puis Pontecorvo s'approcha du chauve et, d'un geste inattendu, lui tordit le nez. Les doigts paraissaient d'acier et le chauve, dont les yeux s'embuèrent de larmes sous l'effet de la douleur, eut l'impression que son nez se trouvait pris en une terrible pince.

Lorsque Pontecorvo retira sa main, il ne fut pas sans noter avec une certaine satisfaction que sa victime le regardait en roulant des yeux affolés.

C'est ainsi qu'il aimait voir les choses se dérouler, professant à ceux qu'il formait qu'une bonne part de la terreur venait moins de la douleur physique que de l'empire qu'on prenait sur la victime. Être expulsé de soi, ne plus réagir qu'en fonction de son tourmenteur, c'est un abaissement de l'âme et qui perd le respect de soi ne tarde pas à dénoncer jusqu'à sa propre mère si nécessaire.

Homme lettré, Pontecorvo avait lu avec intérêt les « dossiers noirs », ceux qu'on avait bien dissimulés, inaccessibles, en une pièce secrète du palais du Vatican. Là se trouvaient consignés des siècles et des siècles d'observation de membres éminents de la Sainte Inquisition et il fut frappé que les plus intelligents, parmi ces hommes d'Église, privilégiaient moins la torture physique que le travail effectué sur l'esprit du présumé coupable d'hérésie.

Le visage du général des Jésuites se trouvait tout proche de celui du chauve tandis qu'il prononçait ses toutes premières paroles :

— Avec moi, tu parleras.

Voilà, quatre mots très simples, un ton tranquille et pas même menaçant, plutôt l'expression de l'évidence, d'une assurance que le déroulement imminent des faits serait sans surprise.

Les deux assistants de Pontecorvo, hommes aux visages impénétrables, saisirent une des mains tenues au mur, à hauteur du poignet, par un bracelet d'acier.

Pontecorvo ouvrit alors une boîte, en sortit un petit maillet d'ivoire et quelques épingles d'argent. Puis, il précisa avec obligeance :

— En Chine, nous avons beaucoup appris. Souventes fois à nos dépens mais les très rares frères survivants sont revenus si riches d'expérience...

Il saisit un des doigts du chauve, enfonça légèrement l'épingle sous l'ongle puis, avec le maillet, il tapa dessus très lentement, tout doucement.

Dès le premier coup, le chauve ouvrit la bouche, stupéfait, mais aucun son n'en sortit tant il ne soupçonnait pas l'existence de pareille souffrance.

Au second coup de maillet, alors que l'aiguille d'argent se frayait un chemin à travers les nerfs en les transperçant, le chauve hurla.

Comme il allait donner un troisième coup de maillet, Pontecorvo suspendit son geste et, d'une voix douce :

— Vous disiez quelque chose ?

— Tout !... Je vous dirai tout !

Le général des Jésuites soupira :

— Ne vous l'avais-je pas prédit?

\*\*\*

La marquise d'Ey ouvrit la porte et marqua une légère surprise en découvrant Baptiste de Tuboeuf qui paraissait l'attendre. En quelques secondes cependant, la surprise fit place à un profond désagrément qu'elle ne tenta pas de dissimuler et tout au contraire, en accentua l'expression :

— Vous?

— Moi!... Moi que tant vous désolerez par la légèreté de votre vertu. Ah, madame, concernant vos vices, on m'en avait beaucoup dit et j'en trouve bien davantage encore.

Elle sourit :

— Et peut-être n'avez-vous pas tout vu, ni tout su...

— Il ne m'est point difficile de me l'imaginer. Ah vous, vous, et avec cet homme, toute la nuit...

Il entra et jeta un regard vers le lit défait. Elle referma la porte :

— Eh bien oui, je me suis faite foutre par le duc de Bamberg et le souvenir, à jamais, m'en restera des plus doux.

Atterré, Tuboeuf ne put s'empêcher de constater que la marquise d'Ey était plus belle encore que d'habitude avec ses joues rouges, ses cheveux défaites, ses paupières un peu gonflées et cet air où la fatigue se mêlait à une satisfaction qui le blessa.

— Voulez-vous me tuer, Lydie?... Ah, c'est trop de souffrances, à la fin !

Elle le toisa sans bonté :

— Cessez ces mômeries et quittez ce ton de lendore : je vous supporte déjà avec difficulté, n'ajoutez rien à mon dégoût.

— Lydie, si vous ne m'aimez, songez à ces neuf millions de livres qui seront vôtres dès que vous porterez mon nom.

Elle avait beau connaître ce chiffre par coeur, la marquise d'Ey succombait toujours à l'évocation de pareille fortune.

Elle se fit boudeuse telle une petite fille :

— Je ne sais si je dois vous pardonner !...

C'était bien du toupet d'inverser ainsi les rôles avec pareille mauvaise foi mais le baron de Tuboeuf se trouvait en un tel aveuglement amoureux qu'il ne releva pas.

Il saisit la main de la jeune femme et la couvrit de baisers, puis :

— Ah, pourrais-je vous foutre, moi aussi ?... Ce ne serait qu'une fois de plus.

Elle retira sa main où se voyait un peu de bave et, masquant mal son dégoût :

— C'est que j'ai grand faim...

— Lydie, je ferai vite.

Sans pitié, elle répondit :

— Il est vrai que vous ne faites qu'entrer pour aussitôt sortir. Conservez cette habitude, je n'aime pas vous sentir en moi.

Les yeux globuleux du baron s'allumèrent d'un éclat nouveau :

— C'est donc que vous acceptez ?

Elle prit sur elle, sans parvenir vraiment à se monter aimable :

— Puisque vous m'aimez, il faut bien vous satisfaire, mon coeur n'est pas de pierre.

— Oh, Lydie, quel bonheur !

— Alors faites vite, mon ami, ayez le bonheur furtif ! Et, en disant ces paroles, ses yeux avaient la dureté de ceux des putains qu'on voit près du pont-Neuf.

\*\*\*

Bamberg s'était rendu aux écuries à pas de loup et, comme à son habitude, arrivant par-derrière, il surprit la sentinelle pourtant sur ses gardes en lui posant une lame de poignard sur la gorge :

— Je serais anglais, tu serais mort!... dit-il en libérant l'homme.

C'était un jeune dragon aux yeux rieurs, dont les fossettes accentuaient le côté enfantin. Il répondit :

— Mais vous n'êtes pas anglais, étant notre général. Bamberg, amusé, hocha la tête :

— Et tu as confiance en moi ?

— Plus qu'en Dieu !



— Il ne faut pas. Nous sommes en guerre, garde ta confiance pour des jours meilleurs. Si tu fais confiance à ta main droite, elle t'étranglera pendant ton sommeil.

Laissant le jeune soldat perplexe, il progressa plus avant dans l'écurie où l'on avait dressé de grandes tables encore couvertes de victuailles.

Worden s'approcha :

— Ah, elle t'a tout de même libéré.

— Je vois que les nouvelles vont vite...

— Il faut dire qu'ayant choisi la plus belle femme de la Cour, la nouvelle de ton exploit doit déjà être connue à Paris.

Une ombre fugitive passa sur le visage du duc :

— L'exploit est terni par cela que le roi l'a choisie pour moi, j'en jurerais.

Pris de court, Worden répondit :

— C'est un bien beau cadeau...

— À l'arrière-goût de poison, je t'expliquerai.

Ils se regardèrent un instant puis Bamberg ajouta :

— J'ai faim.

— La chose semble naturelle. Ah, le roi ne s'est pas moqué de nous, la plupart de nos dragons n'avaient jamais aussi bien mangé de toute leur vie. De Mangeot, qui ne s'est jamais fait surprendre par l'ennemi, l'a été par le vin de Champagne : il est là-bas, vautré dans la paille et complètement ivre. Je t'ai gardé trois cuisses de poulet, une anguille en gelée et un gâteau aux amandes.

— C'est bien plus qu'il n'en faut, Hugo.

Il regarda vers l'extérieur :

— La nuit tombe. Je vais faire vite, n'oublie pas que nous devons aller à Paris.

— Et ce que nous avons à y faire n'est point un moment agréable.

— Mais nous devons le faire !... répondit Tancrède en se dirigeant vers une des tables où il saisit une cuisse de poulet.

Aussitôt, Worden donna l'ordre qu'on selle les chevaux.

Il ne neigeait toujours pas sur Paris mais le brouillard rendait la visibilité très réduite.

À l'abri dans une voiture à deux chevaux aux rideaux tirés, et stationnée près de la petite entrée du théâtre, le comte de Lagès-Montry, maréchal de camp de la Maison du roi, guettait par la portière entrouverte.

Il était là tous les soirs à l'ouverture puis revenait après les représentations. Fidèle à son poste, attentif et discret, il attendait l'arrivée puis le départ de Marion de Neuville.

La voir. La contempler. Rien que quelques instants, toujours trop courts, mais son coeur se serrait dans sa poitrine à chaque fois.

Il savait tout de la jeune femme. Depuis son âge, vingt-sept ans, jusqu'au nom de son cheval, Pégase, en passant par l'endroit où elle vivait, le petit village d'Auteuil tout proche de Paris. Il avait payé une foule d'informateurs, d'espions et d'individus louches mais il connaissait toutes les étapes de la carrière militaire de feu son père et toutes les compositions musicales, prêtées à d'autres, de sa défunte mère. Et plus il apprenait de choses, plus il quémandait et payait de bon or les plus infimes détails, plus son malheureux coeur tourmenté en réclamait d'autres, insatiable et exigeant.

Il en arrivait à délaissier le service aux mousquetaires et à oublier ce fameux duel par lequel il voulait s'imposer à la Cour comme la meilleure lame du royaume des lys.

Brusquement, il tressaillit : elle arrivait. Il soupira, rassuré, car en maints endroits, en cette nuit tombante, le brouillard devenu verglacé provoquait des accidents parfois mortels.

Il la vit, attendri, descendre de Pégase avec souplesse, puis tendre les rênes à un vieil homme qui boitait et avait pour nom L'Herbois.

Elle dut lui dire chose gentille ou amusante car L'Herbois dodelina de la tête en souriant et pour un peu, on l'eût cru rougissant.

Puis elle disparut en la petite entrée.

Le comte de Lagès-Montry, qui savait qu'il faudrait compter trois heures avant de l'apercevoir de nouveau, frappa de sa main gantée à la vitre de la voiture. Aussitôt, le cocher lança les chevaux.

Trois heures!...

Le comte n'ignorait pas qu'il tenait bon prétexte à s'étourdir de plaisirs, de filles et de vins.

\*\*\*

Bamberg, Worden et La Mothe-Sislées savaient qu'ils ne pourraient point, ce soir, rendre la troisième et ultime visite prévue.

Le brouillard épais, depuis Versailles, les avait considérablement retardés.

La première visite, à Arcueil, leur avait pris trop de temps. Ils ne le regrettaient pas cependant, ayant à annoncer à des parents aimants que leur fils, dragon aux Opérations Spéciales, se trouvait en bonne santé, prisonnier des Espagnols avec lesquels un échange était prévu le jour des Rois, sixième de janvier.

Mais de l'église Saint-Denys à l'aqueduc construit sous Marie de Médicis, on se perdait vite en ce village entre pépinières, vignes et cultures céréalières. On ne trouva la maison, après maints égarements, qu'à proximité des carrières où l'on extrayait une pierre de liais facile à polir et graver en raison de l'extrême finesse de son grain.

La seconde visite, en face du cimetière des Innocents, fut plus douloureuse en cela qu'il fallait avertir des parents de la mort de leur fils, jeune dragon arrivé aux Opérations Spéciales peu après la fête de la Vierge, le 25 de mars de l'année précédente.

Cette fois ils rencontrèrent des parents presque indifférents. Néanmoins, Bamberg crut bon de travestir les circonstances de la mort de leur fils, qu'il affirma instantanée quand le jeune homme, atteint d'une balle dans la tête, avait mis presque deux jours à mourir.

Bien que déçus, ils remirent aux parents les cent pièces d'or que Bamberg offrait aux familles de ses soldats tués. Au reste, l'usage de cette pratique remontait à des années. L'argent provenait toujours des caisses de l'ennemi. Rossel de Villers, commandant en titre du Maine-Dragons, avait donné son accord et nul ne trouvait à redire à ce bon procédé.

À la vue des pièces d'or, les parents devinrent beaucoup plus aimables. Bamberg et ses amis, écoeurés, quittèrent rapidement les lieux.

En bas, à dix mètres du cimetière, se trouvait le cabaret de L'Âne fou et l'on y fit halte pour commander un repas, patientant avec trois verres de vin de Hongrie. Ainsi, on tentait de ne pas songer que la route serait longue d'ici Versailles, longue et dangereuse car partout prenait le verglas.

La salle était sombre, froide et basse de plafond.

Assis à une table près de l'entrée, les trois officiers se trouvaient les seuls clients, à l'exception d'un vieil Anglais demi-ivre qui parlait tout seul.

Bamberg, que la fatigue ne semblait pas toucher, lança :

— Demain, j'irai seul pour la dernière visite.

— Nous viendrons avec toi !... répondit Hugo en grimaçant car le vin, quoique de bon arrière-goût, se présentait en l'abord assez rugueux.

— La chose ne se discute pas, Hugo. Sans mon retard... dont vous connaissez la cause, nous en aurions fini dès ce soir avec ces visites.

Clément de La Mothe-Sislées, un peu rêveur, constata :

— Tout de même, pour les parents du petit, ceux que nous venons de voir, la vie ou la mort de leur enfant, c'est égal. Quand je pense qu'il a rendu le dernier souffle en appelant sa mère...

Bamberg et Worden, baissant la tête, revirent la scène. Et pensèrent à Clément, gentilhomme breton, bien mauvais chrétien qui, dans les instants de douleur, invoquait les anciens dieux, ceux du soleil, de la lune, des torrents, des forêts et du vent. Si bien que les hommes disaient de lui qu'il était un peu sorcier.

On commanda le souper, un potage au fromage, du veau rôti aux aromates et une tarte aux pommes.

On finissait le dessert lorsqu'une voiture s'arrêta devant le cimetière tandis que quatre hommes, silhouettes furtives, en descendaient.

Dans un cri rageur, le tenancier lança :

— Regardez cette honte, ils ne se cachent même plus !

Voyant les hommes s'approcher des tombes, Worden lança :

— Qui sont-ils ?

Le tenancier s'approcha :

— Ceux-là étudient la médecine et viennent souvent la nuit déterrer un mort frais, parfois du jour, pour le voler.

— Voler des cadavres ? répéta Clément, interloqué.

L'aubergiste tira une chaise :

— Ah, messieurs les officiers, si vous saviez!... Un de ces voleurs m'a un jour expliqué qu'un anatomiste revend à ses étudiants les corps le double ou le triple de ce qu'il paye par privilège. On peut aussi acheter des corps à Bicêtre ou à la Salpêtrière, mais c'est encore trop cher. Alors on vole les cadavres.

— Et ils l'emportent ainsi ? demanda Worden.

— Regardez la voiture à deux chevaux et le cocher qui attend. Celui-là, qui promène un cadavre, se fait bien payer. Et savez-vous? Une fois la charogne disséquée, on jette les morceaux, les organes décomposés, sur un tas de fumier puis on se chauffe l'hiver avec la graisse du cadavre.

Bamberg, assez choqué, demanda :

— Et nul ne garde le cimetière ?

— Un gardien doit arriver, mais on l'attendait déjà pour le dimanche de la Passion. L'ancien a disparu, fatigué de prendre des coups, bien qu'il fût ancien soldat. Il avait dressé un chien, hélas trop petit, et lui est resté, seul à défendre les tombes : c'est « le chien des morts » et tout le monde le trouve utile mais nul ne le nourrit si bien qu'il partira lui aussi, ou, plus certainement, sera tué.

On entendit aboyer furieusement. Les trois officiers, le tenancier et le vieil Anglais tournèrent la tête en même temps vers le cimetière et la forêt de croix, beaucoup se trouvant de guingois.

L'Anglais, ivre, lança d'une voix sinistre :

— Poor old Fellow!... Ouâh, ouâh!

Bamberg, qui sentait monter en lui une violente colère, grommela :

— Quatre contre un pauvre chien, il n'y survivra pas alors qu'il accomplit une noble mission !

L'aubergiste secoua la tête, l'air dubitatif :

— Ah, voyez-vous, ce chien est petit mais tout de même redoutable car il s'élançait toujours pour mordre aux couilles. Plus d'une fois, j'ai entendu des hurlements de douleur à vous fendre le coeur, et c'étaient des hurlements humains.

Bamberg, amusé, se leva :

— Décidément, ce chien me plaît qui se lance ainsi dans des combats désespérés où les chances ne sont point égales. Je m'en vais l'aider.

— Nous t'accompagnons ? demanda Worden.

— Non, quatre voleurs, j'y suffirai.

Le général allait franchir la porte lorsque l'aubergiste le mit en garde :

— Monseigneur, nul ne l'a jamais aidé et s'il est idiot, ce chien risque de ne pas reconnaître amis et ennemis aussi, prenez garde à vos couilles.

Bamberg répondit sans se retourner :

— J'y suis attaché et saurai bien les défendre.

L'Anglais, que le vin rendait de plus en plus triste, lança d'une voix sépulcrale :

— God save your couilles!

— Thank you, Sir! répondit Bamberg en franchissant la porte.

Puis il traversa la rue et se glissa parmi les tombes.

Le paysage était sinistre. Une lune d'argent perçait difficilement un brouillard glacé qui s'accrochait aux croix souvent mises de travers par l'écoulement du temps.

L'odeur de pourriture n'incitait guère à donner en ce lieu des rendez-vous galants, sauf à souhaiter secrètement que la belle vous quitte à jamais.

Bamberg sortit son sabre du fourreau, ayant perçu, en raison de son ouïe exceptionnelle, un bruit de pas précipités. Et bientôt, un jeune homme lui fit face, une expression d'intense douleur sur le visage tandis que de ses deux mains il se tenait l'entrejambe. Le duc ne fit rien pour entraver la fuite du blessé.

Brusquement, il entendit un hurlement affreux et vécut bientôt une scène presque identique à la précédente quand un jeune homme, cette fois plus courtaud, s'enfuit en roulant des yeux effarés mais soutenant précautionneusement ses attributs virils qu'il tenait tels les bijoux de la couronne.

Enfin, Bamberg fut sur place près d'une tombe à demi ouverte. Un homme tenait un chien sous les épaules et le présentait de face à un autre lequel, consciencieusement, l'étranglait. Et la situation était si critique que la malheureuse bête tirait hors de la gueule une longue langue des plus rose.

Du plat de son sabre, Bamberg frappa sur les reins celui qui soutenait l'animal puis son poing rudement ganté de cuir s'écrasa en plein visage de l'étrangleur qui tomba évanoui dans la fosse qu'il venait d'ouvrir.

Alors Bamberg, dévoré de curiosité, s'accroupit pour considérer « le chien des morts » aux méthodes de combat si déconcertantes.

Et quelque chose d'étrange survint à cet instant...

Un rayon de lune tombait sur l'homme et la bête, les isolant des coins sombres du cimetière noyés de brouillard.

Le général des dragons se trouvait accroupi sur les talons de ses bottes. Le chien, assis sur son derrière, lui faisait face. Il était petit, sans race, le poil court, blanc à taches noires dont l'une, sur l'oeil, semblait telle que chez les hommes lorsqu'ils reçoivent un coup à cet endroit qui passe alors du jaune au vert puis au noir.

Il y avait beaucoup de curiosité dans ces regards où se découvraient le général et le bâtard. Puis, toujours sagement assis sur son derrière, le petit chien tendit au duc une de ses pattes avant, un peu hésitante.

Ôtant son gant, celui-ci la prit en sa main et comprit qu'entre eux, dorénavant, ce serait à la vie, à la mort.

Quelques minutes plus tard Bamberg, le chien sur les talons, revint au cabaret de L'Âne fou.

Le plus étonné sembla le tenancier qui lança :

— Ah ça, monseigneur, vous êtes le premier à l'arracher à la garde du cimetière.

Le vieil Anglais, pour sa part, regarda le petit bâtard blanc à taches noires avec une réelle sympathie

en disant :

— Oh, Scrub!

Worden, amusé, observa l'animal :

— Quel terrible molosse!... Et bien entendu, tu vas le garder?

Bamberg prit place autour de la table. Le petit chien s'assit sur les dalles froides, près des bottes de son nouveau maître qui répondit :

— Bien entendu!... Nous avons combattu côte à côte, mettant chacun deux adversaires en déroute. Il me plaît.

Clément hocha la tête :

— Tu vas en toute logique l'appeler « Couille » ?

D'un signe de tête, Bamberg désigna le vieil Anglais :

— J'aime assez le nom qu'a trouvé ce gentleman, Scrub.

— Ça veut dire quelque chose?... questionna Hugo. Bamberg réfléchit un instant, puis :

— On peut traduire cela par « Pauvre diable », ou « Gueux ».

Dehors, la lune se voilait de nuages tandis que le brouillard s'épaississait au point qu'on n'y voyait pas à deux mètres. Impossible de rentrer à Versailles, quand bien même on parviendrait à convaincre le guet d'entrouvrir une des portes de Paris.

Bamberg fit apporter à Scrub une assiette contenant des restes du rôti et le chien les dévora en poussant des petits cris de joie puis le général retint sans difficultés trois chambres car il en était plusieurs de disponibles, nul ne se battant pour dormir à côté du cimetière des Innocents. Quant aux trois officiers, l'odeur des cadavres pourrissants leur était hélas familière.

Il faisait très froid et bientôt Bamberg sentit que le petit chien se glissait sur sa couverture, sans doute enivré par ce qui lui apparaissait comme une vie de rêves après des nuits d'errance en ce vaste cimetière, le froid et les coups.

Le duc feignit de ne s'apercevoir de rien et sourit dans l'obscurité. Une minute plus tard, le général et le bâtard dormaient profondément.

En son hôtel particulier de la rue Garance, assis face à une cheminée, Heinrich von Ploetzen, le visage voilé de gaze, jouait seul aux échecs.

La pièce était vaste, meublée de manière austère tandis que des armes anciennes, fixées aux lambris, et deux armures de chevalier teutonique conféraient à l'endroit un côté très martial.

On frappa.

Le comte prussien leva son regard bleu vers la cheminée, contempla un instant les flammes, songeur, puis lança tel un jappement :

— Ja!

Hofflingen se présenta et Von Ploetzen, d'un geste, lui désigna un tabouret à proximité de la cheminée. Le manchot y prit place et commença aussitôt d'une voix où perçait une inhabituelle excitation :

— Nous le tenons.

— Mais encore ?

— Monseigneur, l'or que vous distribuez aux truands nous revient avec bénéfices car l'un d'eux nous a signalé un homme tenant auberge près du cimetière des Innocents à l'enseigne étrange de L'Âne fou. Cette nuit, après quelques violences, l'aubergiste a parlé et tout y est : trois officiers de dragons et la description du duc de Bamberg.

— C'est bien, Ulrich, poursuivez !

— Ce matin, le duc accompagne ses amis à une porte de Paris puis se rend seul en un petit village situé à l'ouest de Paris. J'ai aussitôt donné des ordres conformes, je l'espère, à vos désirs et envoyé là-bas douze hommes.

Von Ploetzen réfléchit. Douze contre un, c'était davantage qu'il n'en fallait. Sa troupe se composait à présent de vingt-quatre hommes, quatorze Français, dont des condamnés à mort évadés avec son aide, et neuf aristocrates de Prusse, quatre étant arrivés la veille au soir.

— Lesquels avez-vous envoyés ?

— Dix Français et deux fils de Prusse. Ils attendent à proximité du village. Au dernier instant, pour que le duc sache de la main de qui il meurt, nos hommes revêtiront des tuniques blanches à croix noire.

Le comte prussien tenait beaucoup à ce détail. Lors de son combat avec Bamberg, il avait très finement remarqué que son adversaire - à deux reprises, et bien qu'il fût de ces hommes qui cherchent le regard de l'autre lors d'un combat à mort - avait observé la croix noire. Croix noire des Teutoniques, croix rouge des Templiers, Bamberg en avait sans doute beaucoup rêvé. Si la révélation de son appartenance, même très lointaine, au peuple de l'Atlantide devait le troubler, bien qu'il s'en doutât, les croisades relevaient d'un monde familier, rassurant. Que la mort puisse venir de là le préoccuperait suffisamment pour lui faire commettre, peut-être, quelque fatale erreur.

Cette idée était donc bonne, il fallait s'y tenir.

Il soupira, puis :

— C'est parfait, Ulrich, vous agissez avec grande intelligence... Et l'homme qui gardait nos portes ?

— Aucunes nouvelles, Monseigneur.

Von Ploetzen se leva et alla de long en large, mains derrière le dos comme il affectionnait, écoutant le bruit de ses bottes qui frappaient les dalles. Puis, il s'immobilisa brusquement :

— Je n'aime pas cela. Il m'était très dévoué et tenait à sa place. Il ne serait pas parti si vite, sans explication, laissant son or derrière lui.

Hofflingen réfléchit un instant avant de répondre :

— Vous avez raison, Monseigneur. Mais ces gens-là se battent parfois entre eux, derrière quelque auberge obscure, et on ne retrouve point de cadavre.

— J'y ai pensé moi aussi. Cependant, je veux une certitude : offrez ce qu'il faudra. Cet homme en sait long et sur cette affaire, mon impression est mauvaise. Voyez cela de près.

Il hocha la tête, approuvant ses propres paroles, puis reprit sa place devant son échiquier sans plus prêter la moindre attention à Hofflingen lequel, après une brève hésitation, salua et sortit.

\*\*\*

Il faisait exceptionnellement beau, ce matin-là, et l'on tentait d'en profiter car d'après les vieux, qui peu souventes fois se trompaient, cette embellie ne durerait pas, annonçant tout au contraire un temps plus catastrophique que les jours précédents.

Allant au pas lent de leurs chevaux sur la route de Versailles, Hugo et Clément levaient parfois les yeux vers un ciel uniformément bleu, sans le moindre nuage. Un pâle soleil se levait paresseusement mais n'adoucissait en rien l'air très vif et coupant, pas davantage qu'il n'attaquait la glace des flaques nichées au fond des ornières de la route.

Tous deux songeaient à Bamberg qui les avait accompagnés jusqu'aux portes de Paris après avoir emprunté le faubourg Saint-Honoré.

Peu après le réveil, on avait voulu demander quelques explications au tenancier qui portait des traces de coups mais celui-ci ne voulut rien dire et l'on supposa qu'il s'agissait d'affaires de coeur.



Après avoir accompagné ses amis, Bamberg, peu pressé, revint sur ses pas.

Il s'arrêta d'abord rue des Marmousets, à l'ombre de Notre-Dame, chez un artisan de cuirs et peaux qui confectionnait des sacs réputés, lui avait-on dit, pour leur solidité. Après cet achat, il installa Scrub dans le sac - seule sa tête dépassait - qu'il suspendit à son épaule avant de remonter à cheval.

Puis il s'en alla voir la tour de l'Horloge, aperçue de loin et comme, descendu de cheval, il regardait le bâtiment, un vieil homme lui expliqua qu'au sommet de celle-ci, dans son lanternon, se trouvait une cloche qui tintait trois jours et trois nuits pour la naissance ou la mort des rois et de leurs fils aînés. Elle sonna aussi, exceptionnellement, pour donner le signal du massacre de la Saint-Barthélemy

Peu après, il traversa la Seine par le pont-Neuf et s'arrêta longuement devant la statue d'Henri IV. Les passants qui l'aperçurent s'étonnèrent de le voir si longtemps immobile, un chien dans un sac d'épaule et un étrange sourire aux lèvres. Mais son uniforme de général des dragons le dispensa de la moindre question.

Vers onze heures, il atteignit les premières habitations du village d'Auteuil où il devait se rendre et trouva sans peine la maison qu'il cherchait.

S'il avait tant tardé, c'est que sa mission revêtait un caractère pénible et délicat en cela qu'il devait annoncer à une femme la mort de son mari. Celui-ci, sergent au Maine-Dragons, avait à quarante ans rejoint les Opérations Spéciales alors presque à leurs débuts. Il venait d'être décapité par un boulet de l'artillerie... française, détail douloureux qu'il ne révéla pas à la veuve du malheureux. Il versa à la femme les cent pièces d'or, et y joignit une vingtaine qui étaient siennes et représentaient la moitié de sa bourse.

Les larmes et le spectacle des enfants morveux et pauvrement vêtus donnèrent fugitivement au duc le regret de n'être point riche tel un M. de Tuboeuf afin de soulager ceux qui le méritaient.

Puis, brusquement...

Il les sentit, les devina et les entendit bien avant de les voir et sa main gantée se resserra sur la crinière d'Hautain, qui dressa aussitôt la tête.

Il portait des gants de coton gris perle, ceux de la ville et des batailles et non les gants de cuir réservés aux voyages. Ainsi pour faire honneur à l'escadron devant les citadins, comme pour offrir un élégant cadavre si le sort de la guerre lui était défavorable, il aimait ces gants d'une grande élégance. Un de ses officiers subalternes, tué depuis longtemps, n'allait-il pas au combat fardé avec col et poignets de dentelle ?

Hautain sentit les doigts sous le tissu très fin. Il savait ce que cela signifiait. Âgé de huit ans, dressé par Bamberg, c'était un cheval de guerre solide, intelligent et résistant. La crispation des doigts du cavalier sur sa crinière se transmet à tout son corps. Toujours, et plus de cent fois, ce signal s'était révélé exact, précédant de quelques secondes, voire d'une longue minute, une attaque surprise et la confiance du cheval, nourrie de l'expérience, était absolue.

Une vingtaine de cavaliers déboucha de l'arrière d'une grange et si Bamberg perçut la croix noire des Teutoniques, il ne s'attarda pas à ce détail, éperonnant sa monture.

Il surprit ses poursuivants en sautant une clôture, tourna dans un sentier, sauta un ruisseau, contourna une ferme, traversa une grange puis un pré et se retrouva en la rue principale. Se retournant alors, il

constata qu'ils n'étaient plus que trois à le suivre, les autres s'étant perdus, étant tombés ou inspectant de mauvaises pistes.

Hélas, ceux qui se trouvaient lancés à ses trousses poussaient des hurlements, sans doute moins dans le but de le terroriser que de rallier les autres teutoniques qui entendraient fatalement ces cris.

Bamberg, voyant la longue ligne droite qui ne pouvait que favoriser sa rapide monture, poussa celle-ci au triple galop.

\*

Marion de Neuville attisait le feu dans la cheminée lorsque des hurlements lui firent suspendre son geste. Des hurlements, dans ce paisible village, la chose lui parut singulière, voire déplacée, et elle courut à la fenêtre pour assister à un spectacle qui la stupéfia.

Un cavalier arrivait à la vitesse du vent et son élégance lui parut sans pareille. Les étriers réglés assez court, jambes légèrement repliées, il en retirait l'immense avantage d'être presque couché sur l'encolure de son cheval et, comme elle le devina aussitôt, le poids de son corps se trouvait ainsi réparti avec intelligence, n'accablant point sa monture. Il tenait d'une main les rênes court et de l'autre frappait à plat alternativement le cou et la croupe du cheval, le bras allant d'avant en arrière. Jamais on n'eût pu croire qu'avec cette position en selle, c'est-à-dire en équilibre, il fût possible d'ainsi se déchaîner mais cet homme, cavalier exceptionnel, entendait gagner et s'en donnait tous les moyens.

Derrière, lourdauds et patauds, ses trois poursuivants pouvaient bien hurler, ils se faisaient de plus en plus distancer.

Pourtant, Marion ne put retenir un cri d'effroi. En effet, en la maison d'en face, le riche apothicaire avait fait à l'été installer une prétentieuse fontaine mais les canalisations ayant éclaté deux jours plus tôt sous l'effet du froid, l'eau s'était répandue pour geler presque aussitôt. Et la plaque de glace, qui allait d'un bord à l'autre, s'étendait sur plus de quatre mètres de long. Allant à pied, on pouvait se risquer sur l'étroite berme herbeuse mais sur un cheval lancé au grand galop...

Son coeur, succombant sans réfléchir à la beauté, choisissait sans hésiter le cavalier qui portait l'uniforme des officiers supérieurs de dragons quand elle ressentit une haine instinctive pour ses poursuivants sans grâce. Et ce coeur sensible se trouvait blessé à l'idée que le beau cheval et son cavalier - qui ne l'était pas moins... - allaient se tuer, se rompre le cou sous ses yeux dans un horrible bruit d'os, de pattes cassées, de nuque brisée...

Elle voulut s'écarter de la fenêtre pour ne point assister à si funeste spectacle. Mais non, elle ne le pouvait, le sort de ce cavalier la préoccupait beaucoup trop pour qu'elle s'en désintéressât tout en se prenant à espérer l'impossible.

La cause était entendue, le cavalier, lancé en pleine course, ne pouvait plus ralentir sa monture et Marion allait détourner la tête lorsque...

Non ? ... Non !... Mais si ! Ainsi, il osait cela !... Ah, c'était folie mais quelle beauté ceux qui ne renoncent jamais, ceux qui savent dire « non » à ce qui semble fatalité et se battent avec acharnement jusqu'à la dernière seconde de leur vie, la dernière pulsation du coeur !

Il « enlevait » son cheval!... Comme pour un banal saut d'obstacle. Il l'accompagnait dans le franchissement, il le portait par des gestes parfaits et la force de sa volonté, la bête et lui ne faisaient plus qu'un ensemble vivant qui tentait superbement l'impossible.

Quatre mètres !

Le cheval, sur son élan, sauta. Un instant qui parut l'éternité, il apparut à deux mètres du sol, jambes lancées, cavalier couché sur l'encolure. Jamais la jeune femme ne s'était trouvée à contempler pareil spectacle où l'on remarquait tout à la fois grâce, force et beauté. Pourquoi cette image semblait-elle devoir durer toujours ? Elle remarquait les plus infimes détails, le chapeau à plumes, les gants gris perle, le brassard jaune et rouge, le sabre au côté, les bottes rutilantes, un sac sur l'épaule et ce profil d'un homme de trente ans, les joues creusées, le visage osseux d'où émanait une telle force qu'elle eût aimé se placer sous sa protection, qu'il la prenne dans ses bras puissants.

Puis l'image, un instant arrêtée, s'accéléra, chassée par d'autres. Le cheval avait presque réussi l'impossible, ses pattes avant touchant le sol durci. Hélas, les pattes arrière mordant sur la glace, il se trouva déséquilibré. Le train arrière chassant vers la gauche, il tenta un mouvement à droite pour se rétablir mais le poids de son corps le fit verser.

Déjà, les bottes du cavalier quittaient les étriers et, dans cette périlleuse situation, il sauta, chutant, bien sûr, mais en prenant soin de choisir où et en épargnant son sac.

Il se releva aussitôt et cela paraissait fou en raison de la vitesse à laquelle il enchaînait les gestes. Tandis que le cheval se relevait, l'officier des dragons, ôtant un gant lui désigna les lointains tandis qu'introduisant deux doigts en sa bouche, il lançait un puissant coup de sifflet. Prenant aussitôt le petit trot, la bête s'éloigna tandis que le cavalier ramassait son chapeau, se frappait la cuisse avec pour se dépoussiérer, remettait son gant, sortait son sabre et se plaçait au milieu de la route.

Les trois cavaliers, surgissant à cet instant, ne purent lancer leurs montures contre lui, la flaque gelée le leur interdisant.

Ils s'approchèrent, l'épée à la main, tentant de le bousculer du puissant poitrail de leurs chevaux.

Derrière sa vitre, Marion, qui en avait vu beaucoup plus long que les trois hommes, se dit que c'était là fort mauvais calcul, l'officier de dragons étant trop excellent cavalier pour ne point tout savoir des chevaux. Et de fait, il saisit une des montures par le mors, lui tourna la tête tandis que son sabre s'enfonçait droit dans le foie d'un des hommes qui s'effondra sur le sol dans un bruit mou.

Aussitôt, les deux autres mirent pied à terre et Marion remarqua leur blanche tunique de toile légère frappée d'une grande et sinistre croix noire qui la mit fort mal à l'aise.

Tous deux se précipitèrent. Ils savaient tenir une épée mais la jeune femme ressentit cependant qu'en contrant des coups habiles, l'officier prenait surtout la mesure de ses adversaires.

Puis ce fut stupéfiant : en quelques secondes le sabre, à la volée, sectionna la gorge d'un des assaillants tandis que frappant d'estoc, l'officier enfonça la lame dans l'oeil du second avec une telle force qu'elle ressortit par l'arrière du crâne.

Ses trois adversaires morts, le dragon regarda autour de lui, prêtant l'oreille d'un air préoccupé.

Puis il scruta la barrière du jardin de Marion et allait se réfugier derrière le tronc du vieux pommier lorsque la jeune femme perçut le martèlement de sabots d'une nombreuse troupe de cavaliers.

Sans penser à son geste, mais sans hésiter non plus, elle ouvrit sa porte et fit signe au dragon, lequel

s'engouffra si rapidement dans la maison qu'elle ne vit pas son visage.

Puis, derrière sa fenêtre, elle regarda la dizaine de cavaliers qui hésitaient devant les chevaux, les cadavres et la grande flaque gelée.

Braillards, vulgaires, ils se disputaient tandis qu'à l'écart deux autres discutaient en allemand.

Enfin, ils mirent pied à terre et, tenant les chevaux par la bride, passèrent un à un sur l'étroite bande herbeuse du côté.

Cependant, ils laissèrent un des leurs en faction.

Marion recula, cherchant à s'éloigner prudemment de la fenêtre puis elle se retourna pour faire face à l'inconnu auquel elle venait d'ouvrir sa porte dans un mouvement généreux mais irréfléchi...

Il était près de midi lorsque le baron Baptiste de Tuboeuf fit arrêter sa voiture à proximité de la petite église Saint-Médard.

Le bleu du ciel, qui avait illuminé la matinée, disparaissait sous une lourde chape de nuages gris fer qui aussitôt stagnèrent très bas sur la ville. Le pâle soleil d'hiver disparut lui aussi et peut-être n'était-ce qu'un tour de l'esprit mais soudain il sembla aux Parisiens qu'il faisait beaucoup plus froid.

Tuboeuf frissonna et jeta un regard incertain sur l'église, hésitant à se rendre à ce singulier rendez-vous.

Tout avait été extrêmement rapide. En général, ce genre de rencontre où de part et d'autre la prudence est de mise demande des semaines, voire des mois de préparation.

Mais l'or, toujours, s'avère un puissant magicien et il n'est jusqu'au temps qui, devant sa puissance, ne se trouve comme comprimé. S'étant adressé aux bons interlocuteurs auxquels fut promise une exceptionnelle gratification, raccourcissant d'autant les délais et faisant clairement savoir que son offre alléchante ne tenait que dans la mesure où l'on ferait diligence à le bien servir, tout soudainement le baron de Tuboeuf n'osait pénétrer dans l'église alors que jusqu'ici il en avait été fait ainsi qu'il le souhaitait.

Pour se donner la force qui manquait à son caractère, Tuboeuf s'efforça de songer à la marquise d'Ey. Dieu, qu'elle était ravissante au sortir des bras du duc de Bamberg!... Jamais, il le savait trop bien, il ne parviendrait à susciter chez elle pareil état où le plaisir enfin assouvi vous laisse en cette allégresse alanguie qu'il vit alors à sa maîtresse.

Jamais, la besognerait-il pendant vingt ans, il ne lui donnerait l'ombre de l'ombre du plaisir qu'elle avait ressenti. Au reste, d'une cruauté dont elle ne se rendait peut-être pas compte - du moins s'efforçait-il de l'espérer! -, ne lui avait-elle pas dit, tandis qu'il la pénétrait :

— Faites vite, baron, ainsi que d'habitude afin que le mauvais moment à passer soit bref et ne gêne point la félicité sous l'empire de laquelle je me trouve encore!

Son désir, à ces paroles, commença à défaillir et il imagina la honte qui serait sienne si, venant après son beau rival, il ne parvenait pas au terme de ce qu'il avait commencé.

Sans doute en aurait-il été ainsi pour beaucoup d'hommes, fauchés par l'humiliation. Mais pas lui! Surclassé, battu, traîné plus bas que terre, son esprit retord trouva matière à s'armer avec cela même qui eût dû l'anéantir.

Oui, il payait. Et fort cher. Un pavillon de chasse, des diamants, quatre magnifiques chevaux, un carrosse sortant des mains d'habiles et réputés artisans de Suède, et tant d'autres choses encore dont il ne tenait point le compte. Mais payer pour être humilié fort, n'était-ce point un plaisir d'aristocrate ?

Il en eut la profonde conviction et, tandis que son va-et-vient amoureux prenait ce rythme fébrile mais d'une course très courte qui était sa façon et que Mme d'Ey comparait de manière peu flatteuse à celle d'un lapin, il prit un certain recul, en tendant les bras, et la contempla sans cesser son rapide hommage.

Ses paupières un peu lourdes fermées pour ne le point voir, ses magnifiques cheveux blonds, l'arrondi de sa bouche, sa poitrine opulente, sa peau blanche, toute la générosité de son corps: n'était-il point occupé à foutre cette merveille ?

Il songea alors, sans pour autant ralentir la cadence de son ouvrage : « Oh oui, beauté, oh oui magnifique putain de très noble famille, oui, méprise-moi, maudis-moi qui ne suis qu'un bourgeois élevé par ses affaires à un rang qui n'aurait jamais dû être mien et en un milieu dont je n'aurai jamais l'aisance même si je parviens à en acquérir les manières. Méprise-moi!... Mais c'est toi, finalement, la putain, toi que je possède, toi que je vais arroser de mon foutre. Alors : qui gagne? »

Et ainsi en fut-il.

Frissonnant de nouveau sous la morsure d'un vent glacé, Tuboeuf jeta un regard de biais vers l'église Saint-Médard et, armé d'un courage tout neuf, pénétra à l'intérieur.

Il y faisait bien froid et le baron mit quelques instants à repérer le confessionnal. Puis il s'y rendit d'un pas décidé et y prit place, cherchant à déchiffrer le visage qui se trouvait derrière la grille.

Habilement, celle-ci avait été doublée d'une autre et cette juxtaposition de treillages croisés en des sens différents aboutissait à cela qu'on n'y voyait rien.

Une voix lui parvint cependant, claire, ferme, assez mâle. Un débit rapide et précis :

— Eh bien, baron, on me dit que vous me vouliez rencontrer ?

— C'est que... Nos positions ne sont point égales, vous me connaissez et je ne sais rien de vous, pas même votre nom...

— Disons que je m'appelle Augustin de Nestoc et peut-être, par suprême malice, est-ce la vérité. J'ai peu à vous dire. J'ai très jeune laissé derrière moi le château familial et n'y retournerai jamais. En outre, et sans doute serez-vous ravi de l'apprendre, cette affaire conclue, je quitterai pour toujours le royaume des lys si bien que vous n'aurez point à déboursier des fortunes pour tenter bien en vain de me faire tuer, étant le principal témoin de la façon étrange dont vous surmontez vos rivalités amoureuses.

Tuboeuf ne fut point sans remarquer le ton ironique mais jugea plus avisé de ne le point relever. Les mots seuls comptaient et l'intelligence de celui qu'il avait choisi car, ainsi qu'il l'avait bien deviné, cet homme, son coup fait, devait mourir lui aussi, obligation rendue caduque dès lors qu'il quittait le royaume.

Tuboeuf n'aimait point la bêtise, la croyant ambassadrice de l'échec. L'intelligence de son tueur, au contraire, lui paraissait bien augurer du succès de l'entreprise.

Augustin de Nestoc reprit :

— Avant d'aller plus avant en le détail de l'affaire qui nous réunit, est-il une chose que vous désirez savoir?

— Comment avez-vous pu prendre la place du prêtre ?

— Cette vieille sorcière de curé aimait trop les garçons, j'ai cru de mon devoir de chrétien de l'envoyer au plus tôt chez Satan où finissent, dit-on, les sodomites.

Tuboeuf avala difficilement sa salive. Ce monde n'était assurément pas le sien et l'effrayait, surtout la voix tranquille du tueur contant d'un ton amusé si abominable crime.

La curiosité l'emporta cependant :

— Faites-vous ce... métier depuis longtemps?

— Bientôt sept ans. J'ai traité fort peu d'affaires, mais toujours importantes. Je n'ai jamais eu à répondre aux gens de police ou de justice, j'appartiens à une noblesse assez ancienne, j'ai jadis été

officier, je ne bois pas, fréquente peu les femmes et occupe mes loisirs à traduire du grec ancien. Je n'ai jamais été pris, j'ai toujours réussi en mes entreprises et pas un de ceux qui m'ont employé n'a vu mon visage. Êtes-vous satisfait ?

— Comment ne point l'être ? répondit Tuboeuf à présent sous le charme de cette voix tranquille, si près d'un tueur que nul ne connaissait.

Un doute lui vint brusquement :

— Mais cependant, vous avez laissé des cadavres derrière vous ?

— Rien que neuf.

— Mais... on vous recherche !

— Rechercher qui?... Rechercher quoi?... À ma deuxième affaire, un lieutenant de police en grande amertume m'a appelé « le Feu Follet ». Ainsi me nomme-t-on faute de rien savoir de moi mais ils pourraient aussi bien m'appeler « cochon de lait » ou « papillon de nuit », ils ne seraient pas moins impuissants à me trouver.

Tuboeuf en vint à l'essentiel :

— On vous a dit, pour l'homme en question ?

— Oui. De tous, il sera assurément le plus difficile à saisir. Mesurez-vous bien qui vous me demandez de tuer ?

Tuboeuf ne répondit pas et Nestoc poursuivit :

— Je pourrais vous dire que c'est un duc, un général de dragons, le chef de la plus magnifique des troupes d'élite et que le roi de France le tient en haute estime et bonne amitié. Assurément, je pourrais vous dire cela...

La voix devint plus saccadée lorsque, après cette brève hésitation, Nestoc reprit :

— Mais je préfère vous dire ceci : c'est un loup, un fauve, le plus redoutable des guerriers. Il voit la nuit, entend avant tout le monde, est insensible au feu et guérit plus vite qu'on ne vit jamais. Il est un grand danger, il est peut-être ma mort.

Un pénible silence s'installa. Tuboeuf, d'une voix déçue, demanda :

— Alors... vous renoncez ?

Le ton de Nestoc retrouva brusquement sa légèreté :

— Tout au contraire, cette chasse est un grand bonheur. Mais ce sera cher, très cher.

— Combien ?

— 250 000 livres. À ce prix, soyez assuré qu'il est déjà aussi mort que les neuf autres.

— Un quart de million de livres, c'est considérable !

— La marquise d'Ey ne les vaut-elle pas ?

— Vous savez cela ?

M. de Nestoc ne répondit pas sur l'instant puis, d'une voix soudain glacée :

— Votre réponse ?

— C'est oui.

Ils se faisaient face, à moins de deux mètres de distance. Et se regardaient.

Chose étrange, en vérité, car ces regards insistants et curieux où l'on brûle de se découvrir ne correspondaient ni à la nature de Marion de Neuville, ni à celle de Bamberg.

Dès le premier instant, il fut sous le charme. Elle était grande et mince, d'une émouvante beauté, la taille fine et souple, la démarche hautaine, cela se trouvant rehaussé par le fait qu'elle se tenait très droite. Avec son port de tête altier, elle avait beaucoup d'allure. En outre, belle brune qu'on subodore sage et vertueuse, elle possédait à son insu quelque chose de piquant. Enfin, il aima ses yeux verts et lui soupçonna des aptitudes à la gentillesse, à l'esprit et au rire. Il ne songea pas même à établir une comparaison avec Mme d'Ey puisque brusquement, la belle marquise n'existait plus, n'avait jamais existé.

Elle le contemplait comme elle ne le fit jamais d'aucun homme. Elle fut séduite à la seconde par ce visage tourmenté, maigre, osseux; dur visage de soldat habitué aux conditions extrêmes de la vie : le froid, la fatigue, la faim, la violence et la douleur. Visage énergique d'un homme qui ne devait jamais se plaindre, surmonter amertume et déconvenues pour aller toujours en avant. Ah, dieu, comme il était loin des petits marquis poudrés qui se pressaient dans les loges du théâtre et s'évanouissaient en agitant un mouchoir de soie à la moindre infortune amoureuse.

Deux mondes sans rien de commun.

Il était grand, mince, souple et ce corps, elle l'avait pu admirer en cavalier d'une folle audace. Mais elle sentit autre chose encore... Une élégance naturelle, sans doute une réelle bonté qui se lisait en ces beaux yeux noirs, charmeurs et tout de douceur. Il portait avec aisance son uniforme de général de dragons rehaussé au bras de cet étrange brassard jaune et rouge. Elle devina que ce dragon-là relevait d'une différence qu'elle eût aimé connaître.

Mais ce qui la surprit le plus fut de voir sur la poitrine de cet homme encore jeune l'ordre de Saint-Louis avec son ruban rouge que son père convoita en vain. Elle observa plus attentivement l'autre décoration et ne put retenir qu'à grand peine un « oh » de stupeur en découvrant l'ordre de Saint Michel.

S'il fallait être l'auteur d'une action d'une bravoure et d'un éclat des plus rares pour obtenir l'ordre de Saint-Louis, l'ordre de Saint-Michel, lui, n'était rien moins que la plus haute décoration du royaume des lys. Et cet ordre ne comprenait que cent membres, jamais un de plus. Comment un homme d'à peine trente ans pouvait-il se trouver en cette situation? Qu'avait-il fait pour cela?

Bouche bée d'admiration un instant plus tôt, une ombre de tristesse passa sur son joli visage lorsqu'elle entrevit l'explication : cet homme devait se moquer de vivre ou de mourir et donc, il mourrait jeune. Sa conduite de tout à l'heure le prouvait plus qu'il n'est nécessaire. Il fallait donc s'en protéger, le fuir, l'oublier.

— Je... Je crois que je vous dois la vie car tous ces hommes très laids me voulaient occire ! dit-il en riant.

Elle nota malgré elle qu'il avait de très jolies dents, les deux d'en haut très écartées, et trouva cela charmant et enfantin.

Il rehaussa son sac d'un coup d'épaule et la jeune femme fut stupéfaite de découvrir qu'en émergeait une tête de chien des plus émouvante, l'air vif et intelligent. Remarquant la tache noire, elle dit en



souriant :

— Il semble avoir pris un mauvais coup sur l'oeil !

— Ce pourrait être vrai. Il est jeune mais n'a connu que la douleur, que les coups les plus vils, les plus bas. Peut-être en prendra-t-il encore de nos ennemis mais à présent qu'il sert aux dragons du roi, au moins le respectera-t-on.

Elle trouva que le chien s'accordait mal au rang de jeune général mais le fait qu'il s'en moquât visiblement renforçait encore l'inclination qu'elle ressentait envers lui. Elle aimait cela, qu'il fût un héros et ne cultivât pas la chose, risquant même d'altérer cette image en adoptant un chien sans feu ni lieu auquel il semblait pourtant très attaché.

Gêné par ce court silence, qu'elle ne remarqua pas, il précisa :

— Il s'appelle Scrub, baptisé ainsi par un vieil Anglais, ami de Bacchus. Scrub qui signifie « pauvre diable ».

— Merci de me le présenter, au moins connaîtrai-je un de vous deux ! dit-elle, amusée par avance de l'embarras où elle devinait mettre le général.

Les joues de celui-ci s'empourprèrent légèrement - ce qu'elle trouva délicieux - car omettre de se présenter constitue une faute grave, quand bien même on passe sa vie à la guerre et ne se trouve point rompu aux habitudes de la vie mondaine.

Il joignit les talons dans un sonore bruit de bottes et s'inclina légèrement, mais avec raideur :

— Je suis terriblement désolé... Tancrede de Montigny, duc de Bamberg, général de dragons et commandant l'escadron des Opérations Spéciales. Pour vous servir, madame.

— Baronne Marion de Neuville... répondit-elle, l'esprit occupé ailleurs.

Ainsi, c'était lui !... Bien entendu, elle aurait dû s'en douter. C'est qu'on ne parlait que de lui, qui avait conquis l'estime et l'amitié du roi et dont on découvrait tardivement les multiples exploits. La rumeur courait tout Paris, venant de gens de Cour aux théâtrales et de là à toute la ville, jusqu'aux plus sordides ruelles.

Un duc, et de vieille noblesse, disait-on. Un duc doublé d'un héros qui eût été à sa place dans les combats opposant Mycéniens et Troyens sous les murs de la cité légendaire.

Cependant, c'est ce qui étonnait le plus la jeune femme, Bamberg semblait si modeste, si simple, sans distance dédaigneuse entre lui et les autres. En outre, général et redoutable lame, il ne reculait pas, tel un simple soldat, devant les combats de rue et promenait avec lui un chien de misère dont n'eût point voulu le plus humble des boutiquiers.

Mais ce qui la touchait davantage encore, assurément, était sa timidité devant une femme, et même sa maladresse. Cet homme vivait pour la vie, et non pour paraître, mal qui ronge l'humanité depuis toujours. Il n'était pas une apparence flatteuse qui soigne ses gestes et surveille trop ses paroles et viendrait-on à l'aimer, c'est lui qu'on aimerait et non le reflet trop précieux d'un miroir avantageux.

— On parle de vous comme d'une légende ! dit-elle, cherchant encore à l'embarrasser et curieuse de sa réaction.

Il baissa la tête :

— On a tort. Il n'est point de légende là où ne se trouvent que le sang, les tripes et la douleur. C'est une vie triste que la mienne, et ma légende, à mes yeux, est grise.

Il haussa les épaules :

— Nous en parlons, entre nous, avec mes officiers. Je me souviens... C'était un beau soir de printemps proche de l'Ascension. Une nuit tendre et parfumée, on oubliait le camp, les appels, les rires, les jurons, tel autre qui essayait un nouveau tambour, les hennissements de chevaux qu'on menait à leur enclos, le coup de marteau d'un forgeron redressant un fer... Nous discussions de savoir ceci : fallait-il définir la vie ainsi que nous l'éprouvions ou selon nos désirs?... À l'aube, nous cherchions encore !

Tandis qu'il parlait, elle se pénétrait de chaque mot, voyant la scène comme si elle s'y trouvait, cette activité, les soldats qui avaient déjà sombré dans le sommeil, les bruits de plus en plus rares et de plus en plus insolites, ces jeunes officiers groupés autour d'un feu, la voûte étoilée qui les surmontait... et la mort qui les guettait, eux et leurs rêves, pour les prendre jusqu'au dernier !

Elle demanda doucement :

— Pourquoi êtes-vous soldat ?

Il réfléchit longuement avant de répondre :

— Que pourrais-je faire d'autre?... Nous sommes soldats depuis si longtemps, les croisades, les Templiers, sans doute le roi Clovis. Les os des Bamberg blanchissent sur tant de vieux champs de bataille oubliés et même en terre étrangère.

Il hésita puis, un peu gêné :

— Je ne sais faire que cela et je suis sans fortune. Mon vieux château du Maine, région la plus misérable du royaume, est mon seul bien.

— Mais vous êtes duc !

— Le plus pauvre duc du royaume !

Il éclata de rire.

Elle sourit mais en réponse à ce rire clair et non aux paroles du général. Comment pouvait-il réagir à son état avec autant de légèreté ? Passe encore pour elle car les Neuville sont petits barons mais lui, un duc, presque un prince ?

Animée d'une véritable soif de comprendre, elle ne pouvait laisser passer cela :

— Mais les actrices, les gens de Cour qui les assiègent pour obtenir leurs faveurs, tous ces nobles, vrais ou faux, qui ne vous valent pas, tous ne pensent, ne vivent et n'ont d'ambition que pour la fortune. Et pas vous ?

— Eh bien non.

— Je ne vous comprends pas.

Il haussa les épaules :

— Notre fortune fut immense mais un de nos ancêtres la livra aux Anglais pour payer rançon d'un roi de France, pauvre captif de l'horrible Tour de Londres.

— Et les rois ne vous rendirent pas cette fortune ?

Il s'assombrit :

— Mais nous l'eussions fort mal pris. Voyons, baronne, c'eût été contraire à l'honneur que d'accepter pareil arrangement et mon ancêtre le savait bien, comme il n'ignorait pas que pour des siècles, ses descendants vivraient dans la gêne. Et c'est là ce qui donnait toute sa valeur à son geste. L'honneur est une chose rare, unique, sans doute comme l'est l'amour, c'est une exigence et que serait la vie si on ne

la hissait à hauteur de ce qui lui donne son véritable prix, qui n'est point d'or?

Stupéfaite, elle le regardait et l'écoutait sans bien oser comprendre ou, tout au contraire, en comprenant trop bien.

Elle songea : « Mon dieu, mais d'où sort-il ainsi ? De quel livre déchiré ? De quel siècle ayant depuis longtemps fait naufrage dans la tempête du temps qui passe ? Était-ce un chevalier égaré ? Un petit enfant ? Et il considère l'amour avec la même exigence ! Ah, comme elles le feront souffrir ! »

Brusquement, elle eut peur, froid, chaud, envie de hurler de terreur et de bonheur.

Elle se força au calme :

— Monsieur le duc...

— Appelez-moi Bamberg. Ou Tancrède.

Elle rejeta l'un et l'autre nom :

— Monsieur, si j'ai marqué quelque surprise, c'est que vos paroles ne sont point dans le goût du temps.

Il s'en amusa :

— Voilà qui me rassure, baronne.

La sincérité de Bamberg ne paraissait pas douteuse et il semblait prendre plaisir à se trouver - apparemment, même à la guerre - en le petit nombre contre les autres, tous les autres.

Elle le regardait et éprouva une envie presque douloureuse d'embrasser ses paupières, ses lèvres pleines, ses dents écartées comme la nature en donne si peu souventes fois à voir.

Qu'allait-elle faire ? Pourquoi Dieu, ou le hasard, par ce froid de loup, lui donnait-il l'homme qu'elle attendait depuis si longtemps et qui allait repartir, l'oubliant sans doute au premier virage ?

— Notre rencontre est bien étrange... dit-elle d'un ton qu'elle voulut assez froid.

À cet instant, Scrub avança la tête hors le sac et lécha la joue du général qui rit aussitôt :

— Sa langue est plus rugueuse que la rapière d'un Espagnol !

Attendrie malgré elle, elle sourit :

— Mais vous aimez cela.

Il haussa les épaules :

— M'en défendrai-je ? Il est doux d'être aimé, fût-ce par un pauvre chien tel que Scrub.

Stupéfaite de sa propre audace, elle répondit :

— Et il n'est que Scrub, pour vous aimer?

Il sembla soudain très lointain, très malheureux, et elle éprouva une folle envie de le prendre dans ses bras, car à l'évidence, il avait connu un chagrin d'amour.

La voix de Bamberg, naturellement assez basse, devint plus grave encore :

— J'en ai peur. Mais au moins, avec lui, ne suis-je pas dans l'illusion d'être aimé, qui est le pire des maux. En les principes de l'amour, faire semblant est une chose très amère, une détestable infamie.

Il réfléchit encore et, balayant sa tristesse :

— Il me reste mes amis. Mes amis m'aiment. Et Marie-Thérèse ! Ah, Marie-Thérèse !

Le ton de la jeune femme se fit mordant :

— Alors vous voilà heureux !

Elle maudit cette Marie-Thérèse. C'était bien des hommes, cela ! On les croit pareils à soi, le coeur solitaire, et il se trouve toujours une Diane, ou une Félicité. Ou une Marie-Thérèse !

Bamberg regarda les flammes dans la cheminée avec un air rêveur qui fut comme une morsure à l'âme de Marion.

Mélancolique, il lança :

— Ah, ses oeufs pochés au jus d'oseille!... Mon dieu, on se vendrait au diable pour moins que cela !

Indignée, folle de rage, elle demanda :

— Ce n'est que cela, pour vous, une femme ?

Il la regarda avec surprise :

— Oh non : Marie-Thérèse est avant tout une mère.

Les poings serrés jusqu'à se faire blanchir les phalanges, la jeune femme songea : « Cette Marie-Thérèse est une redoutable peste, et habile, elle joue la mère avec le duc déjà si vulnérable... »

Flairant tardivement un possible malentendu, Bamberg expliqua :

— Ma mère est morte en me donnant le jour. Je n'avais pas plus d'un an lorsque mon père fut tué dans le corps expéditionnaire du maréchal de Schomberg parti aider le Portugal soulevé contre l'Espagne. Marie-Thérèse servait au château, c'est elle qui m'a élevé.

Marion eut du mal à dissimuler sa joie, songeant : « Oh, chère Marie-Thérèse, et moi qui te voulais brûlant aux enfers ! »

Mais une autre coïncidence la troublait :

— C'est fort étrange. Mon père était aux mousquetaires et fut tué lors de la guerre de Dévolution alors que je n'avais moi aussi qu'un an.

Ils se regardèrent avec surprise. Et pourtant, mais ils l'ignoraient, la véritable étrangeté ne gisait pas là mais en cela qu'en moins d'une minute d'intervalle elle avait songé : « Je ne suis pas assez bien pour lui ! » tandis qu'il se pénétrait de : « Elle est beaucoup trop bien pour moi ! »

Il remarqua :

— C'est chose fort singulière comme le hasard croise nos routes, et tout ce que nous partageons.

Respirant mieux, brusquement, et sans cette gêne qui lui serrait la poitrine, elle répondit :

— Je le pense aussi. Dès votre chute qui tant m'a impressionnée...

— Dès votre regard lumineux... Sans doute tout cela était-il ridicule et merveilleux.

— Ridicule et merveilleux ne vont point ensemble, du moins le croyais-je jusqu'à l'instant où vous avez dit ces mots.

Comme ils se trouvaient tous deux fort troublés, elle s'approcha de la fenêtre. Un brouillard qui semblait bleu pâle enveloppait les choses.

Elle se retourna vers lui :

— Le garde est toujours là, les autres doivent fouiller les maisons. Je vais cacher votre uniforme dans ce coffre avec vos armes. Et vous vous ferez passer pour mon frère, un simple d'esprit.

— Je n'aurai pas de trop gros efforts à fournir...

Elle haussa les épaules, mais avec gentillesse.

Bamberg posa son sabre sur la table, suivi de ses deux pistolets, un autre encore qui se trouvait sous l'habit, un poignard dans la tige d'une de ses bottes, un couteau de lancer dans l'autre, et de nouvelles armes encore, dissimulées sur tout le corps.

Considérant le tas très impressionnant d'engins de mort sur la table, elle lança en souriant :

— Mon Dieu, mais c'est vraiment tout un arsenal qui voyage en votre compagnie.

Il lui rendit son sourire :

— Vous l'avez vu vous-même, nos routes ne sont point sûres.

— J'ai suivi vos instructions. Vous... vous avez de grandes connaissances, le résultat est stupéfiant, j'avoue n'avoir jamais rien vu de semblable.

L'armurier tenait à manifester de façon ostentatoire son admiration.

Il lui semblait de bonne justice de donner carrière aux ambitions d'un homme qui s'avérait très en avance sur son temps.

— Avez-vous noté la formule des alliages ? demanda son interlocuteur.

— Certes non, vous m'aviez prié de n'en rien faire. Au reste, c'est inutile, j'ai mis tant de passion à fabriquer ce fusil selon vos indications que tout est gravé en mon esprit à tout jamais.

L'inconnu portait justaucorps, veste et culotte en déclinaison de tons marron et rouille bien assortis à un chapeau noir à plumes jaunes. Il était coiffé d'une perruque qui ne dissimulait pas tout à fait ses cheveux roux.

Il regarda l'armurier droit dans les yeux :

— Avez-vous tiré avec ce fusil ?

— Mais certainement et là encore, j'en suis demeuré confondu : un enfant de dix ans, muni d'un tel fusil, ne pourrait pas rater son homme ! Ah, monsieur, vous m'étonnez, et je ne sais pas même votre nom?

Il s'agissait, quoi qu'elle fût discrète, d'une prière et l'homme aux cheveux roux sembla prendre cette requête qui ne s'affichait point comme telle en considération.

Il réfléchit quelques instants puis, souriant aimablement :

— Pourquoi pas?... Je me nomme Augustin de Nestoc.

L'armurier rendit le sourire :

— Voilà un bien joli nom, en vérité. Nestoc sonne comme « estoc » en l'expression « frapper d'estoc ».

— On m'en a déjà fait la remarque... répondit l'homme aux cheveux roux d'un ton modeste.

L'armurier suivit le regard de Nestoc qui s'attachait au fusil posé sur le comptoir de fer encombré d'outils et, aussitôt :

— Ah, monsieur, prenez-le donc en main et jugez par vous-même.

Sans répondre, Augustin de Nestoc saisit l'arme. Il l'épaula très vite, la tourna et retourna, caressa le métal, observa l'intérieur du canon, y introduisit le petit doigt :

— C'est bien, l'intérieur du canon est parfaitement lisse.

L'armurier fut flatté du compliment :

— Parfaitement lisse, en effet. Vous aviez beaucoup insisté et ce ne fut certes pas le plus facile.

— Rien n'est jamais facile à l'homme qui aime son métier et davantage que les autres se remet inlassablement à l'ouvrage.

L'artisan prit le temps de se bien pénétrer de ces paroles avant de répondre :

— On ne saurait dire plus justement les choses et sans doute étiez-vous en cet état d'esprit en imaginant ce fusil.

— Tout à fait.

— L'étonnant, pourtant, réside en ceci qu'il n'est point sur cette arme un changement mais que tout est différent. Ainsi les alliages, le bois, tout n'est que légèreté et ce fusil pèse deux fois moins que les autres. Une chose pourtant m'étonne car je la comprends mal.

Nestoc, jusque-là très courtois, se montra une fois encore des plus accommodants :

— Mais je vous en prie, dites-moi cette chose qui vous surprend.

— Eh bien cela tient à la mollesse de la balle.

Augustin de Nestoc hochait gravement la tête et reposa délicatement le fusil sur le comptoir de fer. Puis son regard se perdit au-delà de l'armurier, vers la petite ruelle déserte où se situait l'échoppe.

— C'est que mes balles tuent deux fois. Ne comprenez-vous pas pourquoi ?

— J'avoue que la chose m'échappe...

Le tueur réfléchit, comme un adulte cherchant à se faire bien comprendre d'un petit enfant, puis :

— Il devrait être remarqué des esprits observateurs que la course d'une balle... Ah, je vais vous dire cela autrement : le plomb arrive sur l'homme en ayant légèrement fondu en raison de la vitesse mais le noyau de la balle d'acier demeure très dur, commencez-vous à comprendre ?

Sourcils froncés, l'armurier réfléchissait intensément, imaginant ce qu'on lui disait là mais, excellent exécutant, il n'était pas le moins du monde inventif :

— J'avoue, une fois encore...

Augustin de Nestoc se montra des plus obligeants :

— Imaginez qu'une de mes balles atteigne un homme en plein cœur, cela, vous le pouvez ?

— Certainement.

— Eh bien le noyau de la balle, en différents aciers suédois, est si dur que c'est la certitude qu'il traversera le cœur de part en part. Mais tout ce plomb qui entoure le noyau, assez mou, comme vous dites, provoquera un trou énorme en s'écrasant sur la poitrine de l'homme et il ressortira sous l'omoplate en emportant un gros quartier de viande. Ainsi, par la finesse et l'épaisseur, par le dur et le mou, ai-je l'assurance de tuer deux fois mon homme, ce qui est mon métier.

Le visage de l'armurier s'éclaira :

— Je comprends...

Pour s'assombrir aussitôt :

— Votre métier est... de tuer des hommes !

— Eh bien oui et cela, parfois, par simple prudence.

À une vitesse qui échappait à un œil sans expérience, Nestoc sortit un rasoir de sa manche et d'un geste presque gracieux sectionna la carotide de l'armurier. Puis, tout aussi vif, il ramassa le fusil et s'écarta tandis qu'un flot de sang inondait le comptoir et les outils qui s'y trouvaient.

Indifférent, glacé, Nestoc regarda l'homme qui s'effondrait puis il saisit sur le comptoir une petite boîte contenant six balles.

La voyant trempée de sang, il esquissa une légère grimace et s'empara d'un chiffon posé sur un meuble bas.

Patiemment, il essuya les balles une à une, en prenant tout son temps, avant de les placer dans une petite boîte d'ébène décorée d'ivoire qui semblait fabriquée par avance aux dimensions souhaitées.

Satisfait, il gagna l'arrière-boutique, ne jeta pas un regard au lit défait et aux habits de travail qui traînaient un peu partout.

L'endroit sentait la vieille sueur refroidie et l'urine, un pot assez grand débordant presque d'un liquide jaune paille virant au brun.

Ouvrant un tiroir, Augustin de Nestoc découvrit un miroir qu'il nettoya soigneusement à l'aide d'un mouchoir tiré de sa poche, mouchoir très fin, à glands, à la mode ancienne.

Retirant sa perruque d'un geste las, il s'essuya le front d'un revers de l'avant-bras et s'observa dans le miroir.

De cheveux roux comme une carotte, son visage était couvert de taches de rousseur qui se détachaient sur le fond blanc sale, blême et malsain de la peau. Les yeux, d'un bleu soutenu, étaient couverts d'une taie rougeâtre qui ressortait en raison de cils et sourcils d'un blanc étrange. Les joues gonflées comme celles d'un écureuil paraissaient ridicules en raison d'un cou très maigre, un cou de canard.

Il balbutia :

— Baron Augustin de Nestoc...

Car tel était en effet son véritable nom.

Il s'observa avec minutie, curiosité puis colère :

— Toi, je ne t'aime pas!

Puis, il lança le miroir au loin. Enfin, dissimulant le fusil sous sa cape, il sortit avec le plus grand naturel dans la ruelle déserte.



Le cabaret La Mandragore bleue se trouvait au coin de la rue aux Ours et de la rue Saint-Martin.

L'endroit était assez sombre et, de tradition, on y parlait bas. En outre, les plats étaient coûteux car le tenancier se fournissait chez un traiteur voisin réputé qui fut quelques années à Versailles, en qualité de quatrième de rang des cuisines royales.

De ce fait, on n'y voyait pas de gueux, malfaisants, tire-bourse et putains. La clientèle, cependant, se composait étrangement : financiers douteux, conseillers à la cour, gens de police, diplomates... Des choses se disaient ici à voix basse et l'éloignement des tables permettait qu'une oreille indiscreète n'entende point ce qui ne lui était pas destiné. Quelquefois, au moment de livrer un nom, un lieu ou un montant, on plaçait la main devant la bouche car deux ans plus tôt un Autrichien fut pris qui lisait sur les lèvres et vendait par après ses informations.

Le propriétaire de La Mandragore bleue connaissait bien sa pratique, et le métier de chacun. Mais, l'information venant à lui manquer, il savait s'en remettre en toute sûreté à son instinct qui ne le trompait jamais.

C'est dans cet état d'esprit qu'il avait donné sa meilleure table à deux hommes d'une cinquantaine d'années. De là, on voyait tous ceux qui entraient ici, examen rapide auquel ne manquaient pas de se livrer les deux privilégiés.

Du premier, le Français, le tenancier savait le nom : baron Robert de Mortefontaine. Plusieurs policiers de très haut rang l'ayant quelquefois salué avec une déférence extrême, il entra en une quête de renseignements qui fut un demi-succès. S'il ne connut point trop de difficultés pour obtenir le nom qu'il cherchait, il ne tira rien de plus de ses indicateurs quant à la fonction exacte de cet étrange baron qui répandait crainte et respect autour de lui, si ce n'est qu'il fût haut placé parmi les gens de police.

De l'autre, il savait moins encore. Mettant bout à bout les mots surpris par les servantes, il établit que l'homme, un Italien, était marquis de Pontecorvo et général, mais il ignorait en quelle arme il servait et qu'enfin il parlait tour à tour avec un fort accent italien ou, plus étrange, sans accent du tout.

Au reste, il n'en saurait jamais davantage car la dernière fois qu'il vit les deux hommes, Mortefontaine, à l'instant de partir, lui glissa à voix basse :

— Ne cherchez point à savoir trop de choses concernant mon compagnon et moi-même. La Mandragore bleue est un bel endroit, la chair y est délicieuse : il serait désolant de voir flamber tout cela par une nuit incertaine...

La discrétion leur étant à présent garantie, Pontecorvo et Mortefontaine aimaient se retrouver ici.

On avait dîné d'huîtres, d'un succulent pâté, de pigeonneaux rôtis, d'entrecôtes et d'une tarte aux poires, le tout arrosé d'un vin clair de Loire.

On avait discuté sans passion de la guerre laquelle, comme chaque hiver, semblait presque endormie. Puis du roi, et de l'emprise toujours grandissante de Madame de Maintenon. Enfin, on parla de femmes mais si l'homme - si peu ! - d'Église s'en grisait jusqu'au déraisonnable, le policier répugnait à parler de pareil sujet, étant un homme vertueux et fidèle, repoussant toujours les nombreuses avances qui lui étaient faites par de belles aventurières, d'adorables petites ambitieuses et de jolies intrigantes qui toutes comprenaient parfaitement qu'un tel amant, dans sa position, faciliterait

leurs projets d'établissement en d'enviables positions. Au fond, si le malheureux baron de Mortefontaine n'eût peut-être pas dédaigné, voici quelques années, de goûter lui aussi aux parfums délétères de l'adultère, la profusion des occasions offertes l'en avait à jamais dissuadé, le rapprochant d'une épouse ravie de sentir son grand homme lui revenir.

« C'est lui, le curé ! » pensa Pontecorvo, amusé, tout en décidant d'en venir à l'essentiel car l'amitié, nourrie en cette occurrence d'estime réciproque, ne constituait pas l'objet premier de cette rencontre. Mortefontaine, pour sa part, devina qu'on allait en venir aux choses sérieuses comme toujours après le dessert, selon une vieille habitude du marquis.

Celui-ci s'éclaircit la voix :

— Je ne sais si la chose a un lien avec ce qui nous occupe mais le Feu Follet est à Paris.

Mortefontaine fronça les sourcils et, d'un ton contrarié :

— Diable, nous n'avions pas besoin de lui, surtout pas de lui ! ... Et surtout pas en ce moment !

À cette mauvaise nouvelle s'ajoutait ceci qu'une fois encore, les services secrets de l'Église se montraient les plus rapides. Agaçant !

Le marquis de Pontecorvo n'en tira, du moins en apparence, aucune vanité, se contentant de répondre :

— Il a déjà tué un prêtre... égorgé.

Mortefontaine réfléchit :

— Tiens, tiens... Juste avant que de venir ici, j'ai appris qu'un armurier avait été tué, égorgé lui aussi.

Les deux hommes échangèrent un regard lourd puis le général des Jésuites but une gorgée de vin et expliqua :

— Cependant, certaines choses sont plus urgentes que d'autres. Nous savons qu'à travers le duc de Bamberg, le Conseil des Troubles, un peu en sommeil, cherche à réaffirmer son importance. Le duc gêne par sa seule existence.

— J'ai vu le roi. Il n'est pas en grande clarté dans ses paroles. Il prétend qu'il faut en finir avec le Conseil des Troubles, qui est d'un autre temps, mais il dit aussi qu'il faut ménager ses membres suprêmes tant qu'on ne sait pas exactement qui ils sont tous, puisqu'on a identifié des monarques parmi eux.

Ironique, l'Italien remarqua :

— On fait la guerre, on tue des dizaines de milliers d'hommes, on brûle des villes mais il ne faut point froisser tel ou tel royal ennemi qui est parfois un cousin. Ah, comme tout cela manque de sérieux dans l'organisation du pouvoir !

Inquiet de ces paroles séditieuses, qu'il ne désavouait pas intérieurement, Mortefontaine regarda autour de lui puis, baissant la voix :

— Ce que nous pensons, vous et moi, n'a hélas guère d'importance. Nous devons certes frapper, mais avec discernement. Bamberg nous est bien utile, il suffira de le suivre pour tomber sur ses ennemis... qui sont aussi les nôtres !

L'Italien saisit son verre et, le portant à hauteur des yeux, regarda la salle dans la transparence rosée :

— Vous ne vous inquiétez point des autres raisons qui font que le Conseil des Troubles veut tuer Bamberg ?

Mortefontaine lui jeta un regard rusé :

— Les ducs de Bamberg ont toujours été soupçonnés de savoir où se trouve le trésor des Templiers, je sais. Première raison, mais c'est un prétexte. Vous l'avez dit : son origine, ses pouvoirs, c'est pour eux insupportable. Le trésor ne pèse rien à côté de cela pour un Von Ploetzen.

Pontecorvo sourit :

— Ah, ce trésor, ce n'est sans doute pas la seule raison mais c'en est une bonne pour un homme... normal.

— Mais après tout, si l'on y songe bien, ce trésor est à lui, aux Bamberg...

— Je vous demande pardon : vous n'ignorez sans doute pas que ce trésor revient à l'Église ? Les Templiers servaient Dieu et les hauts dignitaires templiers finissant dans les flammes du bûcher, il serait conforme à la volonté divine que ce fabuleux trésor revienne aux serviteurs légitimes et actuels de Dieu, et donc du pape.

— C'est un point de vue...

Le général des Jésuites se recula sur son siège, le torse très droit, et regarda les poutres du plafond d'un air songeur :

— Les croisés ont pillé et volé tout ce qui, en Orient, représentait quelque valeur. Et tout fut converti en pierres précieuses, principalement des diamants. C'est très certainement le plus grand trésor existant au monde. Qu'en ferait un homme seul ?

— Tandis qu'avec lui le roi pourrait payer ses guerres pendant des siècles et votre pape ne s'inquiéterait pas des rigueurs de l'hiver.

Pontecorvo se pencha vivement en avant et, d'une voix anxieuse :

— Votre roi sait-il quelque chose ?

— Non, rassurez-vous. Mais Bamberg, lui, le sait-il ?

— S'il est un homme au monde, un seul, qui connaît ce secret, c'est lui. Il ne doit en aucun cas mourir. Certes, son origine est si stupéfiante qu'il n'est point aisé à tuer mais enfin, il est mortel.

— Voulez-vous que je le protège ?

Pontecorvo secoua la tête, hésitant :

— Il faut être habile sinon, il s'en rendrait compte. Le meilleur de mes hommes le suit à distance, que celui des vôtres qui se trouve le plus fin en fasse autant.

Mortefontaine regarda son interlocuteur dans les yeux :

— À servir un roi en ses affaires les plus secrètes, rapidement on en vient à le mieux connaître que ses proches les plus intimes.

— Et alors ?

— Le roi devient... Je ne dirais point lâche, mais plus peureux.

— Il vieillit.

— Certes, mais contrairement à votre pape, il a fait ses preuves sur les champs de bataille... qu'il en vient à craindre.

Pontecorvo demanda alors d'une voix méfiante :

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Il reporte sur le duc de Bamberg tout ce qu'il n'est plus et n'a probablement jamais été.

— Cela me concerne ?

— Je le pense. Il ne le sait pas encore, même s'il le découvre bientôt, mais Bamberg, un Bamberg vivant, c'est pour Louis le Quatorzième signe que lui-même va bien.

— Ah, cette fois, je crois vous voir venir...

— Vous le croyez ? questionna Mortefontaine, amusé.

— C'est une superstition. Une royale superstition.

Mortefontaine ne cacha pas son contentement :

— Cela m'est toujours un grand plaisir de m'entretenir avec vous, l'intelligence se fait rare... Bientôt, Bamberg sera protégé par le roi, sans que cela fût officiel car on ne protège pas un héros. Et ce protecteur, ce sera moi.

— Alors nous serons deux, et à chacun ses raisons.

Mortefontaine s'assombrit:

— Nous ne serons pas trop de deux, vous verrez. Il n'est même pas certain que nous suffirons à la tâche. Absolument pas certain !

Von Ploetzen s'estimait très chanceux de n'avoir perdu aucun de ses Prussiens en la rude affaire d'Auteuil.

Au contraire, un nouveau venait de lui arriver de Berlin. Quant aux trois Français tués, il les avait aussitôt remplacés, sa liste d'attente comportant davantage de noms que nécessaire. Si bien qu'à présent, sa troupe se montait à vingt-cinq hommes, dont dix Prussiens de noble famille et tous militaires. À ces vingt-cinq, on pouvait ajouter Hofflingen et lui-même : conserver un effectif constant paraissait au Grand Maître des Teutoniques une sage mesure.

Le soir n'allait pas tarder à tomber et il avait déjà parcouru une bonne partie de la distance le séparant du Maine. Au reste, après la première expérience menée avec les débris de l'ordre de feu Pomarès, il connaissait parfaitement la route menant au château et au village de Montigny, fief des ducs de Bamberg.

En outre, il avait divisé sa troupe en plusieurs groupes afin de ne pas attirer l'attention si bien qu'à ses yeux, les conditions semblaient réunies pour réaliser ce qu'il envisageait.

L'aristocrate prussien, qui chevauchait aux côtés d'Hofflingen, affichait un réel optimisme qui se traduisait par une bonne humeur inhabituelle chez lui, d'autant qu'il n'attendait à Montigny aucune opposition sérieuse.

Ce soir, il savait déjà qu'il dormirait en l'Auberge du Pont rouge où le précédaient quatre de ses hommes tandis que quatre autres, demeurés en le village d'Auteuil pour y chercher trace de Bamberg si mystérieusement disparu, les rejoindraient pendant la nuit. Ainsi se trouveraient accomplis les deux tiers du chemin, ce qui permettait d'espérer qu'on toucherait Montigny le lendemain en fin de matinée sans avoir à se hâter. Les cavaliers et les chevaux seraient alors en bon état de fraîcheur pour accomplir leur tâche.

Le Grand Maître des Teutoniques était heureux d'aller à cheval comme autrefois, quand la maladie ne l'avait pas encore amoindri. Certes, sa voiture suivait à moins de dix minutes en cas de défaillance mais il pensait ne pas en avoir besoin.

Ses yeux bleus injectés de sang à peine protégés par un léger voile de gaze s'attardèrent un instant sur le ciel clair et la neige durcie par le gel. Ce temps ne lui faisait pas peur car on le rencontrait souvent en Prusse. Il songea aux vastes forêts de son pays, aux nombreux lacs, à la terre noire, et en conclut qu'un paysage d'une telle âpreté ne pouvait produire que des hommes durs, des hommes d'acier, quand en France, ce paradis, on a tôt fait de s'amollir au contact de mille douceurs.

Il se tourna à demi vers Hofflingen :

— Dieu s'est montré trop généreux avec les Français, il le leur fera payer un jour. Pourris de tant de bienfaits, ne sachant plus juger de rien, ces misérables en viendront à dénigrer et haïr leur beau pays.

Un peu étonné, et pris de court au milieu d'une rêverie, Hofflingen serra les rênes de son cheval et répondit :

— Certainement, Votre Seigneurie.

Von Ploetzen, qui n'attendait pas vraiment de réponse, poursuivit :

— Seuls la dureté, la discipline, l'ordre et un manque absolu de pitié dans l'accomplissement du devoir permettent de réunir les conditions qui mènent à la victoire finale.

— Parfaitement, Votre Seigneurie.

— Et nous, nous ne reculerons devant aucun sacrifice !

« Surtout ceux des autres », songea Hofflingen qui répondit avec un air de profonde conviction et de sincère enthousiasme :

— Absolument, Votre Seigneurie.

\*

Les deux soudards pénétrèrent chez Marion de Neuville sans prendre la peine de frapper mais, presque aussitôt, l'un d'eux poussa un cri affreux, se trouvant mordu en ce qu'il considérait comme les parties les plus précieuses de son anatomie.

Bamberg claqua des doigts et aussitôt, Scrub vint s'asseoir près de son maître si bien que l'autre soudard, plus âgé, qui avait déjà à demi tiré son pistolet, renonça à en faire usage, se contentant de grommeler :

— En voilà des façons !

Le regard étincelant de colère, Marion lui lança :

— Des façons? Mais qui parle ainsi, chez moi, sans s'être présenté ni annoncé ? Moi je ne vous crains pas, étant baronne de Neuville dont la devise est : « Ne point reculer ».

Le plus âgé des soudards réfléchit un instant puis, d'une voix plus accommodante :

— Nous cherchons un assassin...

— Celui qui est tombé de cheval? demanda hypocritement Marion.

— Il est tombé de cheval ?

— Devant ma fenêtre. Et, ayant en effet tué des hommes portant habits semblables aux vôtres, il s'est sauvé par les jardins si bien qu'il doit être loin, à présent.

Heureux d'avoir enfin recueilli un renseignement qui pourrait le faire valoir pour son zèle, l'homme désigna Bamberg :

— Et lui, qui est-ce ?

— Heu...

Marion se tourna vers Bamberg et faillit éclater de rire en découvrant le jeune général qui louchait horriblement et bavait d'abondance en répétant :

— Ga... Ga... Ga...

La baronne parvint à se maîtriser et, d'une voix froide :

— Mon frère. Ainsi que vous le voyez, il est un peu simple.

— En effet, il semble que son esprit s'est enfui très loin.

L'homme jetait un regard vaguement écoeuré à Bamberg qui répétait :

— Ga... Ga... Ga...

Le soudard, quoique satisfait de sa visite, entendait bien pousser plus loin encore son inspection :

— Il faut que je regarde à l'étage et ainsi, ne vous dérangerai plus.

Puis, se tournant vers son compagnon, d'un ton ironique :

— Toi, reste avec le simple... et ton ami le chien.

Il allait suivre Marion dans l'escalier lorsque Bamberg, très vif, le rattrapa, le retourna et, pointant le doigt sur sa propre poitrine qu'il martela :

— Ga... Ga... Gaspard !

L'autre ne put retenir un sourire :

— Eh bien voilà : au fond, il suffisait de le dire. Heureux de te connaître, Gaspard !

Il disparut vers l'étage avec la jeune femme tandis que le « blessé » jetait un regard noir à Scrub mais bientôt, l'expression de « Gaspard » le mit mal à l'aise :

— Hé, toi, le fou, ne me regarde pas ainsi car je n'aime point ce regard-là.

Mais, bavant d'abondance et louchant davantage encore, « Gaspard » ne modifia rien à sa manière, considérant le jeune soudard comme un affamé le fait de la plus succulente des terrines.

Enfin, après un temps qui sembla interminable au « blessé », Gaspard s'avança vers lui, saisit son bras des deux siens et s'activa en un va-et-vient du bassin certes dans le vide, mais l'intention était là. Le soudard s'apprêtait à hurler lorsque Scrub, voyant son maître s'adonner à cet étrange exercice, attaqua par l'autre côté, saisissant la botte du malheureux entre ses pattes avant et se livrant à son oeuvre lubrique avec une détermination sans faille.

— Eh bien, qu'est-ce que cela, foutre-Dieu : et tu te laisses faire ? Aimerais-tu qu'on te besogne comme une fille, Toinou ?

Le plus âgé des soudards, à mi-hauteur de l'escalier qu'il redescendait, considérait avec horreur le bassin de « Gaspard » et celui du chien qui allaient d'avant en arrière en une harmonie qui semblait aiguillonnée par un désir sauvage.

Devenu rouge coquelicot, le soudard plaida :

— C'est qu'ils m'ont attaqué tous deux ensemble et par les deux flancs.

Ces hommes de sac et de corde étaient connus pour ne se point ménager entre eux et le plus vieux des soudards ne dérogeait point à cette règle.

Il tapa des mains, ce qui eut pour effet d'interrompre la manoeuvre de Bamberg et, d'un ton réprobateur où perçait l'amusement :

— Veux-tu bien cesser ces vilaines choses, Ga... Ga... Gaspard ?

Puis, impitoyable, à Toinou :

— À moins... Veux-tu que nous emmenions avec nous, pour tes longues nuits d'hiver, ton nouvel ami Ga-Ga-Gaspard, sans oublier le chien qui semble exiger sa part du tendre butin et a déjà montré l'intérêt qu'il porte à tes couilles ?

Humilié, et un peu affolé, Toinou secoua la tête :

— Partons d'ici ! Quittons cette maison !

Bamberg, alias Gaspard, pointa le doigt vers sa victime en répétant :

— Toi!... Toi!... Toi!...

Marion le regardait loucher et baver. Malgré cela, et peut-être parce qu'elle découvrait chez le jeune

général couvert de gloire cette disposition au jeu et ces restes d'enfance accrochés à son âme, elle le trouva beau. Rien, décidément, ne pouvait l'enlaidir et la jeune femme sut que cette fois, l'amour la prenait tout entière et que rien, jamais, ne l'arracherait à cet homme, quand bien même, quelque jour, il la décevrait.

Devant tous ces « Toi ! », le vieux soudard constata :

— Il est peut-être fou, mais il sait ce qu'il veut !

Toinou, presque suppliant, lança :

— Partons, il n'y a rien dans cette maison qu'un chien fou qui me veut dévorer les couilles... pardon, madame... et un simple qui me veut prendre pour femme!

Marion, d'un ton neutre, remarqua :

— Il est vrai que mon pauvre frère vous a choisi et c'est d'autant plus étrange que jusqu'ici, il ne s'attaquait qu'aux chèvres...

Cette fois, c'en fut trop pour le plus vieux des soudards qui partit à rire comme un cheval hennissant, sous le sombre regard de Toinou.

Les yeux mouillés de larmes, le vieux soudard répéta :

— Les chèvres! Il te prend pour une chèvre!... Ah ça, madame, c'en est assez car je crois que je vais mourir de rire si je demeure un instant de plus en votre très étrange demeure!

Il désigna la sortie à son acolyte mais, au dernier instant, Bamberg retourna le jeune homme affolé et pointant un doigt résolu sur cette maigre poitrine :

— Toi... Toi... Toinou!

Le visage du « blessé » s'éclaira :

— Comprends-tu?... Il ne disait point « toi » mais « Toinou » et Toinou n'est pas un nom de chèvre.

L'autre, déjà sorti, répondit fielleusement :

— Oh, mais la chose se discute!... J'ai connu autrefois en terre de Sologne une chèvre qu'on appelait « Toinette ».

Leurs voix se perdirent dans un brouillard d'une exceptionnelle densité.

S'étant essuyé le menton d'un revers de l'avant-bras, et cessant de loucher, le duc de Bamberg leva un regard curieux sur Marion qui remarqua :

— Vous devriez faire du théâtre. Certains, en ce rôle difficile, ne vous auraient pas égalé.

Louchant de nouveau, plaçant sa langue pendante hors la bouche sur le côté gauche et agitant les mains comme certains petits vieillards, le général-duc de Bamberg répondit :

— Me... Me... Merci!

Et retrouva sa physionomie.

Au loin, un chien aboyait dans un paysage ouaté, comme on le croise en certains rêves lorsque la fièvre vous tient.

Ils échangèrent un long regard de complicité.



Tapi au fond de son carrosse au rideau demi-tiré de sorte qu'il possédait une excellente vue sur la petite entrée du théâtre, Charles de Lagès-Montry, mousquetaire et maréchal de camp de la Maison du roi, se trouvait en état de grande fièvre.

Enfin, la chance lui souriait et cette bonne fortune, il n'entendait point la laisser passer sans la saisir au collet.

Ceux qui l'informaient de tout ce qui se passait au théâtre où Marion de Neuville, chaque soir, coiffait, maquillait et parfois habillait les actrices avaient bien mérité leur or. En effet, ils venaient de le prévenir qu'en raison du temps, la direction du théâtre venait d'annuler la représentation de ce soir. Or, il était assez improbable qu'on se donnât la peine d'envoyer quelqu'un avertir la jeune femme et d'autre part, ayant pu juger du sérieux de Marion de Neuville, le général des mousquetaires ne doutait pas un instant qu'elle se ferait un devoir d'être tout de même présente ce soir. Et trouverait portes closes.

Dès lors, il aurait beau jeu de lui proposer de la ramener en carrosse pour sa sécurité car en cas de choc à un carrefour, pareil abri offre davantage de protection que n'en peut espérer un simple cavalier. Déjà, on signalait de nombreux accidents, et des morts.

Vers les six heures du soir, il était tombé sur la ville un brouillard si intense et épais qu'on ne distinguait que par un vague halo les lanternes allumées.

À leur poste, les cochers ne voyaient pas même la tête de leurs chevaux. Dans les rues, certains allaient avec des flambeaux, des bougies ou des chandelles, tant pour voir que pour être vu et il se disait que ce brouillard stagnant venait d'Allemagne où il avait causé de grands dommages.

Un très court instant, l'officier supérieur oublia Marion, soucieux des affaires du royaume et surtout de sa propre tranquillité.

Ah, il n'aimait pas tout cela. Ces hivers glacés, ces printemps humides et froids et par là-dessus, pour ne rien arranger, pourquoi pas un été infernal sans une goutte de pluie, feuilles des arbres desséchées tombant en un triste ballet dès juin, moissons grillées?... Ou alors de la pluie, toujours de la pluie qui pourrissait tout. Et au bout du compte, des émeutes de la faim, des troubles en chaque province du royaume des lys, l'obligation de sabrer tous ces malheureux affamés sans être à l'abri d'un coup de faux ou d'un lancer de poignard.

Il tenta de chasser cette pensée mais le regard inquiet qu'il jeta sur la ville indiquait cependant qu'il ne se trouvait point rassuré.

Décidément, il n'était de sécurité qu'à Versailles et il éprouvait une grande détestation de Paris, son demi-million d'habitants et ses soixante-quatorze culs-de-sac qu'il ne connaissait pas tous : acculé en pareil endroit, même avec cinquante mousquetaires, on avait toutes les chances de se faire massacrer. Un soir comme celui-ci, par exemple, bien qu'il se trouvât une lanterne toutes les quatre maisons, ces lumières rendues vagues par le brouillard n'offraient plus aucune protection. Ce soir, s'il le voulait, le peuple pouvait prendre la ville et piller les arsenaux tandis que les archers demeureraient cloîtrés en leurs postes.

Il imagina le pire, les rassemblements auprès des fontaines publiques, ou au jardin des plantes, près du marché aux chevaux de Maubert, au Cloître Notre-Dame, sur la place de Grève...

On aurait tôt fait, pour grossir l'émeute, de forcer les portes des douze prisons de Paris afin de

s'appuyer sur les troupes expertes de la canaille, des voleurs, des assassins et des maquereaux. On irait même chercher des volontaires en les vingt-six hôpitaux de la ville et l'on verrait alors de tout, des vieillards haineux et des enfants sauvages.

Il porta la main à son front, le militaire prenant le pas sur l'amoureux. Ah, les choses iraient vite. On se jetterait sur le quartier Notre-Dame, où logent bijoutiers et orfèvres. Puis sur le quartier du Palais-Royal habité par les financiers et les très riches marchands. Par vengeance, on ruinerait le quartier du Temple où vivent magistrats et bourgeois afin de leur faire mauvais parti. Et enfin, on garderait pour le final le quartier Saint-Germain, le plus coûteux de Paris avec ses palais et hôtels particuliers appartenant à la haute noblesse.

Et demain, après un bain de sang et une journée de pillage, le peuple se promènerait aux Champs-Élysées tandis que des militaires ivres jetterait à bas les écriteaux disposés à l'entrée de tous les jardins publics : « Ni chiens, ni filles, ni laquais, ni soldats »

Fugitivement, le comte de Lagès-Montry regretta de se trouver en uniforme...

\*

Affirmant, par son métier des armes, pouvoir se déplacer sans être entendu, Bamberg était sorti à trois reprises, constatant avec dépit qu'un des hommes lancés à ses trousses montait la garde à proximité de l'entrée du village.

Certes, il eût été facile d'occire cet adversaire mais sa mort eût risqué de démontrer que demeuré à Auteuil, Bamberg y avait trouvé refuge ce qui pouvait mener à celle qui l'avait hébergé.

Revenu chaque fois, il prenait grand plaisir à renouer la conversation très exactement à l'endroit où il l'avait laissée avant de partir en reconnaissance.

À la vérité, ce fut presque exclusivement elle qui parla mais cela tenait au fait que Bamberg possédait un don assez rare : savoir écouter. Parfois, il relançait d'une question si judicieuse que la jeune femme reprenait ses explications avec plaisir. Ainsi, il fut question de théâtre et Bamberg avoua n'y rien entendre. Elle parla de sa mère, des oeuvres « volées » puis, avec tendresse, de ce père officier subalterne et peu chanceux qui se mit en tête, pour donner carrière à son ambition tandis que l'âge le pressait, d'être volontaire pour des missions de plus en plus dangereuses, la dernière lui étant fatale.

L'art, la musique, la littérature, la jeune femme possédait une vaste érudition et le duc, qui ne cherchait point à se mettre en compétition ni n'éprouvait la moindre jalousie, écoutait avec une soif d'apprendre qui ravissait la jeune femme car il est toujours des plus agréable de faire partager ses goûts. Ceux-ci, au reste, étaient des plus tranchés. Ainsi, concernant les écrivains, elle se plaisait à rappeler que pareil métier ne s'honore que par le courage et l'insolence, et de citer les noms d'auteurs ayant connu la prison. Tout au contraire, si elle ne leur déniait point du talent, elle éprouvait une instinctive détestation de ceux qui avaient vendu ce qui leur tenait lieu d'âme au pouvoir et de citer Bossuet, Molière, La Bruyère sans oublier Racine et Boileau, ces deux derniers auteurs d'odes très obséquieuses à Louis le Quatorzième.

Cependant, dès qu'on en arriva aux auteurs grecs et latins, la jeune femme nota sans déplaisir la tranquille mais écrasante supériorité du duc d'où elle conclut que s'il ne connaissait point les auteurs du

temps, il possédait une vaste culture classique.

Les heures filèrent ainsi très rapidement et lorsque après sa quatrième sortie, Bamberg annonça que la voie se trouvait enfin libre, Marion réalisa qu'elle ne savait à peu près rien du duc. Elle s'adressa intérieurement les plus vifs reproches mais, sans chercher le moins du monde à se trouver des excuses, elle comprit les raisons de son comportement. Ses seules interlocutrices étaient les actrices du théâtre qui ne variaient guère leurs sujets de conversation ni ne s'intéressaient à autre chose qu'à l'argent et au pouvoir, si bien que le duc lui avait permis de s'épancher sur des sujets qui lui étaient chers.

Bamberg n'avait point manoeuvré pour arriver à pareil résultat, sa bonne foi était totale car il ne s'estimait pas un sujet de conversation présentant le moindre intérêt quand tout ce que disait sa ravissante hôtesse le passionnait.

Au reste, à travers tout cela se dessinait le portrait de Marion de Neuville, jeune femme fort émouvante livrée à la solitude et qu'il imaginait mal en épouse résignée de quelque marchand ou magistrat.

Officier de cavalerie, il alla seller lui-même Pégase, ignorant l'avis contraire de Marion qui affirmait que son vieux cheval ne supportait pas une main étrangère posée sur lui. Cependant, après que le duc lui eut flatté l'encolure, et malgré sa manière presque brutale en l'extrême précision des gestes, le cheval ne protesta pas, comme s'il s'agissait là d'une vieille habitude.

C'est alors que la jeune femme s'enquit :

— Vous êtes certain que votre cheval se trouve en les parages ?

Il lui sourit sans répondre, ôta un de ses gants gris puis, introduisant deux doigts en sa bouche, siffla avec conviction.

On entendait déjà, mais sans rien voir en raison du brouillard, un bruit de sabots lorsque Bamberg réalisa que sa manière manquait totalement de distinction. Il esquissa un pauvre sourire :

— Je suis terriblement désolé... Siffler son cheval fait partie des détestables habitudes de la cavalerie...

Elle lui rendit son sourire :

— Je ne trouve pas cela détestable, tout au contraire. M'apprendrez-vous ?

— Bien volontiers.

Hautain, beau et grand cheval bai brun, parut, discipliné.

Bamberg, par ses quatre sorties, ayant montré ses aptitudes à se diriger malgré l'épais brouillard, la jeune femme trouvait là bon prétexte à ne point refuser de se faire accompagner jusqu'au théâtre ce qui, au fond, la ravissait. Cependant, très vite, les événements prirent un autre tour et l'on passa du plaisir à l'utilité car à la vérité, on n'y voyait pas à deux mètres.

Dans cet univers cotonneux, tout paraissait inquiétant, surtout les bruits dont on ne pouvait identifier la source. L'accident, la mort peut-être, pouvait se présenter au premier carrefour à ceci près qu'à chaque fois, l'officier de dragons qui chevauchait à ses côtés prévenait : « Attention, cavalier », « Attention, attelage de quatre chevaux, laissons passer », « Attention, deux petits enfants traversent la rue ».

Et toujours, pendant les deux ou trois secondes où elle y voyait, il s'avéra que Bamberg prédisait très exactement ce qui allait se produire.

À la fin, elle n'y tint plus :

— Mais comment faites-vous ?

Il sembla un instant embarrassé avant de répondre :

— C'est mon métier, c'est ma vie et elle tient à cela : voir et entendre avant les autres.

Elle lui jeta un long regard, trouvant l'explication un peu courte...

Un jeune garçon se précipita, surgissant du brouillard, et ouvrit la porte du carrosse :

— Elle arrive, monsieur le comte. La baronne de Neuville arrive. Elle n'est point seule.

Stupéfait, Charles de Lagès-Montry descendit de voiture en hésitant puis, d'une voix sèche :

— Qui l'accompagne ?

— Un officier des dragons, j'ai parfaitement reconnu l'uniforme. C'est étrange, il porte un sac de cuir à l'épaule et il en sort une tête de chien.

Le général des mousquetaires parvint difficilement à surmonter sa mauvaise surprise. Déjà pointait en son coeur quelque chose de douloureux oscillant entre tristesse et jalousie :

— Quel air me chantes-tu là, crétin? Es-tu bien certain qu'il s'agissait de la baronne de Neuville ? Et quel est cet officier des dragons assez stupide pour transporter ainsi un chien? Eh quoi, dois-je t'arracher chaque mot, mauvais drôle?

Le jeune homme à l'esprit vif comprit immédiatement qu'il n'avait point été porteur de bonnes nouvelles. Il songea un instant travestir la vérité, la magnifier en le sens qu'attendait, qu'espérait M. le comte de Lagès-Montry mais d'autre part, il savait que le couple n'allait pas tarder à sortir du brouillard, révélant sur l'instant au comte toute l'étendue de son infortune.

Lagès-Montry eut un geste impatient :

— Eh bien, es-tu devenu muet ?

— C'est que j'ai couru une longue distance, monsieur le comte, et me trouve en difficulté de reprendre un bon souffle... Pour la baronne, il n'est point de doute, je la vois chaque soir au théâtre où mon père est acteur. Pour l'officier des dragons, je ne l'ai jamais vu, ne le connais point et ne saurais vous dire son nom, comme je ne sais pourquoi il transporte un chien dans un sac... Enfin, ils sont tous deux à cheval, à même hauteur, et semblent deviser.

L'air hébété, Lagès-Montry écoutait tout cela comme si son cerveau, demi-gelé, nécessitait un temps anormalement long pour admettre la réalité.

Désireux de se faire valoir, le jeune homme ajouta :

— Monsieur le comte, à l'abri d'un de ces piliers vous pourriez voir par vous-même avec l'avantage de ne point être vu...

Il fallut une dizaine de secondes au comte pour se pénétrer de ces paroles, puis :

— Tu as raison, faisons ainsi que tu conseilles.

Ils gagnèrent aussitôt leur cachette peu éloignée de la petite entrée du théâtre. L'attente ne fut pas longue car le couple apparut presque aussitôt, mettant pied à terre.

Lagès-Montry remarqua d'abord l'uniforme de dragon. En raison du brouillard, il voyait mal mais suffisamment cependant pour reconnaître un grade très élevé, celui d'un officier supérieur.

Là-bas, la grille était mise et, après avoir marqué une légère surprise, la baronne fit teinter la petite cloche située à l'entrée.

L'attente sembla assez longue et le comte vit enfin apparaître le concierge, un vieil homme qui avait

nom L'Herbois.

Mais Lagès-Montry observa autre chose encore.

Quels que fussent ses défauts, et ainsi de la corruption de son âme due aux constants désordres de son coeur, le mousquetaire était un soldat de talent, aussi remarqua-t-il la façon du dragon : celui-ci, très discrètement, pivotant sur lui-même, observait sur 360 degrés ce qui l'entourait. Comme tout excellent militaire en campagne dans une région peu sûre. Impressionné, le comte se rencogna en murmurant :

— Il s'est senti observé ! Redoutable, c'est un loup !

Le regard morne, il vit l'officier de dragons réunir ses mains, paumes en l'air, et la baronne se servir de cet étrier de circonstances pour se mettre en selle.

Puis, ce fut au tour du dragon de se mettre à cheval, ce qu'il fit à la perfection, chose qui n'échappa pas au mousquetaire :

— Par Satan, il est né à cheval...

Puis le couple disparut lentement, comme happé par le brouillard.

Assez abattu, le mousquetaire tendit quelques pièces d'or au jeune homme sans même écouter ses remerciements puis, tête basse, il gagna seul son carrosse.

Quel cuisant échec !

Ah, c'était bien la vie, cela : tout Paris se bat pour une actrice — différente presque chaque année -, il l'emporte haut la main devant des princes du sang et des géants de la finance. Mais lorsqu'il s'agit d'une baronne déchue, de très petite noblesse, obligée pour survivre de gagner sa vie, chose horriblement vulgaire, oui, quand il s'agit d'une femme qui devrait se jeter à ses pieds, éperdue de reconnaissance d'avoir été remarquée et choisie pour distraire au lit le comte de Lagès-Montry, voilà qu'on fait des façons, d'horripilantes petites manières, et qu'on finit par lui préférer un dragon !

Le cocher guidait la voiture au pas, prudemment, ayant reçu l'ordre de mener le comte chez l'une de ses maîtresses, rue Saint-Avoye.

Affalé sur la banquette, de Lagès-Montry se redressa soudain :

— Je le tuerai !

Une bouffée de joie le submergea à l'idée de faire d'une pierre deux coups. Hé oui, se dit-il, qu'on y pense : tuant ce dragon, je me débarrasse d'un rival, et d'un ! Mais cet homme, dont l'instinct de loup prévient lorsqu'on l'observe, cet homme si excellent cavalier, doit aussi savoir tenir une épée. Sans doute jouit-il d'une certaine réputation en le métier des armes. Un adversaire à sa hauteur. Le cherchant à Versailles, l'y faisant venir si nécessaire, il saurait bien le provoquer en duel et le tuer. Ainsi serait établie sa réputation, et il ne devait plus rien à la fortune de son père : et de deux !

— Chère petite Marion, veuve avant que d'être épouse ! lança-t-il, amusé, en le silence de la voiture.

Ah, quelle chance qu'il eût parlé de la jeune femme à certains officiers car ainsi sa bonne foi était manifeste et le prétexte paraissait des plus solides.

À aucun instant il ne vint au comte l'idée qu'il pourrait ne point sortir victorieux du duel qu'il entendait provoquer...

« C'est trop grand dommage que de s'en retourner ainsi, tête basse, vers Auteuil », songea Bamberg.

Le théâtre fermé, c'était peut-être l'occasion de prendre l'initiative, ne serait-ce que pour remercier la baronne de sa gentillesse et de son hospitalité et profiter ainsi de sa présence magique.

Mais comment faire? Où aller? Il connaissait si peu Paris.

Brusquement, un souvenir lui revint en mémoire et, presque aussitôt :

— Madame, sauriez-vous nous guider vers cette église dite de Saint-Eustache car je ne sais trop, d'ici, le chemin qui y mène.

Amusée et surprise, elle répondit par une autre question :

— Quoi, vous voulez prier, à cette heure ?

Il sourit :

— Certes non. Mais si vous en êtes d'accord... Ah, comment vous dire cela ? Cette ville de Paris perdue comme un bateau dans la brume, cette nuit qui ne ressemble pas aux autres nuits, notre étrange rencontre et quoi, je vous remercierais chez vous, étant votre obligé, sans rien tenter pour vous montrer ma reconnaissance ?

Sa curiosité éveillée, elle demanda :

— Mais à quoi songez-vous donc ?

— Pourquoi pas un souper? Il est à Saint-Eustache une auberge de chez nous, du Maine, du moins me l'a-t-on assuré.

Elle réfléchit un temps suffisant pour satisfaire aux convenances puis :

— Pourquoi pas?

\*

L'homme, prénommé Florian, était âgé de cinquante-huit ans. Il avait été sergent au Maine-Dragons et de là, aux Opérations Spéciales. Un brave décoré et six fois blessé dont la dernière, au poumon, trois jours après l'Ascension de 1687. Cette fois encore, on parvint à sortir la balle mais rien ne rendit son souffle à Florian. Tout y était, la force, la précision, le coup d'oeil, l'instinct mais le souffle venait vite à manquer. Alors, les yeux agrandis, les joues creusées, la bouche mi-ouverte, le sergent cherchait l'air avec l'impression que sa poitrine allait exploser.

Aussi, étant homme de sincérité, avait-il hoché la tête avec gravité lorsque le lieutenant-colonel de Montigny-Bamberg lui avait fraternellement expliqué qu'il devrait envisager de laisser sa place à une jeune recrue.

Mais cette mauvaise nouvelle fut aussitôt tempérée par l'offre de son chef qui disposait d'une vieille bâtisse sur les hauteurs de Montigny, ajoutant qu'il la lui offrait avec joie, le sergent lui ayant sauvé la vie quelques années plus tôt.

La vie fut alors comme un rêve. Au village, il fut aidé de tous côtés dans la remise en état de la

fermette puis il connut Françoise, plus jeune que lui de quelques années et encore bien jolie, qu'il épousa.

Par cette nouvelle existence, il rejoignait d'autres dragons de Montigny qui avaient trouvé ici une vie digne et heureuse quand tant d'anciens soldats, vieux ou amputés, mendiaient en la puanteur des villes.

Bamberg qui, comme on sait, avait monté une milice populaire, trouva en Florian un homme patient. Bientôt, avec pareil instructeur, on atteignit un niveau exceptionnel et lorsque sa femme s'émerveillait de cette façon de transformer des paysans en soldats, Florian aimait répéter une histoire de son enfance :

— J'ai connu un loup qui n'avait plus que trois pattes. Les autres loups lui firent sans doute entendre que sa place n'était plus parmi eux. Alors il alla vivre avec des chiens et leur communiqua sa science.

— C'est une histoire vraie ? avait demandé Françoise, la première fois qu'elle l'entendit.

— C'est une histoire de ce qui fut jadis chez moi, en Lorraine, et j'ai de mes yeux vu ce loup à trois pattes qui un jour, avec les chiens, partit vers l'est et les grandes forêts.

La soirée de Florian avait été agréable, surpassant de très loin ce à quoi il rêvait autrefois, aux bivouacs.

On avait soupé simplement mais avec délice : soupe au lard, omelette aux champignons et aux herbes, fromage de brebis et cerises confites bien conservées en ces mois d'hiver. Et un pain très cuit, à la croûte noire ainsi qu'il en raffolait.

Puis, ils avaient fait l'amour avec douceur et avec, parfois, chez Florian, de courts instants de violence qu'on dit naturelle chez les hommes qui si longtemps ont vécu avec la mort et trouvent en un corps de femme l'expression même de la vie.

Pourtant, il venait de se relever et, par le carreau, rideau écarté, il regardait le vent d'une rare violence qui se jouait des flocons de neige et faisait grincer les poutres de charpente de la petite fermette.

Son chien, un gros berger qui dormait dans un angle, leva la tête, oreilles dressées.

Un peu inquiète, Françoise questionna :

— Eh bien, cher coeur, n'es-tu pas bien avec moi en notre lit?

Il referma le rideau d'un geste vif et revint se coucher près de celle qu'il aimait.

Il sentit le corps de Françoise se serrer contre le sien, caressa son opulente poitrine, serra ses fesses en ses rudes mains de guerrier puis l'embrassa sur les paupières.

Il regarda les braises rouges dans la cheminée puis la flamme vacillante de la petite bougie taquinée par un vent coulis.

Inquiète, elle demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Il observa son sabre de cavalerie suspendu au mur et serra sa femme contre lui avant de lui murmurer assez fort pour couvrir un instant les hurlements du vent :

— Quelqu'un est en route vers notre village.

— Qui donc?

— La mort, je crois.



Et, après un silence, d'une voix rassurante :

— Nous saurons la recevoir : la victoire, cela se prend; le bonheur, cela se garde ! Compte sur ton homme !

Il souffla la bougie mais avec les braises rougeâtres, on se distinguait encore. Puis il remonta les couvertures car il faisait froid et ils se blottirent l'un contre l'autre.

— Je suis la plus heureuse des femmes! murmura-t-elle.

Ils firent une nouvelle fois l'amour, n'entendant ni les ronflements du gros chien, ni l'interminable plainte du vent...

L'église Saint-Eustache leur était apparue telle un grand vaisseau émergeant du brouillard. La raison en était qu'elle se trouvait très éclairée de l'intérieur par les nombreuses bougies des dévots, des superstitieux et des âmes inquiètes que ne rassuraient point les phénomènes étranges observés ces derniers temps dans le climat.

Juste à côté, rue Mont-Marthe, on remarquait une auberge appelée Aux dragons du Maine.

Lorsque Bamberg et la baronne de Neuville y pénétrèrent, il y eut un instant de stupeur qui se traduisit par un silence pesant, angoissant, et l'on n'entendit pas même un cliquetis de couverts ou le tintement d'un verre.

Bien des regards s'arrêtaient sur l'habit rouge à revers bleu, parements et boutons dorés, le tricorne noir galonné d'or à un côté relevé, les hautes bottes noires de cavalier. Un uniforme magnifique, celui d'un officier des dragons du Maine.

L'ambiance, d'un coup, se détendit et les regards oscillaient entre sympathie et nostalgie.

C'est qu'ils étaient nombreux, ici, les anciens dragons qui remarquaient des détails échappant aux autres. Ainsi, ce sabre légèrement courbé qui n'appartenait qu'aux dragons, ils en savaient la longueur de lame, 95 centimètres, et qu'elle fût large de 4,5 centimètres au talon. Ils n'ignoraient pas que ces sabres fabriqués à Solingen portaient sur le méplat médian l'inscription gravée « Vive le Roy » et savaient tout du bruit délicieux du fourreau en bois de hêtre encollé de basane.

Tous se souvenaient brusquement des bruits de bataille, sabots de chevaux, cris, canons et que les dragons qui frappaient de taille et d'estoc chargeaient toujours le sabre à la main, en rangs compacts qui leur donnaient une terrifiante puissance de choc.

Ah, ce sabre! Le roi l'avait imposé contre l'épée par une ordonnance de 1679 dont les termes leur restaient en mémoire : « Le roi voulant que toute sa cavalerie soit dorénavant armée de sabres au lieu d'épées que nos cavaliers ont eues jusqu'à présent... »

Au magasin royal de Paris, arsenal central dirigé par le sieur Titon, fleurissaient à présent des « sabres à garde de cuivre » réservés à la cavalerie.

Tout changeait très vite, ces derniers temps, et certains, ici, n'avaient point connu ces évolutions. Ainsi en était-ce fini pour toujours des mousquets remplacés par le fusil à silex dans l'infanterie tandis que les cavaliers recevaient de courts mousquetons.

En revanche, d'autres étaient concernés par la fondation en 1670 de l'Hôtel des Invalides où le roi, compatissant envers ses vieux soldats, les accueillait en gratuité. D'aucuns, dans l'armée, murmuraient que les dragons y étaient davantage représentés que les autres armes. Mais ce n'était un secret pour personne que le roi tenait en très haute estime ses régiments de dragons, et qu'étant chers à son cœur, ils bénéficiaient en toutes choses de sa préférence.

Surgissant de la cuisine, comme quelqu'un qu'on vient de prévenir et qui se trouve en grand émoi, une forte femme blonde apparut et demeura pétrifiée devant Bamberg avant de murmurer en s'approchant :

— Mon Dieu!

Avec cette raideur qui le prenait toujours lorsqu'il saluait les dames, Bamberg joignit les talons en un claquement sonore et s'inclina légèrement en se présentant très complètement, comme en usage dans

la cavalerie :

— Tancrède de Montigny, duc de Bamberg, général, chef de l'escadron des Opérations Spéciales au Maine-Dragons.

— Mon Dieu ! répéta la femme en observant sur la poitrine du duc ses hautes décorations.

Assez mal à l'aise devant l'admiration de cette femme et celle, muette mais palpable, des clients attablés, et que tout cela se déroulat devant la baronne, le duc s'éclaircit la voix :

— Madame, je cherche ici un vieil ami qui a nom Grégoire Galland et fut capitaine au Maine-Dragons voici encore cinq ans.

Un instant, les yeux de la grosse femme blonde se voilèrent :

— Hélas, monsieur le duc, Grégoire est mort au jour du Saint-Sacrement de 1690, emporté par la petite vérole, cette chienne qui passe quelquefois en trois jours ou se montre mortelle. Il souffrait aussi d'hydropisie et ne s'était pas remis d'un refroidissement de poitrine et de fluxions sur les dents qu'il soignait en y mêlant un mélange de tabac tandis que pour la petite vérole, refusant le médecin, il se soigna selon le vieux remède de sirop de lierre, lait d'ânesse, bouillon de coeur de poulet et foie de tortue. Cela ne le guérit pourtant point.

— C'était en effet peu probable... remarqua Bamberg avec un ton de neutralité.

Elle s'approcha plus près encore, considérant Bamberg avec de grands yeux fervents :

— Ah, monsieur le duc, il eût été si heureux de vous voir en notre auberge et combien de fois racontait-il comment, alors qu'il était perdu avec quatre dragons, vous étiez revenu le sauver à la bataille de la colline du Tombeau de Marie Léanate.

Bamberg hochla la tête, souriant vaguement :

— Oui, je me souviens, et de cette colline avec le tombeau de cette actrice, Marie Léanate, construit en marbre par un inconsolable époux...

Il demeura un instant songeur puis, se reprenant :

— Madame, je ne connais point Paris, ou à peine, et ayant envisagé d'y souper ce soir, nous avons songé venir chez vous et mon regretté Galland car Aux Dragons du Maine je me sens un peu comme au pays.

La grosse femme, un instant effarée, chassa avec ses mains dodues devant son visage des papillons imaginaires :

— Mais certainement, et c'est à la fois un plaisir et un honneur !

Bamberg se sentit brusquement libéré d'un grand poids bien que la mort de Galland l'eût grandement peiné : passer à travers tant de combats et se trouver emporté par une maladie qui souvent disparaît seule en quelques jours paraissait un grand gâchis.

Mais la baronne !

La menant ici, il ne s'attendait pas à pareille réception et avait longtemps craint de ne pouvoir souper : se retrouver avec elle dehors l'eût sans doute ridiculisé à tout jamais.

Ayant à présent l'esprit libre, et tandis qu'on desservait pour eux une table près du feu, il prit le temps, ce qu'il n'avait point fait jusqu'ici, de regarder tous ces visages tendus vers lui.

Et il chancela de surprise en reconnaissant, pour la plupart, des hommes qui avaient servi sous ses ordres.

Un large sourire aux lèvres, il s'écria :

— Mais vous êtes tous là !

Puis, oubliant un instant la baronne, il alla de table en table vers des hommes émus qui se levaient tandis que serrant de rudes mains, il lançait des noms qu'il n'avait pas oubliés :

— Poincelet ! ... Doyasbère!... Garcia ! ... Lequeux! Ah, Depalmas !... Sergent Deforge !... Larraun !...

Entouré d'une vingtaine d'hommes, le général disparut un instant aux yeux de la baronne attendrie. Puis, l'air désolé, il revint vers elle et, en une attitude de défense un peu ridicule, comme si c'était la seule chose qu'il savait faire, il claqua des talons en s'inclinant :

— Je suis terriblement désolé!... J'ai conscience, madame, que je viens de me bien mal conduire et ma seule excuse est l'émotion que me causent tous ces vieux souvenirs, tous ces chers visages...

Un très court instant, elle lui saisit les mains :

— L'émotion fut partagée et tout cela m'apprend que vous êtes un chef très aimé de ses hommes ce qui, d'après ce que j'entends d'habitude, n'est point souvent le cas.

Il allait répondre lorsque la veuve de feu le capitaine Galland vint leur annoncer que la table était dressée.

\*

On les avait donc installés près de la cheminée où se consumaient de grosses et odoriférantes bûches de poirier. Deux valets avaient installé une chicane de hautes plantes en pot qui les protégeait des regards.

Enfin, on avait sorti une bien belle vaisselle de porcelaine, des verres de cristal et des couverts d'argent tandis qu'un homme qui boitait bas leur servait du vin de Champagne.

Bamberg, sans se gêner, dévisagea le domestique avec un air soucieux puis son visage s'éclaira et il se leva, main tendue :

— Mathet!... Ah, c'est bien toi, vieux mousquet!... Comme je suis heureux de te revoir!

Manquant lâcher sa bouteille de champagne l'homme, visiblement comblé d'avoir été reconnu et d'être l'objet d'une manifestation si amicale, balbutia :

— Ah, monsieur le général!... Vous m'avez donc reconnu !

— Mais comment t'oublier?

— Ah, c'est trop d'honneur que vous me faites, monsieur le général, je n'étais qu'un modeste dragon qui ne se fit point trop remarquer par des actions d'éclat...

— Et cette fois où tu arrachas un drapeau à trois Hollandais lors de cette échauffourée au carrefour du cercueil?

— Mais certainement !... Et vous vous en souvenez !

— Lorsqu'on a l'honneur et le bonheur de commander des hommes tels que toi, il ne s'agit plus de la mémoire de l'esprit mais de celle du coeur qui est bien plus fidèle.

Marion regardait tout cela sans pouvoir masquer un sourire tant elle aimait la sincérité et surtout le

naturel avec lesquels le général, par ailleurs duc, abolissait la distance le séparant de ses anciens soldats.

Lorsque Mathet se fut retiré, elle remarqua :

— Ma mère me parlait beaucoup de mon père mais il semble qu'aux mousquetaires, on n'avait point des relations si fortes que celles que vous entretenez avec les vôtres. Serait-ce propre aux dragons ?

Il réfléchit un instant :

— C'est plutôt la marque de ceux des Opérations Spéciales, mon escadron.

— Je suis bien ignorante mais qu'est-ce qu'un escadron ?

Il sourit :

— D'après le règlement selon M de Turenne écrit en 1654, un escadron comprend deux compagnies de quarante-six « maîtres » chacune, les maîtres étant des cavaliers du rang issus de la noblesse. Mais dans ma troupe, ils sont plutôt l'exception.

— Vous seriez donc presque cent par escadron... Mais d'où vient qu'on vous appelle des dragons ?

— On dit que cela remonte au milieu du siècle passé, à la bataille de Cérisoles, au Piémont, en 1544, où des arquebusiers avaient été pris en croupe par des cavaliers. Poursuivant l'ennemi, ils mettaient parfois pied à terre pour le prendre sous leur feu. Le maréchal de Brissac, enchanté de cet effet d'hommes combattant autant à pied qu'à cheval, créa plusieurs compagnies qui s'appelèrent d'eux-mêmes des dragons. Car dans les légendes, le dragon se déplace en extrême rapidité tout en lançant des flammes.

— C'est très joli. C'est là votre façon de faire la guerre ?

Bamberg haussa à demi les épaules :

— Le devoir des dragons est d'éclairer la marche de l'armée en la précédant et en essuyant les premiers feux et de couvrir les retraites, si bien qu'ils combattent toujours. Dans l'armée, pour ces raisons, on appelle les dragons « les enfants perdus ».

— Et vous, êtes-vous perdu ?

Il soutint son regard :

— Cela m'arrive...

Rue Mont-Marthe, le brouillard glacé n'avait point cédé un pouce de terrain, tout au contraire.

Un quart d'heure plus tôt, un homme portant une balafre sur la joue gauche s'était présenté devant l'entrée de l'auberge Aux Dragons du Maine.

Il n'avait pas jeté un regard à l'homme adossé près de l'entrée et qui fumait paisiblement une pipe de terre. En retour, le fumeur avait semble-t-il ignoré le balafre qui poussait la porte.

Puis ce fut le tour d'un homme de petite taille aux cheveux très noirs et, bien que rasé du jour, sa barbe sombre poussait déjà. Regardant ses pieds, comme s'il craignait de trébucher sur quelque obstacle dissimulé, il n'aperçut point l'homme à la pipe pourtant tout proche.

Celui-ci, adossé au mur en une attitude nonchalante, scrutait le brouillard ainsi que s'il cherchait à y déchiffrer quelque lourd mystère. Il ne regarda donc point le petit noiraud qui s'engouffrait Aux Dragons du Maine.

Avec des gestes lents, précautionneux, il tapa légèrement le fourneau de sa pipe contre une poutre de la façade, provoquant la chute de dizaines d'étincelles puis, avec naturel, il entra à son tour en l'auberge.

L'homme à la balafre s'appelait Pasquanelli et travaillait pour Giovanni Gazzi, marquis de Pontecorvo. Ayant éduqué sa vue en ce sens, il avait parfaitement vu l'homme à la pipe car sur sa volonté, ce qui se trouvait face à lui devenait flou au bénéfice des côtés d'une grande netteté.

Usant d'une technique similaire, l'homme à la pipe avait parfaitement pris la mesure du balafre qu'il ne regarda pourtant à aucun instant.

Le petit noiraud avait nom Ayrault et, officier de police, travaillait pour le compte du baron de Mortefontaine. Il avait, sans jamais le regarder, gravé en sa mémoire les traits de l'homme à la pipe lequel, observant le brouillard, en avait fait tout autant à son sujet.

L'homme à la pipe portait une perruque grise et, sur le visage, une crème épaisse mais efficace. Enfin, concernant les sourcils, un bouchon passé au charbon suffit à noircir ceux-ci. Ainsi maquillé, on ne pouvait soupçonner chez l'homme à la pipe la réalité de ses cheveux roux, son visage semé de multiples taches de rousseur et ses sourcils blancs. Des plus habiles en sa profession de tueur, c'est aussi à ce genre d'artifices qu'Augustin de Nestoc, dit le Feu Follet, devait d'être toujours en vie.

\*\*\*

Marion considérait comme extraordinaire, affolant et peut-être pas tout à fait convenable de se trouver depuis si longtemps avec un homme, quand bien même celui-là fût admiré, placé si haut en l'estime publique, ami du roi et d'une fréquentation des plus agréables.

À peine pensé et formulé en son esprit, le mot « agréable » lui sembla bien faible et « ensorcelant » eût mieux convenu.

En elle cohabitaient ces choses contraires et peut-être antagonistes sans toutefois provoquer une

tempête si bien qu'il lui parut s'agir plutôt d'une dualité. Oui, c'était bien extraordinaire de se trouver depuis tant d'heures avec le duc et oui, il lui paraissait qu'elle le connaissait depuis toujours. En vérité, il la stupéfiait par sa simple existence, sans la surprendre, parce que leurs natures se trouvaient en parfaite harmonie.

Elle le savait sans l'ombre d'un doute : il était celui qu'elle attendait depuis toujours et déjà, elle l'aimait follement.

Elle n'ignorait pas qu'il est bien considéré, en le milieu étriqué de la petite noblesse vertueuse, de résister à l'amour pendant des mois, voire des années. Et même hors ces règles, agissant comme si elles n'existaient pas, bien des femmes, d'elles-mêmes, imposaient censure à la passion avec cette phrase souvent entendue : « Non, cela va trop vite ! »

Quelle erreur funeste et combien de vies gâchées en raison de ces pendules imaginaires réglées par le maître du temps qui n'oeuvrait point au bonheur universel des femmes. En le registre de l'amour, on ne va jamais trop vite. Et on ne résiste surtout pas à la passion, pas davantage qu'on n'arrête d'un geste les ailes d'un moulin ou la course d'un cheval lancé au galop.

Appliqué à la passion amoureuse, ce « cela va trop vite ! » relevait de la profonde erreur car ce qui va trop vite, c'est parfois ces quelques instants où il faut se décider et jouer sa vie, son bonheur à pile ou face. Ce qui va trop vite, c'est la vie elle-même et ce qui va lentement, inéluctablement, c'est le froid tragique du tombeau.

Marion de Neuville mesurait qu'en ne résistant point, si d'aventure le duc se montrait plus audacieux, elle prenait le risque de le tromper sur elle-même en passant pour une fille facile quand elle ne l'était point. Certes ! Mais s'il pensait cela, s'il nourrissait à son endroit pareil soupçon, si la magie de l'amour n'opérait pas le rétablissement de la vérité et si, plus que tout, il ne la devinait pas, c'est qu'il ne l'aimait point et n'était donc pas celui qu'elle attendait. Dès lors, qu'importe ce qu'il penserait d'elle !

Un instant, elle imagina qu'elle se trouvait gagnée par la manière des actrices lesquelles, lorsqu'elles ne se montraient point vénales en le choix de leurs amants, se conduisaient « en garçon », aimant qui leur plaisait.

Et pourquoi pas ?

Jeune fille sage, si longtemps sage, jeune femme exemplaire, éternellement exemplaire, elle décida qu'elle ne résisterait pas à Tancrède — quel magnifique prénom ! — s'il tentait de l'embrasser.

\*

Il répondait aux questions précises de Marion — ah, l'adorable prénom ! — mais pensait à autre chose.

Pourquoi tout, entre eux, était-il si doux ? Et pourquoi, malgré une apparence réservée, soupçonnait-il la jeune femme de pouvoir s'abandonner à une violente passion ? D'où lui venait cette intuition ? Mais cependant, s'il rêvait d'embrasser ses lèvres, ses paupières et sa nuque, c'était avec la plus grande tendresse.

Pourtant, en raison de l'existence de la marquise d'Ey et de ce qui avait fugitivement existé entre eux, cette sorte de folie des sens, il ne se pensait pas le droit d'aimer ou d'être aimé d'un être si tendre, si fragile et si pur que Marion de Neuville.

Si son caractère n'avait eu pour marque une inflexible volonté qui lui interdisait de se laisser aller, il en aurait pleuré. Quoi, trente et un ans d'une vie sans amour et sans ce bonheur que les femmes seules

peuvent donner et voilà qu'en même temps, il rencontrait la marquise d'Ey et la baronne de Neuville, deux joyaux d'une tiare qui n'était peut-être qu'une couronne d'épines.

Il fallait de l'ordre à tout cela. Bien. Mais comment se livrer à ces difficiles réflexions tout en expliquant à la baronne comment survit un dragon à l'arrière des lignes ennemies ?

Il tenta de morceler tous ces problèmes en songeant d'abord qu'avec la marquise d'Ey, seuls ses sens se trouvaient affolés. Tandis qu'avec Marion, si la passion, il le devinait, avait sa place, mille autres choses douces et précieuses entraient en ligne de compte. Il fallait s'en tenir une fois pour toutes à cette... cette... « ligne de défense » !

Avec sa logique militaire, Bamberg estima qu'il était en effet des plus dangereux de se battre sur deux fronts. Jugé par ses pairs comme un excellent tacticien, il estimait qu'il devait faire la paix à l'est avant de s'avancer à l'ouest soit en réalité, hors ce langage codé, qu'il devait rompre avec la marquise d'Ey avant de s'engager avec Marion.

Par respect pour les deux femmes. Et pour ne point contrevenir à ce que l'on est en droit d'attendre d'un gentilhomme.

Il s'étonna qu'elle marquât tant d'intérêt pour les dragons alors qu'en réalité, elle s'intéressait à tout ce qui le concernait.

Elle demanda :

— Ainsi, vous videz vos carabines et s'il est des survivants, l'affaire se règle au sabre ?

— C'est bien cela.

— On dit que les charges de cavalerie sont d'une grande beauté...

Il réfléchit un instant, embarrassé, puis il décida qu'elle était assez intelligente pour entendre la vérité :

— La charge en elle-même, peut-être est-ce beau avec tous ces hommes, sabre au clair, couchés sur l'encolure de leurs chevaux, mais le choc et le combat qui suit, c'est une défaite de la beauté et bien plus grave, de tout noble sentiment.

Ces paroles la touchèrent car une fois encore, il ne se vantait point. Il ne paraît pas la laideur des oripeaux de la beauté afin de se donner un rôle avantageux. Il la considérait comme assez proche de lui, et d'un esprit assez lucide, pour dire les vérités qu'on ne révèle point. Enfin, il semblait brusquement triste bien qu'il tentât de ne point le montrer.

Elle insista :

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Les combats de cavalerie, lorsqu'on se trouve au corps à corps à l'arme blanche, sont atroces, hideux, sales et sanguinaires. Il n'est aucune règle, si ce n'est de tuer et pour y parvenir, tous les moyens sont bons. On attrape l'adversaire par les cheveux, par l'habit, afin de tenter de le faire tomber et au moment où il chute, on lui porte au sabre un coup mortel avant de le faire piétiner par son cheval dressé à cela. La chevalerie d'autrefois n'existe plus...

Il se souvint d'un combat où, tombé de cheval en raison du souffle d'un boulet, il s'était réfugié en un trou qu'il partageait avec le cadavre d'un hussard autrichien. C'était en juin, lors de la Fête-Dieu, et le soleil donnait très fort. Le cadavre se trouvait bouche grande ouverte, des colonnes de fourmis y



entraient en procession, ressortant parfois par les narines, chargées de butin. Bamberg s'était dégagé à la nuit et, trois jours plus tard, à l'occasion d'une avancée de l'armée royale, ils avaient récupéré le cadavre d'un des leurs, un major. On l'avait mis en boîte pour l'enterrer mais il faisait si chaud que tandis qu'à quatre officiers ils portaient le cercueil sur les épaules, le cadavre déjà décomposé leur coulait sur l'uniforme en une insupportable odeur.

Pour Bamberg, c'était cela, la guerre...

Le voyant soudain si triste, elle allait lui prendre la main, ce qui eût été décisif pour l'avenir de leur relation. Malheureusement, c'est l'instant que choisit la veuve Galland pour apparaître :

— Êtes-vous satisfaits ?

Marion de Neuville remarqua avec quelle vitesse le duc chassait ses noirs souvenirs pour se montrer souriant, disponible, et elle trouva en cela, qui est d'être attentif aux autres, une élégance aristocratique, une politesse royale.

Il répondit :

— Pardieu, je serais bien ingrat si je n'étais point satisfait et très reconnaissant.

— J'ai trouvé ce souper magnifique ! dit pour sa part la baronne.

En fait, la question s'était adressée au couple même si la veuve Galland n'avait pas quitté le duc des yeux en s'enquerrant de leur plaisir. Mais il y avait là, si l'on y mettait une pincée de malice, quelque chose de répréhensible en la manière de Bamberg, et Marion ne put résister au plaisir d'embarrasser l'homme qu'elle aimait car elle dit ingénument :

— Devais-je répondre aussi ?

Comme elle l'avait escompté il rougit, se leva, claqua des talons et salua en s'inclinant légèrement, avec raideur :

— Je suis terriblement désolé, j'ai été fort impoli.

Assise les coudes sur la table et les mains jointes devant la bouche pour dissimuler son sourire, la jeune femme avoua :

— La faute est sans gravité et l'on s'adressait à vous... Je fus bien vilaine de vous faire croire le contraire mais j'ai remarqué qu'avec les femmes, pour vous présenter ou lorsque vous êtes dans l'embarras, vous réagissez toujours pareillement : claquement de talons, tête baissée, raideur de tout le corps. J'avais envie de vous le voir faire.

La veuve Galland, qui adorait elle aussi cette manière étrange du duc, échangea un regard de complicité avec la baronne tandis que Bamberg, perdu, presque à la dérive, tentait d'expliquer :

— Eh bien... N'est-ce pas... Je crois... Au début du siècle, c'était un usage chez les officiers de cavalerie... Mon grand-père, déjà, à ce qu'on m'a dit... J'ai été élevé par une vieille femme qui l'avait vu agir ainsi, comme mon père... Je crois que je ne connais pas d'autre manière.

Marion lui sourit :

— Je ne devrais pas vous le dire mais cette manière, j'en suis folle !

Il se rassit sous le regard ému des deux femmes et se montra très habile dans la façon de surmonter cet instant où il apparut si vulnérable. En effet, s'adressant à la veuve Galland :

— Le beurre venait de Rennes, n'est-ce pas ?

Surprise, et plutôt agréablement, elle approuva.

Il poursuivit :

— L'ail et les petits oignons venaient de Roscoff?

— Ah ça, en effet! Mais...

— Asperges de l'archipel des Glénan, bien entendu ?

— Bien entendu !

— Et cerises confites de Taupont?

— Certainement!... Ah ça, monsieur le général, vous savez tout de la cuisine lorsqu'on la veut raffinée !

Il rit:

— Allons, je ne vais point usurper une gloire qui n'est pas mienne. En guerre, dans le froid, quand nous étions bien heureux de manger un bout de pain de seigle frotté au lard, feu votre époux, qui songeait déjà à cette auberge, nous citait tout cela que je viens de vous dire étant moi-même, en l'art de la cuisine, un ignorant.

On parla quelques instants du défunt capitaine puis le couple demeura à nouveau seul. En la cheminée, il ne demeurait que des braises et approchait l'instant tant redouté, de part et d'autre, où ils devraient se lever afin que Bamberg raccompagne la baronne à Auteuil.

Lorsqu'ils quittèrent l'endroit, il ne restait que de rares clients...

\*

Augustin de Nestoc songea qu'avec le brouillard, l'occasion de tuer le général s'avérait propice. Mais quelque chose le retint.

Surpris, il s'avoua que cet homme, il le craignait et le Feu Follet, en son habituelle prudence, décida de l'étudier encore avant que de l'occire.

Juste après le bois de la Grotte aux Fées, en L'Auberge du Pont rouge, Von Ploetzen se trouvait en sa vaste chambre entouré d'Hofflingen et de trois gentilshommes de Prusse. Ils s'exprimaient en allemand.

Pris de saignements et d'humeurs jaunâtres, ses yeux le faisaient souffrir et le voyage s'annonçait plus pénible qu'il ne l'avait escompté.

Assis devant une petite table, tournant le dos aux autres, il changea lui-même le voile de gaze qui recouvrait son visage. Aussitôt, il ressentit une impression de fraîcheur bienfaisante et son ton, jusqu'ici cassant et désagréable, s'adoucit quelque peu lorsqu'il dit :

— Bien entendu, il est sans doute regrettable d'imaginer que demain, des innocents perdront la vie lors de notre action que je souhaite d'une exceptionnelle violence. Oui, des innocents !

Un profond silence suivit ses paroles, ni Hofflingen ni les trois officiers ne se risquant à un quelconque commentaire.

On entendit le cri d'une chouette puis le grésillement des bûches dans la cheminée. Il faisait froid en la chambre qui n'avait sans doute pas été chauffée depuis très longtemps car, se trouvant des plus coûteuses, bien peu de voyageurs pouvaient se l'offrir, fût-ce pour une nuit.

Von Ploetzen reprit :

— Mais, en ce monde, est-il vraiment des innocents si ce n'est, peut-être, l'enfant qui vient de naître et pour peu de temps car la perversité arrive vite !

La chouette ponctua ce discours d'un nouveau cri et un jeune officier, originaire de Stettin, en Poméranie, songea que l'oiseau nocturne avait plus d'audace qu'eux quatre réunis qui se tenaient raides comme des piquets.

Encouragé par ce silence respectueux, le Grand Maître des Teutoniques, celui-là même qui soupait à la table de l'empereur d'Autriche, poursuivit :

— Considérez la chose telle une opération en temps de guerre : brûlez le village et les habitants avec. Mais, sachant qu'il est toujours des survivants, des hommes ingénieux qui parviennent à se dissimuler, il faut que ceux-là soient glacés d'horreur. Ne respectez rien, ni le vieillard, ni l'enfant, ni la femme : surtout pas la femme !... Et acharnez-vous sur l'Église, cela pétrifie les esprits simples. Joignez à la boucherie l'idée que Dieu lui-même est courroucé et la croix noire qui frappe vos habits confortera le peuple en ses imaginations... Autre chose : j'ai appris que lors de la première expédition, on retrouva le cadavre d'un des nôtres trois jours après... notre départ, et l'explication finale avec les Templiers. Certes, il ne s'agissait que d'un Français mais il portait la croix noire sacrée de notre ordre germanique. Pourtant, un juge de la ville voisine fit pendre le corps par les pieds. Quatre d'entre vous, parmi les meilleurs, iront chercher ce juge et son greffier, et me les amèneront. Avez-vous des questions ?

Une question eût sournoisement suggéré que Von Ploetzen s'était montré peu clair en ses explications aussi, nul ne s'y risqua.

Satisfait, et considérant que ce profond silence avait valeur d'approbation, l'aristocrate de Prusse lança sèchement :

— Dans ce cas, bonne nuit !

Il était très tard en la nuit lorsque Bamberg atteignit Versailles. Les factionnaires, impressionnés, lui livrèrent passage très rapidement, s'étonnant tout de même de la vision de ce général surgissant du brouillard, un chien dans un sac d'épaule. Mais ils ne posèrent aucune question car le général, songeur, semblait en un autre monde.

Bamberg avait accompagné Marion à Auteuil. Sans rien dire, la jeune femme s'étonna encore qu'il puisse y voir à travers ce brouillard épais comme si l'on se trouvait en un lumineux matin, et qu'il entendît de si loin ce qu'aucune oreille humaine, sans doute, ne pouvait percevoir.

On parla fort peu car un sentiment de tristesse partagé les accablait.

Elle lui signala cependant une chose qui l'avait étonnée :

— Près de l'entrée se trouvait un homme maquillé. On ne me trompe pas sur ces choses, moi qui farde chaque soir des actrices.

Bamberg ne parut point surpris :

— L'homme à la perruque grise attablé devant un pot de bière, une pipe en terre posée sur sa table ?

— Celui-là même. Vous l'aviez remarqué ?

— En effet.

Oui, il l'avait remarqué, bien davantage que ne pouvait le laisser supposer sa réponse évasive. Celui-là, mais aussi un balafre et un autre encore, très brun et les joues bleues de barbe. Mais à quoi bon inquiéter la baronne, alors qu'il n'était point en mesure d'avancer la moindre explication à ce sujet.

Et autre chose qui lui semblait plus importante les occupait tous deux, cette tristesse à l'idée de se séparer.

Lui savait qu'il retournait vers la guerre et ses horreurs quand la vie, le bonheur consistaient en cela qu'aux côtés de Marion il se sentait heureux, ému, maladroit; en un mot : amoureux !

Pour sa part, la baronne se demandait où elle trouverait le courage d'affronter la vie quotidienne, les ambitions vénales des actrices, les cancans, les faux-semblants, le spectacle des courtisans se pressant dans les loges, certains en uniforme alors qu'ils n'avaient jamais affronté la guerre, compagne quotidienne de Tancrède? Pourquoi était-ce des hommes tels que lui, dont le monde avait besoin, qu'on envoyait vers ces boucheries ignobles ? Et pourquoi ne se révoltait-il pas, acceptant avec ses dragons de faire chacun le travail de cent autres qui se cachaient en les galeries de Versailles ?

Arrivé en la petite maison d'Auteuil, sans un mot, comme si la chose allait de soi, il avait dessellé Pégase puis, dans la maison, allumé le feu avec une grande économie de moyens, disposant tout autrement qu'elle les fagots : un feu comme savent en faire les soldats, sans grandes flammes pour ne point se faire remarquer de l'ennemi, mais très chaud.

Puis, trouvant sans un mot ce qu'un autre aurait sans doute cherché bien longtemps, il avait, toujours silencieux, fait chauffer un bol de lait, y plongeant une cuillère de miel de châtaignier d'Ardèche et, souriant :

— Buvez, cela protège la gorge et les poumons de toute cette froide humidité.

Elle s'assit, docile, et entoura de ses paumes le bol bien chaud en disant :

— Et vous?

Il eut un geste vague :

— Depuis toutes ces interminables années à faire la guerre en Flandres, c'est à peine si je sens encore le désagrément de ces choses.

Il était heureux de la regarder boire à petites gorgées ce qu'il avait préparé. Elle ressemblait ainsi, si sage et appliquée, à une fillette. Il en fut si ému qu'il parvenait difficilement à avaler sa salive.

« Le bonheur est une chose simple », se répétait la jeune femme en regardant discrètement cet homme grand et svelte dans son uniforme rouge, bleu et doré, le sabre au côté.

Mais ce n'est point le héros qu'elle voyait, le jeune général à la poitrine couverte des plus hautes décorations qu'il ne devait qu'à sa bravoure. Ce qui la rendait heureuse, tel un long et cotonneux engourdissement, c'était surtout la succession de gestes simples qui avaient été les siens, leur portée, mais aussi les gestes en eux-mêmes, la manière. Le bonheur dont elle avait tant rêvé était là, à portée de main...

Il lui sourit :

— Vous vous sentez bien?

Ce sourire la bouscula intérieurement, comme un vent violent manque vous renverser. Elle tenta de conserver la tête froide, il fallait bien que les choses avancent. Aussi alla-t-elle assez loin :

— Bien? Non, je suis heureuse, et c'est infiniment mieux.

Le duc accusa le coup par une très légère raideur, car on ne se pouvait méprendre sur le sens de ces paroles.

Il répondit presque malgré lui :

— Je le suis pareillement.

Puis, il se leva et coiffa son tricorne galonné d'or.

Défaite, affolée, elle se leva à son tour, s'approcha de lui et déposa un bref baiser sur les lèvres de Bamberg. Il la serra alors dans ses bras avec une force qu'il ne songea point à mesurer mais qui chavira assez la jeune femme pour deviner d'intuition qu'on ne serre ainsi que celle qu'on aime d'amour.

Puis il s'éloigna, le sabre cliquetant à sa ceinture et, arrivé à la porte :

— Vous reverrai-je un jour?

Elle l'appelait intérieurement, le suppliait de demeurer mais, attentive à l'homme aimé, devina qu'il voulait partir.

Alors, d'une petite voix :

— Cette maison est la vôtre...

Puis il passa la porte. Bientôt, elle entendit le bruit décroissant des sabots d'Hautain tandis que Bamberg s'enfonçait dans l'inquiétant brouillard...

\*\*\*

Traversant les galeries silencieuses de Versailles pour gagner sa chambre, Scrub trotinant à ses

côtés, le duc de Bamberg, qui rêvait d'une soirée pareille à celle-ci, buta brusquement sur un problème dont la mesquinerie l'anéantit : il se trouvait à court d'argent !

Entre les veuves et les orphelins de ses soldats, puis cette soirée où il avait refusé d'être « invité » par la veuve Galland, il lui faudrait économiser sur tout, même le café et le tabac auxquels il tenait tant.

Mais au lieu de se complaire dans l'injuste humiliation qu'il subissait, il préféra sourire en songeant qu'il était assurément le général le plus pauvre de toute l'armée du royaume des lys.

Insouciant, il poussa la porte. Et demeura muet de stupeur devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Le jeune cavalier, fuyant sur son cheval gris assez loin au nord, n'échappa point au regard pourtant abîmé du Grand Maître des Teutoniques. Celui-ci songea que ce cavalier avait du style et y devina une éducation des militaires.

Hofflingen, soucieux, approcha son cheval :

— Votre Seigneurie désire-t-elle que j'envoie des cavaliers à sa poursuite ?

— Inutile, son avance est grande, sa monte excellente et son cheval trop rapide. Ne vous inquiétez pas, Hofflingen, prévenus un peu plus tôt ou un peu plus tard, cela ne changera rien au sort des villageois.

— Certainement, Votre Seigneurie.

L'aristocrate prussien détourna la tête pour échapper au soleil de midi. Ici, il avait dû neiger puis très tôt, des pluies violentes délayèrent sans doute les flocons et un fort vent du nord-est, chassant les nuages, séchait déjà l'herbe des prairies mouillées. Cependant, sous les sabots de son cheval, Von Ploetzen sentait un sol dur comme la pierre, encore gelé, ce qui expliquait les nombreuses flaques que le sol ne pouvait absorber.

On entendit bientôt le tocsin et la population, presque comme un seul homme, se rua vers le château. Ajustant sa longue-vue, le Grand Maître des Teutoniques constata avec dépit la présence d'une dizaine de tuniques rouges : des dragons.

Il lança un affreux juron en langue allemande mais, y regardant mieux, il nota avec satisfaction que ces dragons-là n'étaient point trop à craindre. En effet, certains marchaient avec des béquilles, d'autres se trouvaient unijambistes, manchots ou très âgés. Il devina aussitôt que Bamberg, en son village de Montigny, devait donner asile à ses amputés et ses vieux soldats.

— Cela lui ressemble ! murmura-t-il, sans qu'on puisse y relever la moindre marque d'hostilité et plutôt une réelle admiration.

Il s'était immobilisé avec sa vingtaine d'hommes au sommet d'une petite colline et considérait avec froideur la fuite des populations.

Certains emportaient des vivres, celui-là des terrines de suif pour éclairer les pièces obscures, tel autre des chandeliers de cristal ou un grand miroir en pied reliquat, sans doute, d'anciennes campagnes. Deux vieux dragons portaient même un berceau de joncs tressés où, mais on y distinguait mal, ils avaient semble-t-il entassé des uniformes rouges. Bref, des scènes de panique comme il en avait tant vu lorsqu'il était militaire.

Bientôt, les portes du château se fermèrent tandis que les créneaux se peuplaient d'hommes, dont des tuniques rouges, et de femmes armés de mousquetons de cavalerie, de fusils à silex et de mousquets.

D'un jugement rapide et sûr, Von Ploetzen estima que la forteresse n'était point attaquable :

— Hofflingen, cinq hommes sur le chemin d'accès du château, hors de portée du tir des défenseurs mais interdisant à tout retardataire de trouver refuge derrière les remparts.

— Parfaitement, Votre Seigneurie ! cria l'ancien lieutenant, à la prussienne, répercutant aussitôt les ordres d'une voix retentissante.

Imperturbable, Von Ploetzen continua à inspecter les alentours. C'est ainsi qu'il vit quatre des siens, partis bien avant l'aube, qui ramenaient de la ville deux prisonniers attachés derrière la queue de leurs chevaux.

À Hofflingen, il lança d'une voix joyeuse :

— La fête commence !

Puis, après un bref regard à son second qui ne semblait pas partager sa joie, il précisa :

— Ne vous inquiétez pas de la population, Hofflingen. Nous en trouverons dans les champs ou cachés dans les maisons : on en retrouve toujours !

— Certainement, Votre Seigneurie !

\*

Bamberg allait en tête, l'air sombre.

Derrière lui venaient ses amis Hugo et Clément ainsi que cinq dragons, parmi les meilleurs des Opérations Spéciales.

Le jeune général repensait sans cesse aux événements de la nuit et c'est peu dire qu'il en rougissait de honte. Ah, comme il eût aimé qu'on puisse revenir en arrière dans le temps pour infléchir tout autrement les choses. La honte!... C'était là une impression nouvelle qu'il ne connaissait point jusqu'ici et qu'il jugeait un des sentiments les plus atroces qui soient. Surtout lorsque cette honte vient de vous-même car pour les autres, la quasi-totalité des hommes, ce qu'il avait fait, ou laissé faire cette nuit, eût plutôt engendré une grande fierté.

Combien il eût préféré recevoir un coup de sabre !

Il revit, pour la vingtième fois, le fil des événements.

Ainsi donc, il arrivait en sa chambre lorsque, poussant la porte, il se trouva devant la marquise d'Ey qui s'était dressée au bruit de ses pas.

Tandis que Scrub se hissait au mitan du lit sans un regard pour la jeune femme, il n'en fut pas de même de son maître.

La splendide marquise était nue... Non, pas même, corrigea-t-il, car cela, il l'eût peut-être surmonté. Tout au contraire, révélant par des artifices comme elle connaissait bien les mécanismes du désir, elle portait des chaussures à talons hauts, des bas noirs tenus par des jarretières de satin blanc et un petit chapeau à aigrette coiffait sa blondeur. À quoi il fallait ajouter qu'elle se trouvait couverte de diamants étincelants, et par exemple une rivière autour du cou et de longs pendants d'oreilles. Il était impossible de ne la point désirer. Impossible, impossible, impossible !

Un instant, tentant de lui résister, Bamberg détacha son regard de Mme d'Ey, s'efforçant de le fixer sur un petit meuble en bois de rose orné de fleurs en bois de violette.

— Vous m'avez cruellement fait attendre! dit-elle en allant à travers la chambre si bien qu'après avoir eu sous les yeux son opulente poitrine, Bamberg ne perdit à présent rien du spectacle de ses fesses dodues.

Elle s'approcha de la cheminée de marbre, exhibant toujours avec une étonnante impudeur son corps à la peau blanche.



Bamberg fit deux - pauvres ! - tentatives de résistance pour éviter l'inéluctable. D'abord la marquise sembla se chauffer aux flammes, y compris son entrejambe. Il songea alors : « Voilà pourtant une partie de son corps qui n'a certainement pas besoin d'être chauffée, y parvenant très bien toute seule. »

C'était habilement et même très finement joué car le ridicule est une des rares armes existant contre la force du désir. Plein d'espoir, la voulant - un peu - moins sienne, il crut à cet instant qu'il allait prendre le dessus mais la très redoutable marquise, percevant un instant de flottement, conçut immédiatement une parade.

En effet, sans véritable raison, elle se déplaça dans la pièce, tanguant, oscillant sur ses hauts talons puis elle s'assit sur un fauteuil de soie sans omettre de croiser très haut les jambes. On le sait sans doute, ou on l'apprendra avec profit, il n'est pas une femme au monde que pareille position n'avantage.

La pauvre défense du duc fut ainsi balayée.

Un petit sourire se dessina sur les lèvres de la marquise laquelle, jouant de sa bouche en coeur, aimait se donner des allures de jeune fille boudeuse.

— Vous ne répondez pas ? demanda-t-elle.

— Que vous dire, madame ?

— N'êtes-vous point heureux de me voir en votre chambre, à votre merci ?

Le regard de Bamberg se réfugia vers la tapisserie des Flandres, des plus fines, qui ornait les murs, puis sur un petit bureau d'ébène.

Voyant le danger, la marquise se leva et, mains sur les hanches, feignit de découvrir la présence de Scrub au milieu du lit de velours incarnat à franges d'or et de soie. Une femme nue, mains sur les hanches, feignant l'étonnement, voilà encore une position féminine des plus troublantes mais, songea Bamberg d'un air morose, on irait sans doute plus vite à dénombrer les rares positions qui n'avantagent point les femmes !

Désignant Scrub d'un doigt dodu où se voyait une bague de diamant, la marquise demanda avec hypocrisie, le connaissant déjà :

— Qu'est cela ? J'entends : cette chose affreuse ?

Ce fut la seconde et ultime tentative de résistance de Bamberg :

— Scrub, mon chien.

— Mettez-le dehors !

— Il ne saurait en être question et s'il sort, je sors aussi.

Scrub, ayant entendu son nom, ouvrit un oeil et, découvrant le doigt hostile de la marquise pointé sur lui, il grogna, pour le principe.

La marquise en prit bonne note :

— Il me regarde avec méchanceté, on dirait qu'il me veut mordre.

« Il n'a que l'embarras du choix pour trouver une partie charnue », songea Bamberg qui répondit :

— Il ne le fera point, il ne mord que certaines parties masculines.

— Je n'aime pas les chiens.

— Je vois ! répondit sobrement le duc.

Sentant qu'elle perdait du terrain, la marquise s'approcha et se lova dans les bras de Bamberg. Dès

lors... ce corps nu, chaud, généreux, offert...

Ce fut un fiévreux tourbillon de plaisir. Certes. Mais dénué de la moindre tendresse, voire même de l'amorce, d'un côté ou de l'autre, d'un petit geste amoureux.

Une fois les sens assouvis, il ne demeurait rien que deux corps allongés l'un près de l'autre et presque indifférents.

Bamberg considéra le plafond puis, d'une voix très calme :

— Je regrette que nous ayons fait cela, madame, je fus doublement lâche.

— Lâche, vous, l'homme le plus courageux du royaume ?

— J'aurais dû songer à ce M. de Tuboeuf qui vous aime tant et vous veut épouser.

— Oh, celui-là, je m'en servirais comme d'une chaise percée<sup>1</sup> qu'il dirait encore merci.

— Quant à moi, j'aurais dû songer à une certaine dame... Je mesure combien j'y suis attaché. Et que je l'aime.

Loin de se mettre en colère, la marquise d'Ey se tourna sur le ventre, fesses en l'air, et soutint son menton au bel ovale de ses petits poings :

— Ainsi, vous aimez ? Voilà tout autre chose mais vous n'y songiez point tandis que vous me foutiez en mettant du coeur à l'ouvrage.

— Je vous l'ai dit, j'ai été lâche.

— Et vous le serez encore, général, il vous suffira de me voir nue devant vous.

Bamberg tourna lentement la tête vers elle et, d'une voix tranquille :

— Eh bien non. Je ne serai point malhonnête et reconnais que vous êtes très belle, bien davantage que belle, et que je vous ai désirée mais voyez-vous, lorsque l'amour n'est point au rendez-vous, que reste-t-il... après? Rien, deux corps allongés l'un près de l'autre, repus, apaisés sans doute mais avec le sentiment que nous sommes des étrangers l'un pour l'autre, dépourvus de tendresse.

Elle se redressa avec violence et s'assit sur le lit. Même la colère la rendait belle, et peut-être plus magnifique que jamais :

— La tendresse, dites-vous? Mais qu'est-ce que cela? Des rêves de religieuses enfermées trop tôt dans des couvents! Des fadaises pour jeunes puceaux! Il n'est que le plaisir et le pouvoir, dans la vie. Vous avez eu du plaisir.

— Je l'avoue.

— Et le pouvoir, avec votre titre, votre situation et la faveur du roi, vous l'aurez si vous suivez mes conseils.

— Le pouvoir ne m'intéresse pas. Voyez-vous, si je suis général, j'ai conservé une âme de sous-lieutenant. Je commande l'escadron des Opérations Spéciales, c'est le seul pouvoir qui soit cher à mon coeur.

Un instant interdite, elle lança :

— Mais vous n'avez aucune ambition !

— Si, celle de ne plus jamais vous revoir. Je suis terriblement désolé si je vous ai blessée.

Elle sauta du lit comme s'il était couvert d'orties :

— Blessée ! Mon pauvre ami ! ... Mais la seule chose qui me pourrait blesser serait de quitter la

Cour. Vous, vous ne m'êtes rien, sinon deux nuits de perdues.

Bamberg esquissa un indéfinissable sourire :

— Perdues, vraiment ?

— Ces choses-là arrivent. Et vous, vous êtes un niais. Tant pis si je suis dure.

— Mais non, vous êtes délicieuse, voyons.

Elle s'habilla dans un silence glacé et, au moment de quitter la chambre :

— Néanmoins, les comptes ne seraient point parfaitement établis si vous vous en tiriez aussi bien. Je dirai donc à M. de Tuboeuf tout le mal que vous m'avez fait.

— Oh, alors j'ai très peur !

— Vous avez tort d'ironiser, Tuboeuf n'est point pour le pardon des fautes.

— Rien qu'à le voir, on le devine.

Sans répondre, elle quitta la pièce en claquant la porte.

\*

Bamberg fut long à trouver le sommeil, les ronflements réguliers de Scrub l'y aidant cependant.

Après le départ tumultueux de la troublante marquise, le chien avait jeté un regard lourd à son maître, ce qui énerva celui-ci :

— Toi, sois gentil et ne dis rien !

Il finit par s'endormir, ignorant que son réveil serait très agité.

[1](#) Très lointain ancêtre des toilettes.

Von Ploetzen était satisfait.

Ses hommes venaient de ramener de la ville le juge et son greffier responsables de la pendaison par les pieds d'un cadavre de teutonique. Affûtant ses rasoirs, un officier prussien nommé Von Lutzig, doté d'une curieuse tête de belette, préparait « la représentation ».

Au petit marché, cinq paysans capturés dans les champs où ils réparaient une clôture creusaient des trous. Inquiets, les cinq hommes furent en partie rassurés lorsqu'un teutonique parlant parfaitement le français leur expliqua qu'il ne s'agissait pas de fosses, telles que pour y ensevelir des corps, mais plutôt de puits assez étroits. Les cinq paysans ne comprenaient pas l'usage qu'on pouvait en faire mais chacun, avec courage, creusait son puits en la terre gelée.

Plus loin, mains liées derrière le dos, une femme d'une trentaine d'années, capturée en une maison où elle s'était trop attardée, attendait sous un grand tilleul d'être fixée sur son sort.

Pendant ce temps, à 500 mètres de là, Hofflingen regardait depuis une heure brûler l'église. Vaguement réprobateur, mais se gardant bien de le montrer, il avait vu le feu démarrer avec violence depuis les orgues qui flambèrent aussitôt, faisant fondre l'étain. Sous l'effet de l'accablante chaleur, les poutres de la voûte s'étaient embrasées elles aussi. Enfin, commençant à fondre, la cloche « Marie-Mathilde » tomba sans grâce sur les dalles qu'elle brisa.

Hofflingen soupira et quitta les lieux.

Il marchait lentement, heureux de l'air frais qui succédait aux flammes du brasier. Il gagna le pont des Amants Tristes, ainsi nommé car on disait qu'aux temps jadis des couples qui ne pouvaient s'unir et des veuves s'y suicidaient.

L'ancien officier manchot n'aimait pas brûler des églises. Ni des maisons. Ni tuer de pauvres gens. Mais pouvait-il faire entrave à ceux qui défendaient « la cause » ? Il ne le pensait pas.

Cependant, fier d'être prussien, il s'inquiétait de ce que les populations allaient penser de son pays, beaucoup devant comparer les teutoniques aux « Grandes Compagnies »<sup>1</sup> des temps jadis, ou Attila et Gengis Khan.

Il s'attarda à regarder la petite rivière à ses pieds sachant bien que de toute façon, ce qu'il pensait et ressentait n'avait aucune importance.

— Je suis un homme sans instruction... murmura-t-il.

Il admirait profondément le Grand Maître des Teutoniques, ce géant de deux mètres qui luttait pour un monde en ordre tout en combattant la maladie. Cependant, il se demanda s'il n'existait pas des limites à son dévouement envers Von Ploetzen. Puis il chassa cette pensée sacrilège et, d'un pas décidé, retourna vers le village.

La fouille des maisons était presque achevée et l'on venait de prendre un vieil homme qui se disait magister. La vie de ceux-ci ne semblait guère enviable qui, leur existence durant, couraient de ferme en ferme pour apprendre à lire à des enfants dans des granges ou des étables. Et tout cela pour cinq sous par famille et parfois une mesure d'orge, un rayon de miel, des rouis de lin ou une paire de sabots. Quarante ans de cette vie puis, vieux et malades, la mendicité sauf ici, où il bénéficiait de la haute protection du duc.

Le magister, bien tenu par deux jeunes Prussiens, semblait un fou :

— Je savais votre venue, les astres annonçaient guerre et malheur : le règne des maudits est proche et il est paru dans le ciel un fer à cheval de feu.

— Was ? demanda le premier Prussien.

L'autre eut une mimique d'incompréhension en riant de bon coeur.

Profitant de cet instant, le vieil homme qui était tout sauf fou échappa à ses gardiens et se jeta dans la rivière.

Avec force jurons, ses deux geôliers saisirent leurs pistolets et visèrent soigneusement. Ils étaient bons tireurs, la tête du vieillard sembla exploser et l'eau de la rivière se teinta de rouge.

Sans s'attarder, ils poussèrent la porte d'une des dernières maisons ayant échappé à la fouille et tous deux eurent un mouvement de recul.

L'homme en habit rouge de dragon n'avait plus de visage : tout avait été comme soufflé par l'explosion prématurée d'une mine. Il tenait un pistolet dans chaque main et il n'eut qu'à étendre les bras pour tirer à bout touchant, se trouvant aussitôt éclaboussé de cervelle. Déjà, d'autres hommes à croix noire, attirés par les coups de feu, arrivaient en courant.

Le dragon sans visage ne s'illusionnait pas sur ce qui l'attendait en cas de capture aussi, saisissant un troisième pistolet, il se tira une balle en plein coeur, plaçant soigneusement le canon entre deux côtes.

Mais tout cela, par rapport à ce qui allait suivre, n'était encore que bagatelle.

\*

Bamberg allait en tête, obsédé par les récents événements.

Il lui avait certes fallu du temps pour s'endormir mais lorsqu'il trouva enfin le sommeil, celui-ci fut profond.

Ce n'est que vers dix heures que des coups sourds frappés à la porte le firent se dresser d'un coup.

Il alla aussitôt ouvrir, se trouvant face à un homme d'une bonne cinquantaine d'années, fin, élégant, les cheveux gris, qui prit un ton désolé :

— Je n'ignore pas que votre nuit fut fatigante...

Bamberg soupira :

— Vous faites partie vous aussi de la cohorte des amants de Mme d'Ey ?

— Dieu m'en garde !... Giovanni Gazzi, marquis de Pontecorvo, général des Jésuites. Vous ne savez rien de moi mais je sais tout de vous.

— Décidément, je suis un homme sans mystère...

Pontecorvo sourit :

— Considérez plutôt que je suis un homme bien informé.

— Informé... Jusqu'à quel point?

— Tout ! L'Atlantide, les Templiers et leur fabuleux trésor, l'émouvante baronne de Neuville et la désirable marquise d'Ey. Tout, et qu'on ne vous veut point que du bien. Mais... puis-je entrer?

Bamberg s'effaça puis referma la porte. Pontecorvo jeta un regard attendri au lit :

— Ah, un lit défait par des amants. Quelle émotion !

— Mais... N'êtes-vous point homme d'Église?

Le marquis lui jeta un regard malicieux :

— Parfois je le suis avec ferveur, parfois je le suis moins... Mais préparez-vous tandis que nous parlons.

Son visage devint plus grave :

— Croyez-moi !

Avec des gestes rapides, Bamberg ôta sa chemise et, emplissant une cuvette de porcelaine d'une eau glacée, il entreprit de se raser s'étant longuement lavé, la nuit, après le départ de la marquise d'Ey.

Pontecorvo s'assit sur le lit :

— Donc, général, on vous veut du mal. Et pas seulement les Teutoniques.

Bamberg, le rasoir à la main, suspendit un instant son geste :

— Tiens, vous savez cela aussi ?

— Oui. Quelque chose, en vous, intéresse bien du monde. Certains ont l'air de penser que pour mieux percer vos mystères, il faudrait vous découper en tranches.

— En tranches, je perds beaucoup de mon attrait! répondit calmement Bamberg.

— Ah, j'aime cela : vous savez surprendre. Je vais moi aussi vous surprendre, hélas désagréablement : les Teutoniques ont décidé d'attaquer votre village de Montigny.

Le rasoir à la main, le duc se retourna :

— Ils sont en route ?

— Ils ont une belle avance. Je crois que vos gens savent se défendre ?

— En effet.

Pontecorvo se leva :

— Je suppose que vous vous rendez là-bas ?

— Sur l'instant.

Se dirigeant vers la porte, l'Italien lança :

— Alors je ne vous retarde pas.

— Eh bien... Merci !

Sans se retourner, Pontecorvo agita les mains au-dessus de sa tête :

— Ne commencez pas à me remercier ou vous n'en aurez pas achevé avant longtemps.

Le soir tombait.

Bamberg savait qu'il n'avait pas les moyens d'offrir un bon repas et une chambre à ses amis et ses dragons mais, avisant une auberge, il les invita à boire quelque chose en se réchauffant.

Dans la cour se trouvaient quatre convulsionnaires assis sur le sol et gardés par des gens de police.

L'un des énervés saisit la botte de Worden en disant :

— Attention, en cette auberge gîte le diable sous forme d'un âne à tête de tortue et oreilles de loup.

— Merci, camarade, ainsi prévenu, je le reconnaîtrai facilement !

Sur le signe de l'un d'eux, les convulsionnaires se mirent alors à danser sur place en tapant du pied.

Les jugeant trop remuants, les gardes leur jetèrent des seaux d'eau glacée, ce qui eut pour conséquence de les calmer immédiatement.

Bamberg remarqua alors, se tenant à l'écart, un moine tonsuré en robe de bure et un homme vêtu à l'antique, portant barbe et cheveux longs.

Les huit dragons, dans l'auberge, prirent place autour d'une table ronde et Bamberg commanda du vin de Bordeaux. Puis il fit un geste d'invite à un lieutenant de police qui s'inclina, remarquant les hautes décorations, et remercia le duc, lequel expliqua :

— Je ne puis hélas inviter vos hommes car venant de Paris, ma bourse est presque vide.

Le lieutenant de police hocha la tête, signifiant ainsi qu'il comprenait parfaitement la situation puis :

— Toutefois, monsieur le général, ne venant pas de Paris, je peux vous offrir une autre cruche de vin.

— C'est fort aimable à vous, lieutenant, mais vous savez que cela ne serait point selon les usages puisque je suis général... Dites-moi plutôt qui sont ces gens dans la cour.

— Seuls comptent le faux moine et l'homme vêtu tel au temps des Romains. Le faux moine a nom Semillon et a fondé la secte des « Grands Adorateurs de Dieu ». Moyennant quelques pièces d'or, il distribue aux bourgeois le rôle d'apôtre et aux bourgeoises celui des anges. Lui-même se dit le Christ et attend d'être crucifié par les membres de la secte. Cependant, il n'est point en hâte de tenir ce rôle, expliquant depuis de longues années qu'il n'est point encore assez parfait pour être crucifié.

— Et l'autre, l'antique ? demanda Bamberg.

— Il se prétend le prophète Elie et est allé dans je ne sais plus quelle synagogue pour se faire reconnaître comme tel. Bien entendu, les juifs l'ont chassé à coups de pieds au cul et il fut ramassé errant sur les routes et chemins en ses habits de comédie.

— Je vois ! répondit Bamberg heureux d'avoir été distrait quelques instants.

Dix minutes plus tard, les dragons étaient en selle.

Ils allèrent encore une heure puis, dans une ferme, Bamberg acheta un gros pain d'orge, quelques pommes et du lait. Après ce maigre repas, on s'en alla dormir sur des balles de seigle, en une étable au fond de laquelle se trouvaient trois vaches.

Clément de La Mothe-Sislées alluma un petit feu de bruyère et, roulés dans les manteaux de cavalerie, on tenta, dans la nuit froide, de trouver le sommeil.

<sup>1</sup> Mercenaires durant la guerre de Cent Ans, ils furent licenciés lors de la paix de Brétigny en 1360, et, aussitôt, ravagèrent la France. Le connétable Du Guesclin parvint à les éloigner vers la Castille.

Le soir n'allait pas tarder à tomber et, du haut des remparts, les défenseurs regardaient la vingtaine de cavaliers, immobiles sur une seule ligne, hors de portée des armes à feu.

On voyait encore parfaitement, malgré la lumière assez chiche, les tuniques blanches sur lesquelles se détachaient les croix noires des teutoniques. Les corps des deux assaillants tués par le dragon sans visage avaient été attachés sur deux chevaux : les Prussiens emmenaient leurs morts. L'église achevait de se consumer, ainsi qu'une quinzaine de maisons incendiées. Enfin, d'un geste de sa main gantée de cuir, celui qui les commandait fit le signe du départ et, en file par un, les teutoniques prirent la route de Paris.

Du haut des remparts, Florian, l'ancien sergent, les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière la colline après avoir franchi le pont des Amants Tristes.

Alors, il se tourna vers les autres car nul ne remettait en cause son commandement :

— Ils s'en vont mais je n'ai aucune confiance en eux et les crois capables de nous tendre un piège. Qui pense pareillement ?

Une large majorité l'approuva.

Il reprit :

— En ces conditions, je crois qu'il serait prudent d'attendre jusqu'à demain à l'abri des remparts du château car, n'ayant point vu de bagages les accompagnant, je crois qu'ils ne sont point en état de soutenir un long siège. Êtes-vous de cet avis ?

On approuva une nouvelle fois et Florian poursuivit :

— Ce délai écoulé, nous enverrons quelques-uns des nôtres afin qu'ils fouillent les alentours et lorsque nous aurons l'assurance qu'ils sont partis tout de bon, nous pourrons retourner en notre village.

Florian n'était point mécontent de voir les choses tourner ainsi, en cette manière qu'enseignait le duc de Bamberg qui, malgré ses coups d'une folle audace, affirmait : « Un bon soldat est un soldat vivant. »

Pour sa part, il ne croyait pas que les teutoniques soient restés en les parages mais, à voir la brutalité de ces hommes, il ne voulait pas prendre un tel risque.

Après avoir distribué les tours de garde, il se tourna vers Françoise en tentant de surmonter sa tristesse :

— Notre maison a brûlé...

— Mais nous sommes vivants !

Il eut brusquement la certitude que viendraient des jours meilleurs.

\*\*\*

Dans une vaste ferme qu'ils avaient investie dans les premières lueurs de l'aube et qui se trouvait à l'écart de la route principale, les teutoniques se tenaient à proximité de deux grandes cuves où l'eau bouillait depuis des heures.



Reposés, ayant enfermé le couple de fermiers et leurs enfants dans la cave, ils avaient tué un porc avant de le mettre à la broche et de s'en régaler, appliquant en cette région située en les confins du Maine les dures lois de la guerre.

Von Ploetzen, qui se reposait en sa voiture aux rideaux tirés, sortit brusquement et tous les autres se raidirent. Le Grand Maître ne sentait plus cette fatigue de la veille et, désignant les cuves, il ordonna d'une voix sèche :

— C'est bien, renversez-les !

Ainsi fut-il fait.

L'eau éteignit les bûchers en un grésillement et un nuage de vapeur puis on vit ce qui ressemblait à de la chair morte et des organes. Une odeur nauséabonde flottait sur l'endroit.

Enfin, du fond de la cuve, apparurent deux crânes et des ossements.

— Mettez cela dans un coffre et qu'on les rapporte à Berlin.

Renouant avec une ancienne tradition germanique, le Grand Maître, qui ne voulait pas laisser en terre étrangère les corps de deux des siens, avait fait bouillir ceux-ci afin de récupérer les os pour les envoyer à Berlin. Agissant ainsi, comme aux temps des croisades, il était certain d'impressionner favorablement ses hommes et de leur redonner tout leur mordant.

Cependant, à voir les regards des Prussiens et de leurs auxiliaires français, on pouvait douter que Von Ploetzen eût atteint son objectif.

\*

Se levant deux heures avant l'aube et n'hésitant point à forcer l'allure, Bamberg et ses compagnons arrivèrent à Montigny peu après onze heures, sous un ciel bleu mais un air piquant et vif.

Le duc aperçut l'église et quelques maisons qui brûlaient encore mais il choisit de se rendre directement au château.

Il y fut accueilli par Florian qui lui fit un rapport succinct et précis des événements et la sécheresse en la narration choqua quelques habitants mais on était entre militaires qui se connaissent depuis longtemps.

— Des hommes manquent à l'appel, monsieur le duc : Laurent, Guy, Nicolas, Charles le plus vieux des deux et Arnaud, celui de la ferme Maurin. Le magister ne nous a pas rejoints, et point non plus Denis Parizeau, notre ami du Maine-Dragons. On signale aussi que n'est point présente en les murs Julie, la jeune veuve du Tristan Hebecourt. Il est certain que les teutoniques ont perdu deux hommes et j'y vois la main du pauvre Denis. Enfin, les créneaux étant bien garnis de tireuses et tireurs, l'ennemi n'a rien tenté contre le château dont il s'est bien gardé d'approcher trop près. Pour cette raison, et d'autres dont leur ordre parfait, je dirais qu'il y a parmi eux beaucoup de militaires, et de valeur.

— As-tu vu celui qui les commande ?

— L'homme au visage voilé de gaze ? Comment ne pas le voir, monsieur le duc, c'est un géant de plus de deux mètres.

Bamberg demeura un instant songeur et sa tristesse faisait peine à voir. Certes, on n'avait pas retrouvé de cadavre mais il n'entretenait aucune illusion quant à la survie des disparus dont il revit les visages, ou l'absence de visage en le cas de Denis, l'ancien dragon défiguré.

Il soupira et s'approcha du berceau que les Prussiens avaient cru empli d'uniformes. En fait, il y avait bien là un uniforme mais porté par un tronc, un simple tronc surmonté d'un visage très jeune.

— Eh bien, Philippe ? demanda aimablement Bamberg.

Une voix éraillée et faible lui répondit :

— Tout va bien, monsieur le duc.

L'homme-tronc appelé Philippe se trouvait aux côtés de Denis lorsqu'ils posèrent la mine contre un mur d'un poste de commandement autrichien. Ses jambes et ses bras furent déchiquetés, un de ses poumons était mort, son foie atteint et pareillement sa gorge mais Bamberg, en pleine nuit, était venu chercher ce corps martyrisé que l'ennemi ne songeait pas même à soigner.

Le chirurgien de l'armée royale, voyant cela, refusa lui aussi de le soigner mais Bamberg, sans hésiter, enfonça le canon de son pistolet en la bouche du praticien en disant :

— Fais ton devoir comme il a fait le sien.

Dix-neuf ans, plus de bras ni de jambes, des atteintes multiples, un corps qu'on déplaçait en un panier d'osier : « grandeur militaire », songea Bamberg avec lassitude.

Quinze jours plus tard, revenu en l'arrière des lignes, Bamberg s'était aussitôt rendu auprès du malheureux jeune homme. Il avait longuement médité un petit discours mais, devant les grands yeux bleus posés sur lui, tout s'envola et il lui dit tout autre chose :

— Philippe, si tu ne veux point vivre ainsi dis-le-moi, et je ferai cela aussi.

Les yeux bleus se levèrent vers un ciel qui ne l'était pas moins puis se posèrent sur Bamberg avec bienveillance :

— Je ne puis dire adieu à... tout cela. Même ainsi que je suis, c'est encore la vie et la vie est la plus belle des choses. Le vol d'un oiseau, l'odeur du lilas et des roses... Oui, je veux vivre, mais où, ainsi que je suis à présent?

— En mon village. Tu n'auras jamais faim ou froid et vivras sous ce ciel, parmi les fleurs.

Bamberg chassa ces souvenirs, se pencha vers l'homme-berceau et, ayant ôté son gant, lui caressa la joue d'un geste fraternel.

Enfin, se tournant vers Florian :

— Que tous demeurent ici, toi seul nous accompagnes. Et prépare-toi à voir des choses... des choses... qu'on n'a point encore connues.

Louis le Quatorzième semblait très maussade et ne paraissait pas loin de faire porter la responsabilité de sa contrariété par le baron de Mortefontaine - pourtant son homme de confiance en la police secrète - qui se tenait devant lui, raide comme un piquet :

— Ne pouviez-vous empêcher cela? aboya le roi.

— Majesté, je n'avais dépêché sur place qu'un seul de mes hommes, par prudence, rien n'indiquant comme probable l'attaque du village.

Il mentait. En réalité, deux hommes se trouvaient habilement dissimulés à proximité du village et si l'un lui appartenait, l'autre relevait des services de Pontecorvo car le marquis italien et le baron français joignaient de plus en plus souvent leurs services, au moins en cette affaire où les circonstances faisaient d'eux des alliés.

Mortefontaine tenta une manoeuvre assez audacieuse :

— Votre Majesté peut considérer que malgré ses hautes protections, ce Von Ploetzen a des ennemis. Récemment encore, il s'en fit de mortels en exterminant ceux qui se disaient les derniers chevaliers du Temple et l'étaient en effet dans la mesure où ils détenaient leurs secrets et leurs archives. Ceux-là avaient des sympathies dans la noblesse.

— Poursuivez, baron ! répondit le roi, indécis.

— La chose n'a point été facile mais je sais à présent où se trouve la tanière de ce Von Ploetzen, en un hôtel particulier de la rue Garance : hauts murs et portes solides, garde nombreuse. Cependant, l'endroit n'est point imprenable. Il me serait facile de déguiser mes troupes de police en truands, de donner l'assaut et d'éliminer le Prussien.

Louis le Quatorzième s'approcha d'une des fenêtres de son cabinet et regarda les jardins : vent, pluie, neige, gel et bientôt, la famine. Il eut envie de fuir et de s'en aller aux armées, vers cet autre monde où la souffrance ne se farde point, apparaît pour ce qu'elle est et ne suscite nulle émeute. La guerre avait cet avantage pour elle : la clarté, une horreur tranquille.

D'une voix lasse, car il voyait déjà le défaut du plan de Mortefontaine, il demanda sans se retourner :

— Combien d'hommes vous faudrait-il ?

— Si nous voulons une certitude absolue de réussite, je dois mobiliser cent hommes des troupes de police.

Tournant toujours le dos en regardant la neige, le monarque questionna :

— Ne voyez-vous pas ce qui rend pareil projet impossible ?

— Si, Majesté, je crois savoir ce qui rend pareille entreprise délicate.

Tournant le dos au policier, le roi ne dissimula pas un bref sourire en notant que « projet » avait été remplacé par « entreprise » et « impossible » par « délicate ».

Il demanda :

— Eh bien?

— Trop de gens dans le secret, Sire.

Le roi hocha la tête, se retourna et vint s'asseoir en son confortable fauteuil. Il réfléchit un instant,

puis :

— Baron, vous en savez long sur le Conseil des Troubles. En ma conviction intime, je n'y suis absolument pas favorable car, triomphant, entre autres choses, il rognait mon pouvoir et bornerait mes ambitions. Mais il m'est difficile de le prendre de front puisque tous les monarques d'Europe, et plus loin encore, éprouvent une certaine faiblesse pour cette idée d'un monde dirigé par une dizaine d'hommes. À un niveau supérieur où vous n'avez jamais eu accès, je vous dirais ceci : le Conseil des Troubles vise à la souveraineté sur terre pour le bonheur de quelques rois et de puissants marchands, qui d'ailleurs finiraient par prendre la réalité du pouvoir. Pas trop de guerres mais bien choisies car, comme vous ne l'ignorez pas, les guerres sont des contre-feux aux révolutions. Plus de conflits de commerce mais partout des ententes, des prix fixés par complicité, des lois qui soient les mêmes sur toute la planète sans tenir compte des différences entre les peuples, un progrès freiné et contrôlé, encadré pour lâcher le minimum et empêcher une révolte générale des peuples. Il ne s'agit plus de projet pour un pays mais... Ah, il manque un mot à notre langue pour qualifier cela... Disons mondialité ou mondialisation, qu'importe. Qu'en pensez-vous ?

Mortefontaine réfléchit longuement avant de questionner en retour :

— Puis-je vraiment dire ma pensée, Sire?

— Cela est entre nous.

— Eh bien c'est là une façon de tirer le monde en arrière, me semble-t-il.

— Joliment dit! Mais cette infamie, comme bien des choses détestables, ne tardera point à se maquiller en grande avancée du progrès aussi ne puis-je sans masque en finir avec elle. Voyez-vous, bien qu'il existe depuis des siècles, le Conseil des Troubles a retrouvé une grande vigueur avec Von Ploetzen. Il mange à la table de tous les monarques, dont moi-même, il a voyagé fort loin jusqu'en Chine et en Inde, il a affiné les théories sur les échanges. S'il disparaissait, il faudrait du temps pour retrouver pareil travailleur et cerveau si supérieur.

— Il n'est qu'un homme, Majesté, et comme tous les hommes, il est mortel.

— Poursuivez!

— Majesté, s'il venait à disparaître, si quelque tragique accident arrachait le comte Heinrich von Ploetzen à la gratitude et la reconnaissance des peuples du monde...

— Pas d'ironie, baron! coupa le roi en réprimant un sourire.

— Eh bien, Majesté, le principal serait qu'en pareil cas on ne puisse trouver la main de l'État dont vous êtes le monarque.

— Vous y venez, baron, voilà, c'est cela ! Affinez encore !

— Il faudrait donc que des intérêts privés bien établis entrent en conflit avec Von Ploetzen.

— La chose est-elle possible ?

— Je le crois, Sire, en effet.

— Travaillez en ce sens. Autre chose : l'attaque du village de Montigny sera dénoncée comme l'entreprise des États en guerre contre la France à seule fin de tenter d'éliminer un des plus brillants généraux du royaume, le duc de Bamberg. Considérez que c'est notre version, faites-la répandre. Pour donner crédit à la chose, et pour être agréable au duc, un convoi partira demain avec maçons,

charpentiers et tous ces gens de métier afin de reconstruire les maisons détruites. Deux escadrons de gendarmes assureront la protection des lieux, mêlez-y quelques hommes de votre police.

Il se leva :

— Ne me décevez pas, baron !

\*\*\*

On allait d'horreur en horreur.

D'abord fut retrouvé le cadavre de Julie Hebecourt, pendue par les cheveux à une branche basse, le ventre si profondément ouvert que ses intestins s'étaient répandus sur le sol.

On retrouva peu près, sur la berge de la rivière, le corps du magister atteint de deux balles en pleine tête.

S'étant précipité chez Denis, le dragon sans visage, on le découvrit la main crispée sur son pistolet. Sur le sol, deux autres pistolets sentant encore la poudre firent comprendre qu'il s'était défendu avant de se suicider.

Un spectacle terrifiant attendait Bamberg et les siens au petit marché. C'est là qu'on retrouva ce qui restait des paysans capturés. On les avait enterrés vivants, ne laissant que la tête dépasser du sol. Puis, ignorant sans doute les hurlements de terreur, on avait passé la herse qui se trouvait encore, sanglante, à l'arrière d'un cheval. Bamberg, sans un mot, considéra longuement sur le sol les longues traînées de sang et de cervelle, les dents et même les yeux...

Plus loin on reconnut la tête du greffier que Florian avait déjà croisé en ville. Le corps, lui, avait été dépecé en quatre gros morceaux exposés en quatre directions au carrefour. Mais la tête, cependant, offrait un spectacle déconcertant :

— Que signifie cela? demanda Worden.

Un dragon d'un certain âge approcha. Il avait été marin en sa jeunesse et déclara :

— Je crois le savoir ayant vu pareille chose en Chine. Toutes les dix minutes, en d'abominables souffrances, on enfonce dans le visage une longue et fine écharde de bois et lorsque la tête ressemble à une pelote, on la coupe.

— Les Teutoniques sont de grands voyageurs! commenta sobrement Bamberg.

Enfin, le dernier corps fut retrouvé attaché au calvaire et les dragons, pourtant hommes de guerre, en eurent le coeur soulevé.

Le magistrat, car cela ne pouvait être que lui, sa robe gisant sur le sol, se trouvait nu et écorché vif, pelé comme une orange. La vue du visage, notamment, était atroce et sans doute voulue ainsi pour faire un exemple.

Brusquement, avec un râle très rauque, « la chose » morte tourna la tête vers les dragons et les yeux, intacts, imploraient : l'homme vivait encore, si l'on peut appeler cela vivre.

Bien qu'il eût sursauté comme les autres, Bamberg conserva son sang-froid. Il savait qu'on ne pouvait survivre ainsi mutilé mais que la mort pouvait mettre de longues heures avant la délivrance.

Il avait également compris la signification du regard implorant.

Il sortit son pistolet, visa la tempe et tira, au soulagement de tous.

Worden, le coeur au bord des lèvres, souffla à Bamberg :

— Il faudrait bien, tout de même, qu'ils payent pour leurs crimes.

Son cousin le général lui jeta un regard fulgurant :

— Oh mais fais-moi confiance, ils payeront, tous, et le prix fort !

L'actrice s'appelait Geneviève Fauvet qu'on eut tôt fait, dans Paris, d'appeler « la Fauvette ».

Assise devant la glace, elle se faisait coiffer par Marion de Neuville laquelle, déjà, l'avait soigneusement maquillée.

Au fond de la pièce se trouvait le marquis de Villeplane-Novelis lequel, de notoriété publique, était son amant.

Marion ne s'était jamais opposée à ce que « ces Messieurs » soient présents tandis qu'elle maquillait et coiffait ces dames. Elle exigeait simplement qu'ils se tinssent correctement. Au reste, à quoi bon interdire ? Elle détestait se montrer désagréable et, par ce canal, apprenait bien des choses sur la Cour, ce qui faisait passer le temps plus vite. En revanche, elle n'intervenait jamais dans ces conversations, s'étant fait une règle absolue de pareil comportement.

Sans y voir la moindre malice, le marquis de Villeplane-Novelis lança la conversation en un sens qui allait se trouver fort éprouvant pour la baronne :

— Connaissez-vous la marquise d'Ey?

La Fauvette pinça aussitôt les lèvres :

— On la dit très entreprenante, et assez belle.

— « Belle » ? Mais ainsi, ce mot n'a point de sens ! Elle est simplement la plus belle femme du royaume.

— Il en faut bien une, n'est-ce pas ? répondit la Fauvette qui dissimulait mal son agacement.

Satisfait, Villeplane-Novelis lança à dessein un long soupir, puis :

— Il est simplement impossible, et tous les gentilshommes sont d'accord sur ce point, de lui résister si d'aventure elle vous veut. Le nouvel ami du roi, ce duc de Bamberg, vient d'en faire l'expérience.

Marion suspendit ses gestes. À peine quelques secondes car la jeune femme possédait une telle volonté qu'elle parvint à surmonter ce qui lui sembla une affreuse nouvelle.

Heureuse de rendre au marquis la monnaie de sa pièce, la Fauvette adopta un ton de profonde admiration :

— Ah, vous parlez du duc de Bamberg?... On dit que son charme, moitié jeune homme, moitié guerrier d'expérience, est absolument irrésistible. De plus, il est duc et cela, ce n'est pas rien. Et qu'il serait simplement l'homme le plus courageux du royaume.

Villeplane-Novelis remua bruyamment sur sa chaise et répondit avec humeur :

— Qui l'a vu à l'oeuvre ?

— Peut-être ceux qui l'ont vu à l'oeuvre, comme vous dites, ne sont plus là pour en parler ?

Un silence assez long tomba sur la petite pièce puis, d'une toute autre voix, le marquis répondit :

— Allons, c'est vérité que son allure est plaisante en cela qu'il a parfois le regard glacé d'un terrible soldat puis les yeux candides d'un tout jeune homme, on vous a bien rapporté les choses sur ce point. Mais s'il est courageux, que pouvait-il faire contre une femme rouée telle que la marquise d'Ey qui sait tendre mille pièges?... Eh bien imaginez-vous que l'impossible est arrivé !

De nouveau, Marion suspendit un instant son geste tandis que la Fauvette, qui n'y tenait plus, supplia

presque :

— Oh, je vous en prie, marquis, dites-moi cela qui me fait mourir de curiosité !

Satisfait de son importance, Villeplane-Novelis reprit :

— Vous savez qu'à Versailles, les laquais sont dressés à écouter aux portes et un couple tel que Mme d'Ey et ce général dont tout le monde parle ne pouvait qu'attirer leur convoitise car les nouvelles, pour ces renards-là, sont de l'or.

— Eh bien, monsieur ? s'impacienta la Fauvette.

— J'y arrive. Les laquais, après entente, déléguèrent contre la cloison la meilleure oreille qui soit parmi eux et qui établit ceci que voilà. Le duc de Bamberg ploya tout d'abord sous l'assaut de la marquise mais ne capitula qu'après avoir opposé une farouche résistance.

Pour Marion de Neuville la situation était atroce : elle rêvait d'arracher au baron ce qu'il savait mais devait simuler un intérêt limité, ainsi que selon son habitude.

Le marquis, ignorant de cela, reprit sans se hâter :

— Étrange situation en vérité. Ils firent donc l'amour mais aussitôt le duc expliqua à la marquise, ivre de rage, que ce serait la dernière fois car il aimait ailleurs, et tendrement. Tout Versailles de s'interroger aussitôt pour savoir qui est ce grand amour secret du général.

Pour la troisième fois, les doigts de Marion se raidirent mais en cette occasion, elle tira légèrement les cheveux de la Fauvette qui protesta :

— Vous me faites mal, baronne.

— Pardonnez-moi, le froid a durci mes doigts qui n'ont plus grande souplesse, ce soir.

Puis, pensant à Tancrède, elle ajouta cette phrase qui était sienne, guindée et désarmante :

— Je suis terriblement désolée.

— Ce n'est pas grave ! répondit la Fauvette, touchée de tant d'égards.

Puis, au marquis :

— C'est une bien belle histoire que vous me contez là, marquis, mais allons, vous savez forcément, vous, qui est cette femme qui a ravi le coeur du duc de Bamberg?

— Hé, c'est que nul ne le sait! Et le duc a dû se rendre sur ses terres que les Autrichiens avaient attaquées en payant une troupe de coupe-jarrets. Mais déjà, toute la Cour supplie le roi d'intervenir pour que le duc présente celle qu'il aime.

— Et que dit le roi ?

— Le roi s'amuse beaucoup mais ne dit rien : il sourit. Vous le connaissez de réputation, c'est le plus curieux d'entre tous et il doit brûler de savoir.

La Fauvette, songeuse, répondit :

— Je me demande quelle femme a pu surpasser Mme d'Ey que vous disiez la plus belle du royaume ?

La baronne, pour sa part, se demanda si cette nuit, seule en son grand lit à écouter les plaintes déchirantes du vent, elle pleurerait la faiblesse passagère du duc ou se laisserait aller au plus grand bonheur car elle devinait qu'elle était celle qui avait « surpassé » la marquise d'Ey.



Au soir, un cheval-léger de l'armée royale traversa au grand galop le village de Montigny puis, sans que faiblisse jamais son allure, il atteignit le château de Bamberg où le duc le reçut aussitôt.

Cette fois, les nouvelles étaient bonnes : le roi prenait en charge la reconstruction du village et en faisait assurer la protection. Pour prix de tous ces bienfaits, il suffisait de prétendre que l'attaque du lieu était le fait des coalisés. L'officier fit comprendre adroitement, et avec intelligence, que cette version satisfaisait le roi et bien qu'il n'en perçût pas la raison, le général l'accepta sans avoir le mauvais goût de poser des questions.

Enfin, l'officier remit à Bamberg 10 000 livres de la part du roi aux oreilles duquel était sans doute parvenue la nouvelle du très grand dénuement du duc.

L'officier parti, Bamberg demeura troublé. Les choses allaient vite, et les bonnes nouvelles ne retranchaient rien aux horreurs de l'incursion des teutoniques. Mais ce flottement ne dura qu'un instant et, se reprenant, il fit abattre la totalité de la basse-cour sous le regard consterné de Marie-Thérèse. Quelques volailles allèrent à ses dragons qui dînaient en la salle d'armes, le reste fut offert à la population du village : avec l'argent du roi, il serait aisé de reconstituer un florissant poulailler.

Pour sa part, Bamberg soupa à la cuisine avec Hugo, Clément et Marie-Thérèse qui, toujours coquette en ces circonstances, fit mille difficultés si bien que lassé, le duc la prit en ses bras et l'installa à la place d'honneur tandis que ses compagnons doraient les poulets en la grande cheminée.

Bamberg ne manqua pas de porter une écuelle de lait aux hérissons Eugène et Louise puis, ôtant son beau chapeau à plumes, salua d'un geste large dame Iseult, la chouette, qui répondit d'un cri bref et morose car, depuis la tombée de la nuit, le temps tournait à la tempête.

En effet, il soufflait depuis plus d'une heure un vent de nord-nord-est terriblement glacé et la neige commençait à tomber en abondance.

Lorsque les poulets furent sur la table, livrés au couteau habile du duc, Worden courut à la cuisine pour en ramener des petits pois au lard tandis que La Mothe-Sislées ranimait les braises et entreprenait un grand feu de grosses bûches de pommier craquantes et odoriférantes.

Tout cela achevé, les trois officiers claquèrent des talons en saluant Marie-Thérèse puis on s'installa à table et le duc, mains jointes, lança d'un air de faux dévot :

— Seigneur, vous qui n'avez jamais daigné prouver votre existence, attestez de celle-ci en faisant cesser les guerres, la misère et les maladies. Amen !

Et comme ici seule Marie-Thérèse possédait de la religion - mais sans excès -, elle protesta pour la forme :

— Monseigneur parle comme un mécréant.

— Que je suis quand Dieu qui est catholique, lui, du moins on l'espère, n'était point là tandis que les teutoniques massacraient de pauvres gens de notre village.

S'en voulant presque aussitôt de son ton un peu vif, Bamberg fit main basse sur les bouteilles de vin cacheté qu'il avait préparées à l'avance. Il s'agissait là des meilleures bouteilles de bordeaux du château et l'on y fit grandement honneur, même le général pourtant connu tel un éternel buveur d'eau.

Worden, une cuisse de poulet à la main, regarda le plafond avec extase :

— Hier, nous n'avons pas pu souper avec les gens de police, nous avons eu froid, tout était compté...

Aujourd'hui, tandis que dehors il n'est que vent glacé et neige, nous faisons un festin de roi et dormirons bien au chaud entre des draps blancs. Foutre-Dieu, que la vie est belle, et incertaine comme la fidélité d'une femme !

— Et que dire des hommes ! protesta Marie-Thérèse.

— Elle a mille fois raison ! lança Bamberg d'un air sombre, ayant quelques motifs pour cela.

Mais cette ombre fut très passagère car Bamberg regarda ses amis et celle qui remplaça sa mère avec un réel agrément. Ainsi était sa nature : son bonheur venait du bonheur des autres, et plus encore lorsqu'il en était la cause directe. Certes, chez lui la joie n'étouffait pas la conscience et le souvenir des victimes des teutoniques demeurait très présent. Mais en cet instant, il n'était pas loin de comparer l'homme, et la femme, à une forteresse assiégée. En ce cas, on se défend de l'ennemi par des tirs d'artillerie ou des feux de salve; en l'exemple de l'homme on fait appel aux forces de la vie pour obliger le malheur à lever le siège et à battre en retraite.

Cette réaction de sauvegarde ne cessait pas de l'étonner et de l'émerveiller tout à la fois : traqué par le malheur, l'homme sait d'instinct où se trouve le contre-poison et ce remède, le bonheur, indique clairement pour les siècles à venir la voie à suivre.

De la salle d'armes arrivaient les voix joyeuses des dragons qui se trouvaient à la fête.

À table, Marie-Thérèse qui ne dédaignait jamais un verre de bon vin somnolait et les trois hommes décidèrent de la mettre au lit.

Bientôt, la prenant une nouvelle fois en ses bras comme elle l'avait si souvent tenu lorsqu'il était enfant, le général monta la vieille femme dans sa chambre tandis que Clément passait la bassinoire dans les draps et qu'Hugo ajoutait des bûches en la cheminée.

D'une voix mal assurée, Marie-Thérèse protesta qu'elle n'avait point à être mise au lit et bordée par des gentilshommes mais dès qu'on lui remonta le drap jusqu'au menton, des ronflements sonores l'emportèrent.

Redescendus, les officiers décidèrent de boire une dernière bouteille tandis que Scrub traînait vers la cheminée un ventre inhabituellement arrondi en raison de la chair de poulet.

En moins de dix minutes, le regard un peu perdu, Bamberg révéla à ses amis l'existence de la baronne Marion de Neuville, expliqua comment il pensait l'avoir trahie avec Mme d'Ey et s'ouvrit à eux de son projet de tout révéler à celle qu'il aimait.

Les deux officiers protestèrent aussitôt, Clément le tout premier, et avec quelle véhémence :

— Jamais!... Morbleu: jamais!... N'avoue jamais de ton plein gré. Et confronté à l'évidence, nie ! Dis que le ciel est bleu même si tous le voient noir !

Hugo partageait cet avis mais l'exprima avec davantage de modération :

— Même si elle t'en est reconnaissante sur l'instant, et même en toute bonne foi et sans calcul, il n'est pas impossible qu'un jour, dans un instant de colère, elle ne te le reproche. Ne regretteras-tu pas alors ta franchise passée ?

\*\*\*

Allongé tout habillé sur son lit, pas même débotté, Bamberg se sentait très seul au monde. Ses deux

meilleurs amis ne le comprenaient pas. Mais doit-on attendre de ses amis, et pareillement de la femme qu'on aime, qu'elle partage vos avis en toute chose ?

Bamberg soupira, se leva, tira à demi les rideaux, ôta ses bottes puis se déshabilla. Il souffla la bougie et se coucha entre les draps froids.

Il croisa les mains derrière la nuque puis songea qu'il partirait tôt le lendemain pour Versailles. Il ne voyait pas comment il pouvait éviter d'aller remercier le roi de ses bontés.

Ceci fait, il partirait pour la terrible guerre des Flandres mais n'étant point certain d'en revenir vivant, il songea que sauf à abdiquer sa qualité de gentilhomme, il se devait d'aller rencontrer Marion de Neuville qu'il avait si honteusement trahie.

— Trahie ? répéta-t-il en la chambre éclairée par la lueur de la lune et celle des braises.

Il se reprocha ce court instant de faiblesse. Certes, un lâche eût été fondé à se dissimuler derrière le fait qu'entre eux n'existait point de relation charnelle, ni donc de couple établi.

Mais, il le savait, leurs regards valaient davantage et un instant l'envahit une folle envie de la serrer en ses bras.

Pour l'éternité.

Il la regardait avec une curiosité amusée. Piquante, elle l'avait attiré dès le premier regard lorsqu'il la croisa faubourg Saint-Victor. Vive et belotte<sup>1</sup>, il semblait difficile de ne la point remarquer. De son côté, la jeune femme prénommée Catherine ne parut point insensible à son charme. Il en fut tant ainsi en cette bonne attirance de part et d'autre qu'une heure plus tard, il s'était retrouvé dans le lit de la jeune femme demeurant rue des Vieilles-Audriettes, en le quartier du Marais.

Il l'observait tandis que nue, s'étant levée un instant pour boire un verre d'eau, elle offrait sans déplaisir son corps au regard de son amant. Ce corps qui justement lui plaisait par un détail que l'homme avait rencontré assez peu souvente fois en sa vie amoureuse : un petit torse, une taille minuscule mais une très forte poitrine. Sans qu'il en connaisse la raison, ce contraste le ravissait.

Il songea que tant qu'il séjournerait à Paris, il se ferait un plaisir de conserver cette maîtresse peu exigeante et de bon caractère qu'entretenait un riche marchand de grains du quartier.

N'ayant point de préjugés sur ce chapitre, il lui était indifférent de partager une femme avec un autre homme, attitude qui se trouvait renforcée par le fait qu'il ne croyait point, qu'il n'avait jamais cru en l'amour.

Catherine revint vers le lit et y sauta en poussant un petit cri qu'il trouva aussi ridicule que déplacé mais au fond très charmant. Il appréciait que les êtres, d'eux-mêmes, se mettent en des situations où il pouvait les mépriser sans le leur dire. Ainsi pensait-il les contrôler, les dominer, les survoler.

Allongé aux côtés de la jeune femme, il posa une main distraite sur un de ses seins puis, se redressant légèrement, sur les deux, tour à tour, son désir se trouvant rallumé.

Il n'y résista pas et lui fit une seconde fois l'amour. Il allait en elle lentement, profondément puis, lorsqu'il la sentit palpitante, il imprima à sa manière un caractère presque brutal qui arracha un cri de plaisir à la jeune femme.

Satisfait, il attendit un petit moment avant de s'allonger près d'elle. Reprenant son souffle, elle lui murmura :

— Où as-tu appris à si bien foutre les femmes ?

Il sourit en répondant :

— Il faut parfois oublier d'où l'on tient ses connaissances.

Il songea au prêtre qui fut son précepteur et se servit de lui comme s'il fût une fille. Cet homme d'Église s'y connaissait en jeunes garçons et en sodomie...

— Tu caches quelque chose dont tu n'es pas fier car les hommes aiment à se vanter de leurs maîtresses passées.

Il fut désagréablement surpris de la perspicacité de Catherine, qu'il avait imaginée plus fruste.

Ah, décidément les gens semblaient souvent, trop souvent à son goût, prendre plaisir à tout gâcher en cédant à leur maudite curiosité.

— Quel jour es-tu née ? demanda-t-il.

— Un mardi 25 août, jour de la Saint-Louis et fête des Rois.

— Souhaites-tu vivre encore pour le prochain 25 août?

— Mais...

— Alors ne me questionne point.

Elle se tut un instant, étonnée, puis se redressant sur un coude, elle dit d'un ton où perçait l'amusement :

— Je n'ai point besoin de te questionner pour savoir que sous ta belle perruque blonde à frimas tu es roux comme les poils de ton corps.

Il ferma un instant les yeux en songeant « Dommage, elle était plaisante compagne au lit ». Il sourit en retour, faussement, mais à la perfection :

— C'est pourtant vrai.

— Et tu n'es point horloger.

— Eh bien non.

— Et je ne pense pas que tu t'appelles Sébastien Roch.

— C'est pourtant vrai.

— Quel est ton nom?

— Augustin de Nestoc. On me connaît aussi sous le nom le Feu Follet.

— Le Feu Follet, c'est étrange. Mais j'y pense : Augustin de Nestoc, tu es noble ?

— Il semblerait.

— Quel est ton titre ?

— Baron.

— Que ne le disais-tu ?

— Je craignais de t'impressionner.

Heureuse, elle se rejeta en arrière, jambes en l'air, passant ses mains sous sa nuque :

— Voilà que je me fais foutre par un baron !

Discrètement, la main de Nestoc fouilla ses vêtements posés sur le sol, à ses côtés. Dans une poche de gilet, il trouva un petit couteau de sa confection, singulier en cela que le manche se repliait. Il l'ouvrit doucement et, l'ayant bien en main, il se tourna vers sa compagne épanouie à laquelle il sourit :

— Eh bien, es-tu heureuse ?

— Oui.

— Tant mieux car c'est une noble coquetterie que de quitter ce monde en souriant.

Son geste fut si vif que la jeune femme ne le vit point distinctement. Elle s'étonna juste d'une douleur à la gorge et d'un liquide chaud qui se répandait à flots sur l'opulente poitrine dont elle était si fière...

\*

Le général duc de Bamberg, ses deux amis et les dragons qui les suivaient étaient enfin sortis de la

région du Maine si grandement enneigée.

Il tombait une pluie glacée qui traversait les vêtements et donnait l'impression de pénétrer jusqu'aux os.

Pourtant, et quoiqu'on ait hâte de se réfugier devant la cheminée de quelque accueillante auberge, sous ce froid accablant, on ménageait les chevaux. En effet, les malheureuses bêtes ayant dû avancer avec de la neige jusqu'au-dessus des jarrets, on devinait leurs pattes lourdes et fatiguées; et encore s'agissait-il de chevaux de guerre car un cheval de parade se fût depuis longtemps déjà couché sur le flanc pour se laisser mourir.

Au milieu de l'après-midi, tandis que la pluie avait cessé mais qu'un fort vent de nord-ouest se levait, Bamberg et ses compagnons virent poindre un cavalier à l'horizon.

Celui-ci se rapprochant, on reconnut avec perplexité l'uniforme du Maine-Dragons. Enfin, lorsqu'il les eut rejoints, le très jeune cavalier se présenta :

— Vicomte Antoine du Plessis-Quenouille, mon général.

Si celui-ci et ses amis officiers se sentaient tenus à une certaine réserve, il n'en fut pas de même des dragons de l'escorte qui partirent à rire, une voix souhaitant même la bienvenue au « dragon Quenouille », précisant pourtant qu'il n'était « nulle femme à foutre dans les environs »<sup>2</sup>.

Parvenu à conserver son sérieux, Bamberg s'enquit aussitôt :

— Vicomte Plessis-Quenouille, êtes-vous porteur de quelque dépêche ?

— En vérité non, monsieur le général. Mais j'ai appris que vous avez perdu votre cornette en Flandres et m'offre à le remplacer, m'étant engagé au Maine-Dragons voici deux jours, lors de mes dix-sept ans, et venant vous joindre à francs étriers.

Le cornette, ou porte-étendard en les troupes de cavalerie, n'était point indispensable à une troupe telle que les Opérations Spéciales mais la soif de servir du jeune homme émut Bamberg qui remarqua pour la forme :

— Monsieur, vous ne vous conformez point aux usages en venant à moi de cette façon car ce faisant, vous brûlez la politesse à d'autres candidats. Il eût fallu...

Worden le coupa :

— Ah ça, mon cousin, ne dit-on point : « Encore fallusse-t-il que le cornette Quenouille » ?

Cette nouvelle feinte rapprochant « Quenouille » de « phallus », mais cette fois dans l'ordre de ce qui sonne à l'oreille et non de l'analogie de pensées, déclencha un nouvel accès d'hilarité chez les dragons.

Bamberg craignait de voir le jeune vicomte de dix-sept ans fondre en larmes. Il n'en fut rien, et tout au contraire : son teint vira au rouge quand ses yeux jetaient des éclairs et il lança, d'une voix tremblante de colère :

Oui, je suis du Plessis-Quenouille,  
Nous combattîmes à Azincourt,  
Vos arguments, messieurs, sont un peu courts,  
Car la quenouille est flanquée de couilles !

Après un instant de stupeur générale, Bamberg lança d'une voix joyeuse :

— Ah, moi je le prends ! Cornette Quenouille, vous êtes des nôtres !

Un vieux dragon lui tendit son prestigieux brassard jaune marqué en rouge de la hache et du sabre croisés.

Sur les rudes visages des dragons, parfois couturés de cicatrices, le très jeune vicomte remarqua une telle sympathie qu'il se sentit, en effet, de l'escadron des Opérations Spéciales, le club le plus fermé de toute l'impressionnante armée royale.

<sup>1</sup> Belle.

<sup>2</sup> Dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la quenouille, par sa forme qui rappelait un membre viril, fut comparée à un phallus.

— Je crois savoir et m'en vais vérifier : je vérifie toujours !

— C'est là une de vos nombreuses qualités ! répondit le marquis de Pontecorvo, homme de confiance du pape pour les missions délicates.

Le policier d'élite, Robert de Mortefontaine, qui ne devait de comptes qu'au roi, ne répondit pas.

Les deux hommes s'admiraient en leur difficile métier, marquant tour à tour des points sans qu'il fût nécessaire de le souligner par des paroles. Ainsi, bien que sa cachette fût excellente, Pontecorvo venait d'être distingué par Mortefontaine, la preuve en était sa présence en ces lieux.

On se trouvait en un petit coin aménagé en chambre de la sacristie d'une minuscule église, située juste hors les murs de Paris, à deux pas de l'hospice de la Charité et de l'abbaye Saint-Germain. Pour découvrir pareille cachette, il fallait d'exceptionnels dons de policier.

Mortefontaine soupira :

— Vos espions ont dû vous l'apprendre : le Feu Follet rôde en tous les endroits où fut le duc de Bamberg et seule la maison d'Auteuil, où vit Mlle de Neuville, semble lui avoir échappé.

On entendit les douze coups de midi et, après le dernier, Pontecorvo répondit :

— Je suis arrivé à une conclusion qui doit aussi être vôtre : le Feu Follet cherche le duc de Bamberg pour le tuer.

— En effet.

— Mais sans doute possédez-vous quelque avance sur moi car j'ignore, ou soupçonne très vaguement, la raison de ce projet.

— Il semble que le motif soit la brève aventure entre le duc et la marquise d'Ey dont le protecteur Tuboeuf, riche financier, est fort jaloux. Le duc ayant signifié son congé à la belle marquise, il est probable que celle-ci ne fit rien pour retenir la main vengeresse de son amant officiel, poussant plutôt à cette manoeuvre. Nous tenons en nos geôles un homme qui fut sans doute l'intermédiaire entre Tuboeuf et le Feu Follet. C'est un gaillard des plus coriaces mais bien entendu, il parlera.

— Je n'en doute pas ! répondit Pontecorvo avec un fin sourire.

\*\*\*

Au même instant, fatigués et boueux, Bamberg et les siens arrivaient aux grandes écuries de Versailles où cantonnaient toujours la centaine de dragons des Opérations Spéciales.

Ils n'y étaient pas depuis cinq minutes qu'un homme empanaché et richement vêtu, précédé d'un laquais tout de morgue mais très chamarré, se présenta. Des explications mal audibles du prétentieux laquais qui parlait en tordant la bouche qu'il avait semblable à un cul de musaraigne, il ressortait, semble-t-il, que l'empanaché était grand chambellan, en charge du lourd protocole.

Contrairement au chamarré, l'empanaché cherchait sans doute la diction la plus parfaite et pour ce faire, entre chaque phrase, il tirait une langue longue d'un pouce, telle une vipère hors son repaire, et la chose intriguait fort les rudes dragons qui ne rêvaient que de la saisir au vol lors de ses rapides



apparitions.

Le chambellan, croyant qu'on l'admirait en voyant un cercle s'élargir autour de lui, s'approcha davantage en frétilant un peu de l'arrière-train et expliqua :

— Sa Majesté recevant l'ambassadeur de Turquie, à titre amical, souhaite votre présence. Elle insiste pour que vous soyez accompagné d'une certaine dame.

Se sentant brusquement traqué, et cherchant à gagner du temps, Bamberg esquissa une pauvre manoeuvre :

— Une certaine dame ?

Le grand chambellan le balaya d'un regard fatigué avant d'observer avec intérêt un sous-officier de dragons à belles moustaches blondes, le front barré d'une balafre, puis il expliqua :

— Monsieur le duc, je peux comprendre votre discrétion, qui est d'un gentilhomme, mais je vous le dis avec une bienveillante franchise : on ne peut un seul instant envisager de se dérober au désir du roi qui est de connaître cette jeune dame.

— Très bien, monsieur, ainsi en sera-t-il fait! répondit sèchement Bamberg en se demandant. non sans angoisse de quelle façon il allait s'y prendre.

\*

En son sobre hôtel particulier hérissé de pièges et de multiples défenses, Heinrich von Ploetzen regarda avec intérêt les trois petits singes qu'on lui présentait.

Sans que la chose l'amusât, mettant au contraire en ses gestes le plus grand sérieux, il agaça d'abord les singes avec un cierge, les brûlant cruellement. Puis, saisissant une longue dague effilée, il leur creva les yeux.

Les cris de douleur des petits animaux ne l'émurent pas.

Passant à l'étape suivante, il saisit un fort coutelas et, en trois gestes rapides et d'une grande précision, il décalotta le haut du crâne des malheureuses bêtes et considéra avec curiosité les cerveaux des singes qui vivaient encore.

Il fut très satisfait : agacement, contrariété et douleur leur avaient fait monter le sang à la tête.

Il saisit la cuillère d'argent que lui tendait Hofflingen et la plongeait tour à tour en ces trois cerveaux vivants, provoquant d'affreux cris de douleur lesquels, une fois encore, le laissèrent de marbre.

Hofflingen regardait son maître qui mangeait avec lenteur au milieu des hurlements.

L'officier manchot se trouvait en grande perplexité. Tout d'abord, le Grand Maître des Teutoniques ayant relevé son voile, il observait ce visage qu'il était seul à connaître.

Aujourd'hui, il ne ressentait plus rien.

Mangeant avec délices, Von Ploetzen perdait un peu de sa superbe, d'autant qu'un petit dépôt de cervelle se trouvait au coin de ses lèvres rongées.

En outre, Hofflingen était agacé par la sophistication de ces mets, longue liturgie qui consistait à ne manger la cervelle que sur des bêtes vivantes et uniquement lorsque le cerveau est gorgé de sang.

Hofflingen admettait mieux la première manière de son maître, à l'époque où il ne manifestait aucune gourmandise.

Il observa une des pattes toute crispée d'un des petits singes qui venait enfin de mourir. Sans doute l'officier manchot eût-il préféré rendre l'âme que de confesser cela, mais il éprouvait une sorte de... compassion, oui, de la compassion pour les trois petites créatures expirant au milieu de si affreux supplices.

Von Ploetzen réajusta son voile et jeta les cadavres des singes sur le sol où ils roulèrent telles des petites poupées brisées puis, s'étant essuyé la bouche avec un linge immaculé :

— Cette affaire Bamberg traîne en longueur, Ulrich ! Nous eussions été mieux inspirés en ne perdant point de temps à nous ressaisir afin de le surprendre lorsqu'il revenait du Maine. À présent, le voilà à Versailles. Et demain, à la guerre.

Il se leva, la colère le prenant d'un coup et Hofflingen, s'étonnant de pensées marquées d'un tel irrespect, se dit que si l'on découpait en cet instant la calotte crânienne du Grand Maître, on y verrait du sang : mais qui voudrait manger la cervelle d'un fou ?

« Fou. »

Le mot qu'il cherchait depuis des mois lui était enfin venu. Il prit peur en cela qu'il s'effrayait de lui-même, et plus encore de trahir un jour ses pensées. En outre, il s'imaginait servir des années encore pareil seigneur alors même qu'il possédait assez d'or pour se retirer à proximité de Berlin, acheter une maison, prendre épouse...

Von Ploetzen allait de long en large, mains derrière le dos. Le souffle de ses paroles soulevait par instant le voile de gaze de soie noire qui masquait son visage.

Il donna un violent coup de botte dans le cadavre d'un des petits singes et reprit :

— En raison de son lien avec l'Atlantide, cet homme est un défi permanent au Conseil des Troubles : à part une dizaine d'élus, les hommes devront être tous absolument semblables, tous soumis, tous esclaves ! Il n'est sans doute pas incorrect de songer que l'Atlantide, avant que d'être engloutie dans l'océan furieux, fut le plus puissant empire de tous les temps mais de cette défunte grandeur ne subsiste que ce Bamberg dont on peut espérer qu'en lui, par les mariages, le sang des Atlantes fut abâtardi !

Hofflingen, qui s'ennuyait, crut bon de marquer sa bonne assiduité et son intérêt par une remarque qu'il pensa judicieuse :

— Sans doute, mais Votre Seigneurie ne peut oublier qu'il y voit la nuit, entend comme nul autre, guérit de ses blessures en un temps stupéfiant et, dit-on, est insensible au feu.

Heureux de ne plus avoir le sentiment de parler seul, Von Ploetzen s'efforça de prendre ces remarques en considération. Il se baissa, ramassa un cadavre de singe et le jeta aux flammes, écoutant le corps qui grésillait comme pour bien se prouver qu'il est dans la nature des choses que la chair brûle.

Il se retourna vivement :

— Diable, c'est pourtant vrai, le mélange des sangs n'est pas parvenu à altérer tous ses pouvoirs... Peut-être cet étrange faisceau de lumière venant de l'objet volant et qui baigna un instant son ancêtre le Grand Amiral de la flotte de guerre atlante est-il à l'origine de ses pouvoirs exceptionnels ? Ah, comme il eût été passionnant d'étudier un tel homme, de le faire reproduire sous notre contrôle, de créer une nouvelle race à souches d'Atlantes et de Prussiens...

« Pour en faire des machines à tuer? » songea Hofflingen dont les pensées vagabondaient encore du côté de l'irrespect.

Il se jura de se reprendre en main, se souvenant de deux hommes qui avaient trahi le Grand Maître.

Celui-ci leur avait d'abord fait clouer la langue, puis on les déchira avec des tenailles ardentes avant de leur crever les yeux et de les jeter en une fosse profonde où, poussés par la faim, ils s'étaient entre-dévorés.

Von Ploetzen considéra un instant le cadavre calciné du petit singe dont on distinguait encore la forme sur les bûches puis, d'un ton vif :

— Bamberg ira à la guerre au milieu de son escadron des Opérations Spéciales, les meilleures troupes du monde et là, nous ne pourrons l'atteindre. Aussi, nous allons passer du côté des coalisés. L'accueil y sera meilleur que chez Louis le Quatorzième et qui sait si une occasion ne se présentera pas... Où qu'il aille, il faut qu'il nous trouve.

— Certainement, Votre Seigneurie.

— Hofflingen, ce sera lui ou moi et jusqu'ici, je n'ai jamais perdu !

Marion de Neuville n'avait pas ouvert la bouche depuis le départ de la petite maison d'Auteuil et déjà, on approchait de Versailles.

Il en résultait un silence éprouvant, surtout pour Bamberg en grand uniforme, décorations sur la poitrine et panache au chapeau.

Il l'était venu chercher en un splendide carrosse, mis à la disposition du duc par le roi lui-même. Surpris, Bamberg avait trouvé la jeune femme assez froide. Elle avait écouté les termes de la royale invitation puis, interrompant le duc qui semblait vouloir lui dire autre chose, elle était montée à l'étage, y demeurant assez longuement.

Il fut ébloui lorsqu'elle redescendit. La coiffure était assez audacieuse, la belle chevelure brune dégageant le front pour se trouver assez relevée, sans perruque ni postiche. La robe verte et blanche, en très belle harmonie, tombait sans un pli et, bien qu'on eût légitimement pu la croire sortant des mains de ceux qui habillent les grandes dames de la Cour, Bamberg, ému, acquit la certitude que cette splendeur était l'oeuvre de la seule baronne.

Il balbutia :

— Vous êtes en grande beauté, madame.

— Merci monsieur ! répondit-elle avec une réserve très marquée.

Ce ton n'inclinait guère aux confidences, et moins encore à la confession en forme de mea culpa que le général envisageait.

Il décida cependant, non sans courage, de ne pas différer l'aveu qu'il voulait faire :

— Madame, même si je l'ignorais jusqu'ici, il est des choses qui parfois se produisent eu égard à des forces qu'on ne contrôle point mais qui vous laissent un goût de honte et d'amertume.

— En ce cas, ne les dites point !

Il allait protester, non sans véhémence, lorsque la jeune femme ajouta d'un ton cassant :

— Eh bien, partons-nous ?

Depuis, ils n'avaient plus échangé une parole.

Bamberg, qui croyait presque impossible que Marion puisse être informée de sa brève aventure avec Mme d'Ey, échafaudait de multiples hypothèses en considérant le paysage d'un regard morne. Un temps sec mais glacé présidait à tout cela comme pour ajouter, alors qu'il n'en était nul besoin, une note maussade au tableau.

De son côté, Marion dissimulait parfaitement ses sentiments selon le principe de la neige et du feu car il n'existait pas la moindre correspondance entre sa froide apparence et le feu intérieur qui l'habitait.

Ainsi, il avait voulu lui dire son aventure avec Mme d'Ey et de cela, elle ne doutait pas un instant. Alors, pourquoi se montrait-elle si dure ? Ce problème l'occupait tout entière. En effet, elle n'ignorait pas que le laissant s'expliquer, elle le libérerait en partie de sa culpabilité. Pareillement, elle savait qu'il n'avait au fond pas de comptes à lui rendre : ils n'étaient ni mariés, ni amants. Elle convenait même que son désir de s'expliquer relevait de quelque chose de très loyal, qui lui ressemblait.

Pourtant, refusant ses explications, elle prenait le pas sur lui, installait entre eux un rapport dominé

par la force. Rien là, s'avoua-t-elle, qui fût très noble.

L'idée lui vint alors que peut-être, en toute injustice, elle lui faisait payer sa haute aristocratie, son titre de duc, sa gloire qui faisait se pâmer, à en croire les actrices, tant de jolies dames de la Cour, son grade de général à pas même trente ans, ses hautes décorations, l'amicale estime en laquelle le tenait le roi... Mais en quoi était-il responsable de tout cela, dû au hasard de la naissance ou au courage qu'il déployait à la guerre ?

Elle convint de sa faute, sans savoir comment y remédier, à l'instant où Bamberg remarquait d'une voix triste :

— Nous arrivons, madame !

Alors, sans réfléchir, elle répondit :

— J'ai été injuste envers vous. J'ai appris au théâtre votre aventure avec Mme d'Ey, et que vous renonciez à elle. J'en fus jalouse et la raison en est que j'ai pensé... Mme d'Ey, d'ancienne noblesse, vous convient mieux que moi.

— N'est-ce pas à moi d'en juger? dit-il en souriant si gentiment qu'elle en fut profondément émue.

Puis, haussant les épaules, il ajouta :

— Il n'y eut que deux fois. La première, j'arrivais de la guerre, du froid et de la violence, la marquise s'offrit... La seconde, je venais de quitter la femme que j'aime, cela m'avait brisé le coeur, la solitude m'était insupportable et la marquise m'attendait. J'avoue, madame, que j'ai peu d'expérience des femmes, très peu.

Marion tenta de parler d'une voix calme :

— La femme que vous aimez devrait pouvoir comprendre ce que vous dites si simplement.

Elle s'interrompit lorsqu'un laquais ouvrit la portière du carrosse et le couple descendit, captant tous les regards.

Ils avançaient vers le château lorsqu'ils aperçurent un groupe de courtisanes et de courtisans qui s'amusaient avec un pauvre chien.

S'approchant, ils entendirent un homme souffler à la femme qui l'accompagnait :

— Ce baron de Golde-Marre de la Pleyel passe sa vie à bouffonner ! Il a acheté ce chien à un bateleur et voyez la représentation qu'il donne !

Harangué par un homme gras, blême, malsain, les mèches noires collées au front, le chien venait de danser sur les pattes arrière lorsque de Golde-Marre de la Pleyel lui lança :

— Bougie!

Le vieux chien se tint alors sur les pattes de devant et le baron, après l'avoir allumée, lui enfourna une bougie en le cul en lui faisant signe d'avancer, ce qui n'est point chose facile.

Bamberg fut bouleversé par ce spectacle. Si grande était sa colère qu'il ne remarqua pas la main de Marion qui lui avait saisi l'avant-bras. Même Scrub, ce qui était très inhabituel, se détourna.

Pendant ce temps, l'odieux de Golde-Marre de la Pleyel expliquait :

— Remarquez comme il avance bien avec sa bougie en le fondement!... Quand je rentre tard, c'est ainsi que je me fais éclairer.

On l'applaudit, mais pas assez pour couvrir la voix de Bamberg :

— Ce qu'un chien fait, un homme doit pouvoir s'en acquitter, n'est-ce pas ?

— Sans doute ! répondit l'autre, imprudemment.

— Voyons cela : à quatre pattes, monsieur ! dit-il en sortant son sabre de son fourreau.

— Mais... Je ne souhaite pas me battre !

— Je l'aurais parié ! répondit le général qui arracha la bougie du cul du chien et la planta en la bouche du baron de Golde-Marre de la Pleyel en précisant :

— Allons, ouvrez plus grand votre bec.

L'autre, assez veule, avala à demi la bougie.

— Est-elle à votre goût, monsieur, bien parfumée au cul de votre chien ?

— Hum-hum ! grogna de Golde-Marre de la Pleyel qui, la bouche pleine, ne pouvait parler mais feignait d'apprécier le parfum si particulier de la bougie.

Alors, s'approchant et parlant bas, ne sachant point qu'il était cependant entendu de Marion de Neuville, Bamberg souffla :

— Que j'apprenne que tu fis le moindre mal à ce chien et morbleu ce n'est pas une bougie mais mon sabre que je t'enfonce dans le cul, et jusqu'à la garde !

De Golde-Marre de la Pleyel, plus livide que jamais, balbutia :

— Vos désirs sont des ordres, monsieur.

— Non, Golde-Marre, mes ordres sont mon désir !

Le couple s'éloigna et, la colère retombant, une certaine gêne s'empara de Bamberg :

— Madame, je suis terriblement désolé... Je ne voulais pas vous imposer cet éclat mais ceci était si cruel et ce pauvre chien si vieux, si triste, le regard si malheureux, si démuné...

« Toi, mon bel amour, tu ne me déçois jamais ! » songea-t-elle en répondant :

— Ne l'eussiez-vous point fait, je lui arrachais les yeux !

Il tourna la tête vers elle et ils échangèrent un regard d'abord surpris puis moitié de connivence, moitié fort tendre, sachant qu'ils s'étaient retrouvés tels qu'avant l'épisode impliquant la marquise d'Ey.

Cependant, la joie de Marion fut de courte durée voyant surgir Charles de Lagès-Montry et trois autres mousquetaires qui leur barrèrent le chemin, à l'étonnement de Bamberg lequel, jusqu'à cet instant, ne connaissait pas même l'existence du comte commandant les mousquetaires de la Maison du roi.

Lagès-Montry ôta son gant blanc et souffleta Bamberg, tel qu'à la Cour on insulte pour provoquer un duel.

Cependant, gisait en cela un profond malentendu car Bamberg ne connaissait point les usages des courtisans, ayant passé presque dix ans à la guerre. Certes, il y connut des duels au reste toujours victorieux avec des officiers anglais, bavarois, hollandais, brandebourgeois, suédois, autrichiens, espagnols. Mais cela était plutôt à l'honneur de ces officiers étrangers. En effet, avant que n'existent les Opérations Spéciales et lorsque le Maine-Dragons s'usait contre des unités ennemies, que de part et d'autre on tuait bien du monde pour la possession d'une redoute effondrée ou d'un château en ruine, il arrivait que les deux commandants ennemis, pour préserver des vies, s'en remettent à un duel de chefs, le gagnant investissant la place disputée.

Assauts violents devant les troupes des deux pays, science du combat de terrain, ruses, il n'empêche, cette communion de vue concernant la fin d'inutiles massacres créait une telle complicité que si l'on se blessait, on ne se tuait jamais.

Ces duels en la boue glissante, les terrains bouleversés par l'artillerie, les cadavres pourris dont les cages thoraciques craquaient sinistrement lorsqu'on posait le pied dessus faute de l'avoir vu demi-enterré... On était fort loin des duels à gants de velours ou mouchoirs de soie de Versailles si bien que ne comprenant rien au geste de Charles de Lagès-Montry, sinon qu'il fût hostile, Bamberg envoya un formidable coup de poing en la mâchoire du général de mousquetaires, lui brisant deux dents en grognant :

— Je n'aime point qu'on me chatouille le museau, fût-ce avec un gant. Dites-le à ce magot<sup>1</sup> lorsqu'il retrouvera ses esprits.

L'éclatante et émouvante bonne foi de Bamberg ne souffrait pas le moindre doute et le parti de mousquetaires, ami du général évanoui, se partageait entre gêne et regards amusés. On lui expliqua donc cet usage pour lui nouveau tandis que l'entraînant à l'écart, la baronne de Neuville informait le duc des entreprises de Lagès-Montry qui seules expliquaient son agressivité.

Les choses s'arrangeant ainsi, on convint que le duel aurait lieu à neuf heures du soir, en les grandes écuries tenues par ceux des Opérations Spéciales, ce qui garantissait contre toute intervention des gens de police.

Se retrouvant seul avec la baronne, Bamberg, un peu honteux de ce manquement aux usages, même s'il les ignorait, expliqua :

— Je suis terriblement désolé, madame, mais j'ignorais tout de cela...

— C'est que vous ne vous battez que pour des choses sérieuses.

Il s'arrêta net, choqué :

— Mais vous êtes une chose sérieuse!... Absolument sérieuse !

— Comme la marquise d'Ey?

Désemparé, ne sachant plus que dire, il s'inclina légèrement en claquant des talons.

Émue, elle dit à mi-voix :

— Fort bien, alors nous n'en parlerons plus. Plus jamais !

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'escalier de marbre et, ayant monté la volée de marches, ils virent arriver plus empanaché et enrubanné que jamais le grand chambellan venu les accueillir.

Malheureusement, en homme de Cour excessif par ses gestes de bienvenue, il écarta puis approcha les bras comme s'il voulait étrangler Bamberg. Du moins est-ce là l'entendement qu'en eut Scrub, « la terreur des cimetières », qui bondit aussitôt pour saisir entre ses dents dures et solides les couilles molles et délicates du grand chambellan qui aussitôt hurla à la mort, rendant un son tel qu'on l'imagine des derniers instants d'un hautbois écrasé par le lourd marteau d'un forgeron.

Tandis que le grand chambellan s'enfuyait en poussant une série de « houlà ! houlà ! houlà ! », Bamberg, qui avait rougi, trouva le courage de se tourner vers la baronne de Neuville en disant :

— Je suis terriblement désolé, madame !

Elle éclata de rire.

<sup>1</sup> Grand singe. Injure du temps...

Von Ploetzen avait donné ses ordres : on partirait le lendemain à l'aube, laissant deux hommes d'élite à la garde de l'hôtel particulier.

Par échelons, les trois quarts de ses hommes étaient déjà en route pour les Flandres. Là-bas, se trouvant chez lui en les deux camps, l'aristocrate prussien espérait bien pouvoir en finir avec ce Bamberg, cette affaire n'ayant que trop duré.

Il ambitionnait de ramener le corps du général de dragons à des fins d'études pour y déceler ce qu'il appelait « sa part d'Atlantide ». Et surtout trouver trace de ce maudit éclair, ce « trait de lumière » car à n'en pas douter, ses pouvoirs venaient de là.

Au fond, son ancêtre, Grand Amiral de la flotte de guerre atlante, se trouvait forcément excellent marin mais dans un si grand peuple, il devait en exister d'autres. Qui sait, c'est peut-être dix, cent Atlantes qui avaient réussi à quitter le continent avant qu'il ne bascule dans les profondeurs de l'Atlantique mais de ceux-là, il ne restait rien. Massacrés en proportion de ce qu'on les avait craints à l'époque de leur puissance. Allons, ne comptait que Bamberg qui seul au monde pouvait porter la pierre noire sur la poitrine.

Ah ! le tenir enfin, l'obliger à tout dire sur ces « choses volantes » venues d'ailleurs lesquelles, en s'écrasant, provoquèrent éruptions de volcans, raz de marée et tremblements de terre. Que transportaient-elles qui puisse ainsi déclencher l'apocalypse ? Là était peut-être le plus important des mystères de l'Atlantide ! Détenir cette puissance, c'était posséder le monde !

Il renversa son jeu d'échecs, fulminant contre son époque et son peu de connaissances en le domaine des sciences.

Puis, rêveur, il dit à mi-voix :

— Un jour cette puissance, cette force sera domptée!... Un jour, s'il venait à disparaître, on fera renaître le Conseil des Troubles et cette fois, rien ne l'arrachera au pouvoir ! Un jour...

Se reprenant, il revint à sa pensée première et songea que s'il pouvait ramener le corps de Bamberg, après l'avoir étudié il faudrait le brûler, et disperser ses cendres au vent.

\*\*\*

Ce mousquetaire, précisément celui-là, aurait dû éveiller l'attention, voire le soupçon. En effet, alors qu'on se préparait au duel, sa place légitime eût été avec la dizaine d'autres mousquetaires admis en les grandes écuries pour assister au combat et soutenir leur chef, Lagès-Montry.

Au lieu de quoi il se trouvait discrètement derrière plusieurs rangs de dragons à brassard des Opération Spéciales. Monté sur un tas de paille, il voyait parfaitement et tenait modestement son chapeau à la main, révélant une belle chevelure blonde poudrée à frimas.

Augustin de Nestoc, dit le Feu Follet, n'envisageait que vaguement d'occire le duc de Bamberg tandis qu'il se trouvait entouré de ses troupes qui l'adulaient. Tentative illusoire, sauf à vouloir y sacrifier sa vie ce que Nestoc n'envisageait pas un instant, ayant d'autres projets. Mais enfin l'occasion, quelquefois, qui sait ?



Possédant parfaitement l'art de faire parler les gens et de leur en tirer bien davantage qu'ils ne souhaitent en dire, il avait pris ses renseignements sur ce comte de Lagès-Montry. Excellents !

Héritier d'une très riche famille, bénéficiant dès l'enfance de l'enseignement des maîtres d'armes les plus estimés, on le considérait presque unanimement comme une des meilleures lames du royaume des lys quoique les plus fins observateurs déploraient qu'il manquât de fermeté en le caractère si bien que même si la chose ne s'était jamais produite, on pouvait craindre qu'il ne subisse l'ascendant d'un caractère bien trempé, à la ferme résolution.

Le Feu Follet se trouvait là pour en juger très accessoirement car sa préoccupation première consistait à épier chaque geste du duc de Bamberg.

Le combat achevé, et si le duc y survivait, il retranscrirait scrupuleusement ses observations à la plume, ces feuillets venant s'ajouter à une cinquantaine déjà existants.

Toutefois, s'il le croisait en un lieu isolé, Nestoc comptait bien en achever avec Bamberg en lui tirant une balle dans la tête.

Par-derrière, la chose semblant plus sûre.

\*

Pontecorvo et Mortefontaine n'avaient eu aucune peine à se trouver en la suite des nombreux chirurgiens réunis pour assister au duel et porter, si nécessaire, les secours de la médecine.

Ils semblaient tous deux tels des figurants d'un ballet dont ils n'étaient point les vedettes, ce qui comblait très précisément leurs vœux.

Bien entendu, il n'était pas question d'assister au massacre du duc de Bamberg : Mortefontaine ne pouvait mécontenter le roi, Pontecorvo ne pouvait courir le risque de laisser réduire à un silence définitif celui qui était sans doute le seul homme au monde capable de lui révéler où se trouvait le fabuleux trésor des Templiers.

\*

On avait utilisé le brave capitaine Jean de Mangeot, excellent et courageux soldat, quoique vieillissant, mais de fort peu de réflexion.

Lorsqu'un maréchal, rien moins, l'entreprit, son coeur battait très vite mais ce ne fut rien encore au regard de ce qui allait suivre :

— De Mangeot, on vous estime. Je vous estime, votre général, le duc de Bamberg, vous estime. Le roi vous estime.

— Le roi ? Mon dieu !

— Bien entendu, le roi. Il me le disait ce matin encore en ces termes : « Monsieur le maréchal, je suis bien fâché car on ne fait point assez pour mes braves et vieux soldats. Tenez, le capitaine de Mangeot, par exemple. Veillez, monsieur le maréchal, qu'on remédie à cela qui est fâcheux, et qu'on fasse diligence ! »

— Mon dieu, le roi !

— Hé... c'est que oui, capitaine : le roi!

— Mon dieu !

— Aussi, de Mangeot, en grande urgence, comme il me le fut demandé, je m'en allais trouver votre général pour lui transmettre les bons sentiments du roi à votre endroit.

— À mon endroit, monsieur le maréchal!... Ah mon dieu!

— Précisément, de Mangeot, précisément! Mais je perdais mon temps car votre général, qui prépare une montée en grade de quelques officiers des Opérations Spéciales, vous avait dès longtemps envisagé en bonne place. Bien entendu, vous ne savez rien de cela que je viens de vous dire et feindrez le plus grand étonnement mais au fond de votre coeur, de Mangeot, conservez enfoui en réconfort la certitude de la bonne estime en laquelle vous tient Sa Majesté.

— La bonne estime : mon dieu !

— Mais oui, de Mangeot, mais oui. Cependant, si elle ne doute point de vos qualités militaires, Sa Majesté s'interroge déjà sur votre reconnaissance. N'est-ce pas, tout à l'heure le roi tournait en son cabinet de travail, l'air tourmenté, en répétant : « De Mangeot sera-t-il reconnaissant pour une fois que j'ai personnellement besoin de lui ? Ah, de Mangeot m'aime-t-il comme je l'aime? »

— Mais je l'aime aussi!... beugla de Mangeot en un long cri déchirant avant que d'ajouter : Mon dieu, que puis-je faire ?

On le lui dit et de Mangeot, qui se trouvait en charge de l'organisation du duel et de la sécurité des lieux, ne se fit pas prier pour installer une petite tribune garnie de prêtres et parmi eux un moine à capuchon dont on ne distinguait pas le visage.

Les prêtres n'étaient autres que des gentilshommes de la garde au corps du roi quand le moine au visage dissimulé se trouvait être le plus puissant monarque d'Europe.

Il connaissait la grande valeur de Charles de Lagès-Montry, demeuré à ce jour invaincu à l'épée comme au sabre, mais il ne savait rien des talents du duc de Bamberg. Fort réjoui, le monarque se dit qu'il allait assister au duel le plus palpitant du demi-siècle.

\*\*\*

Elles n'étaient que deux femmes présentes en ces lieux où régnait la plus vive tension tandis que la rencontre, au sabre, se faisait attendre.

On ignorait par quels moyens, quelles protections, Lydie de Mesnay, marquise d'Ey, avait eu accès à ces lieux mais eu égard à sa grande beauté, qu'on savait monnayable entre deux portes, d'aucuns avaient une petite idée sur la chose.

Quant à Marion de Neuville, ravissante en sa robe verte et blanche, il lui avait suffi de dire à Bamberg : « Je ne resterai point dehors à mourir d'inquiétude pour vous ! »

Le duc, touché, avait cédé sans discuter, chargeant de Mangeot de la bien placer au premier rang.

Cependant, le vieux capitaine des dragons, dont la diplomatie n'était point le fort, réussit le rare exploit de placer les deux femmes à quelques mètres de distance...

Charles de Lagès-Montry pénétra le premier dans les grandes écuries où dragons et mousquetaires avaient ménagé un vaste cercle pour les deux combattants.

Il nota avec satisfaction qu'il se trouvait le premier sur les lieux. Il aimait, en toutes choses, être le premier. Et vite, car c'était un homme pressé.

À ceux qui le remarquaient, il aimait narrer l'histoire de sa naissance. Ainsi sa mère, grosse, sentant les premières douleurs, s'était en toute hâte fait raccompagner en son hôtel particulier mais elle ne put l'atteindre sans accoucher avant, en carrosse et sur le Pont-Rouge<sup>1</sup> ! Et tout cela un 13 de février, soit le jeudi gras, ce qui laissait bien augurer du futur appétit du bébé.

À ce propos, il se reprocha d'avoir trop mangé au souper offert par le roi : faisans, perdrix, veau rôti servi avec les racines<sup>2</sup>, salades, choux-fleurs, fromages, fruits, pâtisseries, confitures... C'était trop mais il songea que tout cela lui fabriquerait du sang.

Il avait, de loin, observé son adversaire, l'homme qu'il avait défié et qui lui avait brisé deux dents d'un coup de poing.

Ce Bamberg, au reste beaucoup trop mince, le visage osseux, mangeait fort peu : à peine quelques petits morceaux de jambon avec de la salade, une cuisse de perdrix et une poire ! Autant dire un repas d'enfant. Et il ne buvait que de l'eau ! Si, pendant le combat, son bras manquait de vigueur, il ne pourrait s'en prendre qu'à lui-même.

Mais il est vrai que Bamberg semblait autrement occupé, ayant pour voisine de table la ravissante baronne Marion de Neuville. N'osant se parler à voix haute de peur de croiser la conversation en cours, à moins qu'ils ne souhaitent que leurs paroles demeurent confidentielles, ils se chuchotaient mille choses à l'oreille et le duc la faisait beaucoup rire. Dieu, qu'elle était belle lorsqu'elle riait. Lorsqu'elle ne riait pas aussi, d'ailleurs.

C'est lors de ces instants que Lagès-Montry remarqua une chose assez désagréable : le roi jetait fréquemment de rapides et furtifs regards au couple. Et cela semblait l'émouvoir et le combler, car il y revenait bien souvent tel un vieil homme qui se remémore avec nostalgie sa propre jeunesse enfuie.

Et à lui, lui qui commandait ses mousquetaires : rien !

Sur l'instant, il maudit le roi. Chaque minuscule avancée en la royale estime avait pris des mois, des années, et il semblait n'en rien demeurer.

Ah! c'était bien la peine, un mois plus tôt, que le roi l'invite alors qu'il se trouvait sur sa chaise percée. Ainsi que l'eût ressenti n'importe quel courtisan, il avait savouré comme un suprême honneur de voir le monarque, assez rouge, qui poussait pour se libérer l'intestin en jetant des « Humpf » rageurs. Et aujourd'hui, en grande mauvaise foi, le mousquetaire, l'air sombre, songeait : « Le voir chier me fut odieux. »

Lagès-Montry soupira et s'avança au milieu du cercle où les mousquetaires lui firent ovation tandis que les dragons conservaient un silence hostile.

Culotte prise en des bottes assez hautes, le comte portait une magnifique chemise de soie et de dentelles, d'une blancheur immaculée.

Le sabre à la main, il feignit de chercher autour de lui puis, faussement surpris mais d'une voix forte

:

— Où est passé ce fichu dragon, a-t-il pris peur et s'en est-il retourné chez sa mère ?

Le fort grondement d'une centaine de dragons lui répondit. La dizaine de mousquetaires tenta de se faire oublier et Lagès-Montry lui-même, voyant les visages redoutables des dragons tournés vers lui, songea qu'il serait peut-être avisé de ne point trop provoquer ces gens-là.

À l'heure dite, à la seconde près, Bamberg fit son entrée. Il portait les culottes rouges des dragons prises dans de hautes bottes noires de cavalerie montant au-dessus du genou et avait simplement passé une chemise de toile grise d'une fort jolie teinte souris mais d'une étoffe assez grossière telle qu'on en porte à l'exercice.

La différence de tenue, l'une très luxueuse et l'autre relevant du service, n'échappa pas à Bamberg qui n'y attacha aucune importance au contraire de Lagès-Montry qui vit dans son propre éclat un gage de réussite.

Il est rarissime de voir deux généraux se battre en duel quand bien même ils ne sont pas de grades équivalents puisque Bamberg était lieutenant-général<sup>3</sup> et Lagès-Montry seulement maréchal de camp<sup>4</sup>.

On ne pouvait cependant moins faire que de confier la surveillance des bonnes règles du duel à un troisième général, ce qui se trouvait réalisé en la personne de M. de La Ferté-Joussame, général aux cheval-légers.

Celui-ci rappela les fondements du duel. Pendant ce temps, Lagès-Montry tentait de jeter de terribles regards à Bamberg, totalement indifférent, qui observait Marion à laquelle il sourit et, de bonne humeur, sans nulle trace d'appréhension, adressa un clin d'oeil que tout le monde, des palefreniers au roi, remarqua - les dragons avec une émotion bourrue.

Puis le duel commença et Lagès-Montry déversa sur son adversaire un flot d'insultes. Devant le silence du dragon, le mousquetaire s'inquiéta d'une voix qui portait loin mais se trouvait rendue un peu sifflante par ses deux dents fraîchement brisées :

— Eh bien, vous ne répondez pas ?

— Impossible, monsieur, on n'insulte pas le néant.

La réplique amusa fort le camp de Bamberg tandis que Lagès-Montry insistait :

— Eh bien, monsieur : osez un mot !

Les deux hommes se tournaient autour, sabre à la main. Bamberg sembla réfléchir puis, complaisant :

— Péteux!

Le mousquetaire reprima un haut-le-corps et résolut de se battre sans rien ajouter.

À y bien regarder, on ne pouvait nier les belles qualités de Lagès-Montry qui pratiquait le sabre en excellente connaissance et dans un très beau style, parfaitement académique. Ses assauts, parfaits, forçaient l'admiration. On ne saurait hélas en dire autant du duc de Bamberg et visiblement, pour apprécier sa manière, il ne se trouvait que ses dragons. Et Mme de Neuville.

Il était... étonnant ! Étonnant, hors de tout enseignement classique mais terriblement efficace. Sans doute en dix ans de guerre affreuse le duc, qui lui aussi connut le classicisme des assauts au sabre, avait revu sa façon. Ainsi, sur un fauchage bas qui eût dû lui entailler les deux cuisses, il fit un bond sur place si prodigieux que la lame du mousquetaire effleura à peine les semelles de ses bottes. Plus grave, il ne paraît pas les coups mais, les mesurant très exactement, il se contentait de baisser ou de reculer la tête de sorte que la lame frôlait son visage et l'on aurait pu croire que le dragon, magique, en

connaissait la portée.

Lagès-Montry s'énervait.

Et toute l'assistance. La manière du duc qui ne rendait jamais les coups mais les évitait faisait craindre pour sa vie à tout instant.

Nestoc, en son coin, comprit ce qu'il fallait comprendre et songea que ce général, il le faudrait tuer deux fois.

Pontecorvo et Mortefontaine échangèrent un sourire qui disait bien comme ils se trouvaient en bon accord sur les qualités du duc, l'Italien remarquant :

— Notre Atlante à cent siècles d'histoire derrière lui, il devrait y survivre.

Le roi s'impatientait. Oh, certes, il ne s'ennuyait pas et ce qu'il voyait le ravissait mais il n'y tenait plus d'attendre la contre-attaque du duc, qu'il supposait et souhaitait foudroyante.

C'est alors qu'un dragon, imité par plusieurs autres puis par l'ensemble de la troupe, commença à crier en cadence :

— Bamberg!... Bamberg!... Bamberg!...

Celui-ci jeta un regard à Marion qui se rongait les ongles puis, passant sur Mme d'Ey sans la voir, il sourit à ses dragons impatients.

Enfin, il eut un regard désolé en direction de Lagès-Montry et porta un coup si rapide que beaucoup ne le virent pas. La main traversée, le mousquetaire lâcha son sabre.

On croyait en demeurer là lorsque Lagès-Montry ramassa le sabre de son autre main en disant :

— J'exige une autre chance !

Le silence se fit puis la voix froide de Bamberg :

— Vous êtes vaincu, vous n'êtes pas en position d'exiger. Eh quoi, vous battez-vous de la main gauche ?

— Je suis ambidextre.

Comme indifférent, Bamberg lança son sabre en l'air, à plusieurs mètres, et... le rattrapa de la main gauche en répondant :

— Alors je combattrai également de la main gauche puisque vous n'en avez pas éprouvé encore assez.

Lagès-Montry attaqua aussitôt, se montrant de plus en plus brillant mais, peut-être lassé, Bamberg, sur un contre, lui traversa le poignet gauche.

Le mousquetaire lâcha son sabre pour la seconde fois et Lagès-Montry, scandalisant jusque dans son propre camp, lança :

— Tu te bats comme un truand, maraud !

Désignant le sabre abandonné dans le sable, Bamberg répondit :

— Vos mains ne pouvant plus servir, battez-vous avec vos pieds : nul n'y verra la différence.

Et il s'éloigna sous les rires, disant au général des cheveau-léger qui le félicitait :

— Merci, monsieur, mais qu'on emporte le comte et avec lui sa séquelle avant que mes dragons ne leur fassent mauvais parti.

Mme d'Ey, très fière - bien qu'on se demandât à quel titre ? -, regarda autour d'elle et, voyant

Marion, se dirigea vers la baronne en disant :

— Tu ne le mérites pas ! Je ne te le laisserai point !

— Parle toujours, dagorne<sup>5</sup> mais il verra cela par lui-même !

Sans répondre à la baronne de Neuville, la marquise d'Ey, ses longs cheveux blonds flottant sur ses épaules, marcha vers le duc et nul ne pouvait ne point voir, en ce déplacement, l'épanouissement des formes généreuses de celles qui rappelaient tant Mme de Montespan.

Résolue, elle barra la route à Bamberg en disant :

— Emmenez-moi où vous voudrez et trousssez-moi : je suis à vous.

Intérieurement, le duc ne se dédit point qu'elle était fort belle mais décidément, ses manières n'appartenaient pas à son monde :

— Hélas non, madame, mais il ne manque pas d'hommes, ici, prêts à soulager votre... passagère détresse.

Elle le foudroya du regard :

— Pour cette nouvelle insolence aussi, tu mourras !

— Nous devons tous mourir un jour, madame, c'est ce qui donne tant de prix à la vie.

Et, sans attendre, il s'éloigna en direction de la baronne.

\*

Descendant de la petite tribune entouré de ses faux curés gardes du corps, le roi, qui se sentait de nouveau vingt ans, se jura de s'en aller voir le duc de Bamberg en la guerre de Flandres.

Il ignorait alors que pris en un des plus affreux sièges qui soient, le duc de Bamberg et ses hommes des Opérations Spéciales allaient se retrouver en une situation désespérée.

<sup>1</sup> Le Pont-Rouge datait de 1642. Il s'agissait d'un pont de bois reliant l'île Saint-Louis à l'île Notre-Dame.

<sup>2</sup> Les légumes.

<sup>3</sup> Général de division.

<sup>4</sup> Général de brigade.

<sup>5</sup> Vache à laquelle il manque une corne. Se disait à l'époque des femmes laides et méchantes.

Quelques heures devant que de recevoir du roi cette invitation à Versailles dont Bamberg se fit l'ambassadeur, la baronne Marion de Neuville avait déjà arrêté sa décision de ne se point montrer trop intraitable avec le duc. Ainsi sont souventes fois les femmes : déraisonnables en la passion, grandes en le pardon.

Le couple s'était retiré en un coin tranquille de l'écurie, assis sur des ballots de paille, Scrub étant couché aux pieds de son maître. Ils parlaient depuis plus d'une heure lorsque parut le grand chambellan lequel, apercevant Scrub, mit ses mains en protection de ses parties viriles. Puis il transmit à la jeune femme l'offre du roi qui la pouvait faire raccompagner à Auteuil ou lui offrir une petite chambre à Versailles.

Sachant que Bamberg partait à la guerre très tôt le lendemain matin, elle choisit la seconde proposition. Puis, indifférente à ce que pourrait penser le grand chambellan et le serviteur qui le flanquait, elle proposa au duc d'entrer en cette très petite chambre.

Elle s'assit sur le lit, et, après une hésitation, il lui fit face sur un inconfortable tabouret recouvert de velours vert à franges d'or.

Ils parlèrent à voix basse mais avec passion tant ils se découvraient de choses communes. Ainsi, il fut question de l'enfance et de cette éternelle blessure qui demeure dès l'instant où elle s'enfuit, des illusions perdues, puis de l'avenir.

Sur ce chapitre délicat, Marion se montra sans détours :

— Je pense à ce qu'espèrent sans doute toutes les femmes...

Elle sourit et précisa :

— Sauf la marquise d'Ey !

Bamberg baissa aussitôt la tête et observa avec une grande intensité le plancher de chêne, fort quelconque au demeurant.

Elle secoua la tête d'un air désolé :

— Pardonnez-moi, Tancrède, j'avais promis que nous n'en parlerions plus.

— Non, non, faites ainsi que vous le souhaitez quand pour ma part, n'ayant pas l'expérience de cela, je ne sais jusqu'à quand ni jusqu'où il convient d'expier ses fautes.

— Vous n'avez rien à expier car vous ne me devez rien.

Il leva sur elle un regard surpris :

— Mais tout au contraire, je vous avais parlé du bonheur...

Aussitôt, prenant conscience de ses paroles, partagé entre la honte qui lui venait de son audace très spontanée et ce soulagement qui vous envahit lorsque vous accomplissez enfin une chose trop longtemps différée, il se replongea dans la contemplation du parquet qui ne se trouvait pas modifié depuis tout à l'heure.

Un silence assez gêné s'installa car jusqu'ici, aucun d'entre eux n'avait été aussi loin en ce qui ressemblait à une déclaration d'amour.

Il ne fallait plus rien attendre de Bamberg qui évoquait un petit garçon en la crainte d'une punition. C'était donc à elle de donner suite aux paroles du duc.

Mais quelle suite ?

Si elle répondait par la pareille, Bamberg se croirait alors, peut-être, obligé de la prendre dans ses bras. Il aurait l'initiative de fait mais sauf à être hypocrite, ce qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre, c'est à elle que reviendrait la responsabilité morale de ce qui pourrait advenir.

Et si, ce faisant, elle lui forçait la main? Non point sur le fond, car elle se croyait aimée en retour, mais sur l'instant choisi ? Or l'instant est une chose importante et en une histoire d'amour, il lui paraissait que cet instant devait correspondre aux attentes de l'un comme de l'autre.

Par chance, ces problèmes lui semblaient familiers, tant elle avait réfléchi à cela.

Elles n'étaient pas si inutiles, toutes ces nuits de solitude en la petite chambre d'Auteuil, et nullement vains ces longs monologues intérieurs sur l'amour. Ainsi, elle n'était point démunie face au surgissement de l'événement. À ceci près qu'elle n'était plus allongée à regarder l'ombre des branches de pommier ou le reflet de la lune mais qu'un homme se trouvait tout proche, au point qu'elle entendait sa respiration oppressée.

Ah! comme il eût été doux de céder à l'égoïsme pour connaître enfin l'immense bonheur des bras de l'homme aimé.

Mais l'avenir?

Pouvait-on le sacrifier, cet avenir, et par maladresse, pour quelques instants aussi grisants qu'ils soient? Il sembla à Marion qu'il était un peu tôt bien que leur complicité fût si grande. En outre, elle n'aimait pas Versailles et son luxe insolent quand se dessinait une famine exceptionnelle dans un hiver glacé, pas plus qu'elle ne supportait le spectacle des courtisans à l'échine souple. Qu'ils se souvinsent, plus tard, d'un tel endroit pour théâtre de leurs premières caresses ne lui parut pas de bon augure car comme on voit, Marion de Neuville n'était point exempte de toute superstition. Elle cherchait encore une réponse lorsque la petite pendule sonna la quatrième heure du matin.

Bamberg se leva.

Il souriait vaguement, comme pour lui signifier qu'il comprenait son embarras, qu'il le partageait.

Les paillettes d'enfance avaient été soufflées par la réalité sur le visage de Bamberg, un visage osseux redevenu celui d'un général de dragons. Il lui dit d'une voix très douce :

— Je dois vous quitter, Marion, dans une heure mon escadron se met en route pour les Flandres et je n'ai rien préparé.

— Mais... Je voulais vous répondre... au sujet du bonheur...

Il se rassit, mais au bord du siège, ainsi qu'on le fait lorsqu'on compte se relever et partir dans peu d'instants.

— Comme il vous plaira.

— Je m'en voudrais de vous retarder mais il se trouve que j'ai beaucoup pensé au bonheur et le crois lié à l'amour comme l'arbre à ses racines : l'un ne vit pas sans l'autre. Je crois aussi que si l'amour est parfois compliqué le bonheur, lui, est une chose simple. Et par exemple qu'il est étranger à un palais tel que celui-ci. Le bonheur, c'est peut-être le pas d'un homme aimé dans ma petite maison d'Auteuil...

Il adora cette dernière phrase qu'il jugea très belle et émouvante dans sa simplicité. Il voulut réfléchir à une réponse qui fût à la hauteur de ces paroles mais ce ne fut pas nécessaire, les mots lui vinrent tout seuls et il ne les appela pas davantage qu'il ne chercha à les retenir :

— Je déteste Versailles. Et je crois que votre petite maison d'Auteuil peut en effet abriter un grand



amour, elle ou certain vieux château du Maine entre lacs et forêts.

Un homme muni d'une torche errait en les jardins et tous deux reconnurent Hugo des Forts, comte de Worden.

Lorsque, après le duel, Bamberg avait présenté Marion à ses officiers le malheureux Hugo s'était montré fort maladroit. En effet, Marion de Neuville ayant parlé de ses fonctions au théâtre le comte, sans réfléchir, répondit :

— On assure que les actrices et les femmes de théâtre ont de forts revenus, grâce à la protection amoureuse de certains grands seigneurs.

À quoi la baronne répliqua d'un ton vif :

— On assure également que les militaires sont un peu voleurs, un peu assassins et un peu violeurs. Mais le sont-ils tous ? Moi, nul ne me protège.

Et comme Worden, atterré, se répandait en un flot d'excuses la baronne, toute colère envolée devant tant de bonne foi, l'avait aussitôt pardonné en grande gentillesse, se faisant ainsi un ami.

— Il vous cherche... lança Marion d'une petite voix où perçait la détresse.

— Aussi, je dois vous quitter, Marion, et de cette façon brutale. Je... je suis terriblement désolé !

Il claqua les talons, s'inclina légèrement et, d'un geste vif, coiffa son chapeau à plumes avant de partir très vite.

Mais pas assez rapidement pour que la jeune femme ne remarque, en les yeux du duc, quelque chose qui ressemblait à des larmes...

\*\*\*

Le départ avait été fixé à cinq heures du matin. Il faisait encore nuit et des serviteurs tenant des torches avaient été disposés à intervalles réguliers.

En le palais endormi, on entendit d'abord le bruit des sabots d'une centaine de chevaux.

Marion, qui ne s'était point couchée après le départ du duc et attendait, demi-dissimulée derrière une porte vitrée de la grande galerie, émergea de sa cachette sans même s'en rendre compte, tant elle voulait ne rien manquer. Et elle les vit.

Ils sortaient de la brume glacée et avançaient sous une petite pluie froide. Ce n'était plus les dragons rieurs de tout à l'heure, après le duel. Allant d'un trot rapide, ils étaient lourdement chargés, des pelles et des pioches près de la selle, sabre au côté, mousqueton sur le flanc du cheval, des sacs, les traits durs : d'autres hommes.

Tous portaient des capes rouges selon la dotation du Maine-Dragons, des capes telles qu'en portaient jadis les légionnaires de Rome. Lorsqu'ils agitaient les brides, on voyait en haut de leur bras droit le sabre et la hache rouges sur le fond jaune du brassard.

Ils dégageaient une formidable impression de puissance et Marion, qui savait la chose impossible, souhaita qu'ils reviennent tous de cette horrible guerre des Flandres.

Celui qu'elle aimait allait en tête sur Hautain, son magnifique cheval dont les poils des jarrets, brûlés lors d'un combat, n'avaient jamais repoussé.

Le général semblait chercher quelque chose, levant la tête, tentant de percer les lambeaux de brume qui s'accrochaient aux massifs du parc.

Sa vue exceptionnelle ne le trahit pas et il remarqua très distinctement la jeune femme en robe verte et blanche, derrière une vitre de la galerie.

Alors, en un geste d'une grâce et d'une élégance incomparables, il ôta son chapeau à plumes et la salua, tenant sa coiffure à bout de bras tant qu'il n'eut point dépassé Marion.

Worden, qui allait derrière et comprit, ordonna d'une voix qui ressemblait à un aboiement de dogue :  
— Dragons, pour la tête à droite : droite !

Cent visages se tournèrent vers Marion à la même seconde, comme s'il se fût agi d'une mécanique. Des visages de tueurs, d'enfants angéliques, d'hommes tourmentés ou très sûrs d'eux, des visages parfois couturés de cicatrices, parfois imberbes, mais jamais fades ni inexpressifs.

L'arrière-garde, commandée par le terrible baron de Sereni, passa à son tour, juste derrière quelques chariots débordant de matériels. Puis les laquais, emportant les torches, coururent s'abriter de la pluie.

L'escadron des Opérations Spéciales se trouvait sur la route, rien ne l'arrêterait qu'il n'eût trouvé l'ennemi.

Marion l'ignorait mais elle venait de transporter Bamberg de bonheur car avec sa vue exceptionnelle, il avait parfaitement lu les mots sur la bouche de la jeune femme : « Oh comme je t'aime, reviens-moi vite, bel amour ! »

\*\*\*

Emmitoufflé en un lourd et chaud manteau, le marquis de Pontecorvo se tenait dissimulé derrière une statue.

Le salut du général-duc de Bamberg à sa bien-aimée ne lui avait pas échappé et il aima beaucoup cette manière d'une galanterie un peu surannée.

La troupe fort lourde qui, dans le vent et la pluie, s'en allait à la guerre suivie de cinq chariots disparut en la grande allée et l'Italien murmura :

— On s'attacherait vite à un tel homme !

Il ne pouvait rien pour lui, rien pour le protéger, lui... et le secret dont il le croyait détenteur. Mais il savait que Bamberg, rude combattant, connaissait parfaitement la guerre et se trouvait entouré d'officiers et de soldats d'élite qu'il avait choisis. Si bien qu'il paraissait possible de le revoir un jour pour lui arracher un des plus grands secrets de l'Histoire : l'emplacement du trésor de l'ordre des Templiers.

Parfait connaisseur de l'âme humaine, de ses grandeurs comme de ses scélératesses, Pontecorvo n'ignorait pas non plus que tôt ou tard, les ennemis de Bamberg s'aviseraient qu'ils pourraient l'atteindre à travers la baronne de Neuville.

Aussi s'offrit-il pour mission - on en connut de plus désagréables - d'approcher la jeune femme pour la mieux protéger.

Puis les jours passèrent, et les semaines. On n'avait jamais connu pareil froid et la famine décimait

le peuple. En outre, les nouvelles concernant l'armée des Flandres devenaient de jour en jour plus catastrophiques...

FIN JANVIER 1693...

Assis entre un canon explosé et un mur de pierres demi-effondré, Bamberg semblait réfléchir alors qu'il ne pensait à rien sinon à cette immense fatigue qui l'assaillait dès le réveil. Pour les réduire, en désespoir de cause, les coalisés de la Ligue d'Augsbourg avaient depuis quinze jours inauguré une nouvelle méthode en les canonnant de nuit tandis que le jour se succédaient attaques d'infanterie et de cavalerie. Ainsi, ne leur laissant nul répit, on les épuisait.

Le duc portait sur le côté gauche du visage une très longue balafre, allant de la tempe à la mâchoire et la plaie, qui cicatrisait lentement, mais quatre fois plus vite que chez ses hommes, était profonde. Un mois plus tôt, lors d'une sortie de ravitaillement, le général, un instant isolé des autres, s'était vu entouré de cinq Anglais.

S'étant débarrassé de quatre, ce que voyant, le cinquième s'enfuit en toute hâte, il reçut par-derrière un coup de sabre qui lui traversa l'épaule sans toucher les os. Grimaçant de douleur, il se retourna alors et un des Anglais qui avait roulé au sol, faussement touché, lui donna ce second coup au visage, lui balafrant tout un côté.

Quoique blessé deux fois en une poignée de secondes, Bamberg, rageur, plongea la lame de son sabre dans la gorge de l'Anglais avec une telle violence qu'il détacha à demi la tête et fut inondé de sang.

Ivres de colère devant pareille traîtrise si familière aux Anglais, les dragons avaient alors vidé le cadavre du perfide de ses boyaux afin d'offrir diversion aux rats qui pullulaient sur cette position.

La ville en ruine était depuis longtemps désertée de tous ses habitants et l'on n'en connaissait pas même le nom qu'on savait juste imprononçable.

Peu après, l'armée avait retraversé le Hainaut et remonté l'Escaut sur la route d'Anderlecht mais les troupes royales ne dépassèrent pas la limite du sud de la Flandre orientale.

On semblait satisfait que les choses se figent ainsi, après une belle avancée de l'armée royale et nul ne semblait se soucier de l'escadron des Opérations Spéciales, encerclé en une position désespérée depuis près de quarante-cinq jours. Nul, et surtout pas celui qui commandait, le duc de Villeroi qui devait être fait maréchal quelques mois plus tard, sans doute eu égard à sa rare incompétence, lui qui fut régulièrement battu sa vie durant.

Mais on lui accordait les apparences du respect : il devait bientôt être élevé au maréchalat.

Ne comprenant rien au caractère quasi clandestin de l'escadron des Opérations Spéciales, ni à son rôle, l'empêchant d'accomplir ses missions de sabotage qui tant affligeaient le moral de l'ennemi et eussent pu donner une grande victoire, il exigea que l'escadron de Bamberg monte en ligne avec le Maine-Dragons « officiel ».

En outre, jaloux de la fortune du brave comte Léopold Rossel de Villers, jeune crétin d'une aimable gentillesse et propriétaire du régiment, Villeroi fut informé par une langue mauvaise que ce fils de grand financier savait à peine tenir une épée, aussi l'obligea-t-il à compléter en grande urgence son éducation militaire.

Le futur maréchal de Villeroi, toujours approximatif, ne s'était point aperçu qu'avec tous ses ordres, il créait une situation des plus confuse. Le méprisant, et n'entendant point le ménager, Bamberg, bon juriste en le droit militaire, lui fit représenter qu'il était lieutenant-général et qu'en l'obligeant à intégrer le Maine-Dragons, il se trouverait de facto sous les ordres de Rossel de Villers, de plusieurs grades inférieurs au sien.

Laissant Villeroi mijoter deux jours sa rage, mais ne voulant point se dérober à son devoir, Bamberg sauva la situation en proposant que l'escadron des Opérations Spéciales, au plan statutaire, se trouverait indépendant du Maine-Dragons tout en montant en ligne à ses côtés.

Villeroi, fort satisfait de se sortir de ce guêpier, exprima sa reconnaissance par une manifestation de joie allant jusqu'à la claque sur l'épaule, ce que Bamberg, courtois mais retenu en ses manières, accueillit avec un sourire glacé qui n'incitait certes pas à recommencer.

Tandis qu'on marchait vers l'armée des coalisés, Villers de Rossel demanda humblement à Bamberg de « parfaire son éducation militaire ». Le duc, qui se voulait bon camarade, accepta pour aussitôt aller d'étonnements en mauvaises surprises. Enfin, après toute une journée, il observa d'un air consterné le colonel propriétaire du régiment, le pria de le suivre à l'écart et lui déclara :

— Monsieur, vous n'entendez rien au canon, ni au fusil, ni au mousqueton, ni au pistolet, et pas davantage au sabre, à l'épée ou au poignard de lancé. Êtes-vous au moins soldat, rassurez-moi sur ce point, de grâce, et de peur que vous ne remontiez la pénurie des enseignements militaires jusqu'à vos jeux d'enfant.

Le soir même, il constata avec effarement que le futur maréchal de Villeroi n'avait point donné ordre d'orienter sentinelles et canons face à l'ennemi, ce que n'ignore pas un simple caporal, si bien qu'il nota avec amertume, et une certaine avance : « On peut être maréchal de France et notoirement incompetent. »

\*\*\*

Tandis que Bamberg envoyait sans cesse des éclaireurs qui lui permettaient de dresser des cartes avec la position des coalisés, Villeroi faisait avancer l'armée en toute insouciance.

Voyant le danger, et tentant de le prévenir, Bamberg demanda audience à Villeroi et lui démontra que son aile gauche, trop avancée, risquait à tout instant d'être coupée et encerclée.

Devant si lumineuse démonstration, Villeroi, stupéfait, répondit :

— Mais pourquoi me feraient-ils cela à moi quand l'armée royale se bat à toutes les frontières, y compris en Dauphiné contre Victor-Amédée de Savoie? Pourquoi moi, général, que leur ai-je fait et pourquoi m'en voudraient-ils autant?

Les officiers d'état-major, effondrés, évitèrent le regard de Bamberg ou, au contraire, l'observèrent en affichant leur sympathie et leur tristesse comme il vient à beaucoup lorsque devant vous la bêtise accable l'intelligence. Le duc, pour sa part, considéra qu'il serait vain d'insister.

Trois jours plus tard, l'aile gauche, tout un corps d'armée, se trouva effectivement coupée. Les généraux ne se bousculant pas pour endosser une défaite, Villeroi, humblement, lui confia le commandement des troupes sacrifiées.

Il est des retraites qui sont de magnifiques victoires.

À la surprise générale, Bamberg organisa un petit chef-d'oeuvre de retraite par échelons, émaillée de très rapides et violentes contre-attaques contre les poursuivants, combats violents qui furent autant de succès et stupéfièrent l'ennemi. En trente-six heures, l'encerclement était rompu par l'aile gauche de l'armée. Admiratif, mais fou de rage, l'ennemi remarqua alors que l'escadron des Opérations Spéciales s'attardait à ramasser les blessés et les traînants, aussi, concentrant rien moins que huit escadrons de cavalerie, on parvint enfin à couper le corps d'élite de l'armée royale.

Il eût, à cet instant, été facile de dégager Bamberg mais Villeroi, qui fêtait « sa » victoire, n'y songea pas.

Bamberg, par chance, ne comptait pas sur lui. Sans espoir de rejoindre les siens, il se replia sur la petite ville à proximité de laquelle il se trouvait aujourd'hui bloqué. Lui et les siens se battirent rue par rue, maison par maison, mais, sans cesse repoussé, il trouva refuge en une grande ferme qu'il entreprit aussitôt de fortifier dans les règles de l'art.

Situation désespérée. Aux 100 hommes des Opérations Spéciales s'ajoutaient 800 blessés et 600 traînants ou soldats perdus, principalement des gardes-françaises. En face, 4 500 coalisés pourvus de vivres et de matériels. Chaque nuit, on désertait et, à l'exception d'une centaine, les traînants s'esquivèrent pour aller se rendre.

Ému de la situation sans espoir de Bamberg qui se cramponnait au terrain, le commandement des coalisés, à l'initiative des Espagnols, eut un très beau geste en organisant le rapatriement des blessés, ce qui soulageait les assiégés d'autant de bouches à nourrir.

Bamberg jouait une partie d'une grande finesse car en résistant, il fixait sur place d'importantes forces coalisées qui faisaient cruellement défaut ailleurs, ne pouvant trop avancer en laissant pareil nid de résistance sur leurs arrières. Cependant, ce rôle assuré par les Opérations Spéciales ne pouvait se concevoir que temporairement, et certainement pas quarante-cinq jours. Aux messages par pigeons voyageurs, demandant avec de plus en plus d'insistance qu'on le dégage enfin, Villeroi faisait invariablement répondre « qu'on y songeait sérieusement ».

Au début, la ferme fortifiée semblait invulnérable. Sa position, sur une hauteur, gênait l'artillerie ennemie et les prairies déclives qui l'entouraient exposaient l'infanterie au massacre. Les cent dragons et la centaine de gardes-françaises ne lâchaient pas un mètre de terrain.

Cependant, à la longue, bien des remparts crénelés s'étaient effondrés sous le tir des canons et la situation se dégradait de jour en jour. Ainsi, onze soldats d'élite des Opérations Spéciales avaient trouvé la mort, et bien davantage des gardes-françaises. On comptait une dizaine de blessés graves ou très graves et des dizaines de soldats malades prenaient leur poste en titubant de fièvre.

On avait accumulé, au début, tous les vivres possibles mais ils s'épuisaient et l'on se partageait à présent un pain bleu-vert, moisi, qu'on découpait à la hache, un pain arraché à un convoi autrichien lors d'une sortie dix jours plus tôt.

Bamberg qui, auparavant, n'hésitait pas à autoriser ses hommes à aller à la maraude<sup>1</sup> savait la chose inutile : on ne pouvait s'aventurer à plus de 400 mètres et le seul des quatre côtés moins gardé menait à une rivière tumultueuse qui charriait d'énormes blocs de glace !

Plusieurs hommes qui n'appartenaient pas aux Opérations Spéciales vivaient en état d'intempérance permanent car on avait récupéré tout un convoi suédois d'alcool blanc que Bamberg destinait, à l'origine, à purifier les plaies. Le duc laissait faire, il n'avait que la mort à proposer à ces hommes...

Bamberg observa avec tendresse le cornette Antoine du Plessis-Quenouille qui dormait la tête appuyée contre un tambour crevé. Au début de la campagne, il avait adressé au tout jeune homme une sévère mercuriale car il s'était présenté avec des éperons acérés à molettes, équipement qui ne correspondait pas aux traditions du Maine-Dragons où l'on aimait et respectait infiniment les chevaux.

Bamberg, toujours appuyé contre le canon explosé, songea au capitaine de Mangeot mort sous ses yeux et enterré à une quinzaine de mètres. Ils menaient à cheval une incursion, toujours à la recherche de vivres, lorsque de Mangeot fut décapité par un boulet, la tête emportée à trente pas.

Le duc soupira. Ici, on se trouvait à la dernière extrémité, las de tout et peut-être même de vivre. Tout eût été supportable, sans doute, n'était ce sentiment d'être abandonné. La peur de l'abandon hante la vie de certains hommes et, venue de l'enfance, elle ne repart jamais avec elle. Il manquait d'arguments pour continuer à vivre n'étaient Marion, Marie-Thérèse, Scrub, les camarades, mais il y avait tant de morts, dans sa vie, qu'il se sentait attiré par eux, ce qu'il appelait « l'autre côté ».

Et le dur siège qu'il subissait ne risquait pas de lui redonner goût à la vie.

Parfois, pour repousser les assauts des coalisés, on enchainait à une telle cadence les feux de salve que Bamberg dut ordonner de pisser dans le canon des mousquetons pour les refroidir puis de les sécher en brûlant un peu de poudre.

Les uniformes, couverts de boue, de sang et de poudre, étaient en loques, y compris celui du général, et l'on ne distinguait plus la couleur des rubans de ses hautes décorations.

On n'avait jamais abattu les chevaux mais mal protégés, beaucoup avaient été tués par l'artillerie et certains dragons mangèrent leur chair en pleurant.

Tout cela ne pouvait plus durer.

Quarante-cinq jours !

Et cette évidence qui bouleversait les assiégés : l'ennemi manifestait pour eux le plus profond respect mais l'armée royale, la leur, les abandonnait tels des enfants qu'on perd au coin d'un bois.

Bamberg caressait Scrub, devenu squelettique et qui chaque nuit, pour protéger son maître, se battait contre d'énormes rats qui l'avaient en plusieurs endroits cruellement mordu. Au milieu des tombes improvisées, avec ses croix de guingois là où gisaient les soldats français, peut-être se croyait-il revenu à son ancienne vie de gardien de cimetière, quand on l'appelait « le chien des morts »?

Mais le plus étonnant, en tout cela, était que les officiers et les dragons tenaient bon, influençant en le bon sens le carré de gardes-françaises qui avait choisi de se battre jusqu'au bout.

À peine ironisait-on sur l'aide de Villeroy. On l'avait attendu à Noël, puis au Nouvel An, à l'Épiphanie, en vain. On la pronostiquait donc pour Mardi-Gras, les Cendres, la mi-Carême ou Pâques...

Bamberg se savait admiré de ses hommes, « adulé » disait Hugo, tant en raison de ses qualités militaires que pour son attitude, mangeant comme eux du pain dur comme le bois et, pour la soif, suçant des glaçons. Lui aussi dormait sur le sol glacé et trempé, simplement enveloppé dans son manteau rouge. Il savait qu'en sa troupe on l'appelait « le paladin », et il est peu d'expressions aussi flatteuses. Mais savaient-ils combien, en retour, il les aimait et admirait?

Pour eux, un instant, il envisagea la capitulation, la première de sa vie. Il connaissait l'usage : après quelques heures où la position est battue par les canons et mortiers ennemis, le commandant capitulard de la place sort à la tête de ses soldats, les fantassins drapeaux au vent, puis les cavaliers, les

trompettes et le tambour sonnait la chamade, signe que l'on se rend.

Et bien entendu, en ces élégantes redditions, nul n'est retenu et interrogé.

Mais pas eux ! Après tout le mal fait à l'ennemi et depuis si longtemps, on les internerait jusqu'à la fin de la guerre.

Il prit brusquement sa décision, peut-être parce qu'en la magie des chiffres, quarante-cinq jours était un seuil et cinquante la fin de tout.

Demain, à minuit, il tenterait une sortie, par la rivière, sachant d'ores et déjà qu'après quarante-cinq jours de siège, l'honneur français était sauf.

Comme chaque soir à la même heure, deux cavaliers espagnols se présentèrent avec un drapeau blanc. Le noble seigneur qui transmettait l'offre de capitulation était très estimé de Bamberg et des siens car chaque jour, en un français très pur, il variait son appel. Ainsi ce soir où l'on sentait sa voix vibrer d'une sincère admiration devant tant de bravoure :

— Général-duc de Montigny-Bamberg ! Officiers et cavaliers du Maine-Dragons ! Rescapés des gardes-françaises ! De grâce, cessez ce combat inutile et rendez-vous. Vous serez traités en héros, tels les plus valeureux de nos camarades. Rendez-vous, dragons, rendez-vous !

Bamberg se redressa :

— Je n'en doute point, colonel, mais nous ne nous rendrons pas. Et si vous nous avez à votre table, vaincus, c'est que vous voudrez dîner avec des cadavres.

Profondément désolé, le colonel espagnol secoua la tête et se retira. Bientôt, on entendit battre les tambours pour la charge.

— Aux créneaux, feu de salve ! hurla Bamberg tandis que lui-même prenait place derrière leur dernier canon.

<sup>1</sup> Autorisation d'« emprunter » des vivres aux populations occupées.



Giovanni Gazzi, marquis de Pontecorvo, ne manqua pas de donner suite à son projet en s'en allant visiter à Auteuil la jolie baronne Marion de Neuville à laquelle il se présenta, un peu abusivement, tel « un ami » du duc de Bamberg.

Il vint tous les deux jours, en début d'après-midi puis, la pluie et le vent ne faiblissant pas de toute une semaine sur la ville de Paris, il proposa de l'accompagner en voiture afin, dit-il, de ne pas exposer à d'inutiles épreuves Pégase, le cheval vieillissant de la jeune femme. Ce dernier argument fut convaincant, à quoi s'ajoutait que le marquis italien n'eut jamais un geste ou une parole déplacés, agissant en tenant d'une véritable amitié. En outre, réaliste, il savait n'avoir aucune chance, ce qui réduit un peu ses mérites. Il n'empêche, le général des Jésuites, par sa grande volonté, savait verrouiller en lui les portes du désir aussi certainement que s'il actionnait de lourdes serrures.

Le plus curieux, en cette affaire, fut qu'ayant levé l'hypothèque amoureuse, il en vint à considérer Marion pour ce qu'elle était vraiment : une jeune femme des plus attachante. Et la voyant prise de passion pour un homme menacé de tous côtés, et lui aussi fort attendrissant par bien des aspects, il éprouvait à présent pour la baronne un sentiment quasi paternel.

Lui!

Il songea, amusé, qu'il vieillissait mais qu'au fond, ce n'était pas si grave... tant qu'il resterait des femmes gracieuses, de préférence dans la trentaine et si possible au physique généreux, pour succomber à son charme dont il jouait en virtuose.

Ayant bien réfléchi, il en vint à penser qu'il ne nuirait pas au duc en révélant sa lointaine ascendance atlante, ni ce qui suivit.

Pontecorvo ne fut pas surpris en constatant que si la jeune femme se montrait très impressionnée par le fait que Tancrede fût le dernier représentant d'une haute civilisation perdue et d'un continent englouti, c'est néanmoins Enguerrand de Bamberg qui lui paraissait le plus fascinant et estimable, quittant sa qualité de chevalier de l'ordre du Temple par amour pour une belle princesse.

Cependant, la jeune femme se crispa en apprenant de la bouche du marquis que le général se trouvait assiégé avec une poignée d'hommes en une petite ville des Flandres. Chaque jour, de plus en plus anxieuse, elle ne manquait pas de demander des nouvelles à Pontecorvo lequel, en sa qualité de général des Jésuites, se trouvait toujours remarquablement informé, et dès avant tout le monde.

Bientôt, d'autres questions vinrent sur les lèvres de la jeune femme : que décide le roi, et que fait l'armée? Ici, Pontecorvo se trouvait très embarrassé. Bien entendu, il n'avait pas manqué de se poser ces questions, et depuis longtemps déjà. Il ne lui semblait pas possible qu'on n'ait point prévenu le roi de la position délicate, pour ne pas dire intenable, où se trouvait le jeune général qu'il admirait tant. Informé sans aucun doute de la flamboyante retraite de l'aile gauche de l'armée Villeroi, n'ignorant évidemment pas que cette manoeuvre extrêmement brillante devait tout au talent de Bamberg, Louis le Quatorzième n'avait pas pu en rester là, demandant fatalement des nouvelles du duc.

En cette occurrence, et ce fut une des rares fois de sa longue existence, le marquis fit preuve de naïveté faute d'être mieux informé sur Villeroi. Ce dernier, fort de l'amitié du monarque — ils avaient été élevés ensemble -, connaissant la grande indulgence de celui-ci à son endroit, et qu'il pouvait donc

à peu près tout se permettre, le futur maréchal, donc, volant les lauriers d'un homme qu'il condamnait à mort par son inaction, s'était tout simplement attribué le mérite de l'opération imaginée et réalisée par Bamberg.

Certains officiers supérieurs, écoeurés par tant de fausseté, avaient écrit au roi. Habilement, ils n'accusaient pas Villeroi de vol mais louaient le talent de Bamberg. Ainsi, avec une fausse candeur, rétablissaient-ils la vérité. Hélas, en haut lieu, les créatures mises en place au temps de Louvois bloquaient ce courrier, de peur qu'il ne déplaise au roi.

Vint enfin le jour où la baronne, à laquelle l'inaction générale devenait insupportable, décida d'agir.

Une fois encore, il faisait un temps détestable et derrière la vitre de la voiture de Pontecorvo, Marion observait les rues de Paris prises sous une averse de neige que le vent plaquait avec violence au visage des très rares passants.

Le vin et l'encre gelaient en les bouteilles et même, disait-on, les alcools forts. Les Parisiens demeuraient blottis en leurs logis et au théâtre, c'est à peine si on avait vendu le tiers des places.

Tassée sur son coin de banquette, Marion tentait d'imaginer, à travers ce que lui en avait dit le marquis, la situation de Tancrède. Elle se représentait la retraite dans la petite ville, les corps à corps, les redoutables dragons reculant rue par rue, sans aucun désordre et comme à la manoeuvre. Et le repli sur la grande ferme fortifiée à la hâte, mais avec soin : elle se souvenait que les dragons étaient les seules troupes de cavalerie au monde qui portaient des outils accrochés à leur selle. Briseurs de forteresses, spécialistes des sièges, casseurs de barrages, ils étaient des troupes d'assaut mais n'ignoraient rien non plus, pour en avoir jugé de l'extérieur, de la défense d'une place forte. Il n'empêche, comme ils devaient souffrir !

Pontecorvo, qui avait un temps ménagé la jeune femme, la respectait suffisamment, et son intelligence, pour ne pas lui cacher la vérité. Aussi connaissait-elle la grande précarité de la troupe d'élite. Ainsi de la probable pénurie de nourritures, des malades et des blessés, des morts enterrés là où l'on vivait, et bien sûr du soin de l'artillerie des coalisés de détruire en tout premier les toitures afin que les assiégés ne puissent se protéger de la pluie et de la neige.

Elle imagina Tancrède roulé dans sa cape rouge salie et trouée, le pauvre Scrub blotti en ses bras, s'il n'était déjà mort, les tirs de nuit, les lueurs des coups de départ et, entre chaque tir, les plaintes des blessés et des mourants.

Comme s'il suivait sa pensée, Pontecorvo expliqua :

— Je crois savoir, par un caporal des gardes-françaises qui après son évasion a rejoint l'armée royale, quel système a employé le duc de Bamberg, et je le crois invulnérable.

Sortant de sa rêverie, Marion demanda aussitôt :

— Et quel est-il ?

— Non seulement ils ont dû renforcer tous les murs mais aussi creuser de profondes tranchées, ce qui offre double protection. Pour être tué, il faut un tir au but, direct, or, ainsi qu'ils se terrent, ce tir exige une trajectoire courbe qui est chose impossible sauf si l'ennemi avait l'intelligence de reculer suffisamment ses pièces pour n'envoyer que des boulets en fin de course.

La voyant préoccupée, il s'empessa d'ajouter :

— Cette intelligence, ils ne l'auront pas.

— Pour quelle raison ?

— Hollandais, Autrichiens, Anglais, Brandebourgeois, Espagnols, Saxons, Suédois, Bava­rois: ils ne se comprennent pas, ne savent organiser leurs efforts en une même direction ni im­poser un commandement unique qui ne soit point discuté. C'est le drame de toute armée de coalisés, et c'est la chance du royaume des lys.

Ce furent les seules paroles qu'ils échangèrent durant le long trajet menant à Auteuil.

\*\*\*

Le visage dissimulé par son voile de gaze de soie noire, Von Ploetzen, triomphant, récupéra le document qu'il venait d'étaler sous les yeux des commandants en chef espagnol et autrichien. Un document signé par rien moins que trois monarques.

D'une voix sifflante, il questionna :

— Est-ce suffisamment clair?

Les autres acquiescèrent sans feindre le moindre enthousiasme.

— Nous sommes donc convenus que vous me remettrez dès après sa capture Tan­crède de Montigny, duc de Bamberg et général de dragons. Pareillement, nous voilà convenus que tous ceux dits de l'escadron des Opérations Spéciales seront aussitôt que capturés passés par les armes, y compris les officiers. Quant aux gardes-françaises et autres traînards qui se sont joints à Bamberg lors de la retraite, ils seront eux aussi exécutés. Si vous désirez sauver les apparences, tuez tout ce monde à la baïonnette si bien qu'on pensera qu'ils ont péri lors de l'assaut. Pas d'autres prisonniers que Bamberg! Pas un! Me suis-je bien fait comprendre, messieurs ?

— Certainement! répondit sans enthousiasme le commandant autrichien.

Von Ploetzen le remarqua, et s'en affligea. D'un ton de plus en plus cassant, il ajouta :

— La seconde partie de cet ordre vous informe que 3 000 hommes vous arriveront tout à l'heure, ce qui devrait porter votre effectif total à 7 500. Vous attaquerez demain, à minuit. Vos hommes sont assez nombreux pour monter à l'assaut du plateau au coude à coude, ce qui n'autorisera aucune fuite chez les assiégés. Ah, une dernière chose : si le général de Montigny-Bamberg était tué lors des combats ou, ce qui serait assez dans sa manière, s'il se suicidait pour ne pas tomber vivant entre nos mains, prenez le plus grand soin de son cadavre : mes gens le viendront chercher.

Il marqua un temps puis chercha à secouer l'accablement du commandement coalisé : .

— Messieurs, ne regardez aucunement aux pertes, ceci n'a aucune importance. Et souvenez-vous qu'on n'a jamais vu, en l'histoire militaire du monde, 7 500 hommes ne point enlever une position, si bonne soit-elle, défendue par 150 officiers et soldats épuisés, blessés et malades. Donc, vous réussirez !

Il sortit sans ajouter un mot.

À peine arrivé en la maison d'Auteuil, le marquis de Pontecorvo s'empessa d'allumer un feu dans la cheminée de la pièce du bas et un autre dans celle de la chambre.

Pendant ce temps, Marion faisait chauffer du lait et bientôt, ils furent tous deux attablés, silencieux, appréciant leur boisson chaude.

Le silence, parfois consternant lorsqu'il s'installe en une conversation, ne les gênait pas car leurs rapports ne se trouvant jamais en le badinage, il n'était pas nécessaire de feindre quoi que ce fût.

Enfin, elle le regarda avec insistance, comme on le fait après avoir pris une forte résolution. Il s'en aperçut mais, par habitude, ne manifesta aucunement sa curiosité. Il fut cependant troublé lorsqu'elle lui adressa un sourire étrange, un sourire qu'il ne lui connaissait pas.

Enfin, elle s'approcha d'une soupière de faïence, souleva le couvercle et en sortit un document qu'elle tendit, toujours silencieuse, à l'homme de confiance du pape. Pontecorvo examina le sceau brisé et leva un regard grave sur la jeune femme qui affichait un certain détachement.

— C'est le sceau royal ?

Mais la question n'en était point une, relevant plutôt de la constatation.

— Celui du roi, en effet. Lisez cela, marquis, vous en aurez de l'étonnement sachant que je ne vous fais point une niche.

L'Italien, dévoré de curiosité, lut rapidement et fut très surpris. Ordre était donné aux civils comme aux militaires, quels que fussent leur grade ou leur importance, de faciliter en toute hâte le passage du porteur du présent document et de déférer à ses demandes, quelles qu'elles fussent, les considérant comme des ordres. Tout manquement serait très gravement puni et, selon l'importance, pourrait aller des galères à la pendaison. Signé « Louis », de la main du roi.

Pontecorvo, songeur, roula le document, le rendit à Marion et questionna avec gravité :

— Puis-je savoir comment un tel document, qui n'a pas de prix, se trouve entre vos mains ?

La jeune femme replaça le document dans la soupière, s'assit en face du marquis et demanda à son tour :

— Encore un peu de lait chaud, peut-être ?

— ... Non, merci. Mais de grâce, expliquez-moi.

Elle haussa les épaules :

— On porta ces laissez-passer à Tancrede, car ils étaient deux, tandis qu'il venait me chercher pour m'emmener à Versailles. Il partait quelques heures plus tard pour les Flandres, et les a oubliés. J'ajoute que c'est lui qui brisa les sceaux.

— Où est le second ?

— Dès le matin, je le lui fis porter par un homme de son escadron demeuré en arrière pour nettoyer les écuries.

— Et gardiez celui-ci ?

— Précisément.

— Donc, il sait que vous en avez conservé un par-devers vous ?

— Je le suppose.

— Et il n'a ni protesté, ni réclamé ?

— Rien de tout cela.

Pontecorvo réfléchit un instant, puis :

— Vous laissant l'usage de ce laissez-passer, il espérait certainement que venant à bout de toutes les difficultés, vous le viendriez rejoindre en Flandres.

— Votre pensée fut aussi mienne.

— Mais il n'avait pas prévu qu'à faire le chien de berger pour dégager l'aile gauche de l'armée de Villeroi, il payerait son dévouement en se trouvant lui-même irrémédiablement encerclé.

— Je le crains.

Pontecorvo soupira :

— Et que comptez-vous faire ?

— Le rejoindre.

— C'est pure folie !

— Eh bien me voilà folasse, et n'en parlons plus.

— Vous savez que je vous fais surveiller, ici même ?

— Et je sais que c'est pour me protéger. Je vous en remercie. Et ne blâmez point vos hommes : ils sont très discrets mais j'ai fini par m'apercevoir de leur présence.

Si l'un des hommes appartenait à Pontecorvo, l'autre relevait de Mortefontaine mais le marquis ne jugea point nécessaire de le préciser.

Il haussa les épaules :

— Vous pensez que votre habitude des pistolets vous sauvera ?

— Vous savez que je suis très adroite.

— De fait. En moins de deux mois, en y consacrant deux heures par jour ainsi que vous le faites, la chose demeure étonnante. Et pourquoi le pistolet ?

— Le sabre et l'épée réclament en le poignet une force que je n'ai pas, et ne posséderai jamais.

Pontecorvo recula légèrement sur le dossier de sa chaise :

— Soit, vous êtes très bonne tireuse. Et vous possédez un laissez-passer de la main du roi. Pensez-vous que cela suffira ?

— Il le faudra.

Il se leva brusquement, s'approcha de la cheminée, tendit les mains vers le feu puis, se retournant brusquement :

— Folle, je crois que vous l'êtes. Les Flandres sont bien loin. Chaque jour, il pleut, il gèle, il neige, il grêle et le vent est fort mauvais. La famine est déclarée et des paysans attaquent les voyageurs isolés pour les voler et les tuer, n'hésitant pas à violer les dames. Vos pistolets sont dérisoires. Vos laissez-passer ? Mais ces gens-là ne savent pas lire et ils s'en torcheront le cul.

— Cela prouve au moins qu'ils sont propres ! remarqua Marion en souriant.

Bien qu'il luttât contre, le marquis de Pontecorvo ne se put retenir de sourire aussi.

Un peu calmé, il revint s'asseoir et reprit d'une voix plus douce :

— Quand bien même surmontant ces difficultés, ce qui est chose impossible, vous arriveriez en Flandres, comment pouvez-vous un seul instant imaginer traverser les lignes des coalisés?

— Mais parce que vous m'y aiderez !

Pontecorvo demeura un instant sans voix puis, réellement curieux :

— Et pourquoi le ferais-je?

Elle sembla à son tour stupéfaite :

— Mais... parce que vous êtes un homme bon, un gentilhomme, que vous m'avez prise en sympathie, ce dont je vous porte grande reconnaissance, et que vous aimez Tancrede aussi.

Pontecorvo demeura bouche bée. Une gêne effroyable, une honte épouvantable se saisissait de lui. Non, non et non, il n'était pas tout cela que pensait cette... cette petite fille ! Oh ! il l'eût souhaité, en eût sans doute été très fier mais non, ce n'était point là l'orientation qu'il avait donnée à sa vie. Entrant tout jeune encore chez les jésuites, sa foi était profonde et sa sincérité absolue mais voilà, on avait désarmé en lui son innocence et l'ordre l'avait dirigé vers des missions peu conciliables avec une vocation dans la tradition chrétienne. Il avait tué, menti, soudoyé, corrompu. Il croyait en la sainteté des papes qu'il servait puis sa foi s'était évanouie comme rosée au soleil. Aujourd'hui, il aimait les femmes dodues et les bons vins.

Vertige que tout cela! Désillusions d'une vie passée comme un rêve. Et cette pauvre petite baronne, ce petit oiseau comme tombé du nid, qui le voyait tel un homme de bien passant son temps à protéger un couple d'amoureux. Mais petite Marion, nul ne protège les amoureux et quand les gens interviennent en leurs affaires, souvent jaloux et aigris par une vie qui a trahi leurs espérances, c'est pour semer le doute, la calomnie, et consacrer la ruine des couples qui s'aiment.

Renonçant à tout cela qui venait de lui traverser l'esprit et d'éprouver lourdement son coeur, il regarda la jeune femme avec gravité :

— Je vais vous décevoir, Marion, en vous révélant la vérité.

— Et quelle est-elle ? demanda la baronne qui ne semblait point craindre la réponse.

— Je ne vous protège que parce que le duc de Bamberg vous aime.

— Comment le savez-vous ? demanda Marion vivement intéressée.

Il haussa les épaules :

— C'est une évidence. Mais mon devoir premier, ma mission est de protéger le duc non parce que je le tiens en bonne amitié mais parce qu'il est le seul à savoir où se trouve enfoui le trésor des Templiers. C'est un ordre du pape, car ces fabuleuses richesses appartiennent à l'Église.

Marion ne réfléchit pas même :

— Ah çà, marquis, un homme tel que vous, d'une aussi vive intelligence et qui fait la bête : c'est indigne de vous!

Interloqué, Pontecorvo questionna:

— Que voulez-vous dire ?

— Sans doute votre mission est-elle celle-là que vous venez de m'expliquer mais pourquoi donc vous défendez-vous de ce que je lis en vos yeux lorsque vous me regardez ou parlez de Tancrede ?

Il baissa la tête. Oui, il les aimait, à sa manière, mais l'avouer lui eût coûté davantage qu'il n'en

pouvait donner.

Il reprit :

— Marion, le monde vrai, le monde hors vos rêves est autrement cruel. Soit, je tente de protéger le duc et un autre le tente aussi qui a nom Mortefontaine et appartient à la police secrète du roi mais en face, ceux qui veulent tuer le duc sont très puissants.

— Combien sont-ils ?

— Au moins quatre forces distinctes.

— Qui?

— Un comte prussien, Heinrich von Ploetzen, qui soupe à la table des rois et agit au service de ce Conseil des Troubles qui veut régner sur tous les peuples. Pour lui, le dernier Atlante n'a pas sa place sur terre et il dispose de vingt hommes, des tueurs, en permanence.

— Qui d'autre?

— Le comte de Lagès-Montry, que vous connaissez, et qui ne pardonnera jamais l'humiliation subie.

— Et encore?

— Un tueur agissant pour un financier, le baron de Tuboeuf, amant de la marquise d'Ey Ce tueur, nous n'en savons que le surnom, le Feu Follet, qu'il est insaisissable et le plus redoutable de tous car il n'a jamais échoué en ses monstrueuses missions.

Marion s'efforçait par des questions courtes de dissimuler sa peur :

— Vous parliez de quatre?

— La quatrième est la guerre, fille aînée de la mort, que le duc défie depuis bien trop longtemps.

Le silence se prolongea quelques instants, lourd et angoissant puis, se levant brusquement en claquant des mains, la baronne dit d'une voix joyeuse :

— Avec votre aide, marquis, nous viendrons bien à bout de toutes ces méchantes gens !

Pontecorvo leva les yeux au ciel, un peu consterné, tant cette innocence le désespérait et, tel que s'il parlait à un auditoire d'anges :

— Mon Dieu, n'abandonnez point votre brebis... sous les tirs croisés de tous ces assassins!

Il n'empêche, c'était bien la première fois depuis vingt-cinq ans que le général des Jésuites implorait Dieu de lui venir en aide.

L'heure était angoissante, étant celle où le chien cède la place au loup.

Le soir tombait vite sur un paysage glacé et les branches dénudées des arbres paraissaient très noires en se découpant sur les dernières lueurs argentées de la chute du jour.

L'officier espagnol, bel homme de trente-cinq ans et lieutenant-colonel de cavalerie, n'était autre que celui qui, chaque soir, venait prier le général français de dragons de bien vouloir se rendre avec tous les honneurs de la guerre.

Il marchait depuis une demi-heure et, atteignant un petit bois, pensait s'être suffisamment éloigné du camp des coalisés.

Après un dernier regard autour de lui, il écarta sa cape et dégagea un pigeon voyageur qu'une chaînette d'argent reliait depuis la patte à la ceinture du colonel.

Le pigeon était bagué.

Légèrement blessé par une balle autrichienne alors que venant des lignes royales françaises il gagnait le camp retranché de Bamberg, aujourd'hui soigné, on pouvait légitimement espérer que rendu à la liberté, et sa mémoire étant fidèle, il se dirigerait d'une traite à la ferme aux trois quarts effondrée.

Le lieutenant-colonel agissait de son propre chef, du moins au départ, mais après la visite dramatique du Prussien voilé, et devant la consternation générale, il s'était loyalement ouvert de son projet à ses supérieurs.

Un général espagnol, parlant visiblement au nom des deux autres et en présence du commandant suprême autrichien, se fit sans doute l'interprète de tous ces hommes - au silence qui valait approbation - en disant :

— Colonel Novalmorales, nous n'avons rien compris à votre discours confus et ne saisissons pas le sens de vos paroles car vous êtes sans doute fiévreux. Pour vous remettre, à la chute du jour, vous vous en irez faire promenade du côté des bois. Afin qu'on ne vous importune point en votre état, et exceptionnellement, il ne se trouvera aucune sentinelle, aucun cavalier sur votre parcours.

Le général autrichien au sourire triste, après un regard amusé aux trois généraux espagnols, ajouta :

— Bonne promenade, colonel.

Rendu au bois, Novalmorales ôta la chaînette d'argent et, retenant son souffle, il fut soulagé en voyant le pigeon prendre la direction du camp retranché.

Il murmura :

— Hasta la vista ! Buena suerte<sup>1</sup>!

\*\*\*

Augustin de Nestoc, dit le Feu Follet, attendait sans impatience. Il savait, par la corruption d'un sergent, que le duc de Bamberg allait ce soir tenter une sortie pour briser l'encerclement.

Engagé sous un nom d'emprunt au régiment Royal-Auvergne, Nestoc avait un programme bien arrêté : approcher le duc s'il réussissait en son projet, l'abattre à bonne distance, désertre et profiter enfin de



sa coquette fortune.

Dans trois heures, tout serait réglé.

Un vol de corbeaux aux sinistres coassements lui parut de bon présage.

Un présage de mort...

\*\*\*

Elle lui accordait ce droit une fois par semaine.

En effet, après sept jours de disette sur ce chapitre, le baron de Tuboeuf était autorisé par la marquise d'Ey à lui faire l'amour.

Avant cela, elle l'avait chapitré, estimant que l'exécution du duc de Bamberg tardait à venir. Aveuglé par son désir, Tuboeuf jura d'insister auprès du Feu Follet mais c'était là promesse qu'il ne pouvait tenir, n'ayant aucun moyen de joindre le tueur. Pour y parvenir, il devait laisser un message au cabaretier du Drap d'Argent mais la seule réponse obtenue jusqu'ici se limitait à ceci : « Cessez de m'importuner. Vous apprendrez d'ici peu la mort du duc de Bamberg ! »

Il la regarda avec convoitise et se déshabilla hâtivement tandis qu'elle attendait sur le lit, jambes demi-levées, considérant d'un air contrarié un de ses ongles brisé.

— Que vous êtes belle ! lança-t-il.

Sans quitter l'ongle cassé du regard, elle répondit d'un ton où perçait l'impatience :

— Allons mon ami, ne perdez point de temps, j'ai bien d'autres choses à faire aujourd'hui !

Le baron de Tuboeuf se précipita et se mit à l'ouvrage en poussant force grognements.

L'affaire fut réglée en moins de temps qu'il n'est nécessaire à une poule pour pondre un oeuf.

Le baron était enchanté. Il eût aimé demeurer la vie entière en la belle marquise dont les jambes reposaient encore sur ses épaules mais la dame n'avait point de ces tendresses :

— Eh bien quoi, mon bon, vous dormez ?

Il se retira et la regarda se lever, admirant ce corps parfait qu'il venait de posséder.

— Je vous aime tant et tant ! dit-il avec passion.

Elle soupira.

Il insista :

— Vous êtes si bonne de m'offrir votre corps magnifique à moi qui suis si laid !

Elle faillit répondre : « C'est assez bien vu » mais, songeant au mariage et aux millions, elle s'en abstint, notant toutefois :

— Ah, mon ami, faites donc quelque chose : vous avez l'aisselle surette et les pieds fumants.

Heureux, le baron prit bonne note qu'ils atteignaient, à présent, un certain degré d'intimité...

\*

Bamberg, lui aussi, regardait la chute du jour. Il savait l'idée de quitter cet endroit où ses hommes et lui-même avaient tant souffert. D'ici quelques heures, c'en serait achevé et il se trouverait mort ou dans le camp royal.

Il avait revu chaque détail, se savait attendu par Villeroi et avait même choisi les mots de passe.

Il fut très surpris en voyant arriver un pigeon à tire d'ailes en les dernières lueurs du jour. D'autant plus étonné, au reste, qu'il reconnaissait parfaitement un de ses oiseaux donné pour mort ou disparu un mois plus tôt.

Il se leva tandis que le caporal Piloselle, radieux, lui amenait le pigeon :

— Il est revenu, monsieur le général. Et bagué !

— Je vois cela, Piloselle. Pouvez-vous me donner le message ?

Tandis que le caporal ôtait la bague, son chef le regardait avec bienveillance. Le pauvre garçon ne s'appelait point ainsi mais il était très blond et très poilu or, ainsi qu'on se souvient sans doute, la piloselle est une plante à fleurs jaunes couvertes de poils : il ne fallait point chercher ailleurs l'origine d'un surnom que l'intéressé acceptait avec bonne humeur.

Le caporal tendit au général le petit rouleau de papier et Bamberg lui lança :

— Excellent travail, Piloselle, excellent. Voyez-vous, vos pigeonnés ne vous peuvent point quitter durablement. Bon présage !

— Mais mes femmes ne me quittent point non plus, monsieur le général. Pensez, un dragon !

— Bien entendu, Piloselle.

Le caporal s'éloigna sous le regard perplexe de Bamberg. Il courait le bruit, à l'escadron, que Piloselle était si gentil avec les dames, si bouleversé à l'idée de leur faire verser une larme, qu'il ne refusait jamais de les épouser, se trouvant plusieurs fois marié en les régions de France et même en terre étrangère.

Bamberg déroula le petit papier et lut ceci :

Vous serez attaqué à minuit par 7 500 hommes.

Pas de prisonniers. Levez le camp!

L'honneur est une patrie, et l'on peut en être

quel que soit son pays. Un ami espagnol.

Bamberg identifia immédiatement son informateur. D'après un prisonnier, celui qui le pria de se rendre chaque soir, un lieutenant-colonel, avait nom Novalmorales. Éprouvant un vif sentiment de reconnaissance devant tant de noblesse il se jura, si les caprices de la vie lui en laissaient l'occasion, de le lui exprimer de vive voix sitôt la guerre achevée.

Puis il réfléchit. Ainsi, peut-être aussi lassés en face qu'il l'était lui-même, ils allaient attaquer alors même qu'il quittait le camp. Fallait-il précipiter le départ ou utiliser les circonstances ?

Il décida d'appeler Hugo, Clément et quelques officiers pour connaître leur sentiment.

Le général-comte de Lagès-Montry, seul en sa tente, la tête dans les mains, réfléchissait.

Villeroi venait de lui demander de s'en aller avec 300 de ses mousquetaires au-devant... du duc de Bamberg!

Un homme qu'il haïssait. Et comment l'oublier, celui-là, alors que ses blessures à peine cicatrisées le faisaient encore souffrir?

Il murmura d'une voix défaite :

— Mon dieu, tous les termes de ce problème sont pareillement insatisfaisants!

Quoi, se venger, faire en sorte de ne point trouver le général et ses dragons qui allaient tenter désespérément de briser le cercle de fer et de feu qui les entourait? L'honneur l'interdisait : Bamberg était français, et officier de l'armée royale où il servait lui-même.

Et quoi, encore, secourir celui qui l'avait humilié, subir peut-être son regard ironique ? Il y avait là de la grandeur, mais quel chemin de croix !

Il songea alors qu'il lui restait encore deux heures pour trouver une solution...

\*

Le roi, arrivé au camp une demi-heure plus tôt, était littéralement ivre de rage.

En face de lui, un général des gardes-françaises, livide, le regardait avec respect et crainte. Dans un coin de la tente, assis sur un tambour, le futur maréchal de Villeroi se tenait recroquevillé comme un petit vieillard.

Louis le Quatorzième, qui cherchait en vain à se calmer, jeta:

— Quarante-cinq jours!... Quarante-cinq jours que le plus vaillant de mes généraux est encerclé en une vieille ferme et soutient un siège des plus sévères. Quarante-cinq jours que ces malheureux héros sont encerclés, comme je viens de l'apprendre alors qu'on m'en avait menti. Bamberg a exécuté une manoeuvre exceptionnelle dont le mérite fut usurpé par un autre...

Il jeta un regard lourd à Villeroi, prostré, puis, s'adressant au général des gardes-françaises :

— Que ne m'a-t-on informé de tout cela que j'apprends seulement en arrivant ici?

Le général jeta un regard gêné à Villeroi mais le roi, lui postillonnant d'abondance au visage, le pressa :

— Parlez, je suis le roi, vous n'avez à craindre que de moi, vous ne rendez de comptes qu'à moi !

— Majesté, des rapports vous furent envoyés... Plusieurs... de plus en plus alarmants tandis que la situation du général-duc de Bamberg devenait désespérée.

Le roi remarqua d'une voix sifflante :

— Je vois ! Celui ou ceux qui m'ont dissimulé ces rapports vont le payer fort cher !

Puis à Villeroi, son ami d'enfance :

— Dis-moi, toi, à défaut de l'aider, as-tu autorisé Bamberg à évacuer cette position ?

Villeroi eut un geste d'impuissance. Aussi, se tournant vers le général des gardes-françaises :

— Et vous, Landebaudière, le savez-vous ?

Le général de Landebaudière n'hésita pas :

— Votre Majesté n'ignore sans doute pas que le général-duc de Bamberg est de ces admirables soldats tels qu'on en fait peu et qui n'abandonnent point une place sans en avoir reçu l'ordre. S'il s'y résout aujourd'hui, c'est sans doute parce qu'il éprouve, non sans justesse, qu'on l'a totalement oublié. Du moins, Majesté, voilà ce que je pense.

— Vous pensez bien, Landebaudière, cela en fait au moins un dans mon armée ! Allons, je suppose qu'il faut d'urgence lancer une attaque générale contre les coalisés. Qu'en penses-tu, toi ?

Villeroi, sollicité, leva les bras et les laissa retomber.

Le roi se retourna alors vers le général de Landebaudière :

— Et vous, êtes-vous d'accord avec cela que je viens de proposer ?

— Sire...

— Parlez, je vous estime, je peux tout entendre.

— Je fais des réserves, Majesté. Le général-duc de Bamberg a mis lui-même au point, et sans doute avec le plus grand soin, les détails de sa sortie. Si nous lançons toute l'armée, et dans quel désordre, nous prenons le risque de contrarier ses plans dont nous n'avons pas connaissance.

Le roi réfléchit assez longuement, puis :

— Vous êtes un excellent général, Landebaudière : excellent, et je m'en souviendrai. Veuillez à présent me laisser avec M. de Villeroi.

Le général parti, le roi murmura :

— Encore une heure et nous serons enfin à minuit !

Puis, se tournant vers Villeroi :

— Allons, redresse-toi ! Et viens m'embrasser, incapable ! Ah, si j'avais choisi mes grandes décisions politiques comme mes amis d'enfance, il n'y aurait plus de royaume de France depuis longtemps.

1 Au revoir ! Bonne chance !

La première partie du plan s'était parfaitement déroulée. Tandis que la vingtaine de gardes-françaises demeurait en la ferme fortifiée en menant grand tapage et allumant des feux, les quatre-vingts hommes de l'escadron des Opérations Spéciales - dix étaient morts et autant blessés - rampaient sur l'herbe trempée de la prairie afin d'approcher les postes des coalisés.

Ici, le dispositif ennemi se trouvait très allégé car la rivière, assez large, était infranchissable tant en raison de sa température que de la force du courant. Quant à se laisser porter par celui-ci qui menait aux positions françaises, il n'y fallait point songer : une trentaine d'anciens fuyards s'y étaient essayés, les coalisés avaient repêché et exposé leurs cadavres. Au reste, cette série de noyades avait consolidé l'ennemi en la croyance que la rivière constituait le plus efficace des remparts, à quoi s'ajoutait la certitude que Bamberg, qui jusqu'ici n'en avait point manifesté la moindre velléité, ne tenterait jamais une sortie.

Les postes contenaient toujours une vingtaine de soldats et la difficulté consistait à les approcher sans être entendu. Une fois rendus, les quatre-vingts, silencieux, entouraient la position et à la même seconde une pluie de poignards de lancé s'abattait sur la sentinelle puis, franchissant le parapet, on tuait les soldats endormis. Il fallait les tuer tous, au même instant, à l'arme blanche, afin de ne point être entendu des autres qui eussent donné l'alerte générale. Tâche délicate et bien des vieilles troupes ne s'y seraient point risquées mais pour celles des Opérations Spéciales, entraînées à ce genre de missions, il n'existait pas là de difficultés infranchissables.

Avec discrétion, Bamberg surveillait le volontaire Philippe de Froidfond arrivé depuis seulement trois mois et qui manquait d'expérience. Lieutenant au très élégant régiment de la Reine-Dragons, le vicomte de Froidfond avait accepté de servir aux Opérations Spéciales avec un grade inférieur au sien car telle était la règle. Mais la chose valait aussi en l'autre sens, et un major quittant l'escadron de Bamberg, par exemple, eût aussitôt été accueilli ailleurs avec le grade de colonel.

Comme le craignait le duc, le sergent de Froidfond s'acclimatait fort mal aux horreurs de cette guerre. Ailleurs, chez les poètes, les petits marquis déguisés en colonel entre dentelles aux poignets et épées forgées à Tolède, on prétendait souvent, la connaissant à peine, que la guerre est fort jolie chose et vous trempe l'âme, mais Bamberg avait reçu Froidfond avec un discours où la vérité s'accompagnait de rudesse :

— Monsieur, la guerre est une abomination, sa fin dernière est de tuer, tuer beaucoup et vite pour qu'elle finisse tôt. Elle ne vous trempe point l'âme ainsi qu'on le dit mais la souille à jamais, l'enveloppant d'un parfum délétère qui certains soirs nous étouffe au point que de très bons soldats s'en vont se pendre, solitaires, au coin d'un bois. Aux Opérations Spéciales, car on attend beaucoup de nous, elle peut paraître plus abjecte encore. Nous autres, nobles sans fortune, nous sommes soldats car on nous y a préparés depuis l'enfance et que nous ne savons rien faire d'autre mais de vous à moi, j'ai plus d'estime pour le plus humble des paysans dont les moissons nourrissent les peuples que pour le plus grand des généraux aux mains couvertes de sang. Voulez-vous toujours servir sous mes ordres ?

Lourde erreur. En cette rare circonstance Bamberg manquait de lucidité en ne voyant pas que c'est par ce discours qu'il croyait répulsif qu'il attirait tous ces jeunes gens fascinés par autant de franchise et de sincérité, qui n'étaient point la marque de leur milieu.

Froidfond observait le baron de Sereni. Cet homme était un excellent tacticien et un historien de l'armée de grande valeur mais c'était aussi un officier chevronné qui ne se posait plus de questions

lorsque l'instant de l'action se présentait.

S'approchant d'une sentinelle, aussi silencieux qu'un loup sur un tapis de neige, il l'attrapa brutalement par les cheveux, lui tira la tête en arrière pour découvrir la gorge... L'éclat fugitif d'une lame, un geyser de sang et Sereni accompagnant la chute du corps presque avec compassion, sans trace de la moindre haine.

Silencieusement, Froidfond, qui se tenait accroupi près de Bamberg en la même position, vomit longuement de la bile. Puis, s'essuyant les lèvres d'un revers de sa tunique sale et trouée :

— Pardon, général... pardon! chuchota-t-il.

Bamberg répondit dans un murmure :

— Nous en sommes tous passés par là et c'est le contraire qui m'eût inquiété. Restez près de moi, Froidfond, et je vous sortirai de cet enfer.

Les éléments les plus avancés des Opérations Spéciales atteignaient la rivière. Il était temps de rameuter les échelons arrière et Bamberg envoya des messagers afin qu'on amène la douzaine de chevaux survivants - sur cent trente ! - et les gardes-françaises. Puis il s'approcha de la rivière et la contempla avec inquiétude.

Noire, violente, rapide, elle charriait de gros blocs de glace et nombre d'épaves, dont d'énormes arbres arrachés aux berges. À la vitesse où le courant les emportait, n'importe lequel de ces troncs heurtant une tête la ferait éclater comme un melon. Déjà, sur l'étroite berge, troupes, chevaux et blessés allongés dans la boue s'entassaient en grand danger car quelques boulets bien ajustés eussent suffi pour causer un carnage en ce rassemblement.

Ne souhaitant pas prolonger davantage cette situation périlleuse, Bamberg allait donner l'ordre de mise à l'eau lorsque l'exceptionnelle finesse de son oreille l'en dissuada au tout dernier instant :

— À couvert ! ordonna-t-il à mi-voix.

Avec un ordre remarquable, on chercha l'abri de bosquets tandis que le général, usant du privilège qui lui permettait de voir sans être vu, et en tout cas bien avant et bien plus loin que les autres, scruta la rivière enténébrée.

Longeant la berge, un cavalier remontait le courant, très à la peine, progressant à une allure fort réduite. Le cheval qu'il montait était extraordinairement puissant, un torse imposant et très bon nageur, ainsi qu'on avait dû le choisir à dessein.

En cet instant, pour Bamberg, il n'était plus de mystère. Un coalisé n'avait aucune raison de se lancer en une affaire si périlleuse quand les siens tenaient la berge, si bien que le cavalier ne pouvait venir que des lignes de l'armée royale.

— Vite, lancez des cordes !

On obéit immédiatement et le malheureux cavalier, les mains visiblement engourdis, attachait les cordes au pommeau de sa selle.

Bamberg fut ému de ce cavalier si courageux tentant ce qu'aucun n'avait osé en quarante-cinq jours de siège et il espéra que l'homme, qui semblait frêle et fragile, parviendrait à tenir car qu'il perde pied à présent et se noie lui paraissait des plus injuste.

Une dizaine de vigoureux soldats des Opérations Spéciales tirèrent sur les cordes et le cheval, brusquement soulagé, comprenant qu'on lui venait en aide, modifia aussitôt sa trajectoire pour nager en direction de ses sauveurs.

Bientôt, la bête épuisée prit pied sur le sol boueux, y pataugea un instant, retrouva l'équilibre et, toujours tiré, gravit enfin le raidillon.

C'est alors que Bamberg et tous les autres, officiers et soldats, éprouvèrent une surprise égale à celle qui eût été la leur en voyant le Grand Turc en personne : l'héroïque cavalier, ce soldat d'un courage exceptionnel... portait une robe!

\*

Trempée jusqu'à la poitrine, Marion grelottait et claquait des dents. Autour du cou, deux pistolets reliés par une cordelette afin que la poudre ne fût point mouillée.

Bamberg la tint aux épaules, si ému qu'il eut peine à trouver ses mots :

— Marion, quelle folie que cela ! Vous êtes trempée, par ce froid de loup !

Il la couvrit de sa cape rouge et d'autres dragons en firent autant.

Elle articulait avec difficulté :

— Méfiez-vous... Postes coalisés... s'étendent loin sur la berge... pas prendre pied trop tôt... attendre début attaque des coalisés... Pontecorvo... Mortefontaine... convaincu le roi...

Elle frissonna de la tête aux pieds et fit un effort pour ne plus claquer des dents mais elle ne pouvait empêcher le débit haché de ses mots ni les phrases coupées, réduites à l'essentiel :

- Attendre début attaque coalisés... Le... Le roi convaincu lancer aussitôt ba... barrage artillerie... Amène grande urgence pièces de partout... jeter trouble...

— Marion il faut vous changer tout de suite !

Elle parvint à sourire :

— Inutile, j'y retourne... restez, c'est... prisonnière... part avec vous...

À cet instant, des lignes coalisées et sur trois côtés, on entendit fifres, tambours et trompettes, signal du début de l'attaque ennemie. Mais ces codes, Bamberg les connaissait parfaitement : les instruments de musique servent, lors des batailles ordonnées, à remplacer les ordres de vive voix, ceux-ci se trouvant étouffés par les bruits de bataille et en réalité, chaque instrument selon qu'on en jouait correspondait à une phase de l'attaque.

Les coalisés éprouveraient des difficultés avant d'atteindre les ruines de la ferme fortifiée car il leur faudrait franchir les lignes bouleversées, les épaves de la batterie d'artillerie hollandaise, les voitures pillées, les tranchées, les sapes et tous les pièges posés avec savoir-faire par les spécialistes des Opérations Spéciales.

Bamberg fit signe qu'on lance une fusée verte d'un modèle très puissant, bien supérieur à celui des feux d'artifice.

Peu après, une formidable explosion ravagea les ruines de la ferme et deux dragons, hors d'haleine, arrivèrent en courant : au signal, ils venaient de faire sauter les réserves de poudre, le dernier canon et tout le matériel qu'on ne pouvait emmener.

Puis, le tir de l'artillerie royale française commença, ravageant des rangs entiers de l'infanterie des coalisés montant à l'assaut. Ce tir précis devait tout aux relèvements soigneux effectués par Bamberg et

envoyés grâce au dernier pigeon voyageur.

— Mettez les chevaux à l'eau!

Il se tourna vers Marion, enveloppée dans plusieurs capes rouges de dragons :

— Nos derniers chevaux serviront à tirer les blessés et certains gardes-françaises qui ne savent pas nager.

— Alors prenez le mien... Je sais fort bien nager.

Bamberg eut un haut-le-corps :

— C'est hors de question.

Le ton était tel que la jeune femme n'insista pas.

Chaque cheval, harnaché autour de l'encolure de rênes et de longes de ceux morts durant le siège, parvenait à tirer jusqu'à trois hommes attachés par ce même lien sous les aisselles. Encore fallait-il, pour survivre, maintenir la tête hors de l'eau, résister au froid et tenter d'éviter les épaves emportées par le très fort courant.

Après ce départ, et sur un signe du général, ce fut au tour des officiers et dragons des Opérations Spéciales de pénétrer en l'eau sombre, certains tenant la main aux gardes-françaises moins expérimentés. Beaucoup de dragons tentaient de nager d'une main tandis que de l'autre, ils maintenaient haut levés mousquetons et pistolets afin de ne point mouiller la poudre.

Malgré les prières réitérées de Bamberg, Marion n'avait point voulu partir sans lui qui demeurait le dernier sur la berge. Il avait prêté Hautain, son magnifique cheval, à un groupe de blessés auxquels il confia Scrub mais refusa de monter en selle avec Marion car l'animal qui l'avait amené, pour solide qu'il paraisse, se tenait l'encolure basse, fourbu et peu désireux d'un nouveau bain en cette rivière glacée des Flandres. Bientôt, le courant les emporta.

Bamberg nageait à côté du cheval de la jeune femme, prêt à la secourir à tout instant. Ils allaient très vite. En certains endroits formant de petites anses, l'eau avait gelé sur quelques mètres.

À proximité de la berge, Bamberg vit flotter le cadavre d'un soldat des gardes-françaises qui avait voulu tenter sa chance à la nage afin de ne pas alourdir la rude tâche des chevaux et sauver ainsi ses camarades.

Triste, il détourna le regard et croisa celui, très tendre, de Marion. Pour la rassurer, il lui adressa un clin d'oeil. Il nageait toujours à ses côtés alors qu'elle se tenait penchée sur l'encolure de son vaillant cheval lequel, victime de la poussée du courant ou d'un remous, disparaissait parfois sous l'eau tandis qu'elle se trouvait mouillée jusqu'au cou.

Bamberg avait perdu son chapeau noir galonné d'or. Souventes fois, il se tournait vers elle, s'assurant que tout allait bien et il semblait si peiné de la voir en cette situation, qu'attendrie, elle l'imagina hurlant pour surmonter le bruit : « Je suis terriblement désolé, madame ! »

Mais ces brefs échanges de regards en l'eau glacée, au milieu de blocs de glace et d'épaves, révélaient surtout une complicité si forte, et tant d'amour, qu'à peu près au même instant l'un et l'autre acquirent la certitude que seule la mort pourrait les séparer.

En regardant le duc, son visage maigre et tourmenté qu'elle aimait tant, la jeune femme songeait aux paroles de Pontecorvo, à la pierre noire et au fait qu'en le vaste monde, il était le seul descendant du peuple de l'Atlantide. Mais coulait aussi en ses veines le sang de princesses phéniciennes et égyptiennes, de jolies et nobles dames de Crète, Grèce, Rome, Arabie, Afrique, Espagne... Un vertige



et cette idée, peut-être, que si les races peuvent s'unir en l'amour, pourquoi ne le pourraient-elles pas en l'amitié et la paix ?

Soudain, elle vit Bamberg se retourner à deux ou trois reprises, les yeux agrandis. Puis, de ses bras puissants, il l'arracha à sa selle.

Aux derniers instants, elle vit un énorme tronc de chêne qui arrivait sur eux à grande vitesse. Elle entendit l'horrible bruit d'os brisés lorsque le tronc heurta l'arrière du cheval, l'eau tumultueuse et bouillonnante.

Puis plus rien.

Il gênait, encombra le passage, allait et venait parmi les généraux sans le moindre égard, les bousculant à l'occasion mais nul n'osait protester ni adresser une parole de reproche au protégé de tant de monarques. Von Ploetzen était nerveux et son impatience grandissait de minute en minute car il lui semblait que l'attaque piétinait.

Enfin, il se planta devant le général en chef autrichien et le toisa. Sa voix traduisait colère, haine, mépris ainsi qu'une folle envie de victoire et de revanche :

— Qu'est-ce donc que vos soldats incapables qui se laissent arrêter par quelques boulets ?

Ignorant quel titre donner à celui dont il ignorait les fonctions exactes, le général autrichien n'en parla pas moins avec une certaine froideur et regarda à dessein au-delà de Von Ploetzen. Quant aux titres, il opta a minima :

— Comte, l'avance est très difficile. J'ignore comment les Français procèdent mais ce tir de nuit est effarant de précision. En outre, les dragons assiégés ont semé le terrain de chausse-trapes, sauts-de-loup et pièges aussi variés que mortels, car ils excellent en cette science. Cependant, car j'imagine que c'est la seule chose qui vous intéresse, quoi que très ralentie, notre avance est inexorable.

Von Ploetzen réfléchit un instant. L'observant avec une très vive attention, l'Autrichien dut admettre à regret que sous le voile de gaze on ne distinguait rien, absolument rien de ses traits.

À peine radouci, le géant prussien de plus de deux mètres demanda :

— Ainsi, vous garantissez la prise de cette maudite ferme fortifiée ?

— C'est une certitude absolue, comte.

Von Ploetzen hocha la tête à plusieurs reprises puis la releva vivement vers son interlocuteur, comme si un doute lui venait :

— Combien de temps vous faudra-t-il ?

L'Autrichien consulta son homologue espagnol du regard, puis :

— Dans moins de dix minutes, et je compte au plus mauvais de nos intérêts, nos soldats franchiront ce qui demeure des enceintes fortifiées. Dès lors, à une centaine contre 7 500, ce sera l'affaire de quelques minutes car les dragons français disparaîtront sous le nombre, broyés.

Von Ploetzen, sans répondre, fit quelques pas hors de la tente d'état-major et regarda la nuit qu'éclairaient par intermittence les tirs d'artillerie. Des lignes françaises, on lançait des fusées vertes à intervalles réguliers mais quelle que soit la signification de ces messages, ils étaient à présent inutiles, ne servant tout au plus qu'à ajouter un peu de féerie en cette nuit glacée.

Vivement, car ses yeux le faisaient soudain souffrir, le Grand Maître des Teutoniques revint en la tente et, pointant un index vers la poitrine du général autrichien :

— Vous!... Vous, vous avez dit, très exactement, que les Français seraient broyés. C'est bien cela, n'est-ce pas ? C'est bien très exactement cela ?

L'Autrichien réfléchit un instant, cherchant un piège et, n'en voyant pas :

— J'ai dit cela que je pense, en effet, et le maintiens.

Théâtralement, Von Ploetzen posa une de ses énormes mains gantées sur l'épaule de l'Autrichien puis, d'une voix chaude et chaleureuse qu'on ne lui soupçonnait absolument pas :

— « Broyés ! » Ah, voyez-vous, j'aime ce mot! Oui, j'aime ce mot !

Puis il sortit de la tente, suivi comme son ombre par Hofflingen.

Se retrouvant entre eux, la demi-douzaine de généraux échangea des regards stupéfaits.

\*

Un autre, qui n'était rien moins que le monarque le plus puissant d'Europe, n'arrivait pas davantage que Von Ploetzen à masquer son impatience. Mais contrairement au Prussien, il se gardait bien de manifester semblable impolitesse que le teutonique et c'est par un surcroît de raffinement, très ostensiblement marqué, que ses familiers devinaient à quel point il était à bout.

Ainsi était Louis le Quatorzième et qui l'avait vu ainsi une fois ne s'y trompait pas, tels les officiers supérieurs qui quittaient la tente royale dès qu'ils l'irritaient. Il suffisait au roi pour signifier cela de ne plus du tout les regarder ou, tout au contraire, de les regarder un peu trop longtemps.

Un capitaine des gardes de Monsieur entra et salua le monarque qui demanda aussitôt :

— Eh bien?

On n'envoyait au roi que des officiers intelligents et celui-ci ne dérogeait pas à cette règle :

— Sire, huit viennent encore à l'instant d'être repêchés ce qui porte à vingt-trois le nombre de dragons des Opérations Spéciales tirés de la rivière glacée. On a également sauvé un homme des gardes-françaises qui se trouvait assiégé lui aussi et retrouvé cinq cadavres, des camarades de ce survivant. Je dois signaler à Votre Majesté que parmi les vingt-trois dragons rescapés ne se trouve aucun officier mais aux dires d'un de ces hommes, les officiers avaient reçu l'ordre de ne s'échapper par la rivière qu'après leurs soldats.

Le roi eut un sourire :

— C'est bien dans sa manière, cela que vous me dites !

Tous devinèrent qu'il parlait de Bamberg.

L'exposé du capitaine des gardes du corps de Monsieur était parfait de concision, répondant par avance à certaines questions. Mais il est des choses qu'on aime entendre de vive voix :

— Avez-vous appris quelque chose concernant le général-duc de Bamberg ?

Certains, parmi ceux qui se trouvaient sous la tente royale, eurent l'impression d'entendre le cerveau du capitaine cliqueter comme un automate de Nuremberg :

— Sire, on ne sait absolument rien.

La prudence eût commandé d'en rester là. La prudence, oui; mais point l'ambition et le rusé capitaine lança un mot, un seul, incitant à le faire poursuivre mais de sorte qu'il apparaisse bien qu'on le poussât à cela alors qu'en la vérité des choses, c'est lui et lui seul qui provoquait cette relance :

— Cependant...

Le roi, vivement intéressé, retourna aussitôt le mot sur le mode interrogatif :

— Cependant?

— J'ai pris la liberté, Votre Majesté, de faire parler un des survivants.

— Excellente initiative ! répondit le roi qui, du geste, l'incita à poursuivre.

— Sire, bien que transi, l'homme est bavard. Il m'a affirmé que bien souvent, lorsqu'ils font sauter des dépôts de poudre ou de vivres, le général-duc de Bamberg est le dernier à quitter les lieux. Il pense que cette fois encore, il en sera ainsi. La dernière image qu'il ait de lui est celle d'un uniforme en lambeaux et taché de sang, les traits tirés par une fatigue extrême, le visage et les mains noirs de poudre et de poussière, une balafre de la tempe au menton et, malgré le froid, la sueur traçant un sillon sur le front tant il s'activait d'un groupe à l'autre.

Le roi aimait cette description : elle ravissait le soldat qui demeurait en lui.

— Votre nom, capitaine ?

— Hiérosme de La Pommière, Majesté.

Ne s'arrêtant point à l'étrangeté de ce prénom peu commun, le roi adressa un signe de tête à un secrétaire qui en prit note aussitôt mais déjà, un très jeune lieutenant porteur de nouvelles arrivait.

Allant au plus court, le roi ordonna :

— Parlez!

— Sire, il arrive d'autres survivants dans le plus grand désordre.

— Combien?

— Dix-neuf, dont des blessés. Ingénieusement, les dragons ont fait traîner les blessés par les chevaux encore vivants, et tous bons nageurs. Parmi ces chevaux, on a reconnu Hautain, celui du général.

Le roi effectua un rapide calcul : 42 hommes. D'un point de vue militaire ce chiffre, qu'il souhaitait encore provisoire, constituait déjà une victoire. Côté français, on avait appris par un déserteur bavarois désireux de monnayer ses renseignements que 7 500 hommes s'étaient lancés à l'assaut de la ferme fortifiée.

Le roi, exultant, esquissa ce qui ressemblait à un pas de danse puis, joignant les mains en un geste de ravissement :

— Messieurs, quelle victoire ! 7 500 hommes leur donnent l'assaut de tous côtés et ma centaine de dragons réussit son repli en bon ordre !

Puis il remarqua que le lieutenant se tenait toujours devant lui, raide, faisant tourner entre ses mains son chapeau à plumes. Fronçant le sourcil, le souverain demanda d'un ton sec :

— Quoi, vous n'en aviez pas achevé, lieutenant ?

— Encore deux nouvelles, Majesté.

— Sont-elles bonnes ? questionna Louis le Quatorzième.

— L'une ne l'est point trop, Majesté.

— Alors commencez par celle-là.

Le lieutenant n'hésita pas un instant :

— Sire, les coalisés ont dû s'apercevoir de quelque chose car on remarque que leurs postes avancés font tirer dans l'eau.

— Quoi d'autre ?

— Ce que voyant, le général-baron de Bonnefous, qui commande l'ensemble des postes de repêchage installés au bord de la rivière, a pris sur lui de faire allumer de nombreux feux car ainsi, aucun survivant ne restera sans secours alors que nous n'avons plus à craindre de donner l'alerte aux coalisés.

— Excellente initiative, c'est pensé avec intelligence! répondit le roi en faisant signe au secrétaire de noter le nom de ce général.

Un capitaine de mousquetaires barbu, ayant perdu son chapeau et la main droite percée d'une balle, entra à son tour.

— Allons, parlez !

— Sire, le maréchal de camp, monsieur de Lagès-Montry, envoyé par la terre pour secourir les assiégés, se trouve encerclé avec une vingtaine de ses hommes.

— Et alors, que ne le dégage-t-on par une action de cavalerie ?

— C'est qu'on ne sait exactement où ils se trouvent, Majesté, lui et sa vingtaine de mousquetaires ne cessant de rompre l'encercllement pour se trouver de nouveau entourés.

Le roi fut un instant attristé mais au fond, ce qui dominait en lui s'apparentait à un grand bonheur : toutes ces actions, ces nouvelles, ces officiers intelligents, ces hauts faits, cette fidélité, ce courage, cela lui semblait la vie même car le mouvement est le seul contre-feu à l'ennui.

Et à la mort...

Bien qu'il fût blessé, une balle espagnole l'ayant atteint à l'épaule, Charles de Lagès-Montry faisait preuve de beaucoup d'intelligence pour échapper à ses poursuivants. Son instinct ne le trompait guère et les coalisés qui lui donnaient la chasse, perdant patience, en arrivaient à commettre faute sur faute, ce qui facilitait les tentatives du général français pour rompre l'encerclement.

Malheureusement, à chaque confrontation au hasard des hautes futaies, Lagès-Montry perdait des mousquetaires, tués ou blessés et en ce cas, aussitôt capturés.

Des lignes françaises, on continuait à tirer des fusées vertes, signe de ralliement des troupes du royaume des lys pour la durée de la nuit.

Mais si, de cette façon, Lagès-Montry voyait bien en quelle direction il fallait s'orienter, les nombreux pelotons de coalisés le voyaient aussi et lui barraient de nouveau la route.

La situation lui sembla brusquement sans issue mais, de même qu'il n'envisageait pas un instant de se rendre, il ne voulait pas s'abandonner au découragement. Il devait persister, tenter à tout prix une percée et gagner les lignes françaises. Il suffisait de quoi ? Une faille, une simple faille dans le dispositif et aussitôt s'y engouffrer.

Au fur et à mesure que le temps passait, le général des mousquetaires, curieux du phénomène et au fond spectateur de lui-même, voyait de nouveau sa conscience s'affronter en deux termes ennemis. Ainsi, il ne pouvait s'empêcher de songer que s'il se trouvait en cette situation, blessé, encerclé, il le devait, certes indirectement, à Bamberg qu'il détestait. Mais d'un autre côté, exposer sa vie pour sauver un ennemi, n'est-ce pas chevaleresque ? Incertain, il se demanda si le duc de Bamberg était parvenu à s'en tirer mais il en doutait. La guerre des Flandres était une guerre dure et son ennemi devait déjà commencer à pourrir en cette terre, lui, ses redoutables dragons et sa folle légende.

Au même instant, il tomba presque nez à nez avec un parti de cavalerie autrichienne. D'un tir très précis au pistolet, il tua l'officier qui se trouvait en tête du détachement, le regarda vider les étriers et tomber lourdement à terre puis, à l'adresse de ses mousquetaires, il hurla :

— Dispersion ! Chacun pour soi vers les lignes françaises et vive le roi !

\*

Le soldat Louis Lafaille, vingt ans, regardait la nuit, baïonnette au canon. S'il montait la garde avec vigilance, en ce secteur tranquille, il n'empêchait pourtant pas son esprit de vagabonder. Bien que glacée, la nuit s'y prêtait, car tout lui semblait merveilleux : là-bas, les milliers de torches des coalisés montant vers le plateau où se trouvait la ferme fortifiée des dragons hélas promis à la mort, les fusées vertes qui éclairaient le ciel de suie et, plus beau que tout, tant cela dégageait une impression de puissance, les flammes sortant de la bouche des canons français alors que les batteries faisaient feu toutes ensemble.

Soldat d'infanterie d'un régiment de Meaux, Lafaille songea à cette ville dont il était originaire. Et à ses jeunes filles, celles, en tout cas, qu'il courtisait : Catherine, Marie-Anne, Charlotte. Mais tout

assitôt, il entrevit le visage de Jacques, son meilleur - vraiment ? - ami, rôti de son état et demeuré à Meaux.

Comme elles.

— Ah, le sale cochon ! murmura-t-il.

Non sans amertume, le soldat Lafaille se persuada qu'avec les femmes, les partants ont toujours tort et ceux qui demeurent, toujours raison. Eh oui, se disait-il, on s'en va chercher la gloire et peut-être la fortune, on s'expose à se faire tuer ou à revenir manchot et pendant ce temps-là, des... rôti de leurs niaiseries à des belles assez stupides pour les écouter, oublieuses qu'elles sont des héros partis défendre le roi et le royaume des lys!

Brusquement, il sursauta. Non, ce n'était pas possible, pas en ce poste secondaire sans intérêt...

Mais la voix répéta :

— Magicien!

C'était le mot de passe. Sans réfléchir, Lafaille répondit par le mot de ralliement :

— Mélusine!

La voix venait de derrière un sapin. Méfiante, elle commanda :

— Va chercher ton officier.

Ce fut inutile. Le capitaine, qui écrivait à sa fiancée sur un tambour renversé, sursauta en entendant l'échange « Magicien-Mélusine » et fut là en quelques foulées.

Ce qu'il vit alors, tout comme le soldat Lafaille, ni l'un ni l'autre ne devaient l'oublier leur vie durant.

Saignant du front, une balafre lui barrant un côté du visage, l'homme n'était rien moins que général des dragons, l'uniforme en lambeaux, la poitrine couverte des plus hautes décorations avec, au côté, ce sabre légèrement courbé et, au bras droit, le légendaire brassard jaune et rouge. Il arrivait de la forêt, c'est-à-dire de nulle part et en tout cas, de là où on l'attendait le moins, du nord, quand la rivière était au sud !

Plus étonnant encore, il tenait dans ses bras une merveilleuse jeune femme. Belle, épuisée, grelottant de froid mais visiblement très amoureuse.

Alors qu'il eût pu s'en dispenser, étant donné son rang, les circonstances, et les moeurs du temps, le général se présenta, étonnante marque de respect envers des subordonnés :

— Général-duc de Montigny-Bamberg.

Les deux fantassins du régiment de Meaux l'avaient bien entendu reconnu, mais le fait qu'il le dise les ancrant en la certitude qu'ils ne rêvaient point.

— Capitaine Migeon.

— Soldat Lafaille.

Le capitaine fusilla son subordonné du regard et celui-ci baissa les yeux, ayant répondu sans réfléchir.

Bamberg n'y prêta nulle attention et sa voix se fit plus chaude:

— Oublions tout cela. À l'instant, c'est de camarades prêts à m'aider dont j'ai besoin.

Les deux hommes claquèrent des talons, certains de vivre les meilleurs instants de leur vie militaire.

On avait activé le feu à côté duquel la baronne se changeait, protégée des regards par deux vieux fantassins qui tenaient déployées de part et d'autre des capes. Au fur et à mesure, on lui passait des pièces d'uniforme que des soldats avaient auparavant chauffées près des flammes. Tous manifestaient le plus grand respect.

Ému, le vieux colonel commandant le régiment de Meaux s'était présenté à Bamberg, lequel le pressa aussitôt de questions. On l'assura qu'une soixantaine de dragons avaient déjà été tirés de la rivière, et qu'un détachement de mousquetaires envoyé en secours se serait fait hacher sur place, les derniers étant encore encerclés en la forêt.

Aussitôt, Bamberg s'enquit du régiment de cavalerie dont les quartiers se trouvaient à proximité et on lui signala le régiment du dauphin, celui de la reine et enfin le régiment de Penthievre, sous les ordres, pour la nuit, du colonel Sébastien de Fontenelle, un homme très brillant.

Bamberg le fit donc chercher et adroitement, au lieu de lui donner des ordres, ainsi qu'il le pouvait, lui demanda son aide.

Âgé d'environ trente-cinq ans, Fontenelle était un officier d'une élégance extrême mais Bamberg, qui s'y connaissait, ne se trompa pas sur son regard : cet homme courtois était un véritable soldat, dur à la peine, sans doute redoutable au sabre et sur la fidélité duquel il pourrait compter.

Fontenelle ayant promis son aide avec enthousiasme, Bamberg expliqua :

— Il me faut 300 de vos meilleurs cavaliers, pas davantage afin que nous ne perdions rien de la vitesse en nos déplacements. La mission est double, harassante et fort dangereuse. Voulez-vous toujours en être, monsieur ?

— Je ne donnerais ma place pour rien au monde.

— Nous allons jouer les chiens de berger mais pour rattraper notre cheptel et le disputer aux coalisés, il nous faudra combattre.

— Est-ce vos dragons que nous allons ainsi soustraire aux coalisés ?

— Pas seulement eux. Un parti de mousquetaires est en grande difficulté quelque part en cette immense forêt. Nous allons les dégager. Il faudra prévoir des chevaux supplémentaires car ils doivent se trouver démontés.

— Une trentaine ?

— C'est raisonnable. Et votre meilleur pour la baronne.

Le colonel-baron de Fontenelle, étonné, regarda autour de lui et fut très surpris lorsque, ôtant son chapeau de fantassin, les cheveux bruns de Marion tombèrent sur ses épaules.

Impressionné, il s'inclina en disant :

— Mon cheval, quoique excellent, sera à peine digne de vous, madame la baronne.

Dix minutes plus tard, la troupe de cavaliers se mettait en route tandis que dans les rangs de l'armée française se répandait la nouvelle du retour de Bamberg.

Et qu'aussitôt, il retournait au combat...



Von Ploetzen inspectait les ruines de la ferme fortifiée et fut convaincu de l'évidence : une fois encore, ils avaient été joués et Bamberg leur échappait. « Il a une guerre, voire plusieurs, d'avance sur les autres. Je n'ai pas le droit de laisser vivre un tel homme. »

En cette période de restauration du Conseil des Troubles, compte tenu des nouvelles ambitions qu'il affichait pour celui-ci et de son incontestable succès auprès des monarques et des financiers qui devaient se partager le monde, il eût été assez naturel que Bamberg fût relégué au second rang des préoccupations du Grand Maître des Teutoniques. Il n'en était rien.

Ce désir de tuer Bamberg l'obsédait, ou peu s'en fallait. Pour ne point arranger les choses, il paraissait de plus en plus évident que la froideur manifestée par Louis le Quatorzième au sujet du Conseil des Troubles masquait en réalité une sourde hostilité.

En ces conditions, pour totalement isoler Bamberg, ne serait-il pas avisé de faire assassiner le roi de France ? Il faudrait y réfléchir.

Hofflingen sur les talons, et le visage toujours invisible sous ses voiles, Von Ploetzen arrêta un général espagnol :

— Faites déterrer les corps des Français. Tous, officiers compris !

L'Espagnol eut un haut-le-corps, tant la chose allait contre l'honneur. Il toisa le Prussien et, avec insolence :

— Faites-le vous-même !

Mortifié, le teutonique se jura de régler ce compte ultérieurement puis, trouvant un officier saxon plus complaisant, ou plus faible, il fut obéi.

C'était là vieux stratagème remontant aux lointaines croisades dont il avait pu vérifier l'efficacité : un soldat sachant qu'en raison de son appartenance à telle unité son corps restera à pourrir, eh bien ce soldat se met à réfléchir...

\*

Encerclés par les cavaliers du régiment de Penthievre, les quatre Autrichiens, dont un officier, jetèrent leurs armes et levèrent les mains.

Bamberg, qui parlait parfaitement allemand, interrogea le lieutenant :

— Eh bien quoi, vous semblez heureux de votre capture ?

— C'est que nous le sommes, Monseigneur.

— Vous n'aimez point la guerre, et préféreriez rédiger des actes chez un notaire ?

— En ce moment, je préférerais même curer les puits de toute leur merde mais me trouver ailleurs.

L'Autrichien semblait grandement sincère, ce qui déconcerta le chef des Opérations Spéciales, lequel demanda tout de même :

— Est-il une raison à cela ?

L'officier Autrichien, un instant gêné, dut se décider brusquement car il devint très volubile :

— Il y a un fou nommé Von Ploetzen qui sème la terreur et seuls les Espagnols parviennent à le contenir mais cela ne suffisait pas à notre malheur. On vient de nous placer sous les ordres d'un autre fou, Lord Melfox, et tant horrible est sa cruauté que nous préférons désertir ou nous rendre. Acceptez-vous mon épée, monsieur ?

— Nous ne faisons pas de prisonniers...

L'Autrichien blêmit, Bamberg reprit :

— Mais je vous laisserai la vie et prendrai simplement vos armes pourvu que vous parliez car j'en veux davantage.

L'autre n'hésita pas :

— Lord Melfox commande à tout un régiment d'infanterie anglaise. Ils errent dans cette forêt en bons chasseurs, dispersés en petits groupes. Je les ai vus de mes yeux tuer des mousquetaires français blessés, alors que nous sommes en nos lignes et pourrions les ramener. Plus grave : lorsque Melfox capture un dragon portant un brassard semblable au vôtre, il le fait mettre à mort en des circonstances particulièrement horribles... Il existe un minuscule hameau, en bord de rivière, à une demi-lieue au nord-ouest. S'abusant sur la distance parcourue à la nage, quelques-uns de vos hommes, paraît-il, y furent pris en montant sur la berge.

Bamberg allait tourner bride lorsque l'Autrichien ajouta :

— Il existe une raison à cela, je la tiens de mon oncle, colonel de mon régiment.

Voyant que Bamberg l'écoutait, il poursuivit :

— L'année dernière, Lord Melfox commandait une troupe de 2 000 hommes lorsque, avant l'aube, vous avez attaqué son camp avec 100 de vos cavaliers. Il eut si peur qu'il abattit un de ses officiers qui possédait un cheval plus rapide que le sien puis s'enfuit en abandonnant ses soldats, son carrosse, ses bagages, ses drapeaux et même sa maîtresse. S'il n'était très protégé en raison de sa haute naissance et qu'il est le dernier de sa lignée, il eût été pendu. Mais sa réputation de lâche est établie à jamais et il ne vous le pardonnera pas, ni à vos dragons.

Très pâle, Bamberg tourna bride en direction de ce hameau situé au bord de la rivière.

\*\*\*

— Le roi l'exige!

Phrase des plus courtes, on le voit, mais qu'il ne fut pas nécessaire de répéter une seule fois bien qu'elle eût été dite à une centaine de reprises.

« Le roi l'exige ! », et les plus forts cédaient, les hommes d'honneur s'étant jurés de ne rien dire s'effondraient et se confessaient car le roi, que beaucoup considéraient de droit divin, se plaçait au-dessus des principes les plus sacrés : n'en était-il pas le fondement?

Un quart d'heure après le départ de Bamberg, Louis le Quatorzième savait tout : son état physique et même sa tenue, que la baronne l'accompagnait, l'aide de 300 hommes du régiment de Penthièvre, la quête des derniers égarés des Opérations Spéciales, le désir de dégager les mousquetaires envoyés à son secours et à leur tour pris au piège.

Le vieux monarque s'étonna... de s'étonner ! Ce diable de Bamberg ! Épuisé, transit de froid,

ruisselant, balaféré mais fors l'honneur !

Et on disait qu'on avait dû contenir par la force ses dragons rescapés - mais dans quel état ! - qui cependant voulaient le rejoindre en apprenant qu'il était reparti! On assurait encore que son cheval, Hautain, échappant à la main d'un palefrenier, s'était sauvé vers la forêt en compagnie de Scrub, l'horrible chien du duc imprudemment confié après son repêchage au vieux marquis de Guyon.

Ému, Louis le quatorzième songea que femmes, soldats, chevaux, chiens : tous brisaient leurs entraves pour se trouver aux côtés de Bamberg.

Tous ! Et s'ils ne pouvaient s'y rendre, au moins y allaient-ils par l'esprit, oui, tous : femmes, soldats, chevaux, chiens... et roi !

\*\*\*

En selle sur Hautain qui l'avait effectivement rejoint, Scrub courant à ses côtés, Bamberg chevauchait sans hésitation en la nuit noire. Marion allait à sa droite et M. de Fontenelle, stupéfait, à sa gauche.

Marion ne s'étonnait qu'à demi, ayant déjà vu Tancrede circuler en la brume comme en plein jour. Mais pour Fontenelle, la chose était nouvelle : non seulement le duc y voyait la nuit mais il entendait de si loin qu'on était effaré de pareil phénomène. Il lui suffisait de lever sa main gantée de gris, s'arrêtant aussitôt, et en les instants suivants on pouvait être certain de voir passer un parti ennemi.

Enfin, on arriva en le minuscule hameau près de la rivière et, après avoir scruté la nuit, Bamberg donna l'autorisation d'allumer des torches.

On vit d'abord un simple soldat des Opérations Spéciales qu'on avait tenté de griller vif et dont la moitié du visage manquait, carbonisée. Appelé Dolman, il avait un jour fait savoir que mort, il aimerait reposer auprès de sa femme, à Paris, en l'hôpital de la Charité.

Puis on découvrit le vicomte Antoine du Plessis-Quenouille. S'emparant du guidon, les Anglais avaient arraché l'étendard représentant un sabre et une hache rouges croisés sur fond jaune avant de lui enfoncer la moitié du manche taillé en pointe en plein coeur, et l'autre en le fondement.

Impassible, les traits indéchiffrables, Bamberg observa le corps suivant, le caporal Piloselle, sans doute saisi alors même qu'il prenait pied sur la berge. Lui fut aussitôt ligoté entre deux planches sur lesquelles on tapa à coups de crosse jusqu'à détacher les poumons en d'affreuses souffrances.

Enfin, on trouva le quatrième et dernier dragon en le cimetière du hameau. On avait dû attraper M. de Froidfond au sortir de la rivière, comme les autres, et, à voir comme un tibia traversait la botte, lui briser les os à coups de crosse. Puis, traînant le sergent jusqu'au cimetière, on l'avait attaché à la croix de pierre d'une tombe. Il portait une lanterne au cou, afin de servir de cible lumineuse.

Là, on s'était de nouveau acharné à coups de crosse car un oeil bleu pendait sur la joue. Enfin, sans doute lassé, on avait fusillé le mourant en cette position.

Un cinquième homme, le capitaine de Stievet, seul officier des gardes-françaises présent en la ferme assiégée, avait été « simplement » exécuté d'une balle dans la nuque eu égard au fait, sans doute, qu'il ne fût point dragon.

On attachait les cadavres en travers de la selle de chevaux disponibles puis, ayant remarqué un vieux sergent du régiment de Penthièvre, Bamberg questionna :

— Je vous ai observé, vous savez prendre la piste.

— Mon père gardait les chasses de notre seigneur, en Limousin, c'est là que j'ai appris, monsieur le général.

— Saurez-vous regagner les lignes françaises en évitant l'ennemi ?

— Je saurai faire cela. Il n'est pas toujours facile, même pour un vieux coureur de forêt, de trouver son chemin mais quand je l'ai parcouru une fois, je ne me trompe jamais.

L'homme partit peu après avec quelques cavaliers d'escorte en emportant les corps. Puis, les regards se tournèrent vers Bamberg. Marion avec appréhension, car elle craignait pour lui. M. de Fontenelle, colonel du régiment, avec curiosité. Les officiers du régiment de Penthièvre, enfin, très choqués, qui espéraient des représailles.

Voyant Bamberg comme perdu en un rêve, Fontenelle s'approcha :

— Il est détestable d'imaginer que ce Lord Melfox, à la faveur de la guerre et de ses désordres, pourrait échapper à un juste châtement.

Bamberg redressa vivement la tête :

— Oh ! mais il n'échappera pas au châtement, ayant sur les mains le sang de nos frères.

— La forêt est si vaste...

— Pour Melfox, le monde entier serait trop petit.

— Vous semblez si sûr de vous...

Le général de dragons se mit en selle et répondit d'une voix tranquille:

— Dans dix minutes, ils seront tous prisonniers. Tous !

Quelque chose de glacé étreignit tous les coeurs.

Augustin de Nestoc dit le Feu Follet parlait très peu à ses camarades mais savait écouter.

Ainsi Bamberg s'en était tout de même tiré !

Inattendu, très inattendu !

L'homme capable d'organiser un si remarquable repli dans des conditions aussi périlleuses, cet homme était dangereux. Tant mieux : à redoutable gibier, terrible chasseur !

À peine arrivé, disait-on, Bamberg, épuisé, s'en était reparti au motif qu'il n'avait point son compte de dragons, qu'il devait chercher les manquants et, au passage, ne doutant de rien, secourir des mousquetaires venus l'aider et se retrouvant eux-mêmes encerclés.

Mais en quel monde vivait-il, celui-là ? Un chef, petit ou grand, revient en ses lignes et ne s'inquiète point des pertes sinon où irait-on ? Quoi qu'il en soit, il risquait, cette fois, de ne point revenir car la forêt se trouvait pour les 4/5 sous le contrôle des coalisés.

Nestoc estima que ce serait grand dommage que Bamberg fût ainsi tué car cette fois, comme le renard sent qu'il trouvera des victimes dans un poulailler mal défendu, il devinait qu'il aurait le général des dragons au bout de son étrange fusil si d'aventure le duc s'en revenait vivant.

Cette certitude absolue lui venait de la part de sauvagerie qu'il avait installée en lui, la cultivant telle une fleur vénéneuse et sans cesse croissante. Jour après jour, il avait étouffé en sa conscience tout sentiment d'humanité, de compassion ou de charité. Dix ans de travail avec des débuts... modestes !

Il rit en y songeant, tant cela lui paraissait aujourd'hui puéril : coup de pied dans les cannes d'un infirme, poing ganté de pointes d'acier s'écrasant sur le visage d'une très vieille femme, petit garçon croisé sur une route de campagne et châtré avec une cordelette d'acier... Infantillages! Mais à ce régime, on se durcissait pour en arriver à tuer sans passion, avec indifférence et froideur et c'était là le meilleur moyen de n'être jamais pris. Cruauté contre pitié, sauvagerie contre gentillesse.

Ah, la gentillesse, cette imposture qui berça ses premières années. Monsieur son père, un homme de bien laissant toujours au château la porte des cuisines ouverte aux malheureux. Et Madame sa mère l'approuvant en toutes choses. Douceur et tendresse, caresses et paroles d'amour : de fait, il fut heureux au point d'en frémir, en y songeant, si longtemps après. Mais son père était mort, en trois jours, emporté par les fièvres. Et sa mère changea, devint sèche et rude, le repoussant... pour se blottir dans les bras infects de son garde-chasse puant et brutal qui le battait comme plâtre, le laissant en pleurs et, au début, dans l'incompréhension de ce monde nouveau et ignoble.

— La vieille bique et son bouc! murmura-t-il, lèvres retroussées par la haine. Ces deux-là, il était bien décidé à les saigner lorsque, fortune faite, il serait sur le point de quitter le royaume des lys à tout jamais.

Mais avant la bique et le bouc, une proie de choix l'attendait, un loup nommé Bamberg.

\*

— Ils sont bien quatre ou cinq cents... murmura le colonel de Fontenelle.

— Ils sont trois cent vingt-trois ! répondit Bamberg et l'officier supérieur du régiment de Penthièvre ne douta pas un instant que malgré la nuit noire à peine éclairée de loin en loin par les lueurs fantomatiques des fusées vertes, le duc avait eu le temps de compter une à une ces silhouettes obscures.

— Que faisons-nous ? demanda le colonel.

— N'avez-vous point remarqué ? Les Anglais ont placé des pièces de gibier dont quatre sangliers en travers de leurs selles et sur des chevaux de bât, ce qui signifie qu'ils s'apprêtent à dresser un camp provisoire pour y manger. Nous allons les suivre, attendre qu'ils se relâchent lors du repas et attaquer : si le régiment de Penthièvre est à la hauteur de sa réputation, la victoire est imaginable.

— Nous ne vous décevrons point ! répondit Fontenelle, assez ému.

D'un regard anxieux, Bamberg considéra Marion, craignant qu'elle ne fût trop épuisée pour endurer cet effort supplémentaire mais la baronne le rassura d'un sourire.

Une heure plus tard, les Anglais faisaient bombance, buvant et se goinfrant, les doigts et les lèvres graisseuses, le pas plus incertain, les voix fortes, les rires sans retenue et toute méfiance envolée : la forêt n'était-elle point presque entièrement sous le contrôle des coalisés ?

Bamberg avait choisi une solution classique pour une attaque de cavalerie sur des hommes démontés et assis qui auraient à peine le temps de se lever.

Déployant les trois cents cavaliers du régiment de Penthièvre en demi-cercle, il s'agissait de traverser le camp au galop en tuant tout ce qui bougeait.

Fontenelle faillit suggérer qu'on attaque de tous les côtés à la fois mais il distingua dans les yeux du général une lueur amusée, réfléchit de nouveau et comprit : en attaquant sur quatre côtés, on risquait de se blesser par balles les uns les autres alors qu'en demi-lune, la chose était impossible.

Prenant un instant la baronne à part, Bamberg lui dit :

— Bien entendu, vous resterez en arrière.

— Bien entendu non.

— Alors c'est que vous êtes fort méchante.

— Le pensez-vous vraiment ?

— Bien entendu non.

Quelques minutes plus tard, le général-duc de Bamberg sortit son sabre de son fourreau puis le pointa vers le ciel noir, sans étoiles. Dès qu'il l'abaissa, enfonçant du même coup ses talons dans les flancs d'Hautain, les trois cents cavaliers du régiment de Penthièvre s'élancèrent en hurlant sur les Anglais stupéfaits.

La charge fut si violente que les Anglais se trouvèrent littéralement culbutés, deux tiers des leurs étant tués ou blessés au premier passage. Très vite, on tourna bride pour venir en terminer sachant que la partie serait plus rude. En effet, la surprise ne jouait plus et les Anglais se précipitaient sur leurs armes.

Marion suivait Bamberg comme elle pouvait. Ainsi, elle abattit deux Anglais puis, fascinée, elle regarda combattre l'homme qu'elle aimait, le sabre dans une main, une hachette dans l'autre. Il semblait voir venir les coups avant qu'ils n'arrivent et frappait avec violence, le visage contracté par un rictus, si loin du gentilhomme prévenant qui trouvait des codes tels que « Magicien » et « Mélusine »... Mais

c'était lui, même ainsi, donc ce ne pouvait être mal.

D'ailleurs, au combat, tous changeaient. Le raffiné colonel de Fontenelle se battait en injuriant l'ennemi en termes orduriers. Les cavaliers du régiment de Penthievre, tous de bonne famille, ressemblaient à des barbares germains massacrant les légions de Varus. Mais le plus surprenant demeurait les animaux. Passe encore pour Scrub lequel, dès qu'un Anglais trébuchait — ce qui les plaçait à semblable hauteur —, l'attaquait en sa virilité, infirmant le vieux dicton arabe qui prétend depuis des siècles que « les Anglais sont des femmes ». Passe encore pour les chevaux lesquels, de l'épaule, bousculaient volontairement l'ennemi mais en ce chapitre, rien n'égalait Hautain. Peut-être Bamberg avait-il voulu la prévenir en lui disant à plusieurs reprises « C'est un cheval de guerre » mais ce qu'elle voyait...

Dès qu'il renversait un Anglais, Hautain le piétinait rageusement. Des sabots rouges de sang et gluants de cervelle. Et malheur à l'Anglais qui, voulant chercher mauvais parti à Bamberg, s'approchait sans méfiance d'Hautain car celui-ci le mordait de ses dents puissantes, arrachant alors joues, lèvres, nez et paupières pour ne laisser qu'un visage d'écorché, une pêche pelée qui levait le coeur...

Une vingtaine d'Anglais, encerclés, jetèrent leurs armes et tout fut dit.

Lord Melfox était assis sur une souche, se trouvant blessé au flanc et à la jambe. Il échangea un regard avec son vainqueur mais baissa vite les yeux. Bamberg, sans états d'âme, lui passa la corde au cou.

Refusant toute aide, le général-duc pendit lui-même le lord anglais, la corde attachée à la selle d'Hautain qui avança de quelques pas. Il attendit la convulsion des jambes puis, dénouant le noeud, laissa le corps tomber sur le sol comme un vieux tas de linge.

Une mort sans gloire, à l'image de la vie du défunt.

On découvrit deux dragons prisonniers que Melfox s'apprêtait à mettre à mort et Bamberg eut grand plaisir à couper lui-même leurs liens.

Enfin, on rassembla les 27 prisonniers et les 56 blessés. Le discours de Bamberg, traduit par Fontenelle, fut bref :

— Il y a parmi vous des assassins qui ont brûlé vif et torturé mes soldats. Vous condamnant tous à mort à la condition qu'on me livre des noms, je pourrais savoir qui relève d'un implacable châtement. Mais je répugne à voir un homme en dénoncer un autre...

Il les regarda longuement, tous baissèrent la tête. Bamberg reprit :

— Nous allons vous jeter à la rivière, sans liens. Vous jugerez ainsi de l'état où se trouvaient mes dragons lorsque vous les avez massacrés. Le courant mène aux lignes françaises. Vous serez alors faits prisonniers et traités sans rudesse car nous ne pratiquons pas ainsi que vous.

D'un coup de sabre rapide, il coupa un bouquet de ronces, allant et venant en la clairière sous les regards des Anglais qui reprenaient espoir.

Bamberg conclut :

— Vous n'aurez pas longtemps à nager, nos lignes sont proches. Pourtant, certains vont se noyer quand d'autres reverront le ciel d'Angleterre. Je sais que la chose est cruelle mais la guerre est cruelle, l'a toujours été et le sera éternellement. Si vous survivez, changez de métier car la mort ne patiente jamais deux fois derrière la porte.

On alla vite. À part une vingtaine, dont les blessures ne permettaient pas de nager, les autres furent précipités en l'eau glacée. Tous, après quelques mètres, s'accrochaient à la rive.

Sur un signe de Bamberg, on se remit en selle, faisant semblant de ne rien voir comme si le bain glacé suffisait à la punition.



Augustin de Nestoc venait d'avoir des nouvelles, très indirectement, de sa « cible », le général-duc de Bamberg. Nouvelles un peu macabres, certes, mais nouvelles tout de même : des cavaliers venaient de ramener en les lignes de l'armée royale les cadavres de militaires des Opérations Spéciales.

— Il ramène même les corps de ses morts ! murmura le Feu Follet, désapprobateur, en secouant la tête.

Comment un homme aussi brillant que ce Bamberg pouvait-il en certains cas se montrer si stupide? Des corps, quel intérêt? Pour quel profit? Et qu'ils pourrissent ici ou là, quelle importance?

Ah, toujours ses vieilles idées, sans doute: l'honneur, la parole donnée, la fidélité, le devoir...

— Il mériterait d'en crever!

Mais au fond, comme il en convenait lui-même, cela ne le regardait pas. En cette affaire, une seule chose comptait : s'il faisait ramener les corps de ses soldats morts au combat, c'est que lui-même était encore en vie.

— En vie, mais pas pour toujours, hé hé!... ricana-t-il.

\*\*\*

Dans une auberge située à une heure de cheval de l'armée royale, le général des Jésuites Giovanni Gazzi, marquis de Pontecorvo, se trouvait actuellement au lit avec la propriétaire de l'endroit.

S'il passait là quelques agréables moments, ce n'était rien en comparaison de sa maîtresse laquelle, à quarante-neuf ans — et en sa vie, presque autant d'amants -, venait de découvrir tout à la fois l'amour et le plaisir entre les bras d'un homme pourtant plus âgé qu'elle.

Émue aux larmes, se sentant fondre de bonheur, elle regarda son très habile, très attentionné et très tendre amant.

D'une voix de petite fille, et tout en passant un doigt léger sur les lèvres du marquis, elle murmura :

— Oh toi! Toi!... Toi!... Tu es le diable!

Le jésuite répondit d'un ton modeste :

— Oh non, je tiens boutique en face de la sienne, mais de l'autre côté de la rue.

L'image, assez fine, échappa sans doute à la femme qui répondit avec emportement :

— Je veux que tu me foutes encore, Belzébuth !

— Mon dieu! répondit-il en levant les yeux au ciel comme pour se faire pardonner par avance ce péché de chair des plus dodus.

Puis il fit preuve d'un dévouement chrétien en l'esprit, mais très latin en la manière...

\*\*\*

Robert de Mortefontaine, le policier d'élite du roi, arpentait le camp d'un air préoccupé.

C'est qu'il s'inquiétait fort, et pour plusieurs raisons dont la première avait nom Bamberg, pratiquement revenu d'entre les morts, mais jugeant bon d'y retourner.

La seconde tenait au fait que son organisation policière clandestine, en cette occurrence, avait marqué le pas puisqu'il fut prévenu du retour du duc cinq minutes après son départ, ne pouvant ainsi ni le retenir, ni lui adjoindre quelques gardes du corps d'exception.

La troisième concernait son « concurrent allié » Pontecorvo disparu du camp depuis plusieurs heures. Que préparait-il ? Que savait-il que lui-même ignorait ? Pourtant, ils s'entendaient si bien, tout à l'heure encore et c'est le marquis italien qui avait fourni à la baronne, impossible à retenir, cet étonnant cheval qui se trouvait aussi bien dans l'eau que sur terre. Alors ?

À tout hasard, cependant, car il commençait à connaître assez bien les goûts de l'excellent marquis, il fit recenser en la région les femmes dans la cinquantaine, plutôt blondes, hanches larges, cuisses un peu épaisses et poitrine opulente. Attendant d'un instant à l'autre des nouvelles de ce côté, il hocha la tête en souriant :

— Seul ce genre de femme le rassure... Ah, il a beau être le plus savant, le plus intelligent et le plus redoutable des hommes, sur ce chapitre, c'est un enfant !

Mais le sourire s'effaça très vite et, tel un chien de chasse, il respira l'air du camp car une vilaine impression persistait, quoi qu'il fasse pour tenter de l'oublier.

Il maugréa :

— Je n'aime pas cela. Quelque chose se prépare ici que je n'aime pas. Pas du tout!

\*\*\*

— Magicien!

— Mélusine!

Le barrage tenu par des cheveu-légers s'ouvrit devant Von Ploetzen et Hofflingen, tous deux montés sur des chevaux gris pommelés.

Le Prussien était sans doute le seul à pouvoir passer les lignes d'une armée à l'autre avec une telle facilité, disposant de tous les sauf-conduits imaginables. Un jour, à Paris, comme Hofflingen lui faisait remarquer que les vols d'enfants risquaient d'attirer l'attention sur eux, le Grand Maître avait tourné vers lui sa tête voilée en répondant sèchement :

— Mais vous devriez le savoir : les lois ne sont pas faites pour nous, Hofflingen !

En cet instant, il songeait à sa longue suite d'échecs avec Bamberg. Celui-là pouvait se vanter, plus pour très longtemps, de l'avoir retardé en la réalisation de ses projets.

Mais la chance venait enfin de tourner, grâce à un de ses informateurs. Il savait à présent comment réduire Bamberg, le capturer et le tuer.

Cette pensée, appuyée sur une certitude absolue, le mit de bonne humeur et son esprit vagabonda vers sa Prusse natale, le château de Malbork<sup>1</sup>, les lointains bords de la Vistule et ce monde qui allait changer pour le plus grand profit de quelques-uns.

Et pour satisfaire son désir de cohérence.

\*\*\*

Cachés derrière quelques arbres, Marion, Bamberg et Fontenelle regardaient passer un gros détachement de coalisés.

— Suédois ? Autrichiens? demanda Fontenelle.

— Espagnols. Regardez leur parfaite tenue en selle, il n'y a que les cavaliers espagnols qu'on voit ainsi. Et le pas des fantassins.

— Ils sont bien trois mille?

— À peine un millier.

Fontenelle observa Bamberg avec incrédulité, puis:

— Et monsieur de Lagès-Montry?

— Tapi là-bas, sous les fougères, avec un de ses officiers. Lagès-Montry est blessé.

Fontenelle hocha la tête puis posa sa grande question :

— Comment vous y prendrez-vous, cette fois?

Le général lui jeta un regard rusé :

— Comme d'habitude, j'espère : avec succès.

\*\*\*

Le colonel espagnol commandant le fort détachement de fantassins et de cavaliers ne se sentait pas à l'aise. Quelque chose lui déplaisait, mais il ne savait quoi.

En outre, bien qu'il les eût réclamés depuis longtemps, on ne lui avait toujours pas envoyé les chiens qui auraient depuis longtemps débusqué les derniers mousquetaires fugitifs.

Soudain on n'entendit plus un bruit et d'eux-mêmes, les soldats s'arrêtèrent. Puis, comme une vague déferlante, un parti de cavalerie française fondit sur eux, cavaliers hurlants et sabre au clair.

On subit durement le choc.

Le colonel était de ces remarquables soldats comme l'Espagne sait en former et d'un regard, il prit la mesure d'une situation qui eût paru fort complexe à beaucoup d'autres. Eh bien l'attaque serait contrôlée, on était fort secoué mais pas enfoncé. D'où la seule question possible: dans ce cas, à quoi jouaient les Français ?

Diversion! Cette charge était une diversion!...

Il distingua alors trois cavaliers qui s'élançaient au sud et les suivit du regard, intrigué, sans même envisager de faire donner un feu de mousqueterie.

Puis il vit deux hommes qui se dressaient derrière un épais massif de fougères et de taillis.

Alors il comprit.

En Espagne, on a toujours une grande estime pour ceux, fussent-ils des adversaires, qui prennent tous les risques pour sauver des camarades.

Les cavaliers de la grande charge s'étaient retirés sans insister et, suivant en cela l'exemple de leur colonel, un millier d'officiers et de soldats suivaient des yeux la course des trois cavaliers fondant vers les deux hommes à pied.

L'un parvint à sauter en croupe avec adresse tandis que l'autre, dont un des bras pendait, inerte, ne paraissait point sauvable.

Mais un des trois cavaliers ne renonçait pas et sous les encouragements des Espagnols, il choisit le côté du bras valide et, sans ralentir sa course folle, il saisit celui-ci. Un instant en déséquilibre, l'homme blessé, attrapé par une poigne d'acier, sentit son corps effectuer un mouvement de balancier qui lui permit presque malgré lui de se retrouver en selle derrière son extraordinaire sauveur.

Côté espagnol, où les Vivas alternaient avec les cris d'allégresse, on atteignit au délire, jetant les chapeaux en l'air. Il est vrai qu'on n'avait jamais vu si magnifique sauvetage et que ce peuple est un grand amoureux de la beauté.

Un sous-lieutenant de vingt ans, épanoui, s'approcha de son colonel:

— Monsieur le colonel, les Anglais seront furieux.

Le colonel ne put, lui aussi, réprimer un sourire :

— Mais je l'espère bien, lieutenant, je l'espère bien!

\*

Le comte Charles de Lagès-Montry, mousquetaire et maréchal de camp de la Maison du roi, éprouvait quelque peine à admettre la vérité: l'homme qu'il tenait par la taille et dont l'extraordinaire cheval fonçait vers les lignes françaises, cet homme à l'uniforme en loques était... le général-duc de Bamberg, son ennemi mortel.

Intérieurement, il se répéta la chose plusieurs fois, modifia les mots, le ton, l'expression, allant jusqu'à grimacer mais non, rien n'y faisait : on ne lutte pas contre la vérité.

Puis, se demandant si la fièvre ne l'égarait pas, il eut l'impression de pénétrer en une cathédrale de lumière tandis qu'une immense clameur l'accueillait.

<sup>1</sup> Forteresse et plus grand château en briques du monde. Construit par les chevaliers Teutoniques mais aujourd'hui situé en territoire polonais.

Du côté des forces coalisées on regardait, fasciné, des milliers de torches illuminant brusquement les lignes du roi Louis le Quatorzième, et qui faisaient paraître les Français dix fois plus nombreux qu'ils n'étaient. On parlait, faussement, d'un million d'hommes.

Autrichiens, Saxons, Espagnols, Suédois, Hollandais, Anglais, Bavaois, Brandebourgeois, beaucoup frissonnèrent en entendant un formidable grondement de voix. Prudents, les généraux coalisés ordonnèrent le rappel et la retraite.

\*\*\*

Louis XIV sortit de sa tente suivi d'une nuée de maréchaux et de généraux puis s'enfonça parmi ses soldats. À l'un, il emprunta un manteau et, faisant signe à sa Cour de ne point le suivre, il s'approcha.

Ils avançaient sous les ovations de l'armée royale qui, déjà, n'ignorait presque rien de leurs exploits.

Flanqué d'un chien sans race et très maigre, ils arrivaient à cinq mais montés seulement sur trois chevaux, ce qui laissait deviner combien l'affaire avait été rude.

Un jeune soldat qui avait perdu son chapeau fut le premier à mettre pied à terre mais à sa coiffure et à... certaines formes, on reconnut une femme; le nom de la baronne de Neuville fut aussitôt sur toutes les lèvres.

Puis le colonel de Fontenelle, du régiment de Penthièvre, descendit de cheval ainsi que le lieutenant des mousquetaires monté en croupe derrière lui.

Enfin, on aida Lagès-Montry, blessé, et Bamberg sauta à terre si bien que les deux hommes, cette fois, se trouvèrent face à face et yeux dans les yeux.

Des larmes coulaient des joues du général des mousquetaires qui balbutia:

— C'est très grand, ce que vous avez fait pour moi, monsieur.

— Quoi, j'ai sauvé votre vie? Mais ne vous étiez-vous pas enfoncé en cette sinistre forêt dans le dessein de sauver la mienne ?

— Mes sentiments, alors...

Bamberg acheva à sa place:

— ... étaient ce qu'ils étaient mais à présent, nous voici frères.

Il lui ouvrit les bras.

Ils s'embrassèrent puis le comte de Lagès-Montry, submergé par l'émotion, pleura sur l'épaule de son nouvel ami.

Un instant, les dizaines de milliers de soldats français demeurèrent silencieux puis l'un d'eux, âgé, une cape sur les épaules - et qui aurait reconnu le roi? -, applaudit ce geste fraternel dont, mieux que beaucoup, il connaissait la valeur, n'ignorant rien des enjeux passés.

Ce fut alors un déchaînement, une véritable houle portée par toute l'armée tant le spectacle était rare de voir deux généraux, et des plus prestigieux, tomber en les bras l'un de l'autre tels des cadets.

Lagès-Montry, découvrant Marion, s'approcha le rouge au front:

— Ah, madame, combien je suis accablé de ma conduite passée !

— Eh bien, parce que vous me trouviez jolie?

— Madame, je...

Elle ne lui laissa pas le temps de poursuivre:

— Une femme est toujours flattée d'apprendre qu'on la trouve jolie et je ne vois rien là qui puisse me fâcher. En voulez-vous la preuve ?

— Oui... répondit-il, incertain.

Alors, ravissante en sa tenue de fantassin du régiment de Meaux, elle lui déposa un rapide baiser sur la joue.

Brusquement, le sourire de Bamberg se figea.

On le remarqua dans les premiers rangs puis dans les suivants, et bientôt le silence se fit, tous se demandant quel événement pouvait ainsi altérer les traits du général et lui donner cette terrible physionomie de loup aux guets. Tous, et parmi ceux-là le roi mais aussi le baron de Mortefontaine et le marquis de Pontecorvo qui venait d'arriver.

\*

Augustin de Nestoc, jusqu'ici très satisfait du cours des événements, fut gêné par ce brusque silence dont il ignorait la cause. Quelques instants plus tôt, en la liesse générale, il se fût trouvé bien plus à l'aise.

Mais, méprisant la foule par principe, ses motivations ne l'intéressaient guère. En effet avant d'autres, aussi détestables que lui, il professait que la foule, comme l'opinion, est « une énorme femelle » facile à dompter pour « l'élément mâle ».

Il se tenait à l'arrière d'un chariot aux bâches entrouvertes d'où dépassait à peine le canon de son curieux fusil.

Eh bien voilà, l'instant suprême se présentait enfin avec le front de Bamberg en prolongement du canon de son arme redoutable.

Mais brusquement, il eut l'impression stupéfiante que Bamberg le regardait. Chose évidemment impossible parmi les milliers de visages et le désordre de tentes et de chariots mais il n'empêche, il en fut troublé.

Cependant, le Feu Follet était trop bon tireur pour se laisser troubler et ce singulier incident n'affecta en rien ses qualités professionnelles.

\*

Bamberg s'écarta vivement et poussa l'homme qui se trouvait derrière lui, un major. Celui-ci faillit tomber et se rattrapa à un tronc d'arbre. Puis, sous ses yeux agrandis de terreur, et sous ceux de milliers de spectateurs, sa main droite fut emportée en un terrible éclatement.

Mais déjà Bamberg pointait un de ses pistolets vers les bâches d'un chariot.

\*\*\*

Le Feu Follet demeura interdit : pour la première fois depuis plus de dix ans, il venait de rater un tir.

Mais cette stupéfaction fut balayée par une certitude plus incroyable encore : Bamberg le visait très calmement.

\*\*\*

Le général-duc de Bamberg fit feu et un homme dégringola de l'arrière d'un fourgon.

Un sous-officier des gendarmes de Monsieur, après un regard à l'homme qui agonisait, ramassa l'étrange fusil et, assez surpris, lança dans le silence :

— Son arme est encore chaude!

Déjà, précédés de policiers brutaux, Mortefontaine et Pontecorvo se précipitaient vers le mourant tandis que le roi, très contrarié qu'on ait voulu tuer Bamberg, se retira dans sa tente.

\*\*\*

Le comte de Puissessay, officier d'une rare élégance et de grande classe, attendit quelques instants que l'agitation retombe puis signifia à Bamberg que le roi le désirait voir « immédiatement, ainsi qu'il se trouvait, même l'uniforme douteux ».

Bamberg le regarda d'un air narquois:

— «Douteux»?.. Sa Majesté, sur ce chapitre, ne sera point déçue.

L'autre répondit d'un sourire crispé, se demandant tout de même, gravement, «comment un tel héros peut-il être à ce point sale et loqueteux, vêtu de guenilles militaires dont ne voudrait pas même le dernier des mendiants ».

\*\*\*

Les soldats achevèrent de creuser la fosse à quelque distance du camp sous le regard de

Mortefontaine et Pontecorvo, seuls spectateurs. À leurs pieds, enveloppé dans un drap sale et troué, un corps.

Les deux hommes des services secrets n'avaient pas obtenu grand-chose du mourant qui préférait emporter ses secrets en la tombe. Pas tous.

La première question de Mortefontaine fut laconique

— Qui vous paye ?

— Baptiste de Tuboeuf... Jaloux pour marquise d'Ey...

La seconde question le disputait à la première sur le chapitre de la brièveté:

— Qui êtes-vous?

Le moribond sourit, son regard soudain angoissé fixant dans le ciel noir le sillage d'une de ces fusées vertes que l'armée royale continuait à lancer pour rallier d'improbables survivants.

Le policier insista:

— Le Feu Follet n'est point un nom.

— Feu Follet, je le serai bientôt.

Puis ses yeux s'agrandirent, un flot de sang sortit de sa bouche et il mourut en se redressant à demi, faisant glisser une perruque blonde à frimas qui révéla des cheveux roux.

Les soldats firent rouler le corps du tueur en la fosse sans trop de ménagements puis le recouvrirent de pelletées de terre qu'ils tassèrent à coups de botte.

Ceci achevé, un sous-officier commandant le groupe de fossoyeurs improvisé s'approcha de Mortefontaine:

— Faut-il mettre une croix, monsieur ?

— Non, cet homme ne devait pas croire en Dieu et nous ne trahirions pas ce qu'il fut.

— Faut-il mettre un nom ?

— Les Feux Follets n'ont point de nom. Vous pouvez reprendre votre service, sergent.

Lorsqu'ils furent seuls devant le tertre pauvrement éclairé par une lanterne sourde de l'armée, Pontecorvo remarqua :

— Alors nul ne saura jamais son nom...

— Ni qu'il fut sans doute le plus remarquable tueur de l'Histoire.

Mortefontaine haussa les épaules et ajouta:

— Cet homme aux yeux tristes ne fut sans doute point heureux. Qu'il pourrisse en paix, à présent.

— Ainsi soit-il ! répondit Pontecorvo, toujours un peu ironique lorsque son rival et ami devenait sentimental.



Bamberg fut introduit dans la vaste et luxueuse tente royale où se tenait un homme qui consultait une carte avec un ennui ostentatoire.

Le duc se raidit aussitôt en reconnaissant M. de Villeroi qui l'avait si lâchement abandonné pendant des semaines.

Il souhaita calmer la tempête qui se levait en lui; en vain. Il eût voulu regarder ailleurs, ne plus voir cet homme; impossible. Il ordonna à ses jambes de ne point le porter vers lui; elles n'obéirent pas.

Sa colère était telle qu'il ne pensa pas même à se retourner. L'eût-il fait, il aurait découvert le roi qui, fasciné, regardait le héros de son armée marcher vers son ami d'enfance avec une telle détermination qu'il semblait que rien ne pourrait l'arrêter.

Bamberg retourna vivement Villeroi et levait déjà la main lorsqu'une voix qu'il reconnut aussitôt lui fit suspendre son geste :

— Général, pour moi, ne faites point cela.

Bamberg baissa le bras et se retourna, s'inclinant devant Louis le Quatorzième.

Celui-ci, d'une voix dure ou qu'il voulait telle, ordonna à Villeroi :

— Sortez, monsieur.

L'homme, partagé entre tristesse et honte, jeta un regard désolé à Bamberg et quitta la tente.

Le roi adopta un ton plus conciliant:

— Il est courageux mais en les choses militaires, Dieu ne lui a pas donné grande clairvoyance. Il faut lui pardonner.

D'une voix calme, presque triste, Bamberg répondit :

— Et mes morts, Sire, lui pardonneront-ils?

Le roi avait l'impression de vivre un de ces drames antiques mis au goût du jour par Corneille et Racine. Il songea: « Il n'y a qu'entre soldats qu'on peut vivre pareilles scènes. »

Bamberg, lui, ne désarmait point:

— Sire, j'ai perdu près de vingt de mes hommes, tous soldats d'élite.

— Moins que cela : vous êtes 84 car lorsque vous êtes entré, on venait de m'informer qu'on avait retrouvé ce 84<sup>e</sup> errant sur les berges loin derrière nos lignes, un certain Grivault.

Bamberg, qui connaissait chacun de ses soldats, sourit : Grivault, vingt-six ans, était en effet un des meilleurs nageurs de l'escadron, fils de Lustucru<sup>1</sup> entré par hasard aux armées.

Bamberg était presque satisfait. Si dix de ses hommes étaient morts pendant le siège, la fuite par la rivière ne lui avait coûté que six hommes, ce en quoi il se trompait: un 85<sup>e</sup> devait rallier deux jours plus tard après une spectaculaire évasion.

Louis XIV regardait avec émerveillement son général des dragons. Sale, couvert de poudre, de sang et de poussière, l'uniforme en loques, il avait résisté à un interminable siège, brisé un formidable encerclement et ramené presque tous ses hommes en les lignes royales. Tous les souverains d'Europe allaient le jalouser de posséder pareil soldat.

Le roi, souriant, proposa :

— Qu'aimeriez-vous, là, Bamberg, en cet instant ?

— Voir mes soldats, Sire, et emmener la baronne qui m'attend dehors.

— Quoi, elle est là ? Vous eûtes dû la faire entrer. Au fait, je sais tout du rôle de certains dans les exploits de la baronne... Ah, Pontecorvo, ce vieux bandit qui est l'espion du pape et que j'aurais dû faire pendre dix fois ! Tenez, allons de ce pas voir vos soldats que j'ai fait mettre à l'écart.

\*\*\*

En chemin, le roi, la baronne et Bamberg parlèrent du siège puis de la tentative de meurtre du Feu Follet.

Tandis qu'il commençait à pleuvoir, la voiture passa sans ralentir à travers un village en ruine. Plus aucune fumée ne montait des cheminées et, en ces maisons sans toit, seuls demeuraient encore hiboux, chauves-souris et araignées.

Quelques gendarmes ouvraient la route, des mousquetaires suivaient la seconde voiture abritant des généraux et des officiers supérieurs ainsi que Scrub que Bamberg n'osait imposer au roi.

On arriva alors à un autre village, en bon état, celui-là, puisque la guerre l'avait évité.

On s'y arrêta. Scrub courut aussitôt rejoindre son maître ce que voyant, le roi s'esclaffa en ouvrant les bras :

— Ah, ce fameux chien qui a fait le siège lui aussi. Approche, mon brave !

Bamberg ressentit la peur de sa vie. Par son geste, le roi, inconscient, appelait Scrub à sombrer en son déplorable penchant et de fait, l'animal regardait déjà avec gourmandise le royal entrejambe lorsque Bamberg, passant furtivement les mains sur son bas-ventre, gronda :

— Scrub, ne pense surtout pas à cela !

Le roi, lui, insista :

— Dieu qu'il est maigre ! Approche, bon chien !

Tremblotant, le dos rond, roulant des yeux effarés, Scrub, qui avait bien compris l'avertissement de son maître et songeait à maîtriser son instinct, approcha avec méfiance et flaira la royale main. Elle sentait le poulet, il la lécha aussitôt, d'où la méprise du monarque :

— Ah la bonne bête qui lèche la main de son souverain !

Un officier des gendarmes du roi, parti en reconnaissance, désigna alors un vaste bâtiment aux allures de couvent :

— Ils sont ici, Majesté.

Le roi, heureux à l'idée de rencontrer tous ses braves, demanda à Marion et Bamberg de marcher à ses côtés.

Cependant, dès l'entrée dans le bâtiment, un certain malaise gagna les nouveaux venus et leur escorte. Certes, les officiers qu'on rencontrait se confondaient en courbettes et compliments mais tous

semblaient très surpris que le roi de France s'en vînt lui aussi, en pleine nuit, rencontrer des soldats et quelques officiers subalternes. L'un d'eux, plus naïf, osa même :

— Les rencontrer? Mais pour quoi faire?

Sous le regard soudain glacé du roi, il s'enfuit littéralement.

Bientôt, il ne fut plus possible de différer car le roi n'attend pas et, tandis que des rires de femmes parvenaient du premier étage de l'ancien couvent, on se dirigea vers la vaste cour qu'éclairaient quelques torches. D'autres, et des lanternes, furent apportées en hâte par des laquais et des soldats de service et ce qu'on vit alors tira des larmes au roi, de grosses larmes qui roulèrent sur ses joues en une scène qu'on n'avait encore jamais vue. Marion éclata en sanglots, des officiers supérieurs s'essuyèrent les yeux et Bamberg, entre chagrin et colère, serra les poings.

Ils étaient quatre-vingts à quatre-vingt-dix, officiers et soldats des Opérations Spéciales, renforcés de quelques rares survivants des gardes-françaises qui avaient partagé les horreurs du siège. Ils se tenaient assis par terre, tassés, sous la pluie, eux qui déjà furent trempés au passage de la rivière et exposés à présent à un vent glacial.

Voyant le roi, Bamberg et la jeune femme qui avaient traversé deux fois la rivière, tentèrent de se lever mais leurs muscles, à ce régime, avaient durci comme du bois et ils durent s'aider de leurs mousquetons ou prendre appui sur la garde des sabres fichés en terre pour se redresser avec peine.

Certains se tenaient les uns aux autres pour ne point tomber, tant ils titubaient. Ils étaient voûtés, courbés, le dos rond, tête basse. Les uniformes en lambeaux, les brassards jaunes des Opérations Spéciales à présent de couleur brune, ils dégageaient une impression de naufrage.

D'un peu loin, on eût dit un troupeau de vieillards, une unité de vétérans rameutés par un pays aux abois. Des vieillards et, songea le roi, leur moyenne d'âge était de vingt-huit ans!

Le souverain s'approcha d'un des soldats qui se trouvait le torse nu, ayant jeté sa vareuse glacée. Il regarda les yeux bleu délavé, le visage terriblement maigre et les glaçons qui se formaient sur les belles moustaches blondes : il lui offrit sa cape.

Mais chez les monarques, les larmes durent peu et bien vite, c'est la colère qui prit le dessus :

— Qui commande, ici? Qu'on aille chercher cet incapable!

Puis, après un regard au misérable troupeau d'hommes brisés qu'il avait vus si magnifiques par le passé, qui venaient d'accomplir un des plus hauts faits militaires de son règne et que l'on traitait avec une si cruelle désinvolture, il tapa dans les mains et ordonna :

— De la soupe, du vin chaud et sucré, immédiatement!

Hélant un capitaine:

— Vous! De la paille fraîche et épaisse ainsi que des peaux de bêtes en les bâtiments! Et faites des feux, dedans, partout ! Qu'on brûle le village, qu'on brûle le monde si cela doit réchauffer mes soldats !

À un autre officier:

— Vous ! Qu'on aille au camp royal : un poulet rôti et deux bouteilles de vin cachetées par homme, de la viande bouillie, du pain blanc, des confitures et tout cela que vous trouverez qui relève au moins d'une table de général !

À un autre encore :

— Vous, des vêtements secs!

Les ordres fusaient, des messagers couraient en tous sens, on faisait entrer les malheureux rescapés à l'intérieur avec des égards bien nouveaux, et même les généraux de l'escorte royale, pris de pitié, aidaient les plus mal en point qui chancelaient.

Worden et La Mothe-Sislées, qui avaient partagé le sort de leurs hommes, profitèrent de ce répit pour venir embrasser Bamberg aussi mouillé et l'uniforme aussi en lambeaux que le leur.

— Le roi va rétablir les choses en bonne justice !

— Il n'empêche, c'est un peu tard... J'épuise de plus en plus vite les plaisirs de cette vie-là! dit Hugo.

On prit la mesure de ces paroles fort graves car en fait la lassitude était commune aux trois amis, et bien antérieure aux récents événements.

Bamberg les prit tous deux par le cou :

— Eh bien c'est qu'il est peut-être temps de songer à un autre genre de vie ?

Le général commandant la place arriva comme il pouvait, traînant son gros ventre et achevant de se rhabiller.

Louis XIV se retint de le gifler.

— Votre nom?

— Nicolas de Kerseuty de Charaze, Majesté.

— Comment avez-vous osé traiter de si infâme manière les meilleurs de mes soldats? De cet instant, vous n'appartenez plus à l'armée royale. Qu'on ne vous voie jamais à Versailles ou à Paris. Retournez sur vos terres et ayez le bon goût d'y mourir le plus rapidement possible.

Le gros homme, livide, salua et disparut sans même envisager de se justifier.

Louis le Quatorzième, satisfait, suivit du regard les derniers dragons qui entraient dans le bâtiment avec leurs officiers en serre-file puis, se tournant vers Bamberg et Marion :

— Vous êtes trempé et épuisé, ainsi que la baronne. J'ai prévu de remédier à cela.

Il sourit et s'éloigna, laissant Marion et Bamberg perplexes.

<sup>1</sup> Dans la région de Boulogne-sur-Mer, au début des années 1660, des paysans s'étaient révoltés contre les collecteurs d'impôts au moment où à Paris une pièce à succès s'intitulait L'eusses-tu-cru ? Avec une amère ironie, les paysans détournèrent le titre: L'eusses-tu-cru que Louis XIV aurait la barbarie de massacrer des paysans ? ce qui leur valut à la Cour puis dans le peuple cette appellation de « Lustucru ».

Le carrosse à deux chevaux avançait dans la nuit soudain moins sombre. La pluie avait cessé, le vent chassait rapidement les nuages et on découvrait enfin un quartier de lune qui semblait s'ennuyer au milieu de quelques pâles étoiles.

Malgré le froid qui pénétrait par toutes les fentes du carrosse, il se dégagait de tout cela un effet de douceur, peut-être parce que ces instants succédaient à l'horreur, la violence et la souffrance des derniers temps.

Bamberg et Marion se tenaient côte à côte sur la banquette, Scrub couché à leurs pieds. Bien qu'il eût conservé son uniforme toujours mouillé depuis la traversée de la rivière, et que la jeune femme eût changé de tenue, c'est elle qui se mit à grelotter, allant parfois, et bien malgré elle, jusqu'à claquer des dents.

Un instant embarrassé, le général des dragons étendit son bras sur les épaules de Marion et l'attira contre lui, sans rien tenter.

D'une voix douce, pour dissiper sa propre gêne, il murmura :

— Vous ressemblez à un petit chat mouillé...

— Alors continuez de me réchauffer! répondit-elle en s'étonnant de son audace.

Elle sentait enfin l'odeur du corps de Tancrede et l'aima aussitôt. Il s'y ajoutait des parfums de forêt, de terre mouillée, de fougère et de cuir: elle eut la certitude que blottie contre l'homme aimé, elle venait de trouver sa véritable place en ce monde.

Moins serein, profondément troublé, Bamberg avait le sentiment qu'il ne pouvait rien dissimuler, ni son amour, ni son désir et pour de bien obscures raisons, il en fut très gêné. Il tenta aussitôt une diversion :

— Vous avez beaucoup étonné mes soldats qui vous ont découverte en Sémiramis moderne.

Elle répondit avec douceur :

— Sémiramis n'était pas qu'une guerrière, on lui doit aussi les jardins suspendus de Babylone.

— C'est pourtant la vérité...

— J'ai étonné vos soldats, dites-vous. Mais vous, vous ai-je surpris?

Il réfléchit assez longuement puis:

— En vérité, je ne crois pas. Si, une chose, pourtant: votre grande adresse au pistolet.

Elle sourit :

— Monsieur de Pontecorvo m'a enseigné cela et offert trois pistolets.

— Ah, l'homme du pape. Le roi dit qu'il le veut faire pendre... mais sur un ton d'affection.

La voiture ralentit devant un petit bâtiment isolé qu'éclairait une lanterne. Il s'agissait d'une maisonnette sans prétentions, à toit de chaume et aux pierres apparentes.

Ils descendirent.

Passant près d'un puits, il attrapa la main de Marion en disant:

— Il paraît que la nuit, pour mieux voir les étoiles, il faut regarder au fond des puits.

Ils vérifièrent aussitôt. Au fond, sur l'eau sombre, les étoiles brillaient telles des pierres précieuses posées sur un écrin de velours noir.

Se redressant, elle questionna :

— Et pour mieux voir au fond des yeux, où doit-on regarder?

— Il faut regarder l'âme! répondit-il en un murmure.

Brusquement elle ne sentit plus son corps, comme s'il flottait, sans force, abandonné. Elle eut envie de fermer les paupières mais s'y refusa, l'invite étant alors trop précise.

Elle avait parfaitement remarqué et interprété la retenue de Tancrede, qu'il fallait comprendre comme un mélange de timidité, de crainte de choquer, décevoir ou attrister.

Elle fut émue de cela, pour la délicatesse qu'on y pouvait deviner. Ce général de toutes les audaces, devant les femmes, se conduisait comme un petit page fraîchement arrivé à la Cour.

Elle décida de prendre les choses en main avec cette audace et cette témérité qu'on voit aux femmes, même les plus timides, dès lors qu'elles sont très amoureuses et s'agacent de barrières qui n'ont pas de raisons d'être.

Elle répondit tardivement :

— Et quand on regarde l'âme, y voit-on aussi l'amour?

Il eut un petit mouvement de recul, dû davantage à la surprise qu'à la crainte. Puis il baissa la tête, ne pouvant endiguer un certain accablement né sans doute d'amères réflexions apparues au long des années de guerre :

— L'amour est une serrure de sable qu'on ouvre avec une clé d'écume.

Elle trouva la phrase bien jolie, et bouleversante, même, mais sur ce terrain-là, elle ne pouvait livrer bataille. Elle prit donc le parti d'en sourire:

— Cette définition ne vaut-elle que pour les amours maritimes?

Il sourit à son tour, puis ils éclatèrent de rire avant de se regarder comme s'ils se découvraient.

C'était l'instant... Elle allait faire un pas vers lui lorsque... lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage à un couple.

Le moins que l'on puisse dire est qu'ils se trouvaient fort mal assortis. La femme, la soixantaine, vêtue de plusieurs jupes superposées et la tête couverte d'un foulard, ne pouvait dissimuler une certaine corpulence.

L'homme, lui, paraissait tout son contraire: grand, mince, d'une rare élégance. Le général reconnut le comte de Puissessay, officier particulier du roi.

Il s'approcha et s'adressa à Bamberg:

— Sa Majesté a tenu à ce que vous bénéficiiez, ainsi que Mme de Neuville, d'un endroit bien couvert et bien chauffé. C'est le cas de cette maison dont la modestie m'afflige mais nous n'avons rien trouvé d'autre qui fût à la fois intact et coquet, la guerre ayant tout ravagé en cette région.

Il marqua une courte pause et reprit :

— En arrivant, si vous le désirez, vous disposerez d'un bain chaud, de vêtements secs et propres ainsi que d'un repas confectionné par Mme Frioule que voici, aubergiste de grand renom en la région.

En outre, nous vous laissons Kemal, un homme très discret.

Contrarié de ne pouvoir se trouver en tête à tête avec Marion, Bamberg maugréa :

— Merci, mais je n'ai que faire de ce Kemal. Et qui est-il d'abord ?

— Un Turc offert à Sa Majesté par l'ambassadeur. Il a eu des histoires dans son pays, ayant séduit la femme d'un Khan qui lui fit couper la langue. La langue et autre chose encore...

Il parut gêné de la présence de Marion puis il trouva la solution pour se mieux faire comprendre :

— Du fait de cette autre... amputation, il n'a point à redouter les « élans » de Scrub, n'ayant rien à sauver de ce côté-là.

— Vous connaissez Scrub ? demanda Bamberg, surpris et flatté.

Le comte de Puissessay laissa échapper un bref sourire :

— Tous ceux que leurs fonctions risquent d'amener à croiser le très adorable Scrub se passent le mot concernant une certaine habitude qui est la sienne...

— Je vois!... répondit Bamberg lequel, baissant les yeux, remarqua que le très élégant officier tenait les mains en coquille pour protéger son bas-ventre.

Puissessay et Mme Frioule partis, Bamberg poussa la porte et se trouva face à un géant vêtu de soie, crâne rasé et énormes moustaches.

Le Turc salua et fit signe qu'on le suive. Aussitôt, il servit du vin de Champagne mais on venait juste de tremper les lèvres qu'il fit signe qu'on le suive à nouveau. On s'exécuta, le verre à la main.

On découvrit une magnifique baignoire pleine d'eau fumante, une chambre avec un lit aux draps de dentelle, une petite salle à manger où flottaient de délicieuses odeurs émanant sans doute de la cuisine voisine. Et en chaque pièce importante, une cheminée grandement pourvue de bûches. Bamberg ressentit une impression de confort qui, depuis deux mois, lui était devenue étrangère, et surtout cette chaleur...

Mais la température n'en était point seule responsable car Bamberg venait de réaliser une chose qui l'épouvanta : une seule baignoire... pour deux ! Un grand lit... pour deux !

Une fois encore, un mur d'insolubles problèmes se dressait devant lui. En effet, après lui avoir jeté un regard presque dur, et en même temps étrangement douloureux — car il lui en coûtait -, la baronne lança :

— Venez-vous, général ? N'estimez-vous pas, vous aussi, que nous avons eu assez froid pour cette nuit ?

Et, sans l'attendre, elle gagna la petite pièce où se trouvait la baignoire.

Il l'y suivit après une brève hésitation due à la peur de paraître ridicule. Tel un enfant, et sans bien s'en rendre compte, il calqua son attitude sur celle de Marion.

La jeune femme se déshabillait avec naturel, comme si elle se trouvait seule en la pièce. Il l'imita.

Enfin, nue, elle entra dans la baignoire, s'asseyant presque au milieu. Pudique, il s'assit derrière elle, de sorte que Marion se trouva bientôt le dos contre la poitrine du général et la tête renversée sur son épaule.

Il l'enlaça.

Ils ressentirent une extraordinaire impression de bien-être. Non seulement de se trouver ainsi l'un contre l'autre, mais c'était aussi un peu comme si leurs corps remerciaient pour cette eau chaude et parfumée à la fleur d'oranger après l'horreur de la rivière charriant des blocs de glace et cette longue station sous l'eau où Bamberg avait entraîné Marion, seul moyen d'éviter l'énorme tronc d'arbre qui venait de tuer le cheval de la jeune femme.

Ils ne surent jamais combien de temps ils demeurèrent ainsi en ce bain merveilleux et parfumé. Il devait se souvenir, par la suite, d'un savon qui lui sembla à la violette, et qu'il l'avait lavée: la nuque, le dos, les fesses. Ailleurs encore. D'une main douce et légère, parfois tremblante. Il ne devait jamais oublier non plus, tandis qu'il lui essuyait le dos, ce petit baiser rapide qu'il déposa sur la nuque de la jeune femme et comme elle frissonna alors, depuis le cou jusqu'aux reins.

Lorsque Marion fut séchée, et que vint l'instant de s'habiller, il éprouva aussitôt la nostalgie de ces petits gestes doux et tendres.

Voyant une ombre sur le visage du général, elle suspendit son geste, ayant demi enfilé un chemisier de dentelle et, souriante :

— Tancrède, ce qui doit être sera!

Il se détendit aussitôt.

On avait mis à la disposition de Marion une généreuse garde-robe. Mais il faisait chaud aussi, outre le chemisier, se contenta-t-elle de passer un joli jupon de Bruges.

Ce que voyant, Bamberg ne revêtit aucun des deux uniformes neufs à sa disposition mais une chemise de soie et une culotte<sup>1</sup> rouge d'officier des dragons.

On gagna la petite salle à manger où Scrub les attendait avec impatience bien que le Turc, par une mimique, signifiât que le chien avait déjà mangé. D'une coupable indulgence, Bamberg chassa l'objection d'un geste désinvolte.

La table était ronde et petite, un mètre à peine séparait le couple et tous deux se regardaient, souriant, sans même éprouver le besoin de parler.

Après le bain et cette impression de retrouver leurs corps, ils avaient terriblement faim, surtout Bamberg qui n'avait pas fait un véritable repas depuis des semaines.

Puis arriva le souper d'une diversité, d'une richesse et d'une quantité qu'ils ne purent honorer, se contentant de goûter dès le troisième plat : un turbot garni d'écrevisses, une grosse truite, un pluvier doré, une mauviette, des huîtres, des pommes de Calvi, des poires Saint-Germain, une gelée de pommes de Rouen, une salade d'oranges et de citrons accompagnée de fleur d'oranger pralinée, du vin blanc de Meursault et du rouge de la Côte de Nuits...

Bamberg regardait les plats repartir presque intacts avec une certaine tristesse, songeant à la dureté du siège où certains de ses hommes, affamés, allèrent jusqu'à manger du rat.

Après, pour le général, tout devint nébuleux. Il devait se souvenir de Marion se levant la première en lui souriant, comme pour l'encourager. Du Turc qui par signes tentait de lui dire quelque chose, qu'il abandonna brusquement. De Scrub qui le suivait avec la confiance que donne l'habitude et qui parut outré lorsqu'il lui referma la porte devant la truffe.

Il se souvint surtout du lit ouvert, de Marion, nue, ses seins magnifiques, son corps offert et ses bras qui s'ouvraient...

Il songea curieusement que même l'Atlantide, à son apogée, ne put sans doute pas engendrer femme



aussi ravissante...

[1](#) Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, « culotte » désignait un vêtement du dessus, serré sous les genoux en raison des bottes. Le pantalon était réservé aux hommes du peuple d'où l'expression « sans-culotte » qui distinguait des aristocrates.

Le général, très attendu, n'arriva au camp le lendemain que vers deux heures de l'après-midi. Il se trouvait en compagnie de Mme de Neuville qui fut ovationnée par les officiers et les dragons des Opérations Spéciales, le souvenir de son courageux comportement prenant toute sa valeur à présent qu'on se trouvait loin du danger.

Les hommes étaient reposés, lavés, rasés, vêtus d'uniformes neufs.

Un dragon présenta Hautain, dont la robe avait été soigneusement brossée. Déjà, on amenait des chevaux en remplacement de ceux qui furent décimés pendant le siège et Clément de La Mothe-Sislées les choisissait un par un, avec le plus grand soin.

L'effectif des Opérations Spéciales, en raison des tués ou blessés, se montait à 81 et Bamberg, qui présidait une commission de sélection, commença par intégrer les six survivants des gardes-françaises. Tous n'étaient pas excellents cavaliers mais, pendant le siège, ils avaient vite appris d'autres techniques de combat et donné cent preuves de leur courage.

Puis vinrent les volontaires au nombre de 35 et Bamberg, assisté de son cousin Hugo et du lieutenant de Sereni, interrogea longuement chacun d'eux sur ses états de service.

On n'en retint que 8.

95! Avec les blessés qui se rétabliraient, on parviendrait bientôt au chiffre habituel de 100.

Mais rien ne pressait, le roi ayant ordonné le repos pour ses dragons préférés qu'il renvoyait à Paris, hors les barrières, en deux cantonnements situés au Petit-Gentilly et à Arcueil, villages réputés pour leur grand nombre de guinguettes et d'auberges à prix modestes. L'été, on y dansait dans de nombreux bals, souvent pieds nus dans la poussière, et l'on y buvait du vin mais aussi de la bière. Il n'y manquait décidément que les matelotes des bords de Seine.

Enfin, on parlait d'une caserne qu'on ferait construire exclusivement pour l'escadron des Opérations Spéciales en la très jolie ville de Villers-Cotterêts...

Le roi reçut Bamberg un quart d'heure, quoi qu'il fût très occupé, mais il tenait à lui annoncer lui-même ce que voici : Worden était promu lieutenant-colonel et décoré de l'ordre de Saint-Louis. Même distinction pour La Mothe-Sislées, élevé au grade de major. Sereni était nommé capitaine et recevait lui aussi la décoration au ruban rouge. Pour les promotions plus subalternes, Louis le Quatorzième s'en remettait au général.

Bamberg et Marion se promenèrent ensuite dans le camp où mille bruits se confondaient : hennissements des chevaux, chocs des épées des mousquetaires s'exerçant, maréchal-ferrant enfonçant les clous d'un fer, roulement de tambour appelant à une corvée, forgeron battant le fer sur l'enclume, cris, appels, trompettes...

— Ainsi, c'est ta vie lorsque tu n'es pas au combat? demanda Marion.

— Oui, cantonnements et casernes. Triste vie, n'est-ce pas?

— Pourquoi dis-tu cela?

Il haussa demi les épaules :

— Je me suis posé des milliers de questions depuis ma naissance, les plus curieuses, les plus ridicules, les plus inutiles et jamais la seule qui eût quelque intérêt : comment ai-je pu accepter cette existence sans me cabrer au motif que les Bamberg sont soldats depuis toujours?

— Justement, c'est peut-être cela auquel on est le plus habitué qu'on ne pense pas à discuter.

Il l'observa et sourit, le regard amusé, ce qui émut la jeune femme tandis qu'il disait :

— Au printemps, chez moi, je t'embrasserai sous les cerisiers en fleur...

Puis, comme si cette joie n'avait rien à faire en ce lieu, il reprit d'une voix grave :

— Dix ans de cette vie-là et cette cicatrice que nous traînons tous, le Palatinat...

Il vit dans ses yeux qu'elle l'invitait à poursuivre :

— Si tu savais cette barbarie... Les ordres à l'armée royale étaient de mettre à sac le Palatinat. Des destructions partout où nous passerions, les forteresses rasées, les populations déplacées, les villes et les villages brûlés, les récoltes pillées ou incendiées, des meurtres, des viols. Nous avons posé des mines dans le château d'Heidelberg, détruit les palais, ouvert les tombeaux des rois médiévaux à Spire et dispersé les ossements car nos soldats y cherchaient des bijoux. Nous avons rasé Mannheim, M. de Louvois exigeant qu'il ne reste pas pierre sur pierre. On fit venir des ingénieurs et des officiers dont j'étais n'ignorant rien des mines. Il fallait couper les ponts, brûler les moulins, détruire les meules. La troupe avait ordre de voler le bétail et d'abattre ce qu'elle ne pouvait emporter. Incendier le fourrage, les graines, les récoltes. Spire, Worms et Kreuznach furent entièrement détruites. On n'en disait mot en le royaume mais toute l'Europe fut indignée, scandalisée, la France devenant le pays des barbares. Entre officiers, nous n'osions même plus nous regarder tant nous avions honte.

Il se tut. Elle lui prit la main, ne sachant que dire mais heureuse et fière que sa conscience s'insurge contre cela qu'on lui avait fait exécuter.

Leurs pas les ramenaient vers les tentes de Louis XIV On n'en finissait pas d'installer l'espace royal. Des voitures arrivaient sans cesse de Versailles et de Paris.

Sous le regard du couple, des laquais déchargeaient de la vaisselle d'or, de vermeil et d'argent qu'on portait sous la tente royale en satin des Indes avec un dais tandis que l'intérieur était tapissé des damas de Gènes cramoisi avec un magnifique galon de crépine d'or.

D'un autre chariot, on amenait miroirs, lustres et tableaux.

La nourriture abondait, on se bousculait pour amener liqueurs et vins français ou étrangers ainsi que de l'eau de source.

Des cuisiniers venaient chercher ce qui composerait le souper du soir : perdrix rouges, ortolans, faisans, chapons de Bruges, gélinottes des bois tandis que le poisson, par un autre convoi, arrivait directement de Dieppe.

À l'extérieur, à peine à quelques dizaines de mètres de la tente royale, un peintre ouvrait sa boîte de fer-blanc pour en sortir pinceaux et palettes. L'oeuvre était déjà bien avancée : sur un cheval blanc, sortant d'une ferme assiégée, Louis le Quatorzième et quelques dragons brisaient l'encerclement de plusieurs milliers de coalisés, ce qui arracha un sourire désabusé à Bamberg.

En une longue enfilade venaient encore les tentes des nobles près desquelles des marmitons s'affairaient en plein vent tandis qu'on amenait des malles débordant de vêtements et d'objets luxueux. De fort jolies femmes circulaient parmi ces tentes...

Bamberg, qui ne voyait pas le regard désolé que Marion portait sur lui, tant elle le comprenait,

observait ce spectacle avec une sorte d'incrédulité puis, à mi-voix :

— Ce n'est pas ainsi que cela se gagne, une guerre!... Ils sont ignorants de tout. Ils font tuer leurs soldats parce qu'ils ne savent pas même qu'il faut approcher l'ennemi sous le vent, à cause des chiens. On ampute des pieds parce qu'ils interdisent aux soldats ce que nous savons tous : pour faire sécher des bottes, il faut les emplir de cailloux chauffés en une casserole. On voit des soldats sans nez et sans oreilles parce qu'ils commandent l'immobilité absolue pendant les gardes alors qu'il faut masser ce qui menace de geler afin d'y rétablir le sang. Des officiers, cela?... Des nobles conduisant le peuple, eux? Ils ne servent plus à rien, ne protègent plus, ne défendent pas. Un jour, ils seront balayés en une journée et ce sera justice!

Marion ne chercha pas à le réconforter en le détrompant, elle savait qu'il avait raison et ce qu'elle voyait la confortait en cette opinion.

Elle lui prit la main et la serra très fort. Surpris et heureux, il l'embrassa sur le bout du nez ce qui fit sourire un vieux soldat assis sur un tambour : ah ! ces deux-là ne ressemblaient pas aux autres et pas seulement parce que ce jeune général de dragons portait les plus hautes décorations sur la poitrine, celles qu'on ne gagne que pour bravoure exceptionnelle.

Le vieil homme vit la jeune femme embrasser la balafre du général : elle commença tout là-haut, près du sourcil, et déposa des petits baisers en suivant la marque du coup de sabre jusqu'au menton. Ému, l'homme à l'uniforme rouge et au chapeau noir la prit par la taille et la souleva à bout de bras. Ils riaient tous deux et le vieux soldat murmura :

— Dieu les protège... et fasse crever le roi qui ne pense qu'à la guerre !

Bientôt, ils prirent la route menant à leur petite maison au toit de chaume. Bamberg allait en selle sur Hautain et la baronne sur une jolie pouliche choisie par Clément qu'aucun cheval au monde ne pouvait abuser sur ses qualités et ses défauts.

Avant de partir, Bamberg avait donné ses ordres au Turc pour le souper :

— Kemal, je ne veux point m'amollir par mille douceurs. Madame vous donnera ses ordres mais pour moi ce sera de la viande froide, du brie, du pain de seigle et du vin de Bourgogne, une Côte de Nuits, par exemple.

— C'est un repas de guerre? demanda Marion.

— Oh non!... Ou alors seulement après avoir pillé les Anglais.

Le soir tombait vite sur le camp et la petite route empruntée la veille en carrosse était toute défoncée par la succession de pluie, neige et gel.

Sur les côtés, on avait poussé des voitures et chariots cassés, et même un canon, en l'attente qu'on vienne les tirer avec des attelages plus puissants ou réparer sur place.

Le ciel s'assombrissait et depuis midi, la température ne cessait de descendre. Déjà, il devait geler et cette nuit d'hiver s'annonçait exceptionnellement froide.

Les ombres noires des arbres se découpaient sur les dernières lueurs du jour.

— N'as-tu jamais songé, dit-il, que ces arbres levant leurs branches au ciel ressemblent à un troupeau de damnés tentant de fuir les grandes marmites où le diable les veut ébouillanter?

Elle sourit :

— Non, mais à présent, j'y songerai toujours. Et toi, n'as-tu jamais rien vu en les fissures des murs ?

— Je ne crois pas.

— Lorsque j'étais petite fille, en face de mon lit, le mur était bien vieux et fissuré et j'y voyais un méchant bonhomme qui me regardait mais j'étais seule à le voir.

— Si je le vois, ton méchant bonhomme, je lui passe mon sabre à travers la gorge! répondit-il, assez attendri à la représentation qu'il se faisait de Marion petite fille.

Il était heureux, pleinement heureux.

Et c'était bien la première fois de sa vie.

Le ciel palissait à l'orient.

M. le baron Baptiste de Tuboeuf fut stupéfait en voyant le lieutenant de police et quatre soldats pénétrer dans sa chambre sans même frapper.

Sans dire un mot, l'officier, une expression glacée sur le visage, lui tendit un document et Tuboeuf s'affola en reconnaissant une lettre de cachet.

Encore incrédule, il en prit cependant avidement connaissance.

De par le Roy,  
Il est ordonné au sieur Langodin de Lestrape d'arrêter  
et de conduire au Châtelet le nommé Tuboeuf, de le  
recevoir et de le garder jusqu'à nouvel ordre.  
Aux armées  
Fait le 31 janvier 1693  
Louis

La lettre, ainsi que le voulait l'usage, était contresignée par un ministre.

— La chose est impossible, c'est une erreur!... J'ai prêté de l'argent au roi!... Oui, car j'ai des millions, messieurs, et cela vous intéresse peut-être?

Tuboeuf, plein d'espoir, scruta l'officier et ses hommes. Les visages de bois n'encourageaient guère à poursuivre mais cela n'arrêta pas le financier qui reprit :

— Allons, c'est pourtant simple : vous ne m'avez point trouvé. Avant que cette nouvelle ne parvienne en Flandres, je serai loin car il ne me faut pour fuir que quelques heures, non, une journée. Oui, une journée car je suis médiocre cavalier et préfère un bon carrosse... Eh bien, que diriez-vous de 10 000 livres chacun?

Les quatre soldats, dans le dos de leur officier, échangèrent des regards et des signes d'approbation de sorte que Tuboeuf pensa avoir gagné.

Restait le jeune lieutenant au visage dur et buté. Observateur, Tuboeuf remarqua au doigt de l'officier une bague à armoiries. Sans doute un cadet d'une grande famille, respectueux des traditions mais pauvre. L'amant de Mme d'Ey reprit :

— 10 000 livres pour chaque homme et, bien entendu, davantage pour l'officier.

Gêné du regard froid du lieutenant, Tuboeuf poursuivit d'une voix chaude :

— On est jeune, on a de gros besoins et c'est bien naturel! Ah, les femmes, mon Dieu ! L'avenir n'est pas aux meilleures couleurs lorsqu'on n'a pas la chance d'être l'aîné. Aussi, il faut compenser cela. Eh bien, que diriez-vous de 100 000 livres ?

Le lieutenant se tourna vers ses hommes :

— Qu'on lui mette la poire d'angoisse<sup>1</sup>!

Après une brève hésitation, les soldats se jetèrent sur le baron pour exécuter les ordres.

\*\*\*

Lydie de Mesnay, marquise d'Ey, s'étira et regarda paresseusement le lieutenant, un officier dans la cinquantaine, le regard intelligent, assez séduisant, que flanquaient quatre soldats.

À dessein, elle jeta un regard désinvolte à la lettre de cachet, puis :

— C'est bien, messieurs, mais je dois m'habiller. Cependant, vous ne me dérangez point.

En fait d'habiller, c'est à un déshabillage complet auquel se livra la jolie marquise, agissant comme si elle se trouvait seule en la pièce.

Nue, les seins en forme de globes pointés, les fesses rebondies, elle peigna ses longs cheveux blonds devant un miroir puis, posant la brosse, elle regarda les cinq hommes au bord de l'explosion et, l'air soudain boudeur, prenant une voix de petite fille :

— Oh, mais j'y pense : si vous me mettez en prison, je n'aurai plus de liberté, et plus d'hommes... Moi qui les aime tant!

Les cinq militaires, compatissants, hochèrent la tête avec un bel ensemble. Elle reprit:

— Une privation qui durera plusieurs mois, peut-être, et qui sait : toute une année!

Elle allait de long en large en se déhanchant, montrant ses formes généreuses sous le jour le plus avantageux. En jouant cette carte, elle savait qu'elle risquait de provoquer un viol collectif, donc un scandale qu'on pourrait étouffer en négociant l'annulation de la procédure. C'était habile mais n'évitait pas la prison pour les heures à venir, perspective tout à fait insupportable.

Elle choisit donc une autre solution et s'approcha de l'officier dont l'haleine parfumée aux dragées de cannelle la surprit agréablement :

— Ah, monsieur, puisque les circonstances sont telles que vous me voyez nue, dites-moi au moins cela car je ne sais que penser: on me prétend fessue et dodue, est-ce là pour vous chose affreuse ou au contraire tentante?

L'officier, pas dupe, lui sourit :

— Madame, passeriez-vous en si simple appareil devant un cimetière, on serait assourdi par le bruit des vits cognant contre les couvercles des cercueils car vous feriez bander les morts.

Elle lui trouva de l'esprit :

— Et vous, monsieur, bandez-vous ?

— Madame, étant un officier en mission, je n'ai pas le droit de bander sans offenser mon roi. Mais par ailleurs, la braguette d'un soldat français doit toujours être prête à faire feu, sauf à être la honte de l'armée et le déshonneur du royaume si bien qu'en cette contradiction, je ne sais plus où j'en suis et vous prie, madame, de vérifier par vous-même.

Pour ce faire, elle se mit à genoux et quatre fois encore mais prit bien garde de ne point satisfaire les soldats par ce genre de caresse trop hâtive. Pour obtenir plus - sa liberté! -, il fallait donner beaucoup

aussi grimpa-t-elle sur le lit pour s'y installer en levrette.

C'était fort bien calculé, surtout de la part d'une femme de vingt-trois ans, et la marquise d'Ey savait parfaitement ce qu'elle faisait.

En effet, elle n'ignorait pas que l'Église condamnait avec la plus extrême fermeté cette position - « more canino » — qui évoquait celle des chiennes. Les épouses s'y refusaient, et bien des putains ayant de la religion, et c'est ainsi la rareté de la chose qui en faisait le prix et l'agrément.

Les cinq militaires se succédèrent à genoux derrière la ravissante marquise qu'ils tenaient aux hanches. Et si l'officier savait y faire — ce fut agréable —, les quatre soldats qui suivirent ne se distinguèrent point par la délicatesse de leurs assauts.

Lorsque tout fut fini, l'officier d'un certain âge sourit à la jeune femme :

— Ce fut délicieux, marquise, et nous vous en remercions espérant pour notre part vous avoir donné... comment dirais-je?... des munitions pour vos mois de prison sans hommes que vous paraissez tant redouter.

« Il est idiot ou il le fait exprès? » se demanda la marquise qui parvint à contrôler un affolement naissant :

— Monsieur, en vous offrant mon beau cul, c'est ma liberté que j'achetais.

L'officier semblait tomber des nues avec d'autant plus de réalisme qu'il était absolument sincère:

— Ah ça, madame, il n'en fut jamais question mais tout au contraire d'un échange de services et de plaisirs réciproques.

Elle se dressa sur le lit, mains aux hanches, furieuse:

— Quoi, imbécile, c'est par plaisir, crois-tu, que je me suis fait détruire le cul par toi et tes quatre brutes qui puent? Laisse-moi partir, espèce de sale maquereau!

Il fut déçu mais sut le dissimuler:

— Voilà une déclaration d'amour telle que je les adore!

— Maquereau, sale maquereau!

Il se tourna vers ses soldats:

— Assurez-vous de sa personne!

— Encore? demanda un caporal.

L'officier, un vieil esthète, ne put s'empêcher de sourire.

\*

Von Ploetzen, en son hôtel particulier, écouta sans l'interrompre Hofflingen qui faisait son rapport.

Lorsque l'autre en eut achevé, le Grand Maître des Teutoniques déclara:

— C'est parfait, comme toujours. Cependant, j'aimerais avoir votre avis. Parlez sans crainte, Hofflingen.

Le manchot regarda un instant les toits de Paris puis n'hésita plus:



— Votre plan va réussir et cette fois, le général-duc de Bamberg ne risque pas de vous échapper car Votre Seigneurie n'a laissé aucune chance au hasard. C'est ce qui est le plus remarquable en cette entreprise. S'il fallait cependant soulever une critique...

L'homme au visage couvert d'un voile de gaze de soie noire prit un ton rassurant:

— Je vous l'ai dit, parlez sans crainte.

— Votre Seigneurie, c'est terriblement coûteux. C'est une véritable fortune que vous dépensez là!

Le Teuton balaya l'objection d'un geste large :

— Cet aspect des choses n'a aucune importance. Les monarques se pressent pour notre financement. Nos envoyés chez les Turcs et l'empereur de Chine nous communiquent de bonnes nouvelles. Nous tenons enfin, après tant de siècles d'errements, la clef du monde. Et le monde, Hofflingen, le monde...

Il s'approcha d'une coupe, saisit une noix et la brisa de son énorme main gantée puis, d'un geste un peu théâtral, il laissa les débris tomber sur le sol en disant:

— Le monde est une coquille de noix et ne mérite pas davantage de considérations !

[1](#) Bâillon de fer destiné à faire taire et étouffer les cris.

Pris dans une tempête de neige, l'escadron des Opérations Spéciales s'étirait en une longue colonne qui peinait sur les routes des Flandres.

Les cavaliers, ne pouvant se parler en raison de la violence du vent, allaient sur une file entrecoupée de charrettes et d'un lourd chariot à quatre roues dont les bâches protégeaient le matériel militaire.

Dans les charrettes, bien peu de bagages personnels, tant les hommes de cette prestigieuse unité étaient pauvres, y compris leurs officiers.

Un vétéran, le sergent Cipriano, d'origine espagnole, ouvrait la marche immédiatement devant Bamberg et Marion de Neuville. Tous avançaient tête baissée.

Peu auparavant, on avait rencontré deux soldats du régiment de Picardie qui montaient en ligne depuis un dépôt de l'arrière. La veille, ils avaient été pris sous un orage d'une rare violence. Ce n'est qu'à la lueur d'un éclair qu'ils découvrirent, alors qu'ils étaient encore trois, un village obscur. Fuyant les déluges de grêle et de pluie qui s'abattaient sur la région tandis que les rivières débordaient et que les routes disparaissaient sous les eaux, ils s'étaient réfugiés en la cave d'un presbytère où se trouvait déjà le curé tout tremblant car même ici, les murs renvoyaient l'écho sourd du tonnerre.

Puis quelque chose s'étant sans doute rompu, la cave fut engloutie en moins d'une minute, noyant le curé et leur camarade du Royal-Picardie.

Les deux hommes amenaient de très mauvaises nouvelles de France. La famine, accrue par le détestable temps de l'automne et de l'hiver, était presque générale et entraînait nombre d'épidémies. Les deux hommes juraient n'avoir jamais rien vu de semblable<sup>1</sup>.

Et cet état de chose entraînait des comportements qui frôlaient la folie. Ainsi, à Besançon, en raison des mauvaises récoltes, un prêtre avait excommunié... les vermisseaux<sup>2</sup>!

On disait qu'aux environs d'Arras, la population avait décapité à coups de faux trois hommes lesquels, en une auberge, faisaient rôtir un crucifix avec des maquereaux au motif que Dieu n'avait point empêché la faillite de leur affaire.

À Auxonne, une religieuse avait accusé son confesseur d'avoir contracté un pacte avec le diable et lors du procès, quoique grosse et grasse, elle se roula par terre avec agilité, tomba en convulsions, banda tout son corps avec les doigts des mains et des pieds recourbés vers le dehors mais aussi le dedans puis lâcha beaucoup de pets très violents et en chapelets, ce qui acheva de convaincre le tribunal lequel condamna le prêtre au bûcher. Au reste, on avait peu de chances de survivre à ce genre de procès car comme il est écrit dans *Le Marteau des Sorcières*, grand manuel de démonologie faisant autorité auprès des tribunaux : « Si l'accusé pleure, c'est qu'il est coupable mais s'il reste les yeux secs, c'est qu'il est aidé par le diable. » Un raisonnement qui impressionnait par sa rigueur et sa logique, comme on le voit.

Enfin, pour terminer, les deux soldats du Royal-Picardie signalèrent que « Moine-bourru »<sup>3</sup> avait été bien plus méchant que les années précédentes. Puis, se signant, les deux hommes étaient repartis vers leur destin.

La colonne chemina encore pendant deux heures en un profond silence dès que le vent tomba. Ce qui dura peu. On entendait seulement, en ces instants, les paquets de neige dégringolant des branches.

Peu avant la nuit, on trouva un village et le général se demandait quel accueil on leur réserverait car

en période de famine, le soldat n'est point populaire. Ici, pourtant, tout fut contraire à ce que l'on craignait car la veille le village avait été attaqué par une meute de loups et l'un, qu'on avait tué, pesait 130 livres. Dans ces conditions, la centaine de dragons fut la bienvenue.

Bien entendu, on ne put parquer les chevaux dans les étables et écuries, réservées aux soldats, si bien qu'avec des cordes, il fallut installer un enclos à l'intérieur du village et désigner des équipes de cinq dragons qui se relayaient pour une garde sévère.

Bamberg et Marion choisirent de passer la nuit en une maison modeste mais dont l'étable était d'une grande propreté.

Ils logeaient chez un couple de paysans, jeunes encore mais comptant déjà cinq enfants en cette étroite chaumière au sol de terre battue. Comme il l'avait recommandé à ses hommes répartis en les autres maisons du village, il fut décidé que ce seraient les dragons qui fourniraient la nourriture pour remercier de l'hébergement et cette initiative rompait avec l'image des militaires se restaurant, d'habitude, aux dépens des villageois. Au reste, une des charrettes regorgeait de nourritures fournies par les dépôts de l'armée juste avant le départ.

On était assez pauvre, en ce village, vivant de l'orge, qui sert à fabriquer la bière, de l'avoine qui nourrit les chevaux et du millet avec lequel on cuisine les galettes. En culture d'hiver, qu'on sème à l'automne, figurait le froment mais la récolte s'avérait une catastrophe. Par chance, du fait d'un héritage, la petite famille possédait une vache.

Le repas s'organisa donc autour d'une pièce de viande qui fut préparée à l'étouffée mais Bamberg l'écourta car l'homme et sa femme paraissaient paralysés à l'idée d'abriter un duc, qui plus est général, et une baronne. Ils proposèrent avec insistance de laisser la maison mais Bamberg refusa, menaçant d'aller coucher dehors, si bien qu'on se résolut à leur laisser l'étable qui fut garnie de paille fraîche.

Avant de s'aller coucher, le général bourra une pipe et décida d'inspecter la garde, ne parvenant pas à dissuader la baronne de Neuville de l'accompagner.

Il faisait un froid de gueux et la jeune femme regardait à la dérobée le visage de son amant éclairé par la lueur rouge du fourneau. Bamberg, comme tous ses officiers, fumait en une pipe de terre à long tuyau et petit fourneau manufacturée en Hollande.

— Puis-je essayer?

Surpris, il lui tendit la pipe et la jeune femme apprécia la chaleur du fourneau en sa main glacée. Elle toussa mais, dès la troisième fois, maîtrisait son affaire :

— C'est étrange, et plutôt agréable.

— Le soir, après le souper, c'est une de nos habitudes avec Hugo et Clément.

— Et le tabac?

— Nous ne l'avons jamais payé, les pipes non plus : l'ennemi pourvoit amplement à nos besoins.

— Le roi aime le tabac?

— Oui, il prise même pendant les offices, puis éternue en un mouchoir de dentelle. Les plus grands noms de l'histoire de France ne jurent que par le tabac et Molière a écrit : « Qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. » Je crois qu'il visait les petits bourgeois et les boutiquiers qui sont gens frileux de tout et détestent la fumée.

Arrivé près de l'enclos aux chevaux, Bamberg lança le mot de passe :

— Jolie fée !

Auquel répondit le mot de ralliement :

— Petit lutin!

— Rien à signaler? demanda Bamberg.

Le jeune dragon regarda la forêt avec méfiance :

— Les loups ne sont pas loin, monsieur le général. Je les devine, ayant jadis été berger. En cet instant, ils se regroupent et chez eux la nouvelle doit courir d'une centaine de chevaux, soit davantage qu'ils n'en ont jamais rêvé.

Bamberg hocha la tête :

— J'ai vu Hautain attaqué par des loups. Ses ruades furent si habiles qu'il en tua deux.

— Mais Hautain est un cheval exceptionnel, monsieur le général! Pour le commun, un loup peut sauter sur un cheval et lui dévorer l'encolure.

Vaguement inquiet, car les loups tuaient chaque année des milliers de personnes dans le royaume, et qu'il les avait déjà combattus, Bamberg demanda:

— Sais-tu quel fut le nombre de la plus forte meute qu'on vit jamais ?

— Sur les marches de l'est, on parle encore d'une meute de 300 loups qui submergèrent tout dans le royaume à l'époque du roi Louis le Onzième. Ils auraient même décimé les milices et les soldats lancés contre eux.

— Alors sois vigilant, dragon !

Comme le général semblait soucieux, Marion ne lui parla plus des loups puis, étant assez loin des sentinelles, elle lui prit la main :

— Magicien... Mélusine... Jolie fée... Petit lutin... Où trouves-tu tes jolis mots de passe ?

Il haussa demi les épaules:

— Jolie fée, c'est pour toi. Le reste me vient de l'enfance, des belles histoires de Marie-Thérèse. Sans elle, j'eusse été très malheureux car jeune orphelin, on songea m'envoyer à Laval, chez un oncle demi-fou après avoir reçu à la guerre une balle dans la tête.

Il s'immobilisa et elle vit dans ses yeux cette petite lueur amusée qu'elle connaissait bien:

— Sais-tu comment il est mort?

— Oh, dis-le-moi!

— Un jour, étant monté au grenier, il se cogna le front contre une poutre et prit très mal la chose. Ses serviteurs, effarés, l'entendirent déclarer à la poutre : « Tu manques à tous tes devoirs, félonne, en attaquant ton maître. Cela demande réparation et l'un de nous ne survivra pas au duel ! » Ayant dit, il commença à cogner son front contre la poutre. Le combat dura trois jours et deux nuits et l'oncle rendit l'âme, ne laissant que ses dettes en héritage. Je n'ai pas repris sa maxime favorite qui était : « J'ai peu d'idées, aussi je ne les laisse point repartir. »

Ils rirent tous deux puis, sous le froid mordant, gagnèrent l'étable en courant mais sans se lâcher la main.

Comme la maison, l'étable était minuscule et l'espace partagé en deux : d'un côté, la vache; de l'autre, le couple étendu sur la paille fraîche.

Scrub, qui cherchait la chaleur, s'était enfoncé presque complètement dans la paille quant à Bamberg et Marion, ils se trouvaient couverts de capes et de peaux de bêtes.

Une lanterne, placée à l'entrée, dispensait une lumière joyeuse car le vent, qui s'insinuait partout, faisait danser la flamme telle une petite danseuse orientale.

Ils avaient fait l'amour et se tenaient enlacés, la jeune femme frileusement blottie contre l'épaule du général.

Il la rassura :

— Ce froid ne durera pas toujours. À l'apparition du premier perce-neige, j'offrirai du vin de Champagne à tout l'escadron.

— C'est étrange, je ne vous vois que l'hiver. J'ai du mal à imaginer l'escadron attaquant le centre des villes l'été...

— L'hiver nous est plus propice. Nous nous sommes volontairement habitués au froid, aux temps les plus extrêmes afin de posséder un immédiat avantage. L'été, les choses sont plus délicates mais le bon état des chemins nous permet des replis très rapides. En août dernier, juste avant l'attaque d'une petite ville, nous avons traversé une épaisse forêt où le soleil perçait difficilement les hautes futaies mais lorsqu'il y parvenait, il semblait que se trouvaient répandues sur le sol des milliers de pièces d'or. J'ai feint d'en ramasser quelques-unes et tous m'ont imité en riant, c'est devenu un jeu, nous avons oublié la guerre, nous comparions d'imaginaires paniers pleins, nous étions des enfants qui s'amuse et qui s'aiment. Si nos ennemis nous avaient vus ainsi, ils n'auraient rien compris à cela. Je sais bien que c'est la guerre et la mort qui nous rendent si proches et que sans elles, nous n'aurions rien à nous dire mais il n'empêche, la seule chose que je regretterai, après, c'est eux, mes camarades...

À imaginer la scène, à entendre ces paroles nostalgiques, une tristesse vint à la jeune femme qui embrassa doucement Bamberg, puis :

— Tu ne te trompes pas en voulant quitter l'armée ?

— Non.

Il sourit et ajouta :

— Le roi nous a déjà tous pensionnés, tous ceux qui étaient à la ferme fortifiée. J'aurai donc une pension de général et vivrai mieux qu'un bourgeois.

Le vent soufflait avec violence, faisant craquer les planches de l'étable.

Il reprit :

— La guerre m'est de plus en plus insupportable et la vie de caserne m'afflige. Il n'est aucune issue et je...

Il se tut en entendant le long hurlement d'un loup, un hurlement modulé, interminable : le chef de meute allait lancer ses troupes.

Sans avoir la puissance du premier, un, deux, dix, cent lui répondirent mais déjà Bamberg, qui s'était allongé tout habillé, était sorti, mousqueton à la main. Un dragon siffla, deux doigts dans la bouche, d'autres firent de même puis on entendit une trompette, étrangement joyeuse en cette nuit noire où les flocons tombaient dru.

Marion sortit sur le pas de la porte et vit que de toutes les maisons soudain éclairées jaillissaient des dragons, parfois demi-vêtus, mais toujours armés.

Au milieu de ce désordre, Bamberg, très calme, lançait ses ordres d'une voix qui couvrait l'agitation :

— Dragons, pour les feux de salve : sur trois rangs !

En quelques instants, comme par magie, plus de désordre mais des soldats impeccablement alignés et prêts à subir l'assaut de la meute.

— Les voilà!... hurla Bamberg, mais à part lui, dans l'obscurité totale et avec l'épais rideau de neige, nul ne les vit, ne distinguant point à plus de dix mètres.

Comprenant la situation, le général lança :

— Attendez!... Baissez les canons, c'est sur des loups que vous tirez ! ... Attendez... Attendez... Feu !

Aussitôt, le second rang passa au premier tandis que celui qui venait de faire feu passait au dernier afin que les dragons rechargent leurs mousquetons.

Les salves se succédaient mais les chevaux, fous de terreur, se dressaient sur les pattes arrière et certains sortaient de l'enclos où les quelques dragons préposés à la garde se trouvaient dépassés, obligés de combattre les loups le sabre à la main.

Bamberg vit le danger :

— Le troisième rang, à l'enclos !

Quelques loups traversèrent le village, se jetant sur les enfants imprudemment sortis des maisons.

Marion, pistolet à la main, fut elle aussi prise de vitesse par une chose grise au dos trapu et sans doute aurait-elle connu une fin atroce si Scrub, surgissant de sous la paille, n'était passé sous le loup, lui arrachant les testicules.

Dans un cri de douleur et un éclair de dents impressionnant, le loup se retournait vers son agresseur lorsque Marion lui logea une balle dans la tête.

Le gros des forces de Bamberg installé en barrage face à la forêt avait dû repousser l'attaque car à présent des dragons couraient, sabre à la main, pour donner la chasse aux derniers loups infiltrés dans le village.

Ils revinrent quelques minutes plus tard, un camarade sur les épaules et les sabres rougis dégoulinant de sang sur la neige immaculée.

Déjà, les notes claires de la trompette appelaient au rassemblement.

<sup>1</sup> Les famines et épidémies de 1693-1694 allaient provoquer la mort de 1,3 million de Français.

<sup>2</sup> Besançon, paroisse de la Madeleine.

<sup>3</sup> Spectre ou fantôme, « Moine-Bourru » aurait été « une âme en peine qui court les rues de Paris pendant les avants de Noël et qui frappe les passants ».

Près de quatre jours furent nécessaires à la colonne de dragons pour rallier Paris, ville demi-morte sous une épaisse couche de neige.

Voyage assez triste, au reste, tant l'épisode de l'attaque du village par la meute de loups marquait les esprits. Deux dragons, désignés pour garder l'enclos, avaient été tués et leurs cadavres horriblement mutilés. À quoi s'ajoutait la mort de deux enfants, un villageois et trois chevaux, tandis que quatre autres avaient disparu.

Il s'avérait très difficile pour Bamberg, tant il neigeait, de faire le tour des casernements de ses dragons en les villages proches de Paris. On réquisitionna donc pour la troupe une caserne proche de Saint-Étienne-du-Mont, quartier Mouffetard, habituellement occupée par des gardes-françaises actuellement à la guerre en Flandres.

Les jours suivants furent calmes et pour Bamberg, heureux. À l'invitation de Marion qui détestait l'hypocrisie, il était venu loger à Auteuil en la modeste maison de la jeune femme.

Cependant, dès le premier soir, Bamberg confessa à la baronne qu'il devait lui « parler d'une chose importante », ce qu'il finit par faire. Rosissant légèrement, il lui expliqua que quittant l'armée, et disposant bientôt de tout son temps, il serait le plus heureux des hommes s'il pouvait la prendre pour épouse et qu'elle fût duchesse de Montigny-Bamberg. Il n'en avait pas achevé de dire cela qu'elle se pendait à son cou et le couvrait de baisers.

Le jour suivant, on invita le marquis de Pontecorvo et le baron de Mortefontaine, ce qui permit à tous d'y voir plus clair. La réussite de la soirée fut facilitée par le fait que Marion ne se rendait au théâtre qu'un jour sur trois, la plupart des représentations étant annulées en raison des fortes chutes de neige. D'autre part, avec son nouveau traitement de général, Bamberg avait pu faire quelques frais de table et le repas fut excellent d'autant que la soirée avançait, et tandis qu'on apprenait à se mieux connaître, on s'apprécia grandement.

Deux jours plus tard, vingt centimètres de neige étant tombés, le théâtre fit relâche et Bamberg invita son cousin Hugo et son ami Clément. Cette fois encore, on s'amusa beaucoup mais Hugo ayant soufflé à Bamberg que Clément et lui avaient fait la connaissance de deux soeurs fort jolies et qu'ils souhaitaient ne pas trop s'attarder, le général écourta généreusement la soirée.

Bamberg s'habitua très vite à cette nouvelle vie et commença à rédiger des projets de lettres afin d'annoncer au roi qu'il « envisageait » de solliciter un congé définitif. Cependant, il peinait sur les termes et les formules, non qu'il craignît le courroux du souverain mais bien plutôt de le chagriner alors qu'il s'était montré fort généreux avec lui.

Enfin, le vendredi soir, Bamberg et Marion furent conviés en l'Auberge des deux colombes par Pontecorvo et Mortefontaine qui rendaient ainsi l'invitation. L'auberge se situait rue du Pont-aux-Biches, sise à proximité de Saint-Martin-des-Champs et se singularisait en ceci que le premier étage avait été aménagé en cabinets particuliers, si bien que les quatre amis pouvaient se parler en toute tranquillité.

Le repas fut d'un grand raffinement : huîtres, laitance de carpe, soles qu'on appelait aussi « perdrix de mer » et turbot mené le matin par les « chasse-marée » venus de Picardie. Puis vint une succulente fricassée de poulet au roux garnie de champignons, culs d'artichaut et parfumé de cerfeuil, muscade et ciboulette. Pour « sceller l'estomac », ainsi qu'on disait alors, on goûta le brie, fromage préféré du roi,

mais aussi du cantal et du sassenage. On acheva délicatement par des douceurs, gelées et pâtes de fruits allant de la violette au cognac de coing fabriqué - là mieux qu'ailleurs - à Orléans.

Vint enfin l'instant où l'on sortit les pipes tandis qu'on servait des alcools parfois assez forts comme ceux de la région de Cognac, curieux comme la « fenouillette » de l'île de Ré ou étranges, tel cet autre de Provence où l'on reconnaissait le muscat distillé avec du citron et de la fleur d'oranger.

Peu après, ayant regardé gravement, l'un après l'autre, les deux policiers d'élite, Bamberg annonça :

— J'ai pour vous deux nouvelles mais je ne souhaite pas, pour l'instant, qu'elles s'ébruitent. La première est que la baronne et moi allons nous marier, le plus discrètement possible, car nous détestons les gens de Cour en particulier et la foule en général.

Pontecorvo et Mortefontaine manifestèrent aussitôt leur joie avec retenue, certes, car ainsi était en toutes circonstances leur caractère, mais avec sincérité. S'ils estimaient grandement le général, Marion les ravissait. Elle paraissait la femme idéale dont on rêve mais rencontre rarement. Au fond, ils se méritaient l'un l'autre et les voir s'unir était comme une manifestation de la justice et de l'intelligence.

Après les félicitations et la demande, aussitôt acceptée, d'assister au mariage dans la petite église de Montigny, Pontecorvo, qui n'y pouvait plus tenir, demanda :

— Et la seconde nouvelle ?

— Je vais quitter l'armée.

Un court silence suivit ces paroles, la stupéfaction les paralysant.

Puis, d'une voix hésitante, chose rare chez le marquis de Pontecorvo :

— Votre décision est irrévocable ?

Bamberg adressa un sourire à Marion soudain inquiète :

— Elle est définitive.

Pontecorvo hocha la tête, l'air compréhensif, puis :

— Puis-je en connaître la raison ?

— Je suis fatigué de tout cela, marquis. Ces guerres durent depuis si longtemps, et je sais qu'il en viendra d'autres car c'est dans la nature du roi d'exister en s'affirmant par les armes. Je pense que je vais le décevoir grandement.

Mortefontaine, jusqu'ici silencieux et attentif, intervint :

— Rien n'est moins certain.

Tous les visages se tournèrent vers lui mais il n'en sembla pas ému, poursuivant :

— Le roi est lui aussi las des guerres. Non point de les déclarer mais d'y assister. Déjà, sitôt brisé l'encerclement après votre long siège, son enthousiasme retomba vite. Il se lasse après quelques heures et est usé par les plaintes et les pleurs de Madame de Maintenon qui ne souffre plus les séparations. Considérez enfin que le roi vieillit et que les fatigues de la guerre pèsent de plus en plus sur un corps qui n'a jamais été ménagé. En Flandres, sitôt arrivé, il ne parlait et ne rêvait que de Versailles. Il continuera les guerres avec une obstination d'insecte mais n'y participera plus. Aussi, vous qui tant le passionnez n'étant plus là, vous lui fournissez un prétexte supplémentaire.

Le général des jésuites se tourna vers le général des dragons :

— Moi qui voici peu vous voyais déjà mort, je pense que vous sortirez peut-être vivant de toute cette affaire.



— Pourquoi aurais-je dû mourir? demanda Bamberg, curieux.

— Mais... Tout était contre vous et les dangers s'éloignent les uns après les autres. Ainsi de ce tueur, le Feu Follet, à présent mort. Ainsi du comte de Lagès-Montry qui rêvait de vous tuer et devient de vos amis. Ainsi la guerre, qu'on ne fréquente point longuement sans y succomber. Il ne demeure que Von Ploetzen acharné à vous perdre, lui et ses teutoniques.

— Il reçoit des renforts de Prusse dès que nécessaire car les morts sont très vite remplacés. Ils sont en ce moment vingt-cinq!... précisa Mortefontaine.

— Vous paraissez contrarié... Existe-t-il quelque chose que nous ignorons? demanda Pontecorvo.

Bamberg hocha la tête :

— Sans doute suis-je en une inquiétude injustifiée mais Worden et La Mothe-Sislées sont venus souper à Auteuil mercredi soir. Nous sommes vendredi soir et je n'ai aucunes nouvelles. Pas davantage à la caserne des gardes-françaises. Ils ont disparu sans un mot. Jamais, jamais une telle chose n'est arrivée.

— Vous avaient-ils dit quelque chose ?

— Qu'ils avaient rencontré deux soeurs fort jolies. Aucun succès amoureux ne les empêcha jamais de reprendre leur service le lendemain matin.

Bamberg craignait des sourires, il vit des visages inquiets.

— Savez-vous le nom de ces soeurs? demanda Mortefontaine.

— Je l'ignore.

— Leur adresse ?

— Le capitaine de Sereni les a entendus parler du Châtelet et du pont au Change. Il a envoyé certains de nos dragons rue Pierre-à-poisson et rue Trop-va-qui-dure puis en ce labyrinthe de petites rues pestilentielles telles la rue de la Tuerie et celle de la Grande-Boucherie. On a fouillé et interrogé jusqu'à la rue de La-descente-de-la-vallée-de-misère, jusqu'à la Seine, en vain.

Mortefontaine, qui semblait préoccupé, chercha cependant à rassurer Bamberg :

— J'ai une mouche<sup>1</sup> qui loge aux Halles, rue du Grand-Hurlleur. Il connaît chacun en le quartier où vos amis ont disparu. Je ferai en outre prévenir les archers. Le roi veut qu'on vous protège, cela s'étend à vos amis.

— Merci! dit simplement Bamberg à quoi Mortefontaine répondit en latin :

— Fide et Obsequio<sup>2</sup> !

Sur ce mot, le marquis de Pontecorvo se leva, l'air désolé :

— Hélas, je suis attendu...

— Et alors, monsieur le général des jésuites, est-elle jolie ?

— Fort à mon goût !

Affectant un air grave, Mortefontaine questionna :

— Et Dieu, en tout cela ?

On rit beaucoup de ce mot-là.

<sup>1</sup> Indicateur de police.

<sup>2</sup> « Loyauté et obéissance ».

Il en va souvent ainsi, en l'existence, que lorsque les choses semblent enfin s'arranger, brusquement, elles glissent irrésistiblement vers le pire. Ce fut en tout cas le triste sort réservé, dès le lendemain, au général-duc de Bamberg.

La nuit avait été merveilleuse. Marion blottie dans ses bras, ils avaient longtemps regardé tomber la neige depuis le lit de la petite chambre du premier étage où elle avait si souvent espéré ne point se trouver seule jusqu'à la fin de sa vie.

Il était parti tôt le matin, saluant le dragon qui venait prendre la garde devant la maisonnette. L'idée venait de Pontecorvo et malgré les réticences de Marion, Bamberg s'y montrait favorable.

C'est vers neuf heures, sous un vent glacé, que le général rejoignit ses troupes à l'exercice en la plaine proche du château de Vincennes. Quinze centimètres de neige ne facilitaient pas une manoeuvre complexe : par groupes de trois formés en triangle selon le principe un sommet, deux bases, il s'agissait d'un tir sur cible, les cavaliers lancés au galop.

Malgré des résultats inégaux, mais assez satisfaisants en ces conditions difficiles, le général tentait d'afficher un air de demi-satisfaction. Eût-elle été complète qu'il aurait été presque impossible à Bamberg de lui donner tout son éclat tant faisait ombrage la disparition d'Hugo et de Clément. Car, une fois encore, ils ne s'étaient point montrés et les jours succédant les uns aux autres, une sourde angoisse étreignait le coeur du chef des Opérations Spéciales.

On en était là, tandis qu'approchaient cinq heures, lorsque le baron de Mortefontaine, flanqué d'une demi-douzaine de policiers vêtus de noir, arriva au galop. Sans que l'habite l'ombre d'un doute, Bamberg devina qu'il était porteur de mauvaises nouvelles.

— Eh bien? demanda-t-il, presque agressif, et sans même saluer le baron.

Celui-ci ne s'en formalisa pas, allant à l'essentiel :

— La baronne a été enlevée et le dragon de faction tué, ainsi que votre chien.

Bamberg ouvrit la bouche sans pouvoir cependant prononcer une parole.

Mortefontaine savait d'expérience que lorsqu'on annonce des drames, mieux vaut se montrer brutal que tergiverser. Aussi poursuivit-il, alors qu'il lui en coûtait, avec la même sécheresse :

— Rue Neuve-Saint-Merry, on a retrouvé les corps de deux hommes. Ils sont malheureusement nus et les visages ont été écrasés à coups de marteau, ce qui rend toute identification impossible. J'ai songé que vous, peut-être...

Déjà, Bamberg s'était repris et, d'une voix froide :

— Ne perdons pas un instant, voulez-vous ?

\*\*\*

Marion enlevée, le général savait qu'il ne trouverait rien à Auteuil, ce qui ne l'empêchait point de vouloir s'y rendre après avoir vu les deux cadavres : même mutilés, il saurait bien reconnaître s'il s'agissait de ses amis. En outre, les cadavres ayant été transportés au Châtelet, il semblait plus logique

de s'y rendre d'abord en venant de Vincennes pour gagner Auteuil.

On arriva rapidement au Grand Châtelet, principale prison de Paris pour les crimes civils. Bamberg suivit Mortefontaine en un dédale d'escaliers suintants d'humidité et de couloirs obscurs puis l'on arriva près d'une pièce devant laquelle gisaient deux paquets de forme vaguement humaine. Mortefontaine crut bon d'expliquer :

— La pièce où je vous emmène est la plus froide du Grand Châtelet, c'est la raison pour laquelle on y conserve les corps sur lesquels on ne peut mettre un nom. Ces deux-là ont les ongles soignés et les cheveux fort propres, on suppose donc qu'il s'agit de nobles ou de riches bourgeois. Pour les conserver plus longtemps, on vient de les vider, de les empailler et de les saler.

— Voyons ailleurs ! répondit Bamberg, nerveux.

Mortefontaine fit signe à un gardien qui ouvrit une porte de chêne et on pénétra en une pièce très froide de trente pieds carrés.

Une dizaine de cadavres étaient déposés sur les dalles du sol mais Bamberg n'eut besoin de personne pour s'approcher de deux corps.

Des visages, on ne reconnaissait rien tant le marteau les avait abîmés. Un magma de chair, de sang, de cervelle et d'os, des têtes asymétriques.

Bamberg observa les corps puis, se tournant vers le policier, d'une voix accablée :

— C'est eux.

— Les cicatrices, n'est-ce pas ?

— Oui, je les reconnais toutes.

— Je vais envoyer à l'instant un message au roi. Je suppose qu'il les fera enterrer à la Madeleine, avec les honneurs militaires.

La voix de Bamberg, altérée par l'émotion, parut presque inaudible à Mortefontaine :

— Qui a fait cela ?

— Von Ploetzen. Nous avons arrêté les deux soeurs, des putains. C'est un Allemand qui les avait recrutées pour séduire vos deux amis. Il n'était pas prévu de les tuer mais de les enlever, sauf qu'ils se sont défendus. Bien entendu, les putains seront mises à mort. Je vous dirai ceci qui est ma conviction profonde : en envoyant un Allemand, Von Ploetzen voulait vous faire savoir que c'était là son ouvrage. Ses hommes se sont affolés, vos amis étaient redoutables.

Bamberg réfléchit un instant, puis :

— Je pense que vous avez raison. Allons à Auteuil, à présent.

\*\*\*

Pendant tout le trajet menant du Châtelet à Auteuil, on n'échangea pas une parole entre Bamberg, muré en lui-même, Mortefontaine, ruminant des pensées moroses, et les six policiers d'escorte aux visages de granit.

On avait dû se battre avec violence à l'intérieur de la maisonnette, on marchait dans le sang.

Des meubles avaient été dérangés, des assiettes et des verres cassés. Près de la cheminée, sa tunique

rouge lacérée, gisait le cadavre du dragon de garde tenant encore à la main son sabre brisé.

Pris d'une soudaine angoisse, Bamberg grimpa à l'étage pour gagner la chambre sur le parquet de laquelle se voyait une flaque de sang. Se baissant, il ramassa le pistolet de Marion qu'il reconnut pour l'avoir entretenu et réglé. Le canon sentait la poudre, elle avait donc tiré.

— Rassurez-vous, elle n'a rien.

Le général se retourna vers Mortefontaine lequel, cette fois, s'efforçait de donner à sa voix des inflexions rassurantes.

— Qu'en savez-vous ?

— Un voisin. Je l'ai envoyé chercher.

Les deux hommes redescendirent.

En attendant le témoin, Mortefontaine suggéra :

— Si vous en êtes d'accord, je pourrais faire remettre les lieux en l'état, nettoyer, remplacer les objets brisés.

Un peu désabusé, le général répondit :

— À quoi bon ?

Le ton du policier se fit plus ferme :

— Lorsque la baronne reviendra, elle sera heureuse de ne point trouver sa maison ravagée comme on la voit actuellement.

Bamberg secoua sa torpeur :

— C'est une bonne idée que vous avez là. Il faudra aussi s'occuper de Pégase, son cheval. Quant à mon dragon, il faut faire ramener son corps à ses parents, qui habitent Étampes et que je ferai pensionner.

Le témoin arriva à cet instant. C'était un homme dans la petite quarantaine, les cheveux frisés, les yeux rapprochés et le visage chafouin. Il semblait retors mais sous le regard implacable de Mortefontaine, il ne songea plus qu'à dire la vérité :

— J'habite deux maisons en deçà de celle de la baronne de Neuville, mais de l'autre côté de la route.

— Allez rapidement au fait ! coupa Bamberg.

— Eh bien... C'est le coup de feu qui m'a fait me précipiter à la fenêtre. Un carrosse attendait... On y poussa non sans rudesse la baronne de Neuville puis l'on y déposa trois cadavres cul par-dessus tête et un homme armé monta à son tour. Quatre cavaliers suivaient, dont l'un se tenait les couilles en geignant. Je peux donc affirmer qu'avec le cocher, ils étaient neuf. C'est un autre voisin, Mortain, qui possède un cheval qui s'en fut donner l'alerte.

— Et le chien ?

— Son flanc était sanglant. La pauvre bête est sans doute allée crever en la campagne.

— En êtes-vous certain ?

— Le coup de sabre avait dû être terrible, il ne pouvait y survivre.

Bamberg, ému, songea à la scène : Marion, le jeune dragon et Scrub se défendant avec courage contre une force tellement supérieure.

Il se tourna vers Mortefontaine :

— Il faut investir le repaire de Von Ploetzen et en finir.

L'autre parut embarrassé :

— C'est un homme puissant et nous n'avons pas de preuves. Je suis d'accord avec vous sur l'identité de l'auteur de cette infamie mais je ne peux rien entreprendre.

— Alors je le ferai moi-même.

Mortefontaine secoua la tête :

— Je suis persuadé que c'est exactement ce qu'escompte le Grand Maître des Teutoniques. Je crois qu'il faudrait prendre l'avis du marquis de Pontecorvo avec lequel je dois souper Aux deux colombes. Il faut nous hâter, nous allons être en retard.

— Je n'ai nullement faim.

— Venez tout de même : il s'agit de la baronne.

Cet argument l'emporta.

Bamberg et le baron de Mortefontaine se présentèrent avec un très léger retard à L'Auberge des deux colombes et immédiatement, le policier préféré de Louis XIV comprit son erreur.

Avec tact, Bamberg n'y fit point allusion car il n'était point en sa nature de se plaindre et de geindre mais son regard triste et nostalgique s'attardait sur certains détails de cette pièce où il avait été si heureux avec Marion.

Le marquis de Pontecorvo le comprit lui aussi, sans y faire allusion.

La conversation s'avéra une impasse : oui, Worden et La Mothe-Sislées avaient été tués à l'initiative de Von Ploetzen, oui la baronne de Neuville avait été enlevée sur l'ordre du même homme mais comment prouver tout cela?

Alors, envahir de vive force l'hôtel particulier de Von Ploetzen défendu par les plus hauts murs de Paris? Et y parviendrait-on, le Prussien n'était-il pas assez rusé pour avoir fait enfermer la jeune femme en un tout autre repaire? Il faudrait alors, comble de l'humiliation, présenter des excuses à un homme qu'on savait un assassin! Enfin, du côté de la police officielle entièrement sous la coupe du lieutenant-général Nicolas de La Reynie, ancien magistrat, son légalisme forcené, sa prudence diplomatique et son peu de goût pour l'aventure annihilèrent tout espoir d'une aide quelconque.

— Vous ne mangez rien!... remarqua Mortefontaine en constatant que le général s'était contenté de grignoter une cuisse de faisan en buvant un demi-verre de bourgogne.

— Il ne faut pas m'en tenir rigueur, messieurs, je n'ai pas faim. Je ne cesse de songer à l'endroit où peut se trouver la baronne, et dans quel état.

Un des trois convives, même s'il s'avérait maître en dissimulation, avait fort mauvaise conscience : le marquis de Pontecorvo. En effet, lui savait !

Mortefontaine avait ses méthodes, excellentes, le marquis avait les siennes, différentes mais fort efficaces elles aussi. Ainsi, ayant à son service un ancien officier du duc de Savoie devenu maquereau et chassé de l'armée, était-il parvenu à le faire entrer en la bande du Grand Maître des Teutoniques. S'étant avéré excellent au sabre et au pistolet, sélectionné puis interrogé par Hofflingen, il lui fut facile de conquérir celui-ci qui ne vit en la recrue que l'officier, le camarade, et non le maquereau.

C'est de cet informateur qu'il tenait que la baronne était vivante et risquait de le demeurer tant que Bamberg n'aurait pas rendu l'âme. Après... Après, c'était tout autre chose.

Donnant cette nouvelle au général, il lui aurait certainement restitué d'un coup toute sa joie de vivre et sans doute le jésuite en eût été heureux, tant le chef des Opérations Spéciales lui inspirait respect et sympathie.

Seulement... Pontecorvo était en mission et en mission, on ne donne pas, on échange. Le pape voulait le trésor des Templiers et réussir là où tous les autres papes avant lui avaient échoué. Cependant, en raison de sa finesse, il ne se voyait pas monnayer l'information qu'il détenait contre l'emplacement du trésor des Templiers. Ce serait du dernier mauvais goût, aussi devait-il réfléchir, et très vite, à une transaction plus douce, atténuée et délicate.

Il allait s'y mettre, confiant en sa connaissance de la merveilleuse langue française, lorsqu'une phrase de Mortefontaine lui fit dresser l'oreille :

— Je sens souffler sur Paris un vent mauvais qui se lève en tous les lieux corrompus de la capitale. Mes mouches parlent de dépôts d'armes qui se constituent. Les chefs de la truanderie paraissent brusquement enrichis mais muets comme des carpes, fût-ce avec leurs plus fidèles lieutenants. Il se prépare quelque chose.

Pontecorvo approuva :

— Ce vent mauvais dont vous parlez, j'en sens aussi le souffle et ce qui est grave, c'est que mes informateurs ne sont pas les vôtres, ce qui donne davantage de crédit à cette rumeur.

Bamberg, qui avait en partie suivi la conversation, demanda, non sans candeur :

— Que ne rentrez-vous en Italie, marquis? C'est que nous vous aimons et serions fort affligés si l'on vous faisait subir mauvais parti.

Il sembla à l'Italien que son esprit bouillonnait : l'occasion se présentait, offerte par Bamberg lui-même ! Cependant, comme rien n'est simple, il avait fallu que Bamberg ajoute cette phrase si gentille et paralysante sur l'amitié qu'il lui portait et le souci qu'il prenait de lui !

Cependant, le coeur de Pontecorvo ne balança pas trop longtemps. Il se composa un visage tragique tandis que ses yeux s'embuaient de larmes : le pape, Innocent XII, ne lui avait-il pas dit un jour en riant : « comédiant ! » ?

Si Mortefontaine demeura assez réservé sur ce que préparait à l'évidence son confrère et néanmoins ami, Bamberg en fut bouleversé :

— Marquis, pourquoi ces ombres sur votre visage et ces larmes en vos yeux?... Allons, parlez, ne sommes-nous point vos amis ?

— Hélas ! répondit l'Italien en étouffant un sanglot tandis que Mortefontaine notait mentalement : « Ah çà, il est en constant progrès ! »

Bamberg se fit insistant :

— Il n'est pas de « Hélas » ou bien, si vous n'avez point confiance en nous, dites-le et nous n'en parlerons plus.

Le marquis jeta au duc un regard déchirant :

— Ce n'est pas cela mais vous avez déjà votre lot de malheurs, à quoi bon vous embarrasser du mien?

— Un malheur n'en retranche point un autre et ils se doivent traiter tels les problèmes, un par un.

Oubliant un peu vite ses larmes, Pontecorvo répondit :

— Le pape veut récupérer son bien. Vous n'ignorez point que les Templiers oeuvraient pour Dieu et son Église ? Lorsque Philippe le Bel fit brûler le Grand Maître et dissoudre l'ordre, le trésor eût dû revenir à l'Église. Savez-vous cela?

— Bien mieux que beaucoup d'autres, et vous ne pouviez mieux tomber !

— Quel extraordinaire hasard! lança Mortefontaine avec une légère ironie que ne remarqua pas Bamberg, trop à son affaire.

— C'est mon ancêtre, Enguerrand de Bamberg, qui a enfoui le trésor avec trois autres chevaliers du Temple. Lorsque ce fut fait, ils se sont tués les uns les autres en un duel en bord de Seine afin que le secret demeure inviolable.

Cette fois, Pontecorvo n'eut pas à feindre le désespoir :

— Quel irréparable malheur !

— Mais ce n'était qu'un trésor, marquis, et il n'est pas un seul trésor qui vaille une vie !

— Sans doute, sans doute, mais Sa Sainteté voudrait à tout prix savoir où il se trouve, et n'envisage pas même de le déménager tant la cachette, qui a conservé son secret pendant des siècles, est excellente.

— Marquis, la curiosité est un défaut et Sa Sainteté est curieuse comme une vieille pie.

Cachant adroitement son amusement, Mortefontaine suivait cette conversation avec délectation.

Pontecorvo reprit :

— Peut-être avez-vous raison mais moi, si j'échoue, l'Italie m'est à jamais interdite.

— Est-ce si grave ?

— Mais... Oui!... J'y ai un domaine, une dizaine de femmes et trente et un enfants !

Bamberg réfléchit, et on le sentait hésitant :

— Il est vrai que ce trésor, après la disparition du Temple, aurait dû revenir à l'Église mais les templiers pensaient avec sincérité que l'ordre renaîtrait de ses cendres... et que ce trésor les aiderait en cette reconstruction.

— Vous voyez bien, vous le dites vous-même, ce trésor appartient à l'Église.

Angoissé par l'enlèvement de Marion, bouleversé par la mort de ses deux amis, Bamberg désirait en finir sans toutefois froisser Pontecorvo :

— À la fin, marquis, qu'attendez-vous de moi ?

— Qu'importe, à présent, puisque le secret s'est perdu !

On ne pouvait nourrir de doutes sur l'accablement de Pontecorvo. Bamberg en fut ému :

— Mais est-il vraiment perdu ?

Pontecorvo et Mortefontaine levèrent sur le général des regards stupéfaits puis, se reprenant, le marquis balbutia :

— Mais vous l'avez dit vous-même...

Bamberg hésita :

— Je vous ai dit que les quatre chevaliers s'étaient tués pour conserver le secret mais en cette affaire, les rôles n'étaient point identiques. C'est mon ancêtre Enguerrand qui avait la garde du trésor, c'est lui qui décida de le dissimuler. Au reste, savez-vous que ce trésor est fabuleux ?

— Je ne le sais que trop, et le pape également, hélas !

— Ne vous désespérez point, marquis, Enguerrand a laissé un parchemin. Je sais parfaitement où est le trésor et je suis très étonné que durant tous ces siècles, nul n'y ait songé, tant c'est d'évidence.

Le silence qui s'ensuivit dura une bonne minute puis, Pontecorvo étant sans voix, Mortefontaine demanda :

— Est-il à Paris ?

— Bien entendu.

Le marquis, les paupières tirées par un tic nerveux, risqua :



— Et vous pourriez nous y mener, là, à l'instant?

— Mais certainement.

Les deux policiers échangèrent un regard puis l'Italien demanda d'une voix tremblante d'émotion :

— Le ferez-vous ?

— L'Atlantide, dont je suis peut-être le dernier représentant, constitue un poids bien suffisant. En outre, je ne discute pas la légitimité de l'Église sur ce trésor puisque primo, l'ordre lui était subordonné et que secundo, il a définitivement disparu.

— De quels moyens... Que vous faut-il?

— Des outils et douze solides terrassiers car le sol est gelé.

Aussitôt, Pontecorvo et Mortefontaine appelèrent. À l'instant, deux hommes soi-disant affectés aux caves de l'auberge se présentèrent qui reçurent à peu près les mêmes ordres et disparurent aussitôt en une grande cavalcade.

Mortefontaine, un peu gêné, expliqua au général :

— Pour des questions de sécurité, nous avons des gens à nous un peu partout.

Mais Bamberg n'écoutait plus, songeant à ses amis assassinés et à Marion enlevée. Et même au malheureux Scrub lequel, une fois encore, avait dû bien défendre sa maîtresse.

Les mains entravées par une fine cordelette, elle attendait en une petite pièce peinte en noir mal éclairée par les bougies d'un chandelier d'argent à deux branches.

À ses côtés, le manchot Ulrich Hofflingen attendait lui aussi, l'air résigné.

Marion, un peu effarée par cet endroit sinistre et les hurlements qu'on y entendait, chercha à ranimer la conversation :

— Et où avez-vous appris à parler français ?

— Baronne, lorsque je fus blessé... Mon bras... Je fus prisonnier en France... Mon colonel ne voulut pas payer rançon pour moi. Un bras coupé... Je suis resté.

— Vous étiez soldat ?

— Officier, premier lieutenant.

De nouveau, et c'était la quatrième fois, on entendit un hurlement d'enfant.

Marion n'y tenait plus :

— Mais enfin, me direz-vous ?

Hofflingen, tête baissée, eut un signe de dénégation puis, visiblement très mal à l'aise :

— C'est là une chose terrifiante. À chaque fois, j'ai envie de sauter à cheval et partir, loin...

— Que ne le faites-vous ?

— Je ne peux cela.

— Et votre Von Ploetzen, que fait-il à ces enfants ?

— Je ne peux dire cela.

— Vous avez peur ?

— J'ai peur, madame.

— Mais vous n'approuvez point ce comte au visage dissimulé ?

— Madame, c'est le Grand Maître des chevaliers Teutoniques !... Mon coeur se révolte mais moi, je ne suis rien et si le Grand Maître fait cela, il a raison.

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il est le Grand Maître.

— Il n'est qu'un homme, il n'est pas né Grand Maître des Teutoniques !

Curieusement, cette phrase ébranla Hofflingen. Il regarda la jeune femme comme si elle le libérait d'une longue et pesante contrainte.

Pour marquer sa reconnaissance, il lui souffla à mi-voix :

— Vous allez voir, hélas, une série de choses... atroces. Pour être forte, préparez-vous à cela.

Elle hocha la tête mais n'eut pas, ainsi qu'elle l'espérait, le temps d'envisager l'horreur car la porte s'ouvrit et elle ne put retenir un hurlement.

Une dizaine d'hommes passa devant elle : chacun portait en ses bras le corps d'un jeune enfant mort, saigné à l'arme blanche, la gorge béante.

Hofflingen lui murmura :

— Entrez dans la pièce. Si vous ne le faites, la garde vous y mènera et j'aurai des ennuis.

Frémissante, elle se dressa et se dirigea vers une vaste pièce aux murs tendus de tentures noires.

\*\*\*

Bamberg ne s'étonna même pas qu'en moins d'une heure on puisse, à la nuit, réunir douze terrassiers, leur matériel et les mener sur l'île de la Cité. À une trentaine de mètres, vingt hommes de Mortefontaine montaient une garde vigilante.

Puis Bamberg, partant de la statue d'Henri IV, compta un certain nombre de pas en une certaine direction et pointa un doigt vers le sol. Aussitôt, trois terrassiers se mirent au travail, neuf autres attendant de prendre la relève car on allait fonctionner à quatre équipes.

Revenu vers Pontecorvo et Mortefontaine, ce dernier lui posa l'inévitable question :

— Mais pourquoi ici ?

Bamberg haussa les épaules :

— Ah, messieurs, comme vous ignorez l'Histoire et méconnaissez les Bamberg ! ... Il existait ici, avant la construction du Pont-Neuf commencé sous Henri le Troisième, trois îlots dont l'un avait nom « l'île aux Juifs ». Plus tard, pour consolider l'appui du pont, on réunit les trois îlots en les rattachant les uns aux autres.

— Je comprends mal... dit Pontecorvo.

Bamberg regardait les terrassiers qui travaillaient à une vitesse extraordinaire. Il répondit d'un air distrait :

— C'est sur l'île aux Juifs que sous les yeux de Philippe le Bel furent brûlés vifs Jacques de Molay, dernier Grand Maître du Temple, et Guy, Commandeur pour la Normandie.

Aux premiers signes de fatigue, la deuxième équipe de terrassiers prit le relais sans perdre un instant. Le travail avançait à une vitesse stupéfiante.

Bamberg poursuivit :

— Cacher le trésor des Templiers à l'endroit même où le Grand Maître fut brûlé c'était, ma foi, d'une très grande élégance bien dans la manière d'Enguerrand de Montigny-Bamberg. Une façon de narguer le roi qui avait retourné tout le royaume pour trouver ce trésor tandis que le dernier mot demeurait aux Templiers, et avec quelle ironie.

Bientôt, les pelles rejetèrent un crâne et des ossements.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Pontecorvo.

— Vous en trouverez trois. De simples soldats, tous volontaires et tous appartenant au Temple. Comme les quatre chevaliers étaient décidés à ne point survivre à l'enfouissement du trésor, ces trois hommes firent eux aussi le sacrifice de leur vie. Ne cherchez pas, messieurs, sept templiers sont morts en cette affaire où l'honneur exigeait qu'un roi voleur et assassin ne profite pas de ses crimes.

Deux autres crânes, comme annoncé, rejoignirent le premier sur le tas de terre.

— Ils ne furent point dérangés en leur office ? demanda Mortefontaine.

— Ils avaient dressé des toiles. À cette époque, l'eau de la Seine était déjà corrompue et l'on cherchait partout des sources pour construire puits et fontaines, si bien qu'on ne leur prêta guère attention.

Mortefontaine s'étant éloigné pour donner des ordres à ses policiers, Bamberg en profita pour murmurer à l'homme du pape :

— Il était dit : « La Source précède le Fleuve. » Cette phrase a un sens profond, c'est un message. À deux mètres, vous trouverez la source sous forme d'une cassette remplie de diamants. Continuez à creuser et à huit mètres, vous trouverez le fleuve qui représente en diamants le poids d'un cheval.

Pontecorvo hocha la tête et, d'une voix excitée :

— C'est très habile!... Si la cachette avait été violée, la cassette aurait disparu et tromperait les pillards qui penseraient avoir trouvé le trésor. Mais si elle se trouve encore là, le trésor, lui, est bien six mètres en dessous. Votre ancêtre avait du génie !

— C'était un homme méfiant.

Pontecorvo réfléchit un instant, puis :

— Il faut que j'emporte la cassette !... Si je ne le faisais, certains des hommes qui sont ici reviendraient. Il faut feindre que le Trésor tout entier se trouve en ce coffret d'acier.

— C'est en effet plus sage!... répondit Bamberg qui baissa la voix en voyant Mortefontaine revenir.

Celui-ci eut le tact de ne poser aucune question bien qu'il se doutât qu'il s'était dit des choses, et qu'on le tenait à l'écart.

On entendit soudain, venant du trou, le bruit caractéristique du fer cognant le fer. On envoya aussitôt des cordes et bientôt, on remonta un petit coffre de fer fort ancien dans la façon et couvert de rouille.

Presque aussitôt, Pontecorvo ôta son chapeau et se gratta la nuque. Quelques instants plus tard, un cavalier qui n'attendait que ce signal arriva au galop.

Aussitôt arrêté par les hommes en noir, Pontecorvo réclama qu'on le laisse passer en disant :

— C'est un de mes lieutenants !

Le cavalier arriva, sauta de cheval, puis, s'adressant à l'homme du pape avec un léger accent italien :

— J'apporte de bonnes nouvelles, monsieur le marquis : Mme de Neuville est vivante, enfermée en l'hôtel particulier du comte Von Ploetzen. Il ne lui a fait aucun mal.

— Merci Corredo.

L'homme remonta en selle tandis que Pontecorvo, feignant la modestie, expliquait :

— J'ai un homme à moi dans la place, un ancien officier du duc de Savoie.

Bamberg rayonnait :

— Quel bonheur, quelle merveilleuse nouvelle !

Mortefontaine, pas dupe, lança d'un air faussement ingénu :

— Et qui tombe tellement bien à point, juste à la seconde où l'on retrouve le trésor !

Pontecorvo, gêné, détourna les yeux.

Il se tenait devant elle, paraissant immense, un serviteur debout derrière lui. Outre le voile qui masquait son visage, il ne portait qu'une cape blanche frappée de la croix noire des chevaliers Teutoniques.

La voix de Von Ploetzen, qui faiblissait par instants, prit une intonation ironique :

— Je puis me dévêtir devant vous, madame, car ce qui aurait pu constituer une offense à votre vertu et à votre pudeur a aujourd'hui en grande partie disparu.

Il eut un petit geste et le serviteur fit glisser la cape des épaules du Grand Maître. Vision d'horreur car ce corps n'était qu'une plaie. Le sexe, les tétons, tout avait disparu pour ne laisser place qu'à des ulcères sanglants.

Marion avait tenu bon, ne laissant pas échapper un cri, mais lorsque de ses mains où manquaient plusieurs doigts il retira le voile de gaze qui masquait son visage, elle recula précipitamment de plusieurs pas, les poings devant la bouche pour ne pas hurler.

Cela ne ressemblait pas à un visage. Plus de nez, plus de bouche ni de lèvres, des yeux rouges et larmoyants, partout des chancres sanguinolents.

Sans un mot, il se dirigea vers une baignoire d'argent, y pénétra et s'y assit en disant :

— La lèpre, madame, ultime cadeau de la Terre sainte.

Marion ne put contrôler un ton véhément :

— Est-ce pour vous venger d'avoir pareille maladie que vous faites égorger de pauvres enfants ?

Von Ploetzen parut surpris :

— Me venger? Mais en aucune façon!... C'est là un vieux remède, presque oublié, qui remonte à la première croisade.

Il se redressa dans la baignoire, le corps ruisselant de sang:

— On disait alors que le seul remède contre la lèpre consistait en cela de prendre des bains de sang d'enfants égorgés.

— Vous ne méritez point de vivre !

Il grimaça ce qui constituait peut-être un sourire :

— On disait aussi que les vierges, où celles qui l'étaient dans l'année, pouvaient elles aussi servir en cet office.

Il marqua un temps et reprit :

— C'est votre cas, je crois?

Bamberg, Pontecorvo et Mortefontaine se trouvaient au second étage d'un petit immeuble de la rue Garance, celle-là même où se dressaient les hauts murs de l'hôtel particulier occupé par Von Ploetzen.

La nuit et la journée avaient été courtes. De fait, on n'investit pas facilement pareille place en plein Paris, si près de la foire Saint-Germain et de l'église Saint-Sulpice. Plusieurs plans avaient été dressés et rejetés car dans la journée, les guetteurs de Mortefontaine avaient noté l'arrivée de près de 80 truands venus renforcer les Prussiens. Ainsi on arrivait, numériquement, à l'équilibre des effectifs, même en renforçant les dragons des Opérations Spéciales de quelques hommes d'élite de Mortefontaine porteurs, exceptionnellement, des fameux brassards jaune et rouge afin d'éviter toute confusion à l'instant de l'assaut.

Les hommes de Bamberg disposaient d'un moral exceptionnel en raison d'une nouvelle que leur avait communiqué leur chef le matin même. En effet, le trésor, une fois le coffre de fer ouvert, s'avéra à la hauteur de sa légende, révélant des diamants blanc-bleu d'une taille exceptionnelle, et en grand nombre.

Pontecorvo en préleva un, un seul, et le fit porter au pape par un cavalier très escorté. Puis, souriant, il s'était tourné vers le général en disant :

— Le trou est rebouché, l'endroit est sûr car nul ne pourrait imaginer que le véritable trésor se trouve à six mètres sous celui que nous venons de dégager. C'est même le seul endroit de Paris où l'on n'irait pas chercher un trésor !

— C'est sans doute ce qu'avait imaginé mon ancêtre.

Le marquis ne cessait de regarder le général d'un air joyeux qui commençait à agacer celui-ci. Enfin, n'y tenant plus, le marquis questionna :

— Que savez-vous du pape Jules II?

Surpris, Bamberg répondit :

— C'était un homme violent mais il fit venir Michel-Ange et Raphaël.

— Excellent ! Ami des arts, en effet. De son nom Julien della Rovere. Né à Savone en 1443, mort à Rome en 1513. Élu pape en 1503. Entre cent autres choses, il fit reconstruire la basilique Saint-Pierre.

— C'est fort intéressant ! répondit Bamberg, ironique.

Pontecorvo hocha la tête :

— Donc, ce pape avait besoin d'argent.

— Voilà qui change tout !

— De beaucoup d'argent...

— C'est très papal, cela...

Un petit sourire au coin des lèvres, Pontecorvo expliqua :

— Il se souvint alors du fabuleux trésor des Templiers, sans doute le plus immense existant en Occident. Aussi offrit-il 10 pour cent du Trésor à celui qui permettrait de le retrouver.

— Quelle générosité ! répondit Bamberg qui s'ennuyait de plus en plus.

Le marquis se planta face au général qui songea « Il a encore mangé de l'ail » puis, le sourire

s'élargissant :

— Général, l'offre tient toujours. Aucun des successeurs de Jules II n'est revenu sur cette promesse qui figure en tant qu'acte... Sauf à déterrer le trésor, nous ne pouvons vous offrir 10 pour cent mais acceptez au moins la cassette.

— Mais qu'en ferais-je, c'est là une immense fortune?

— Ah, mon ami, que puis-je vous dire ?

— Voilà un nouveau problème!... grommela Bamberg, l'air contrarié.

Le lendemain matin, Pontecorvo le mit en rapport avec des joailliers, la fine fleur de la profession. L'estimation fut si hallucinante que ces messieurs, Hollandais, Lombards, Juifs, Florentins..., durent s'associer à sept et demander un mois de délai pour réunir les fonds.

Une heure plus tard, Bamberg procédait au rassemblement de ses dragons dans la cour de la caserne des gardes-françaises.

Il leur laissa la moitié du trésor à se partager avec les familles de tous les dragons tués aux Opérations Spéciales, ce qui faisait 153 parts mais chacune d'elles correspondait à trois mille ans de solde.

Il poursuivit en disant qu'il comprendrait parfaitement qu'on veuille quitter l'armée mais qu'à son avis, l'honneur commandait de ne point le faire avant d'avoir vengé les camarades, notamment Worden des Forts et La Mothe-Sislées. Et qu'en outre, la baronne de Neuville était toujours prisonnière de leurs ennemis. Il invita ceux qui voulaient demeurer à faire un pas en avant : tous les dragons s'exécutèrent.

Enfin, en raison de la mort de ses amis, il dut procéder à quelques promotions de remplacement. Ainsi, l'excellent baron de Sereni fut-il promu lieutenant-colonel, c'est-à-dire adjoint direct du général.

Matinée bien remplie, on le voit, les hommes se préparant avec le plus grand soin pour leur dernière bataille.

\*\*\*

Toujours guettant la rue Garance depuis la fenêtre, Bamberg se retourna, joyeux, vers les deux policiers :

— Enfin, le vent change !... Que le chirurgien qui attend en bas se tienne prêt !

Puis, dévalant l'escalier, il sortit dans la rue pour se montrer.

Alors, le malheureux chien qui venait de s'asseoir dans la neige devant la porte massive de l'hôtel de Von Ploetzen, aperçut le général et arriva en boitillant.

Aussitôt Bamberg le prit en ses bras, rentra dans l'immeuble et posa le chien sur une table sous l'oeil du chirurgien lequel, aussitôt, se livra à une rapide inspection :

— Fameux coup de sabre, monsieur le général. Tout le flanc est ouvert et trois côtes brisées. Il survivra mais il faut le calmer car il a perdu beaucoup de sang.

Bamberg fit alors une chose très inattendue, qui surprit la totalité des hommes présents : il embrassa

le chien sur la truffe. Il ne crut pas nécessaire d'expliquer le courage de Scrub, blessé, suivant la voiture où se trouvait sa maîtresse et passant la nuit dehors par un froid polaire.

Puis, se redressant, il songea à la situation.

Ses hommes se trouvaient embusqués chez l'habitant, des deux côtés de la rue, mais le général subodorait qu'on lui préparait quelque chose.

Il avait demandé les plans de l'hôtel particulier Von Ploetzen mais le cabinet de l'architecte avait brûlé et l'homme étant mort peu après, le reste des archives fut détruit.

Le lieutenant-colonel de Sereni, en patrouille dans le centre de la ville, en revint l'air préoccupé :

— Partout on s'agite, monsieur le général.

— Qui s'agite, Sereni?

— Les truands, les maquereaux et leurs putains, mais ils trouvent beaucoup d'échos dans le peuple affamé et qui crève de froid. Faubourg Saint-Marcel, on pille les boutiques. On signale plusieurs carrosses arrêtés par la foule tandis que les meneurs, truands notoires, assassinaient les passagers et détroussaient leurs cadavres.

— Cela tombe fort mal... Mais s'agit-il d'un hasard?

Pontecorvo et Mortefontaine secouèrent négativement la tête.

— Et nous n'avons bien entendu aucun secours à attendre ? demanda Bamberg.

Mortefontaine eut un geste de dépit :

— Il n'y faut point compter. Le lieutenant général de police La Reynie ne pèse pas lourd. Pour 450 000 Parisiens, il dispose de 100 archers du guet, 60 sergents et 50 cavaliers de la garde. C'est suffisant pour mater quelques voleurs et assassins mais devant l'émeute? Au reste, ils sont cantonnés au Châtelet, au Petit-Pont et dans la cour du palais. Si les choses se passent aussi mal que nous le craignons, ils y seront bloqués, n'osant pas même une sortie.

Pontecorvo joignit les mains et regarda vers le plafond d'un air inspiré que ne lui connaissaient pas ses amis :

— Ayez confiance en la divine Providence !

Bamberg, qui préférait s'en remettre à lui-même, regarda dans la rue d'un air inquiet :

— La nuit tombe. Nous attaquerons dans une heure.

— Vous ne modifiez rien à vos plans ? questionna Mortefontaine.

— Rien!

Très loin, de l'autre côté de la Seine, on entendait des tirs sporadiques et le grondement de l'émeute.

\*\*\*

— Ils ne vont pas tarder à attaquer ! lança Von Ploetzen que cette perspective, étrangement, ne



semblait pas effrayer.

Hofflingen ne répondit pas, afin de marquer sa réprobation, tandis que deux hommes attachaient la baronne à une colonne dorique qui se dressait prétentieusement au centre de la pièce entièrement tendue de noir.

Le Grand Maître des Teutoniques, voulant raffermir son autorité face à Hofflingen, s'approcha tout soudainement de la jeune femme et la gifla en disant :

— Tu vas brûler! Si l'affaire tourne mal pour nous, tu seras brûlée vive. Comme aurait dû l'être Enguerrand de Bamberg afin que disparaisse avec lui le dernier Atlante.

Une lueur insolente dansa dans les yeux de la baronne qui répliqua :

— Gifler une femme, et qui plus est ayant les mains attachées derrière le dos : c'est bien cela, la chevalerie teutonique ?

La respiration de Von Ploetzen devint plus courte, le voile de gaze remuant plus rapidement en un petit son désagréable.

Marion reprit :

— Tu es pourri, aussi pourri que le sang de cette baignoire dont tu as la puanteur.

Cette fois encore, Von Ploetzen sembla accuser le coup puis, d'une voix qui se voulait légère mais qui sonna faussement :

- J'aime l'odeur du sang qui pourrit comme j'aime la viande boucanée. Je suis un homme des forêts.

— Non, tu es un homme des chaises percées<sup>1</sup> !

Von Ploetzen sentait qu'il perdait pied. Il devinait que le cœur d'Hofflingen comme celui des deux truands qui achevaient d'attacher la baronne étaient acquis à la jeune femme.

Il regarda Hofflingen et songea à le gifler puis se ravisa.

Malheureusement, Hofflingen, homme de guerre, homme d'instinct, sentit parfaitement à côté de quoi il venait de passer et l'estime qu'il portait à son maître, émoussée par la phrase de Marion, sapée par le comportement peu chevaleresque du comte prussien avec celle-ci, s'effondra par pans entiers.

Dans cette situation délicate, Von Ploetzen fut sauvé par deux cris.

Le premier venait du toit :

— Achtung !... Alarm !... Sie Kommen<sup>2</sup> !

Le second arrivait du sommet du mur :

— Les voilà ! ... Ils ont de l'artillerie !

<sup>1</sup> Toilette individuelle.

<sup>2</sup> Attention ! ... Alarme ! ... Ils arrivent !

Huit chevaux tractaient une pièce d'artillerie de campagne, plus légère que celles de l'artillerie de siège.

Bamberg bondit dans la rue et fit aligner la pièce selon un angle de 35 à 40°, l'étroitesse entre les deux côtés ne permettant pas hélas un tir direct.

Les servants attendaient les ordres qui vinrent aussitôt :

— Nous visons les gonds supérieurs du battant gauche puisque de l'autre, nous ne voyons rien.

Il dirigea aussitôt le feu et, dans un vacarme énorme, le tir fracassa les gonds visés. Il ordonna aussitôt :

— On recharge, plus vite !

À cet instant, le sommet du mur de l'hôtel Von Ploetzen se couvrit de tireurs, lesquels tuèrent aussitôt un artilleur.

Mais aussitôt, de plusieurs fenêtres de maisons situées du côté opposé, on leur répondit par un feu d'une précision très supérieure à la leur. Tireurs d'élite des Opérations Spéciales et de la police secrète, fraternellement unis, l'emportèrent très vite. Dès qu'un tireur de Von Ploetzen apparaissait en haut des échelles, il était immédiatement abattu comme le furent également deux tireurs des toits.

La pièce d'artillerie eut raison des gonds inférieurs et la porte, ébranlée, se trouva entrebâillée. Mais Bamberg ne pouvait trouver son contentement en cela :

— C'est insuffisant, on passe mais un par un. Il faut culbuter le battant gauche. La hausse sur le tiers supérieur, au centre : qu'on la renverse !

Des deux côtés de la rue surgissait l'escadron des Opérations Spéciales, à pied, les montures étant embarrassantes en ce genre de combat. Les dragons s'arrêtèrent sur un geste du colonel de Sereni et une dizaine de soldats, officiant comme grenadiers, jetèrent leurs bombes de l'autre côté du mur, causant des pertes effroyables chez des hommes d'autant plus vulnérables que très groupés, ils se croyaient à l'abri des hauts murs.

Puis, sifflant avec deux doigts en la bouche selon son habitude, Bamberg fit signe aux grenadiers de se retirer et aussitôt que ce fut exécuté, la pièce ouvrit le feu pour la troisième fois.

Sous le choc, la poussée s'exerçant horizontalement et en la partie supérieure médiane, le battant gauche fut renversé et tomba dans la cour, tuant deux hommes.

Aussitôt, sabre levé, Bamberg rallia ses dragons qui attendaient aux deux extrémités de la rue. Sous la conduite de leur général, les hommes aux tuniques rouges investirent la cour.

\*\*\*

— Dieu, que ces dragons se battent bien !

À demi dissimulé derrière une fenêtre du second étage, Von Ploetzen observait la mêlée dans la

cour.

Il nota immédiatement que si ses Prussiens résistaient bien, les truands, à de rares exceptions près, avaient très vite le dessous.

Ces dragons lui semblaient ce qui existait de plus grandement remarquable en l'armée de Louis le Quatorzième même si l'on pouvait parfois redire sur la manière, tel ce géant qui se battait à la pelle de tranchée, ouvrant à chaque coup un visage en deux.

— Cela va trop vite!... laissa échapper Von Ploetzen en observant que les tuniques rouges occupaient déjà 80 pour cent de la cour et repoussaient les défenseurs vers les marches du grand escalier d'honneur.

Il se tourna vers un homme qui ne semblait attendre que cela:

— Vas-y!

\*

Bamberg, le front couvert de sueur malgré le froid, se tenait près de Mortefontaine et Pontecorvo. Le général avait été ravi de découvrir en ses deux amis de fameux bretteurs mais c'est un visage inquiet qu'il leva vers le ciel noir sur lequel se détachait une fusée blanche :

— Le diable les emporte!... Ils ont lancé une fusée, aucun doute, ils attendent des renforts.

Il siffla et l'ancien sergent Cipriano, lieutenant depuis la veille, accourut :

— Cipriano, écoutez cela : d'autres vont essayer de nous prendre à revers. Emmenez vingt hommes et placez-les dans la rue dos à dos en deux lignes : un rang genou à terre, un rang debout.

— Alors quatre lignes en tout, monsieur le général.

— C'est exactement cela, lieutenant.

— Bien, monsieur le général.

Comme il allait se retirer, Bamberg le retint, posant une main légère sur l'avant-bras du lieutenant :

— Cipriano, si vous ployez et vous faites déborder, c'en est fini de l'escadron des Opérations Spéciales car ils nous massacreront dans le dos. Je ne veux pas vous accabler de responsabilités, mais vous devez aussi enclouer le canon, qu'ils ne l'utilisent point contre nous. Lieutenant, vous représentez les Opérations Spéciales, la cavalerie, le corps des officiers, la France et, par votre naissance, l'Espagne, un des plus nobles pays du monde. Vous tiendrez, Cipriano.

— Je tiendrai. Et s'ils passent, ce sera sur nos cadavres.

De l'autre côté, Bamberg constata que Sereni maîtrisait parfaitement la situation : les dragons commençaient à monter les marches et on se battait sur le perron. Il esquissa cependant une petite grimace en voyant grimper une autre fusée blanche en le ciel d'hiver :

— Ah, quel dommage... Sans leurs renforts, nous enlevions vivement la place.

« Il pense à la baronne » songea Pontecorvo qui observa :

— Je vous ai déjà dit, général, de faire confiance à la Providence.

— Pourquoi le ferais-je? questionna Bamberg.

— Parce que je sens que cette fois, elle ne vous décevra pas.

Une immense et double clameur monta des deux extrémités de la rue. Aussitôt, Bamberg siffla et Sereni tourna la tête vers lui. Le général tendit ses deux mains doigts écartés, signifiant clairement « dix ». Sereni, ne pouvant lui non plus se faire entendre au milieu des combats, leva deux fois les deux mains : « vingt ».

Quelques instants plus tard, vingt dragons au pas de course gagnèrent la rue, doublant l'effectif mis à la disposition de Cipriano.

— N'est-ce point trop ? demanda Mortefontaine.

— C'est ambitieux mais Sereni est de ces officiers qui calculent toujours les risques avec précision. Il lui reste soixante hommes d'élite. L'adversaire, lui...

Il désigna la cour jonchée, sur la neige durcie, de dizaines de cadavres où se mêlaient coupe-jarrets et perles de l'aristocratie de Prusse.

Puis on entendit les salves. Cipriano avait établi le contact et Bamberg se précipita. Aussitôt, l'officier d'origine espagnole voulut lui transmettre le commandement, ce que le général refusa, non sans élégance :

— Vous faites cela parfaitement, lieutenant. J'ai toujours su que vous seriez officier.

Lisant une question dans les yeux de Cipriano, Bamberg regarda un instant des deux côtés de la rue les centaines d'assaillants qui se ruaient vers la quarantaine de dragons en agitant des piques et des haches. Décidément, en soudoyant toute la truanderie de Paris, et malheureusement aussi des pauvres gens abusés, Von Ploetzen avait bien placé son or.

Bamberg soupira et répondit enfin à la question muette :

— C'est votre calme qui m'a convaincu. Des milliers d'hommes se jettent sur nous et vous donnez vos ordres calmement. Rien ne rassure davantage les hommes : c'est cela, un officier. Et puis c'est aussi une affaire de... Vous avez un mot, je crois, en espagnol : *cojones*<sup>1</sup>.

Cipriano sourit et pour la première fois depuis de longues années qu'il connaissait le général, il s'autorisa une petite familiarité :

— Monsieur le général, celui qui nous les coupera n'est pas près de voir le jour !

— Ne leur en donnons pas l'occasion ! répondit le général, mousqueton à la main, en prenant place dans la ligne comme un simple soldat.

De fait, il fallait bien du sang-froid pour se trouver à seulement quarante, calmes et méthodiques, quand des centaines d'hommes surgissaient des deux côtés d'une rue pour vous faire mauvais parti, hurlant, bouches déformées par la haine. Bien en vain car les tirs des dragons étaient époustouflants de précision.

Par de brefs regards, Bamberg surveillait la cour où Sereni menait bien son affaire, envoyant un dragon à ceux de la rue dès qu'un adversaire était tué.

Les vagues d'assaillants venaient mourir de plus en plus près des dragons et elles augmentaient cette poussée. Les hommes aux tuniques écarlates seraient bientôt noyés sous le flot. On sentait que tout était perdu mais s'ils le savaient, nul ne se débandait.

C'est alors qu'il se produisit une chose étonnante : les clameurs, à présent, venaient de l'arrière, et de part et d'autre.

Simultanément, tandis qu'en le ciel noir se succédaient les fusées blanches appelant à l'émeute, on y vit soudain des fusées vertes, de cette couleur qui rappelait aux dragons la signalisation des lignes royales lors de la rupture du siège de la ferme fortifiée.

Bamberg savait que des fusées de ce vert émeraude n'existaient qu'en un seul endroit. Il avait même visité la manufacture qui les fabriquait et comptait une particularité : elle ne fournissait que l'armée royale...

[1](#) Testicules.

Von Ploetzen, triomphant un instant plus tôt, accueillit la défaite inéluctable avec une certaine grandeur, lançant froidement :

— Eh bien tout est fini...

Aux deux extrémités de la rue, les troupes royales repoussaient avec violence les émeutiers et Bamberg, qui se trouvait au milieu, se déroba avec intelligence en ramenant ses dragons vers l'intérieur de la cour dont il barra l'entrée par un mur infranchissable de quatre-vingts mousquetons.

Le Grand Maître des Teutoniques regardait sans les voir une dizaine de jeunes Prussiens lesquels, en toute hâte, étalaient sur les murs et dans les escaliers un mélange de poix et de soufre hautement inflammable.

Puis, lorsque celle-ci en eut achevé avec sa besogne, il lança à sa garde allemande :

— Apprêtez-vous à mourir avec courage, selon nos traditions. Quant à moi, ce combat est le sens même de mon existence, aussi soyez assurés que je le poursuivrai jusqu'à la victoire finale. Ou jusqu'à la mort.

Abandonnant leur matériel d'incendiaires, les jeunes teutoniques sortirent leurs sabres et descendirent l'escalier en grande hâte afin d'affronter les dragons en un combat où ils n'avaient pas l'ombre d'une chance.

Ne demeurait dans la pièce noire, où flottait l'insupportable odeur de sang pourri que Von Ploetzen, Hofflingen qui regardait à terre et la baronne de Neuville attachée à la colonne dorique.

Von Ploetzen, qui portait la tenue de Grand Maître des chevaliers Teutoniques, tenait son heaume sous le bras.

Il se tourna vers Marion :

— Baronne, est arrivé le dur instant d'affronter votre destin.

— Au moins ai-je un destin !

La voix du comte prussien se teinta d'irritation :

— Laissez-vous entendre que je n'en ai point?

— Nous avons tous un destin. Au moins le mien fut-il de ne point faire de mauvaises choses, d'humilier des hommes ni de répandre le sang de malheureux enfants. Ton destin, j'en suis persuadée, consistera à mourir comme tu as vécu.

— Ce qui signifie ?

La baronne lui jeta un regard méprisant et, d'une voix cinglante :

— Tu mourras tel que tu as vécu, honteusement.

Von Ploetzen chancela très légèrement sous l'insulte mais, se reprenant rapidement :

— Cependant, vous mourrez avant moi...

Il s'approcha d'un des murs et appuya sur un bouton dissimulé habilement entre les joints. Aussitôt, une cloison pivota, révélant un étroit passage où l'on ne pouvait s'engouffrer que de profil et en baissant la tête.

Il disparut en une petite pièce bien éclairée qui révélait un escalier secret puis, rassuré, il revint, une torche à la main.

Il dit alors d'une voix où se devinait une tristesse très inattendue :

— Il arrive toujours un instant, en nos pauvres vies, où l'on ne peut plus mentir à personne, et surtout pas à soi-même...

\*\*\*

— Ne vous avais-je pas dit d'avoir confiance en la Providence ? demanda le marquis de Pontecorvo, une lueur amusée dans le regard.

Bamberg agita la main en direction du comte de Lagès-Montry qui approchait :

— Je vois surtout que vous aviez prévenu le comte.

— Certes, mais les fusées vertes sont une idée à lui, à vos... souvenirs de guerre!

— Mais comment se trouve-t-il si loin des Flandres ?

— Le roi est...

Il jeta un regard vers Mortefontaine qui feignit de ne point s'en apercevoir, puis reprit :

— Le roi était remarquablement informé de tout ce qui se tramait ici. Le glorieux régiment du comte ayant été éprouvé dans les Flandres, il l'envoya au repos à Paris ce qui tombait bien car vous deviez passer à l'action. Sa Majesté ne pouvait en finir elle-même avec Von Ploetzen qu'elle déteste sans risquer des complications diplomatiques. Vous, en revanche... Et là-dessus, les mousquetaires de Lagès-Montry qui interviennent contre l'émeute, comme il est naturel : tout cela est d'une grande finesse, on dirait du Mortefontaine...

Le baron, ainsi interpellé indirectement, sourit et s'éloigna.

Dans la rue, les mousquetaires de la Maison du roi avaient ménagé un passage d'un mètre de large sur toute la longueur de la voie afin d'offrir une issue de repli aux émeutiers. Ceux-ci s'y engouffrèrent, certains recevant au passage de violents coups de plat de sabre de la part des cavaliers furieux d'avoir perdu plusieurs de leurs camarades.

Quoique toujours blessé, le comte de Lagès-Montry sauta de cheval et donna l'accolade à Bamberg puis :

— Où en êtes-vous ?

— Nous les tenons mais ils viennent de recevoir un ultime renfort d'une douzaine d'hommes. Il faut faire vite !

Lagès-Montry saisit la main de Bamberg et, sans le quitter des yeux :

— Alors laissez-moi agir selon ma façon qui n'aurait jamais été la vôtre. Quelques minutes, je ne demande pas davantage.

Quelque chose se cabrait en Bamberg qui sentait déjà qu'il ne pourrait que désapprouver les méthodes du mousquetaire. Mais il hocha la tête en songeant à Marion.

Le Grand Maître des Teutoniques leva le bras et jeta la torche au bas de l'escalier qui incendia immédiatement le rez-de-chaussée.

C'était là un surcroît de cruauté car en faisant traîner les choses, on prolonge d'autant la désespérance et la terreur de celui que l'on a condamné. Mais cette manoeuvre offrait aussi, pour Von Ploetzen, le double avantage de gagner l'escalier secret et d'interdire à quiconque d'emprunter l'escalier central.

Il se retirait vers le passage secret lorsque, pris d'un doute, il se retourna à temps pour voir Hofflingen trancher discrètement les liens de la baronne.

Alors, le comte prussien enfonça son poignard dans la poitrine de l'ancien lieutenant qui lui fut tant dévoué puis, s'engageant en le passage secret, il tira la cloison derrière lui.

\*\*\*

Les dragons et les policiers d'élite s'étaient reculés, laissant la place aux mousquetaires. La quinzaine de Prussiens survivants sortit alors sur le perron, sabre à la main mais en position basse.

Un lieutenant-colonel des mousquetaires, petit, sec et moustachu, ordonna :

— Au nom du roi, rendez-vous !

Les Prussiens hésitèrent. Ils savaient qu'ils allaient mourir mais s'embarrassaient de la manière.

L'un ôta son chapeau à plumes, puis un second et bientôt la plupart des autres. Ils étaient tous très jeunes, très blonds. Les regards bleus ou gris reflétaient un grand calme. Certains, d'une grande bravoure ou inconscients, souriaient.

Un malaise gagnait la troupe et l'on entendit une voix lancer :

— Mais qu'on arrête cela !

Le colonel des mousquetaires, gagné par l'incertitude, se tourna vers Lagès-Montry lequel, impressionné mais très ferme, hocha la tête. Aussitôt, le colonel ordonna :

— Feu!

Deux cents fusils partirent ensemble, des têtes éclatèrent, des corps furent coupés en deux par la puissance de feu.

Simultanément, tout le rez-de-chaussée s'enflamma.

\*\*\*

Hofflingen réussit à se redresser sur un coude puis, soutenu par Marion, il parvint à se mettre debout.

Elle l'aida à marcher mais sursauta en le voyant appuyer sur le bouton ouvrant la cloison qui menait



au passage secret.

— Non, jamais!... Il est quelque part en ce souterrain.

Hofflingen grimaça de douleur et Marion, inquiète, demanda :

— Laissez-moi regarder votre blessure.

Le Berlinois secoua la tête :

— Inutile. La lame a cassé une côte mais aussi glissé dessus. J'y survivrai, j'ai été blessé quatorze fois. Allons, venez avec moi et vous vivrez.

— Jamais.

— Mais il est loin, madame la baronne. Le souterrain mène trois rues plus loin où une voiture à quatre chevaux l'attend.

— Jamais.

Hofflingen parut découragé. Les flammes avaient grimpé l'escalier et s'attaquaient à la grande pièce noire. La colonne où Marion avait été attachée se trouvait prise dans l'incendie.

Marion poussa Hofflingen vers le passage secret :

— Partez vite. Je vais me réfugier dans l'autre partie de la pièce qu'ils ont négligée.

Elle embrassa les joues mal rasées de l'Allemand puis perdant un instant son regard dans les yeux bleus, fatigués et injectés de sang d'Hofflingen, elle désigna la colonne environnée de flammes :

— Voyez, sans vous je serais morte. Je vous dois la vie.

Elle referma la porte du passage derrière le Berlinois hésitant et gagna la partie de la pièce encore épargnée.

Elle constata que même le plafond fumait et se dit que la mort viendrait de là. Puis elle songea à Tancrede et, s'appuyant dos au mur, sourit en attendant la fin.

Tout le rez-de-chaussée de l'hôtel Von Ploetzen était en flammes et celles-ci gagnaient l'étage, s'échappant par certaines fenêtres.

Dragons et mousquetaires, stupéfaits, regardaient l'incendie se propager à une vitesse très inhabituelle.

Seuls, totalement indifférents en apparence, les hommes en noir de Mortefontaine tiraient par les pieds les partisans du Grand Maître des Teutoniques tués sur le perron et dont les corps risquaient de brûler eux aussi, rendant impossible toute identification ultérieure. Mortefontaine sentait sur lui le regard désapprobateur des mousquetaires mais cela le laissait de glace.

— J'y vais!

Pontecorvo sursauta et chassa ses pensées en voyant Bamberg s'approcher de l'infranchissable fournaise. Lagès-Montry accourut et tenta de le retenir :

— C'est impossible, vous ne ferez pas trois pas !

— Je les ferai, et beaucoup d'autres encore.

Il sortit la pierre noire suspendue à sa poitrine par une chaîne d'argent puis la replaça sous son uniforme et monta vivement les marches de l'hôtel Von Ploetzen avant de disparaître dans la fournaise.

Mortefontaine paraissait très anxieux. Le général-comte de Lagès-Montry tentait de dissimuler son désespoir. Une grande tristesse s'abattait sur les officiers et soldats dont certains priaient, l'un même à genoux.

Seul le marquis de Pontecorvo, qui aimait se frotter aux mythes et légendes, attendit la suite avec curiosité.

\*\*\*

Il devinait ou sentait quelques instants avant que les choses ne se produisent, par exemple la chute d'un mur ou l'effondrement d'une poutre du plafond. Et il loua l'architecte disparu d'avoir construit un solide escalier de marbre.

Il savait qu'elle était là, sans doute blottie contre un mur, toute proche.

À cet instant de sa progression, tous ses sens exceptionnels se trouvaient en alerte.

Il arriva en une vaste salle et remarqua dans une baignoire un liquide épais, bouillonnant et noirâtre, qui dégageait une odeur pestilentielle.

Puis il distingua la jeune femme, assise contre un mur le plus loin possible du feu qui progressait inexorablement.

Il courut vers elle et la prit dans ses bras :

— J'arrive bien tard...

Puis, s'écartant légèrement, il la regarda et elle reconnut la petite lueur amusée en ses grands yeux noirs. Ayant remarqué que cette phrase digne de la Cour de François 1<sup>er</sup> l'amusait, il joignit les talons

et lança :

— Je suis terriblement désolé, madame !

Ils s'embrassèrent et il la souleva dans ses bras comme on porte un enfant. Elle l'enlaça en lui soufflant d'un ton où se devinait le reproche et un amour infini :

— Tancrède, c'est grande folie d'être venu mourir avec moi.

Il sourit :

— Mourir?... Quoi, ce petit feu?... Mon lointain ancêtre a survécu à l'incendie, au tremblement de terre, aux éruptions de volcans puis au raz de marée qui déferla sur l'Atlantide avant que ce continent tout entier fût englouti !

Il avançait à grands pas et la jeune femme remarqua une succession de choses extraordinaires. Ainsi, elle n'éprouvait nulle peur. Pas même un soupçon d'angoisse. Ensuite, plus étrange encore, elle ne ressentait pas l'accablante chaleur du feu. Enfin, Tancrède semblait deviner les retours de flammes, les chutes de toiture ou de lourds débris de charpente et de maçonnerie. Tancrède connaissait la route, une route magique, et savait par sa seule existence maintenir les flammes à distance, celles-ci allant jusqu'à reculer devant lui.

Elle sut alors avec certitude que l'homme qui la tenait dans ses bras, son grand amour, était bien le dernier descendant du peuple de l'Atlantide.

\*\*\*

Dans la cour et les jardins de l'hôtel particulier, on assista à la chute du toit vers l'intérieur du bâtiment mais cela ne parut guère ébranler les murs et c'est à peine si l'on recula de quelques pas tant le bâtiment inspirait confiance au moins pour ses murs porteurs. Peut-être aussi tentait-on de se rassurer en professant tout cela.

Le feu fascine toujours les hommes, surtout en sa phase la plus violente, lorsqu'il sort des portes et des fenêtres comme si, se risquant hors son domaine, il cherchait à porter la désolation en le reste du monde pour le transformer en une boule de feu et, se dévorant lui-même, finir par s'éteindre sur un astre mort, noir et glacé.

Brusquement, quelques secondes avant que n'arrive ce qu'on devait plus tard appeler « la chose », il se produisit un étrange phénomène...

On sentit d'abord comme un courant d'air froid. Puis le bruit de l'incendie diminua d'intensité. Les flammes s'écartèrent, formant comme une double haie d'honneur.

Ce qui survint alors, nul, parmi les trois cents militaires présents, ne devait jamais l'oublier. On le distingua d'abord avec difficulté, peut-être du fait de cet uniforme rouge sur fond de flammes rouges elles aussi, qui ressortait assez peu.

Puis l'image fut nette.

Alors qu'au rez-de-chaussée, poutres et plafonds s'effondraient, alors que des flammes de trois mètres, sortant des fenêtres aux carreaux éclatés, venaient lécher la façade, alors que la chaleur devenait telle qu'il fallait sans cesse reculer... il parut.

Bamberg semblait très calme et tenait dans ses bras la baronne de Neuville blottie contre lui. Chose

absolument sans pareille, inconnue de mémoire d'homme et ne figurant dans aucun livre ancien, le feu ne menaçait point ce couple magnifique mais lui faisait escorte.

Domptées, domestiquées, soumises, les flammes s'écartaient de deux mètres à chaque pas du général et demeuraient là, contenues, en un parfait alignement, pour ne reprendre leur turbulente mêlée qu'après le passage du couple.

Alors, venant de ces soldats d'élite qui en avaient tant vu, soulevant d'enthousiasme les coeurs les plus sceptiques, les plus cyniques et les plus meurtris, monta une formidable clameur. Elle saluait autant le phénomène surnaturel qui ramenait des millénaires en arrière que ce qui ressemblait à la statue vivante de l'amour triomphant de tout, ainsi qu'elle demeurera quand nous ne serons plus que poussière en les siècles des siècles.

\*\*\*

Trois heures plus tard, on se retrouvait dans un magnifique hôtel particulier du faubourg Saint-Germain, chez la comtesse Volterri, belle Italienne, amie du marquis de Pontecorvo.

Marion, ravie, eut le temps de prendre un bain en compagnie de Bamberg et les servantes, très émues, se racontaient « qu'ils avaient mis de l'eau jusqu'au plafond ».

Autorisée par la comtesse Volterri à choisir dans sa garde-robe « tout ce qui conviendrait le mieux à son goût », elle se décida pour une robe d'un très subtil gris-bleu à agrafes et pierreries, dentelles lilas blanc sur les manches s'arrêtant aux coudes tandis que les épaules se trouvaient assez découvertes en raison de la coupe.

Enfin, elle chaussa d'adorables souliers de satin blanc avec galons et dentelle en fils d'argent tandis que les boucles d'argent se trouvaient rehaussées de très brillants cailloux d'Alençon taillés par un maître.

Outre la baronne de Neuville et la comtesse de Volterri, ce souper réunissait Pontecorvo, Bamberg, Mortefontaine et Lagès-Montry. Sur les six convives, trois étaient généraux en des armes et des ordres, il est vrai, assez différents.

On soupa d'un potage à l'oie, pointes d'asperges et pois verts, de perdrix, tourtes de blanc de chapon, veau rôti, fromage de Fleury, tarte aux pommes et cerises confites. Les vins, italiens, venaient de la région du Vésuve.

Au début du repas, habilement, Bamberg qui ne tenait pas à évoquer certains sujets, et savait que les convives ne manquaient pas de tact, expliqua :

— Madame la comtesse et vous, chers amis, ne me demandez point d'explications sur l'étrangeté du feu dans l'hôtel de Von Ploetzen : j'en ignore tout ! Sans doute un courant d'air me fut-il favorable. Aussi, à quoi bon se torturer l'esprit?

Il ne convainquit personne mais comme il l'escomptait, on ne lui posa aucune question sur son étrange rapport au feu.

Il ne le souhaitait pas, et moins encore évoquer l'Atlantide. Il se voulait simplement un homme consacrant tout son temps à celle qu'il avait enfin retrouvée, et qu'il aimait tant.



Ce sujet évité, un autre créa une forte agitation : la fuite de Von Ploetzen par le passage secret.

Déjà, messagers et pigeons voyageurs gagnaient toutes les chancelleries d'Europe et au-delà. Et seule une poignée de rois et d'empereurs savait ce qui découlait de la fuite du Grand Maître des Teutoniques : le Conseil des Troubles n'était point abattu.

Mortefontaine, qui vivait cette situation tel un revers personnel, fit montre de conviction :

— Von Ploetzen ne nous échappera pas !

Lagès-Montry suggéra :

— En raison qu'il n'a plus de visage, tel que l'expliquait la baronne qui est la seule, ici, à l'avoir réellement vu?

Mortefontaine approuva :

— C'est exactement cela. Il est tellement mutilé, tellement rongé et défiguré par la lèpre qu'il ne peut passer les barrages. Mettrait-il son voile, ce serait pire encore car ceci est une vieille règle de police : qui masque son visage est certain d'attirer l'attention.

— Il est parti si rapidement, peut-être vous a-t-il pris de vitesse ? remarqua la comtesse de Volterri.

Mortefontaine ébaucha un de ces demi-sourires qu'on lui voyait parfois, et répondit :

- Je n'ai pas attendu sa fuite pour mettre nos services en alerte.

Pontecorvo poursuivit :

— Le baron connaît bien son affaire. Dès que fut arrêtée la décision d'envoyer les dragons des Opérations Spéciales prendre d'assaut le repaire de Von Ploetzen, la fuite de ce dernier devait être envisagée. Ainsi, tout était déjà en place avant même que le général fit tirer le premier coup de canon. C'est bien cela, baron ?

— Très exactement.

Marion sourit de cette complicité :

— Et si vous vous trouviez un jour tous deux en opposition ?

Ce fut Mortefontaine qui répondit avec bonne humeur :

— Nous nous annulerions. Il existe entre nous trop de complicités, trop de souvenirs et nous nous connaissons parfaitement.

— Et il y a trop d'estime !... ajouta Pontecorvo.

— Mais alors, demanda la comtesse de Volterri, que faut-il faire en pareil cas ?

Ce fut Bamberg qui répondit :

— Changer d'affaires comme nous, militaires, changeons de secteur. Expliquez-leur, Charles.

Lagès-Montry fut ravi qu'on lui proposât ce rôle :

— En effet, il en va pareillement de nous lorsque le siège dure de longs mois. Avec le temps, de tranchée à tranchée, nous nous connaissons. Surtout avec les Espagnols, n'est-ce pas?

— Ce sont de rudes adversaires mais des hommes d'honneur. Nous nous méfions davantage des Anglais, assez fourbes, bien qu'il existe des exceptions.

La comtesse de Volterri sourit un peu sottement :

— Mais quelle idée, aussi, de naître sur une île !

Marion, qui ne se lassait pas de mieux connaître le monde de Tancrède, s'adressa aux deux généraux :

— Jusqu'où va cette sorte de complicité, par exemple avec les Espagnols ?

Lagès-Montry et Bamberg se regardèrent puis ce dernier fit signe au mousquetaire de répondre. Il hésita longuement avant de commencer :

— Cela va très loin. Plusieurs fois j'ai eu des Espagnols au bout de mon fusil et n'ai point... pu... ou voulu tirer. Ce colonel, par exemple, qui nous fit offrir du vin frais un soir d'été où la nuit était enchantée. Nous lui en fîmes porter à notre tour et échangeâmes quelques mots en grande sympathie. L'ayant au bout du fusil, trois semaines plus tard, comment vouliez-vous que je tire ? J'interdisais même une fois pour toutes qu'on l'abatte. C'était un élu.

— Un « élu » ? questionna Marion.

Lagès-Montry reprit avec une certaine exaltation :

— Nous en avons. L'un propose, expose ses raisons et, fût-il simple soldat, si elles paraissent bonnes, tout le régiment suit jusqu'au général. Par exemple... Un grand brun qu'on appelle « l'Andalou », j'ignore pourquoi. Il est d'une totale imprudence mais il soigne les vieux chevaux d'artillerie avec tant de gentillesse, de sensibilité, que nul ne le veut tuer, viendrait-il à danser tout nu, castagnettes à la main, à quelques pas de notre tranchée.

La comtesse de Volterri, qui s'amusait beaucoup, tapa des mains :

— J'adore ces histoires !... Allons, une autre encore !

Lagès-Montry, heureux d'être ainsi le centre de tous les regards, poursuivit :

— Je me souviens d'un de leurs tireurs d'élite. Il faisait jeu égal avec l'un des nôtres et leur duel dura des mois. Mais l'Espagnol devait être de l'extrême sud de leur pays quand notre tireur était de Picardie. Au premier jour de pluie et de brouillard, l'Espagnol fut touché. C'était un tout jeune homme et depuis tout ce temps, on le connaissait de vue. Une certaine tristesse tomba sur mon régiment puis on oublia. On oublie toujours. Mais il réapparut trois semaines plus tard, la main amputée, pour faire ses adieux à son régiment. Il avait oublié la guerre, il eût été facile de le tuer. Alors un de nos vieux sergents saisit son fusil et, très volontairement, le rata d'une toise pour le rappeler à davantage de prudence. Il s'avança aussitôt vers nos lignes pour nous saluer et nul n'osa tirer.

Un silence mélancolique suivit ces paroles puis Marion, d'une voix douce :

— Pourquoi vous tuer les uns les autres, alors ?

Le général des mousquetaires sembla un instant perdu :

— Oui, pourquoi... D'autant qu'avec nous, les Espagnols agissent de même. Nous avons un homme, le mousquetaire Pampoline, qui adore baisser culotte au sommet des buttes ou en haut des fossés pourvu qu'il y ait grand vent sur ses fesses. Le plus mauvais des artilleurs espagnols le pourrait écraser d'un boulet mais non, jamais, et pas une balle. Je crois qu'il les amuse et qu'ils l'ont « élu ».

La comtesse de Volterri se tourna vers Bamberg :

— Et vous, cher duc, vivez-vous pareilles situations ?

Le général des dragons se raidit légèrement :

— Hélas non, madame, ou à peine. Nous ne demeurons jamais en place. Nous attaquons les dépôts de vivres, les transports, les messagers, les états-majors, nous semons la terreur puis nous sommes traqués. Nous ne faisons pas la guerre, nous sommes toujours dans l'excès, la démesure, la folie.

Il semblait si triste que Lagès-Montry posa une main sur la sienne :

— Cher camarade...

— Merci!

— J'espère, avec mes histoires, ne vous avoir point déçu?

— Tout au contraire. J'aurais aimé faire la guerre comme vous. Au reste, j'aurais souhaité attendre mais vous méritez de savoir cela avant les autres : je quitte l'armée.

— Quoi?

— Je ne peux plus. Je n'ai pas même l'excuse de la peur, c'est tout autre chose : une lassitude, un immense dégoût...

Il sentit sous la table la main de Marion sur sa cuisse.

Lagès-Montry n'en revenait pas :

— Mais le roi vous aime, l'armée vous vénère, vous pourriez être maréchal dans quelques années, vous n'avez jamais été battu, vous avez su dresser votre cheval à faire d'une traite douze lieues au galop et cent autres choses qu'on ne peut imiter.

— Je ne peux plus. Pour les Prussiens, vous aviez raison puisque j'ai tout juste eu le temps de sauver Marion mais... Je ne pouvais pas donner cet ordre.

— Ce me fut difficile. Je sentais que mes hommes étaient contre, les Prussiens semblaient des enfants avec leurs cheveux blonds ébouriffés mais j'ai deviné qu'ils ne se rendraient jamais.

Les deux généraux avaient baissé la voix, comme pour une conversation privée.

— Mais le dégoût, vous connaissez, tout de même?

Lagès-Montry, qui faisait rouler une cerise confite sur la nappe blanche, suspendit son geste :

— Oui. Depuis peu. Nous vieillissons. Il faut être jeune pour tuer sans se poser de questions.

Bamberg se leva, son excessive pudeur s'accommodant mal des épanchements :

— La journée fut rude, surtout pour la baronne.

Se trouvant face à Lagès-Montry, il sourit :

— Nous sommes si proches et vous me vouliez tuer, mousquetaire !

— Une bouffée de jeunesse, mais je ne me le serais jamais pardonné, dragon!



Au coeur de la nuit de plus en plus glacée, le comte Von Ploetzen attendait une voiture à six chevaux. Il se trouvait en compagnie d'un homme d'une quarantaine d'années, le général Hans von Schöner, comte Kesselring, celui-là même qui l'attendait à la sortie du passage secret et depuis, ne le quittait pas.

Marchant sur la route en se battant les flancs pour se réchauffer, les deux Français qui menaient la voiture venaient, eux, de la truanderie.

On était sorti de Paris par Vincennes et on se trouvait à Torcy, où l'on retrouverait le guide et la nouvelle voiture venus de Berlin.

Il s'agissait d'un très modeste village, inconnu de la plupart des Parisiens, mais le Grand Maître avait une raison particulière pour attendre en ces lieux : dans le très ancien cimetière se trouvaient quelques lépreux qui y traînaient leurs pauvres corps pourris. Le seigneur du lieu, moyennant compensation, avait accepté de les laisser mourir en paix là, ce qui faisait l'agrément des autorités royales et religieuses de l'endroit. Par une convention pas toujours respectée, on jetait par-dessus le mur du cimetière de la viande avariée et des fruits gâtés. En échange, les lépreux acceptaient de ne jamais sortir. Ils n'étaient que cinq : deux vieillards, un couple et leur enfant de dix ans mais tous déjà si atteints par le mal qu'ils ne pouvaient plus se montrer sans susciter la terreur.

En cette nuit extrêmement froide, sous la lueur blafarde de la lune, Von Ploetzen avait poussé la porte grinçante du cimetière. Il se trouvait en grande tenue de teutonique, blanche frappée de la croix noire et portant le heaume de Grand Maître, car c'est ainsi qu'il s'en voulait retourner en Prusse.

Les tombes étaient mal entretenues, des croix brisées ou inclinées. Un profond silence régnait. Puis, près d'une tombe ancienne surmontée d'une petite chapelle à demi en ruine, il sembla au comte avoir vu remuer. Ainsi lui avait-on rapporté que les lépreux vivaient à l'intérieur des tombes, près des crânes et des ossements.

De pauvres silhouettes, craintives et courbées, apparurent bientôt pour s'immobiliser devant cette incroyable vision d'un chevalier des temps jadis en sa tenue immaculée.

Von Ploetzen ôta son heaume :

— La lèpre me dévore, moi aussi.

Les traits disparus du chevalier accreditant ses dires, on s'approcha.

Von Ploetzen fut pris d'une immense pitié, surtout envers la femme et l'enfant. La femme aux traits effacés qui l'attendrit grandement en arrangeant ses cheveux alors qu'il n'en demeurait que quelques touffes.

Il douta de Dieu en se demandant : « Pourquoi eux? Pourquoi eux plutôt que d'autres ? »

Il sortit une grosse bourse et répandit les pièces d'or en disant :

— Lèpre ou pas, contre de l'or, il s'en trouvera bien pour vous fournir nourriture et vêtements.

Il songea alors au Conseil des Troubles qui devait organiser le monde et brusquement, la grande oeuvre de sa vie lui sembla dérisoire.

Il tourna la tête en entendant un bruit de roues et de sabots puis sortit vivement du cimetière.

La voiture était loin, ainsi que l'or quelle transportait. Sur la route, les bras en croix et un couteau planté en plein coeur se trouvait le cadavre du général Hans von Schöner, comte Kesselring.

\*

Hofflingen avait fait sa connaissance deux mois plus tôt.

Entre lui et cette femme de trente-huit ans au charme certain, il eût sans doute été exagéré de parler de passion ou d'invoquer l'amour. Cependant, le Prussien se montrait tendre et attentif, car ainsi était sa nature avec les femmes et Marie-Jeanne, puisque tel était le prénom de sa maîtresse, appréciait pareil traitement. En vérité, aucun de ses rares amants n'avait, jusqu'ici, manifesté autre chose qu'avidité, hâte, égoïsme puis indifférence une fois parvenu à ses fins.

Marie-Jeanne possédait une modeste chambre au second étage d'un petit immeuble du faubourg Saint-Marcel. Veuve sans enfant d'un scieur de long qui lui avait laissé un peu de biens, elle travaillait sur un bateau-lavoir amarré à proximité du pont-Neuf.

Lorsque Hofflingen, en pleine nuit, vint frapper à la porte, glacé, livide et blessé, elle lui ouvrit sans poser de questions. Puis, s'asseyant sur le lit, elle le regarda se soigner. Elle aimait ce corps mince et musclé couturé de cicatrices.

— Un coup de couteau ? demanda-t-elle.

— Non, poignard. Très propre, je le connais.

— Tes mystérieux ennemis ?

— Non, celui qui fut mon maître et par ce geste ne l'est plus.

— Alors te voilà libre ?

Il rit de bon coeur :

— La liberté est une idée pour philosophes et femmes savantes.

Elle aimait cela, chez lui, que blessé, trahi et abandonné, il puisse ainsi rire.

Il posa le linge mouillé avec lequel il nettoyait sa blessure et embrassa Marie-Jeanne sur les paupières :

— Ne t'inquiète pas de moi, j'ai toujours survécu et je survivrai encore.

Il venait du peuple mais avait été officier et il en demeurait quelque chose, dans l'allure, qui impressionnait la jeune femme.

« Je ne dois pas le laisser repartir dans son pays, jamais je ne retrouverai un tel homme! », songea-t-elle.

— Je ne vais pas t'embarrasser longtemps de ma présence, je connais la route de Berlin.

— Reste aussi longtemps que tu veux.

Il semblait s'amuser :

— Les invités, c'est comme les poissons morts, au bout de deux jours, ils puent!

Elle sentit qu'elle ne retiendrait pas le Berlinois et se prépara à vivre toute sa vie en une nuit...

\*\*\*

La température chutait de façon alarmante mais il ne neigeait pas. On voyait parfaitement les étoiles.

Pour avoir plus chaud, Marion et Bamberg se trouvaient tous deux sur Hautain, la jeune femme en position inhabituelle, les deux jambes du même côté.

Blottie contre la poitrine du duc, elle était heureuse car ce froid exceptionnel les obligeait à se serrer très fort.

— Je n'aurais pas dû refuser la voiture de Mortefontaine !... dit-il.

— N'est-ce pas beaucoup mieux ainsi ? répondit-elle.

Attendri, il l'embrassa sur les cheveux.

Hautain allait d'un trot d'autant plus rapide qu'il connaissait la route d'Auteuil.

Un cheval bai brun était attaché devant la petite maison bien éclairée et on devinait, aux lueurs, que la cheminée du bas comme celle du haut fonctionnaient.

Mortefontaine avait fait preuve d'une grande prévenance en faisant « préparer » ainsi la maison tant il est vrai qu'il est toujours désagréable d'arriver en un logis glacé.

Le policier qui se trouvait à l'intérieur, un homme d'un certain âge, frissonna lorsque le froid pénétra en la pièce sur les pas de Bamberg et de la baronne. S'en étant aperçu, et bien que cette perspective ne l'enchantât guère, le général proposa :

— Voulez-vous dormir ici, devant la cheminée ?

L'autre n'hésita même pas :

— Mille merci, monsieur le duc, mais je préfère mon lit et la chaleur de ma femme.

— Je ne peux vous en blâmer... répondit Bamberg en un demi-sourire.

Puis, dès que l'homme fut parti, il s'activa pour combattre le froid sous le regard curieux de Marion.

Tout d'abord, après avoir monté du bois d'avance, il emplit de braises une petite chaufferette qu'il plaça d'autorité sous les pieds glacés de Marion.

Ensuite, il remonta pour passer la bassinoire entre les draps et sur les oreillers puis elle entendit de mystérieux grincements de parquet tandis qu'il rapprochait le lit de la cheminée. Affairé, il redescendit, ouvrit un coffre, monta un supplément de couvertures, un second couvre-pieds et une grosse courtepointe rembourrée de coton et de laine.

Toujours très occupé, il monta à l'étage un candélabre et une dizaine de bougies de cire qu'il disposa un peu partout en la petite chambre aux rideaux tirés.

Il revint enfin, satisfait, et s'agenouilla devant Marion toujours assise et les pieds sur la chaufferette. Alors il lui prit les mains en disant :

— Dans quelques minutes, il fera là-haut une chaleur telle qu'on en rêve à Versailles.

Il posa sa tête sur les cuisses de Marion et, soulevant la robe, il embrassa ses genoux tandis qu'elle lui caressait les cheveux.

Puis il se redressa et la prit dans ses bras, lui demandant de fermer les yeux. Elle ne fut autorisée à les ouvrir que dans la chambre. Le feu en la cheminée, le lit déplacé, les bougies distribuées avec goût, l'air de fête qui flottait sur l'endroit, tout lui parut merveilleux.

Ils s'embrassèrent et se déshabillèrent avec une certaine hâte. Cependant, il la regardait faire, ne voulant point manquer l'apparition de cette chose toute nouvelle qu'on appelait « caleçon ».

Les femmes, ainsi était l'usage, ne portaient rien sous leur robe. À peine étaient-elles quelques-unes, à Paris, qui ne l'entendaient point ainsi mais la chose n'arrangeant point les hommes en certaines entreprises, ceux-ci firent courir le bruit qu'il fallait « se méfier des femmes portant caleçon ».

On n'en trouvait que rarement chez les couturières aussi Marion fabriquait-elle elle-même les siens, fort courts, en dentelle et très ajustés, ce qui perturbait fort le général en adoration devant la petite pièce si joliment conçue.

Au reste, les femmes commençaient à trouver beaucoup d'avantages à cette nouveauté. Par exemple, on racontait que la très jolie Madame de Lafayette, n'en ayant point, avait fait une chute de cheval devant le roi et quelques seigneurs, révélant ainsi son intimité de devant mais surtout de derrière.

Se trouvant là, le poète Vincent Voiture écrivit aussitôt :

« Et mon coeur autrefois superbe  
Humble se rendit à l'amour  
Quand il vit votre cul sur l'herbe  
Faire honte aux rayons du jour... »

S'apercevant du trouble de Bamberg, Marion ne se hâta pas de retirer la petite pièce de dentelle, et pas davantage ses bas noirs retenus par de magnifiques jarrettières rouges.

Elle lui sourit et, ignorant que la température chuterait de vingt degrés en la nuit, elle lança, amusée :  
— Il fait moins froid, soudain, et même assez chaud...

Il se jeta sur elle.

\*

Ils avaient merveilleusement fait l'amour, chacun voulant tout donner à l'autre. Elle se tenait la tête sur son épaule et lui caressait la poitrine.

Enfin, se redressant légèrement :

— Tancrède, j'ai hâte que tout s'achève et que nous partions.

Il lui sourit :

— On n'échappe pas aux recherches croisées de Mortefontaine et Pontecorvo. Demain, Von Ploetzen sera pris. Encore un jour, un seul jour...

Il se trompait, il en faudrait huit de plus.

Quant à dire de Von Ploetzen qu'il fut pris...

Rien ne se déroula ainsi qu'on s'y attendait.

L'affaire du Conseil des Troubles concernait des dizaines de millions d'hommes mais rien qu'entre Versailles et Paris, ils n'étaient qu'une dizaine à la connaître.

Bientôt, cette affaire devint chaotique alors qu'on n'imaginait que deux dénouements : Von Ploetzen, aidé de ses puissants appuis, gagnait la Prusse ou bien, s'il n'y pouvait parvenir, on l'arrêtait et l'exécutait discrètement.

Le roi, la police, l'armée et le Vatican déployaient de grands efforts pour empêcher le Grand Maître des Teutoniques de quitter le royaume des lys car en sécurité chez lui, il eût vite remis sur pied le Conseil des Troubles.

Policiers, « mouches », tous étaient sur la brèche et les Prussiens de Paris ne pouvaient faire un mouvement sans qu'ils fussent épiés et la chose consignée puis transmise à Mortefontaine qui ne dormait que quatre heures par nuit.

On croyait, côté français, à l'efficacité de cette manoeuvre mais le filet ramené, on ne captura que du fretin si bien que ceux qui espéraient eurent bientôt le sentiment que l'aiguille s'immobilisait au cadran de l'horloge.

Madame de Maintenon étant tombée malade en raison des grands froids, le roi revint à Versailles sans que sa présence ne modifie en rien les choses.

Le souverain reçut Bamberg et demanda qu'il vînt accompagné de Marion dont, disait-il, « l'inaltérable fraîcheur est un ravissement ».

C'était une fin d'après-midi assez sinistre, la nuit tombant rapidement.

Le roi écouta l'exposé succinct et très sobre des raisons qui poussaient Bamberg à quitter l'armée. Il hochait parfois la tête, comme s'il savait tout cela. Puis il se leva et s'approcha de la cheminée, tendant les mains vers les flammes :

— D'autres avant vous ont agi ainsi qui avaient vécu toute leur vie militaire en quelques années. Peut-être savaient-ils qu'après de folles ascensions, on ne peut que retomber, parfois dans la médiocrité, et qu'ils ne voulaient pas vivre cela. C'est très sage et vous me rappelez un homme qui est cher à mon coeur et quitta l'armée au sommet de sa gloire : le maréchal Loup de Pomone, comte de Nissac<sup>1</sup>, qui serait un lointain de vos cousins ?

— En effet, Majesté.

Le roi sourit, mais avec un fond de tristesse en le regard :

— Je crois que vous serez heureux, tous les deux.

Puis, comme un comédien change de masque, il laissa là son désarroi passager et, raccompagnant le couple :

— Savez-vous bien que nous allons gagner cette guerre d'Augsbourg ?

Les premiers acomptes provenant de la vente du coffre des Templiers arrivèrent et la distribution commença par les dragons du rang. Riches, le bagage fait, des dizaines de dragons des Opérations Spéciales n'attendaient plus qu'une chose : qu'on les lance contre Von Ploetzen et la redoutable meute qu'il devait mettre sur pied.

C'était là le terme en quelque sorte moral de l'engagement de ces hommes et la liberté de Von Ploetzen constituait pour eux le dernier obstacle à une vie heureuse.

\*

Giovanni Gazzi, marquis de Pontecorvo et général des jésuites, ne rêvait, lui aussi, que de la capture et surtout de la mort du comte prussien car il le percevait tels ces fauves qui, en un ultime mouvement rageur, peuvent encore semer la mort.

\*

Mais depuis peu, le séduisant Italien couvert de femmes et toujours très recherché bien qu'il ne fût plus un jeune homme - il avouait cinquante-deux ans mais avait dépassé les cinquante-huit - connaissait sur un autre terrain des jours dont il ne savait s'ils étaient difficiles ou les plus beaux de sa vie.

On se souvient peut-être, la nuit de la libération de Marion, du souper comprenant celle-ci, Bamberg, Lagès-Montry, Mortefontaine et Pontecorvo. Un souper un peu improvisé chez une belle Italienne de trente-sept ans, la comtesse de Volterri.

Menuet mais le corps harmonieux, très joli visage, yeux verts pailletés de doré, petit nez minuscule, d'une grande féminité... mais sans aucun intérêt physique pour Pontecorvo adepte d'un modèle unique dit « fessu et dodu ».

Bien que d'une grande intelligence, Pontecorvo ne s'était jamais posé la question de savoir si, en amour, la nature ne dispose pas des dogmes.

Il eut tort !

Sans méfiance, ses amis partis, il avait accepté de demeurer encore un peu avec sa compatriote laquelle « rêvait tant de parler italien ». Le pauvre homme ignorait, bien entendu, que depuis fort longtemps, la comtesse de Volterri se trouvait folle amoureuse de lui et l'eût-il su qu'il eût sans doute été triste pour elle car vraiment ce petit cul certes bien fait, ces petits seins certes émouvants, ces proportions qui certes en faisaient une jolie femme mais non, mille fois non, quelle plaisanterie. Il manquait là trente bons kilos pour qu'il entrouvre paresseusement une paupière de crocodile vaguement intéressé. Symptôme étrange : il commença par aimer ses doigts et aurait dû fuir en courant en la nuit glacée !

Elle remuait beaucoup les mains en parlant et faisait ainsi teinter les pièces carthaginoises de ses invraisemblables bracelets. Puis, insensiblement, il s'intéressa à son regard - oh l'imprudent!... -, à son

sourire - c'en était fait de lui !... -, et enfin à elle tout entière : il était perdu !

La déshabillant, regardant avec la curiosité de qui découvre ce corps merveilleusement harmonieux en ses proportions, éprouvant d'une main tendre la fermeté du « plus joli petit cul qu'il vît jamais », ainsi qu'il le confessa plus tard à son aimée, le jésuite au coeur invaincu croyait encore maîtriser la situation mais il entra en amour comme on entre en religion : la révélation !

Cinquante-trois minutes plus tard, après la plus belle, la plus intense et la plus sensuelle de ses aventures amoureuses, il capitulait :

— Comtesse Volterri, je suis ton esclave !

— Et moi la tienne!

On comprend mieux, ainsi, que les occupations annexes de Pontecorvo lui permirent d'attendre avec moins d'impatience que les autres la bataille finale.

\*\*\*

Le froid atteignait des excès négatifs sans précédent de mémoire d'homme, oscillant depuis une semaine entre moins huit et moins vingt.

Hautain avait rejoint Pégase dans la petite écurie agrandie par deux charpentiers des Opérations Spéciales tandis que Scrub passait son temps devant la cheminée de la petite maison d'Auteuil.

Là aussi on était impatient d'en finir avec Von Ploetzen mais pareil en cela à Pontecorvo et à la comtesse Volterri, on passait beaucoup de temps à s'aimer. Peut-être parce qu'ils étaient jeunes encore et que la vie leur semblait merveilleuse, toujours est-il que la chambre leur paraissait un endroit enchanteur avec ses dizaines de bougies, les rubans de couleur agencés en rosettes par les mains habiles de Bamberg et qu'il accrochait aux murs avec des branches de sapin très vertes et très parfumées.

Le froid lui-même devenait un jeu car on s'en protégeait en dressant dans le lit une sorte de tente sous les couvertures, n'en émergeant que lorsque l'air venait à manquer. On lisait le même livre à quatre mains, on se parlait des nuits entières et on se serrait l'un contre l'autre pour résister à ce froid polaire qui tuait des milliers de gens, décimait les troupeaux et gelait les oiseaux en plein vol. Ils changeaient, mais ensemble, ayant l'impression de ne former plus qu'un.

Cette nuit-là, les braises rougissaient en la cheminée tels des rubis. Et comme le vent glacé soufflait en tempête en arrachant des branches et faisant grincer toute la charpente de la petite maison, le général qui en aurait ri quelques mois plus tôt improvisa un poème pour sa bien-aimée qu'il serrait en ses bras :

« Comment jamais oublier

Ta bouche fraîche

Ta taille ferme

Et la douceur de ta peau ?

Comment jamais oublier

Que tu es pêche,  
Que je t'aime,  
Et que le monde est beau ? »

Elle l'embrassa avec fougue et s'émerveilla qu'il portât en lui tant d'aspects différents.

[1](#) Voir Les Foulards rouges, Lattès.



À dix heures, en ce matin glacé, une forte troupe approchait du petit village de Torcy.

Le plus anxieux, parmi ces hommes, était celui qui avait le plus concouru par son travail à en arriver là : le baron de Mortefontaine.

Le tout premier, il émit l'hypothèse que le très puissant aristocrate prussien se trouvait bloqué en France contre sa volonté. Il en voulait pour preuve que rentré en son pays, Von Ploetzen n'eût pas manqué de faire savoir à toute l'Europe couronnée qu'il venait de signer un bel exploit en échappant au roi de France. Or, d'Allemagne, n'arrivait qu'un lourd silence.

Risquant gros, Mortefontaine dégarnit l'ouest et le sud du royaume des lys de ses meilleurs éléments pour un contrôle sévère des régions du nord-est et une ceinture serrée des environs de Paris.

Il justifiait pareil choix par la connaissance qu'il pensait avoir du caractère du Grand Maître des Teutoniques. Un homme rusé, lui-même ou Pontecorvo, se fût joué des services de surveillance en choisissant la solution qu'on attendait le moins. Par exemple, pour gagner la Baltique, embarquer à... Bordeaux ! Le retour au pays eût été long et fastidieux mais c'eût été la certitude de revoir les tours de Königsberg.

Telle n'était point la nature de Von Ploetzen trop mal formé par la vie, par sa situation, habitué à être satisfait sur l'instant, à aller droit aux gens comme aux choses, ignorant la patience, s'irritant du détour et méprisant la ruse.

Parti sur pareille piste, Mortefontaine n'eut dès lors de cesse de construire une hypothèse des plus solide. Le premier des « guides », souvent d'anciens militaires, chargé d'acheminer Von Ploetzen en Prusse avait failli pour une raison qu'il importait assez peu de connaître.

Le premier « passeur », trop sûr de lui, fut arrêté à Épernay mais parvint à s'empoisonner tout aussitôt. Le second, plus habile, fit un détour par Bar-sur-Aube avant d'être capturé à Provins mais, hélas pris en main par un lieutenant trop zélé, il mourut sous la torture. Le troisième, repéré deux jours plus tard, fut cerné et arrêté à Palaiseau.

Celui-là, Mortefontaine en fit son affaire, l'interrogeant lui-même et ne se faisant remplacer, pour dormir, que par les plus subtils de ses officiers. Au bout de cinquante-quatre heures d'interrogatoire ininterrompu, le Prussien parla.

\*\*\*

Derrière quelques dragons éclaireurs qui ouvraient la marche venaient Marion, Bamberg, Mortefontaine, Pontecorvo, Lagès-Montry, Sereni, Cipriano et un officier « observateur » de La Reynie, lieutenant général de police de Paris.

Brassards jaune et rouge au bras suivaient la centaine de dragons des Opérations Spéciales, deux cent cinquante mousquetaires à cheval de la Maison du roi et une vingtaine d'hommes de la police de Mortefontaine.

Le ciel très bleu et dégagé qui semblait un ciel d'été s'accordait fort mal avec un vent glacé et une température avoisinant les moins dix.

Enfin, on arriva devant le cimetière et l'on mit pied à terre avant que ne retentisse le formidable cliquetis des centaines de sabres qu'on sortait des fourreaux.

Puis, de sa main gantée de gris perle, Bamberg poussa la porte grinçante du cimetière.

\*

On s'était attendu à tout, mais pas à cela qui arriva.

Ayant aperçu du mouvement à proximité d'une belle et ancienne tombe que surmontait une petite chapelle à demi en ruine, on s'approcha.

Des... créatures sans visages, hideuses, sortaient une à une des profondeurs de la tombe comme une troupe qui fait reddition quitte l'abri d'une grange.

Pour se ménager de la place dans la tombe afin d'y vivre, on avait évacué les précédents locataires si bien que les environs étaient jonchés de crânes et d'ossements. Ceux-ci voisinaient avec des terrines demi-vides, des quartiers de viande, du pain, des bouteilles, des assiettes, la plupart brisées. Car il semblait qu'en ce lieu, on ne connût point la pénurie de nourriture.

On crut identifier cinq créatures : trois mâles, une femelle et un jeune. La langue dévorée par la lèpre, ils ne parlaient plus et de leurs bouches, un trou sans lèvres ni dents, sortaient des sons qui paraissaient n'avoir point de signification.

Seuls, peut-être, leurs yeux sanguinolents d'où coulaient des humeurs couleur de rouille laissaient entrevoir quelque chose qui les rattachait encore au genre humain. Et en ces yeux, des regards qui exprimaient la peur mais aussi la honte car la plupart des soldats, quelque effort qu'ils fissent, ne pouvaient dissimuler leur dégoût.

Le moins âgé des trois mâles poussa une sorte de cri perçant et aussitôt tous les cinq s'enfuirent vers le mur le plus éloigné du cimetière.

Fusils, mousquetons et pistolets se levaient déjà pour abattre parmi les tombes la misérable horde mais Mortefontaine leva la main :

— Laissez ces pauvres diables à leur misérable destin.

On guettait la sortie de la tombe, où celui qu'on attendait tardait et beaucoup, las de patienter, suivirent d'un regard affligé les cinq lépreux qui fuyaient. Certains, les pieds rongés et en partie disparus, allaient à quatre pattes, mais remarquablement vite. D'autres tombaient et se relevaient sans cesse.

Enfin, venant de la tombe, un bruit ramena tous les regards vers...

Coiffé de son heaume, jamais il n'avait paru si grand : deux mètres vingt, sans doute... Il ne portait aucune arme et sa tunique blanche frappée de la croix noire des teutoniques, d'habitude immaculée, était salie de taches et trouée en maints endroits. Von Ploetzen avait perdu ou jeté ses gants, révélant des mains où il manquait plusieurs doigts.

Il demeura immobile, sa grande carcasse oscillant tel un château branlant. Il fit signe qu'on reculât à

la seule exception de Bamberg et, étant obéi, il se trouva face au général.

Alors, une voix caverneuse sortit de sous le heaume :

— Je suppose qu'on exige du vaincu qu'il exhibe son visage, surtout lorsqu'il est repoussant?

— Je n'exige point cela!... répondit Bamberg.

— Vous non, bien entendu, mais tous ceux-là sont venus pour ce spectacle, il serait cruel de les en priver.

À deux mains, il ôta le heaume et l'envoya rouler en les profondeurs de la tombe.

Il n'avait plus de visage. Sur la tête, ici et là, prises en d'horribles croûtes, des touffes de cheveux blonds cendrés très fins. Au milieu du sang et des humeurs, des yeux bleus. Et sous les trous et les horribles boursouflures, un visage carré telle une statue de héros antique : l'homme avait dû être remarquablement beau.

Désignant le ciel, il lança une phrase inattendue :

— Nous connaissons aussi ce bleu, en Prusse...

Bamberg, qui n'était point à l'aise, lança :

— Je crois qu'on attend de vous une reddition.

Von Ploetzen se baissa et ramassa quelque chose : des armes cliquetèrent tandis qu'on le visait de toutes parts.

À mieux y regarder, c'est un fémur qu'il tenait à la main. Il en brisa une extrémité sur le granit d'une croix et y lima l'endroit fracturé en le frottant contre la pierre tombale, répondant enfin :

— Me rendre? À quoi bon? Vous ne voyez pas que je suis déjà mort? Je ne ferais qu'effrayer les autres prisonniers et embarrasser votre roi hésitant à me faire empoisonner ou étrangler dans ma cellule, ce qui ne serait pas du meilleur effet.

— Que proposez-vous ? demanda Bamberg.

— Comprendre. Comprendre pourquoi je n'ai pas compris. Après, rien n'aura d'importance.

Indifférents aux centaines d'hommes qui les regardaient et les écoutaient, Bamberg questionna à son tour :

— Je suis terriblement désolé, comte, mais je ne vous suis pas.

Il sembla un instant qu'on pouvait soupçonner un fugace amusement dans la voix du chevalier lépreux :

— Vous êtes « terriblement désolé » !... Mon dieu, cela sent si bon notre monde, la vieille Europe, les cathédrales blanches, les châteaux et les blasons, tout ce qui ne tardera pas à disparaître...

Il désigna le mur opposé du cimetière :

— Je crois que la réponse est là. Mais votre confirmation aurait beaucoup de prix à mes yeux, du moins à ce qu'il en reste.

Sur le mur, renonçant à fuir, se tenaient assises les cinq silhouettes torturées par la maladie. Elles ressemblaient à des créatures magiques des sous-bois qu'on dit clignant des yeux à la lumière du jour.

Bamberg avait compris :

— Ils sont en effet revenus. Pas pour votre or, vous n'en avez plus. Pas pour vos tueurs, ils se sont sauvés. Pas pour vos teutoniques, ils ne vous trouvent pas. Ils sont donc là pour vous, bravant le regard des autres. Je suppose donc qu'ils vous aiment.

Un bref et unique sanglot secoua le corps immense du Prussien puis il murmura d'une voix qui se brisait par instant :

— Vous serez un de mes grands regrets. Sans les folies qu'on me mit si jeune en tête, j'aurais aimé être votre ami.

Il poursuivait son vain travail, mettant ses dernières forces à frotter l'os contre la pierre tombale, et reprit :

— Tout n'était que folie et je voue à l'échec l'idée même du Conseil des Troubles passé, présent et tous ceux à venir. À vouloir organiser les hommes sans les connaître, on risque de les perdre à jamais de vue.

D'un signe de tête, il désigna les êtres demi-morts et demi-vivants assis en rang d'oignons sur le mur du cimetière, les jambes dans le vide :

— Nous avons partagé mon or, une part pour chacun, puis tout remis en commun. Je les ai aidés, lavés, soignés, instruits, j'ai écouté leurs longs chagrins et leurs courtes espérances. Ah ! combien vivre pour les autres donne le véritable sens de ces tragédies tout en les maintenant à distance : l'horreur de naître, la peur d'exister, le gouffre de la mort.

Le fémur était à présent taillé en pointe. Même chez les soldats, on commençait à comprendre.

Lagès-Montry esquissa un geste, Pontecorvo le retint :

— Mourir, c'est aussi un droit. Ou cela devrait l'être.

Von Ploetzen et Bamberg regardaient l'os tenu par la main mutilée. D'une voix douce qui manqua de peu de fléchir le Prussien en sa ferme résolution, le général souffla :

— Le passé est autre chose. Vous semblez tant respecter la vie, à présent. Pourquoi pas la vôtre ?

Le Grand Maître secoua son corps de droite à gauche, tel un enfant contrarié ou un bateau roulant de bâbord sur tribord dans la tempête :

— Ma vie, je m'y suis vautré!

— Vous étiez un autre, alors. Pourquoi, au lieu de vous tuer, ne pas passer votre temps à combattre le malheur ?

— C'est... C'est trop sale. J'ai été trop loin. On ne revient jamais, à pareille distance. Ces enfants, oh si tu savais ! On m'avait juré, en Terre sainte, que je guérirais. Quelle horreur ! On m'assurait que ma vie était si fondamentale pour notre cause que ces enfants étaient sans importance. Et cette façon de toujours jouer, de feindre de prendre du plaisir à ces massacres : mon Dieu, quelle horreur que ma vie ! Si tu savais tout...

— Je voudrais tant t'aider...

Plus que la lèpre, il arrive chez les hommes que le désarroi adopte une forme contagieuse.

À l'initiative du colonel de Sereni, en cadence, les quatre cents hommes frappèrent du plat de leurs sabres les murs et les croix de pierre. Un bruit de tonnerre, comme toujours entre le fer et l'acier.

C'était effrayant et très émouvant.

Von Ploetzen avait été fort loin en des choses d'où l'on ne revient jamais mais il l'avait payé très cher, trouvant ses enfers ici-bas. La manifestation des soldats, après les paroles de Bamberg, l'appelaient à vivre, à recommencer, à payer encore. Mais il ne le voulait pas ainsi et l'homme différent qu'il était devenu en cette dizaine de jours fut bouleversé de cette marque d'humanité venant de ses plus grands adversaires. Les soldats n'avaient peut-être pas l'agilité d'esprit des petits marquis de Cour mais eux, ils n'avaient pas perdu leur coeur en chemin. Et ils fondaient leur espérance en l'homme d'une manière qu'on pourrait définir ainsi : sa rédemption, si l'on croit en ce Dieu caché derrière les étoiles mortes; son rachat, si l'on croit plus simplement en la conscience.

Von Ploetzen murmura « merci » puis les pitoyables yeux bleus demi-noyés de sang cherchèrent le regard de Bamberg. Pour l'éternité.

Alors, d'un geste puissant et précis, il se planta l'os effilé en plein coeur et mourut avant de toucher terre.

\*

Ils étaient quatre cents. Surarmés. Parmi eux, les meilleurs soldats du monde, les plus brillants officiers, le plus habile des généraux, un policier d'élite, un aventurier du Vatican dont la vie était un roman, une femme dont tous les hommes rêvaient ou rêveront un jour, des chevaux aux yeux fous, des armes par centaines, du fer, des plumes, du cuir, de la poudre et des rubans.

Quatre cents !

Et pourtant, emportant le corps de Von Ploetzen en deux capes nouées ensemble, ils s'en allaient en courant tête basse ainsi que des voleurs, des vaincus.

Ils s'enfuyaient, beaucoup pour la première fois de leur vie.

C'est que là-bas, sur l'autre mur du cimetière, lorsque Von Ploetzen s'était fiché l'os effilé en la poitrine, on entendit des cris affreux dont on ne savait s'ils venaient d'hommes, de singes ou de créatures fabuleuses.

Peut-être certains des quatre cents pensèrent-ils qu'ils venaient de malades pleurant l'un des leurs. Et ces malades, rongés par la souffrance physique, on osait en plus leur imposer on ne sait trop quelle honte attachée à la nature de leur mal!... On voulait leur faire honte de leur état comme s'ils l'avaient choisi. On les jugeait, les repoussait, on s'écartait d'eux quand en pareil cas il n'est qu'une chose à faire : les soigner, qu'il s'agisse de la lèpre ou d'une autre maladie.

Les quatre cents n'étaient certes pas les plus méchants des hommes, loin s'en faut, mais pour les cinq lépreux, ils tombaient mal.

La dernière image que Bamberg emporta du cimetière fut celle des lépreux leur jetant des pierres et ses soldats, jusqu'ici toujours victorieux, de fuir en se protégeant la tête quand en quelques secondes, ils eussent pu balayer cette frêle opposition.

Mais pas l'un d'eux ne songea à riposter contre les malheureux.

Courant en tenant la main du général, Marion lui souffla :

— Tout cela dépasse de beaucoup nos pauvres vies.

— En leur donnant un sens ! répondit Bamberg.

\*\*\*

Si parfois, celles et ceux qui connurent l'action et l'aventure ont une certaine tristesse en le regard, cela tient aussi à la manière dont s'achèvent les choses.

Cela est très comparable à l'amour. On est tout pour elle, ou pour lui, son soleil, son eau fraîche, son premier matin. On est la destination de ses pensées comme de ses rêves. Puis l'on n'est plus rien. Un ou une autre a pris votre place. Ce sourire qu'elle aimait tant, ces gestes qui la bouleversaient, ce regard qui la faisait chavirer : plus rien n'existe. Et quelquefois, on en conserve au coeur une douleur qui dure toute la vie.

La disparition de tous les ennemis de Bamberg, la fin toute proche de l'escadron des Opérations Spéciales, l'adieu aux armes et à la guerre en Flandres, on avait beau le vouloir, cela mettait en l'âme comme un goût de cendres.

Dans la caserne des gardes-françaises, entre eux, les dragons ouvraient parfois la bouche pour dire quelque chose, et renonçaient.

Dans les dîners d'officiers, il n'en allait pas de même car on sentait qu'il était un peu tôt pour évoquer le passé.

En outre, la scène hallucinante du cimetière de Torcy et la fin éprouvante de Von Ploetzen n'arrangeaient pas les choses, ne dissipant pas gêne, tristesse et nostalgie.

La plupart avaient davantage peur des lendemains ordinaires que de ces opérations follement téméraires où l'on risquait sa vie à chaque instant.

Heureusement, évitant une fin brutale, le roi, avant le départ définitif du général pour le Maine, souhaitait une dernière parade.

Toute la Cour devant se trouver là, d'une part, et Mme de Neuville devant y participer, il fut décidé qu'on hâterait grandement le mariage, moins pour le roi que pour Madame de Maintenon, toujours pointilleuse sur la plus médiocre des morales.

Le mariage eut donc lieu dans le Maine. Pontecorvo et Mortefontaine furent témoins car si les nobles ridiculisaient le mariage par des comportements systématiques d'adultères et des associations de fortunes, les deux hommes étaient assez intelligents pour considérer qu'il pouvait être tout autre chose.

Puis vint le grand jour, à Versailles.

Le protocole avait prévu que l'escadron des Opérations Spéciales s'alignerait en une grande allée menant aux grilles près desquelles attendrait le roi.

Bamberg vit ses hommes à l'écurie et pour la première et dernière fois, le coeur serré, il donna à tous l'accolade en adressant quelques mots à chacun.

Enfin, on vint chercher les dragons et le couple demeura seul à l'écurie : Marion et Bamberg savaient qu'on les viendrait quérir au tout dernier instant.

— Tu es triste ? demanda-t-elle.

— Non, puisque je suis avec toi. Place ton cheval à la hauteur du mien.

Elle secoua la tête :

— Un peu en retrait. Tu es leur chef et pour certains, c'est la dernière fois qu'ils te verront.

Il ne protesta pas :

— C'est bien étrange, cette fin. J'ai toujours pensé mourir le sabre à la main en chargeant à la tête de mes dragons. Un boulet dans la poitrine, par exemple.

— Oui, mais vous allez vivre. Toi et tes soldats.

— Le saurons-nous ?

— Qui le sait ?

Elle caressa sa balafre, ils s'embrassèrent et il lui souffla :

— Nous apprendrons !

Le responsable empanaché du protocole apparut. Il jeta un regard noir à Scrub et, les mains en coquille devant ses parties nobles jadis lésées par l'animal :

— Monsieur le duc, madame la duchesse : c'est l'instant !

\*\*\*

Des laquais ouvrirent les grandes portes des écuries.

Il neigeait sous un ciel d'étain.

Bamberg et Marion avancèrent vers la grande allée.

De part et d'autre, sur des centaines de mètres, les gens de Cour les regardaient venir avec une vive curiosité. Beaucoup d'officiers s'étaient glissés au second, voire au troisième rang.

Le cheval de Bamberg ne précédait que d'une demi-longueur celui de la duchesse et le couple paraissait éblouissant : lui en grand uniforme de général des dragons, ses impressionnantes décorations sur la poitrine, elle enveloppée dans un joli manteau marine bordé de fourrure blanche.

Le visage impénétrable tandis qu'il passait devant les courtisans, Bamberg commença à sourire en arrivant devant ses troupes à cheval parfaitement alignées sur une longue ligne.

Il éprouva un serrement au coeur avec l'impression qui fut sienne alors : ce n'est pas lui qui passait ses dragons en revue, mais sa vie qui le passait, lui, en revue.

Il les connaissait si bien. Il pouvait dire l'origine des cicatrices de chacun. Il savait le nom des chevaux et leur âge, souvent leur origine.

Il remarqua le fourreau bosselé du dragon Lepoutre mais celui-ci n'en voulait point changer, disant qu'il se ferait aussitôt tuer.

Ne lui échappa guère non plus que le sergent Mauchrestien portait la pelle du mauvais côté de la selle, étant gaucher et tête.

Il sourit davantage en voyant le sergent Le Goanech, le chapeau enfoncé au ras des yeux au seul motif qu'il venait de l'île d'Ouessant où les vents sont violents.

Puis il remarqua Cipriano, si fier de son habit d'officier, et le colonel de Sereni auquel il remettait l'unité.

Il porta la main à son chapeau et la conserva en distinguant un petit groupe où se voyaient Pontecorvo, Mortefontaine et Lagès-Montry.

Enfin, ce fut le roi qui approcha sur un magnifique cheval blanc, son beau chapeau à larges bords couvert de neige.

Tous se demandèrent les paroles qu'échangèrent pendant plusieurs minutes le plus puissant monarque d'Europe, la duchesse et le duc de Bamberg.

Pour ceux qui le distinguèrent, le souverain hocha la tête avec insistance et, se penchant debout sur ses étriers, Marion embrassa le roi. Aussitôt, Louis le Quatorzième ayant sans doute adressé la même demande à Bamberg, celui-ci agit pareillement que sa jeune épouse.

Le roi parut essuyer une larme, qui sait ? À la tête de son escadron, Bamberg surgit un jour, magnifique, des brouillards de Flandres. Il allait à présent se perdre dans le brouillard du temps qui passe sans pitié et mène à la mort.

Ces embrassades, dont on n'avait pas souvenance de semblables, laissèrent les courtisans pantois.

Bientôt, le duc et la duchesse s'éloignèrent vers les hautes grilles qu'on ouvrait pour eux.

Le cavalier et la cavalière, le chien Scrub, tous trois devinrent de plus en plus flous tant les chutes de neige s'épaississaient.

Enfin, ils furent hors de vue et l'on ferma les grilles.

Alors, alors seulement, tête basse, le Roi-Soleil couvert de neige se dirigea vers son château.

À certains, il sembla avoir brusquement vieilli...



# ÉPILOGUE

Comme on le vit, beaucoup de personnages de « L'Affaire du Conseil des Troubles » n'en surent jamais l'issue, ayant disparu avant son terme, et souvent de mort violente.

Ceux qui survécurent connurent des fortunes diverses, et très contrastées.

## CEUX DE L'AUTRE CAMP...

Comte Heinrich von Ploetzen. Il fut enterré dans un petit cimetière proche de Chantilly, les Prussiens n'ayant osé réclamer son corps.

L'affaire avait été menée avec discrétion et célérité par Mortefontaine qui pensait bien ne plus jamais en entendre parler.

Lourde erreur !

Deux ans plus tard, la tombe fut violée et l'on découvrit avec stupeur que le haut du crâne de l'ancien Grand Maître des Teutoniques avait été scié et emporté.

À la même époque se répandit le bruit que le pape, recevant des visiteurs prussiens, aimait leur offrir à boire en une étrange coupe en os qui semblait la calotte d'un crâne humain. Lorsque les Prussiens, malgré leur répugnance, y trempaient les lèvres, le pape prenait alors plaisir à leur dire qu'ils venaient de boire en le crâne de Von Ploetzen.

Bien qu'elle poursuive hérésie, sorcellerie, magie et superstition, l'Église prenait semble-t-il un certain plaisir à s'autoriser ce qu'elle interdisait aux autres.

En outre, en cette occurrence, l'Église empruntait à ceux qu'elle appelait Barbares. En effet, le pape se trouvait en l'imitation de Khan Krum lequel, en 811, après avoir vaincu et tué Nicéphore I<sup>er</sup> empereur de Constantinople, découpa ainsi son crâne pour y boire selon une vieille coutume turque.

Cette pénible affaire ne s'arrêta point là. Trois mois plus tard, deux hommes parvinrent à voler la coupe en os. L'un, belle cinquantaine, déployait beaucoup d'aisance en faux Monsignore quand l'autre, discret, faisait penser à un policier de haut vol. On nota qu'entre eux, ils parlaient français...

Trois mois plus tard, arguant que « la tombe Von Ploetzen constituait une menace à l'ordre public », Mortefontaine pria les Prussiens de Paris de faire rapatrier ses restes, leur procurant un grand plaisir et une vive surprise car lors de l'exhumation, les diplomates de Berlin notèrent que la calotte était bien là, séparée du crâne, certes, et sciée, mais là.

Le cadavre enterré dans une petite chapelle de Prusse, celle-ci fut détruite en 1945 par les Soviétiques lors des violents combats pour la prise de Berlin et les ossements du Grand Maître des Teutoniques définitivement dispersés...

\*\*\*

Baron Baptiste de Tuboeuf. Le roi Louis le Quatorzième avait deux bonnes raisons d'en vouloir à Tuboeuf avec lequel il ne se montra point dur mais féroce.

Tout d'abord, il n'estimait point un homme qui fit défendre son honneur par un autre. Ensuite, la fortune du financier éveillait sa convoitise : elle fut saisie au profit de la couronne.

Tuboeuf fut mené au Grand Châtelet et, par une trappe ouverte, descendu à l'aide de cordes et de poulies en l'oubliette dite « la Fosse », dont l'usage était pourtant interdit par un arrêt du Parlement remontant à 1551.

Ici, les conditions étaient si dures que d'après les archives, « la Fosse » n'avait été utilisée que pour vingt prisonniers en sept siècles !

« la Fosse », dite aussi « la chausse d'Hapocras », avait la forme d'un entonnoir renversé. Le prisonnier ne pouvait ni s'y asseoir, ni tenir debout, ni s'y coucher. On ne pouvait pas même s'adosser aux murs car ils étaient inclinés et le fond baignait continuellement dans l'eau pourrie. On ne pouvait y survivre plus de quinze jours : Tuboeuf rendit l'âme au huitième.

Construite en sous-sol, « la Fosse » passa inaperçue lors de la démolition du Châtelet qui dura de 1808 à 1810 et on ne la découvrit que lors de l'aménagement définitif de la place en 1858.

La vue d'un squelette - M. de Tuboeuf - en ce lieu infect scandalisa les Républicains, ardents et virulents sous le Second Empire. On n'avait pas la moindre idée concernant l'identité du squelette mais qu'à cela ne tienne, on lui en fabriqua une à grands coups d'articles de presse. Bientôt, il fut presque établi que le fameux squelette du Châtelet appartenait à un courageux libelliste, un homme de progrès victime du « despotisme, de la cruauté et de la férocité des rois, des empereurs et de leurs laquais ».

En une très émouvante cérémonie, 100 000 personnes menèrent l'odieux, le cupide, le lâche, le corrompu, le prévaricateur et assassin Tuboeuf au cimetière du Père-Lachaise. La foule recueillie écouta avec émotion plusieurs discours où l'on évoqua, des sanglots dans la voix, « le grand humaniste pourrissant dans les oubliettes des féodaux ».

On agita des drapeaux tricolores, on chanta la Marseillaise et un enfant né un 14 juillet récita un poème à la gloire « des ossements du meilleur des nôtres ».

Une seule chose est absolument certaine : M. de Tuboeuf aurait détesté tout cela!

\*\*\*

Lydie de Mesnaie, marquise d'Ey. Sa très grande beauté ne suffit point à lui épargner la colère du roi qui la traita avec cruauté.

Ainsi, en raison de sa noblesse, relevait-elle de la prison de Sainte-Pélagie, réservée aux femmes bien nées, mais au lieu de cela on l'enferma dans une très dure maison de force, la Salpêtrière, relevant de l'Hôpital général.

On lui rasa aussitôt la tête et lui jeta « la tenue » : chemise de grosse toile, vieux jupon, robe de

bure, bas gris, sabots et bonnet rond.

Conduite en cet enfer pour femmes appelé « la Grande Force », en un endroit proche du cimetière qui dégageait une infernale puanteur, on la plaça en une cellule minuscule qu'occupaient déjà plusieurs détenues.

Sans doute était-elle encore trop belle car à peine arrivée, elle connut ce qui devait constituer ses jours et ses nuits : le viol à répétition par des partenaires multiples.

Puis arriva « José » ou « Josée », une des femmes les plus répugnantes que la terre porta jamais. Petite, grasse, puant du gousset et d'ailleurs, vêtue d'habits d'homme, elle s'attribua la délicate marquise. Au bout de quelques mois, en une délirante crise de jalousie, elle brisa une vitre et amputa la marquise d'un de ses seins magnifiques.

Mme d'Ey en devint folle.

On la mena alors au pavillon des démentes, cabanons en sous-sol où les malheureuses étaient enchaînées au milieu des rats, vivant dans leurs déjections, et c'est avec un râteau qu'on poussait vers elles, sous les grilles, la soupe et la paille.

Lydie de Mesnaie, marquise d'Ey, n'y survécut que trois années puis son cadavre fut vendu à un étudiant en médecine lequel, en le disséquant, ne pouvait imaginer à quel point ce corps avait fait rêver.

Coupant une tête borgne, chauve et édentée, l'étudiant ne ressentit rien pour cette vieille femme, ou qu'il crut telle.

Deux jours plus tôt, Mme d'Ey avait eu vingt-huit ans...

\*

Ulrich Hofflingen parvint tout de même à revoir Berlin. Arrêté à plusieurs reprises lors du voyage de retour, il fut toujours inexplicablement libéré avec des excuses et beaucoup d'égards. Il cherchait encore une raison lorsque, peu avant la frontière, un lieutenant le relâcha avec une grosse bourse d'or en lui disant : « Mme la duchesse de Montigny-Bamberg, que vous avez connue baronne de Neuville et sauvée, vous fait ses bonnes amitiés. »

Fort de ce pécule, Hofflingen s'acheta une jolie petite maison près de Berlin et s'apprêtait à y passer des jours heureux lorsque deux événements changèrent sa vie.

Tout d'abord, Von Ploetzen ayant laissé un testament, l'ancien lieutenant fut appelé en l'armée du prince-électeur de Brandebourg. Celui-ci n'eut pas à le regretter car malgré son bras coupé, Hofflingen y fit une très belle carrière qu'il acheva avec le grade de lieutenant-colonel.

Enfin, il fit la connaissance d'une très jolie, gracieuse et enfantine Elfi Muller qu'il ne tarda pas à épouser.

Malgré d'affreux cauchemars qui le prenaient parfois en s'inspirant du passé, il vécut heureux avec sa superbe épouse au milieu de la dizaine d'enfants qu'il adopta, comme pour payer une vieille dette.

\*\*\*

Le Conseil des Troubles, pour la suprématie duquel certains avaient donné leur vie, disparut avec Von Ploetzen.

Mais il laissait un souvenir chez certains, notamment chez les dirigeants du monde et les financiers : au lieu de se faire la guerre, ne serait-il pas plus avisé de la faire aux peuples qu'ils dirigeaient?

Des clercs à l'intelligence domestique et mercenaire trouvèrent un nouveau nom qui incluait prétentieusement le monde.

Mais curieusement, des siècles plus tard, proposé par le moyen du suffrage universel au peuple rebelle de l'ancien royaume des lys, celui-ci répondit par un mot qui tient en cinq lettres et qu'illustra le général Cambronne à Waterloo...

## CEUX QUI PRÉFÉRAIENT LA LIBERTÉ...

Comte Charles de Lagès-Montry. Le bouillant mousquetaire, maréchal de camp de la Maison du roi, était promis à un bel avenir.

Il le méritait.

Hélas, à la suite d'une maladresse du maréchal de Villeroi, il fut tué en octobre 1693 lors de la prise de Charleroi.

\*\*\*

Le capitaine Manuel Cipriano acheva avec le grade de lieutenant-colonel une belle guerre dans un escadron de cheveu-légers, attendit les traités de paix de 1697 et retourna en Espagne pour y chercher une épouse.

Riche de sa part du trésor des Templiers, il se retira dans une belle maison de Dieppe et y vécut heureux au milieu de la considération générale.

\*\*\*

Le colonel baron François de Sereni demeura quelque temps encore dans l'armée.

En juin 1694, les Anglais ayant débarqué à Camaret des troupes de marine pour y semer la mort, ce fut Sereni qui exécuta la célèbre charge de dragons sur la plage, en un flot d'écume.

À 400, on tua 700 Anglais et on en captura 500. Puis, vieille habitude des anciennes Opérations Spéciales, on n'oublia pas d'incendier leurs vaisseaux.

Très fier, le roi le nomma général.

Riche et estimé, Sereni se retira en un petit trois pièces de la rue Saint-Landry, au-dessus d'un bouchon appelé Au loup rouge. On ne le voyait qu'à l'heure des repas, il écrivait beaucoup.

Au bout de deux années, il publia un livre intitulé De la combinaison de la vitesse et de la force en les opérations militaires. Théorie générale.

Le livre fut dédié à un certain Tancrede de B... auquel il rendait un hommage très appuyé, laissant entendre que cet homme avait été son chef.

Érudit, intelligent, fort bien écrit, l'ouvrage, à une douzaine d'exceptions près, fut racheté par le roi qui n'entendait pas que les autres têtes couronnées profitent des leçons d'un de ses généraux.

L'Électeur de Bavière se procura un des douze exemplaires. Séduit jusqu'à l'extrême, il invita le général pour quelques semaines qui devaient durer... quarante ans.

Impressionné par cet homme calme, aux avis toujours justes et au passé prestigieux dont il ne parlait jamais, l'Électeur de Bavière en fit son conseiller militaire, acceptant l'unique condition du général : qu'il n'eût jamais à porter les armes contre la France.

Quelques années plus tard il en fit un comte et lui proposa, rien moins, d'épouser une sienne cousine : le hasard voulut que ce fût un mariage heureux.

Jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, l'ancien colonel de l'escadron des Opérations Spéciales cultiva une grande élégance de comportement et une nostalgie de bon ton.

\*\*\*

Le baron Robert de Mortefontaine dirigea le « service des étrangers, de la sécurité et de l'espionnage » jusqu'à la mort du roi. Lorsque celle-ci survint, il déclina l'offre de Louis le Quinzième de diriger ce qu'on n'appelle jamais par son véritable nom, la « police secrète de sûreté ».

Avec ses guerres permanentes Louis le Quatorzième suscitant des milliers d'ennemis en l'intérieur du royaume, le malheureux baron s'épuisa à la tâche si bien qu'il ne survécut que de deux années à son roi.

Pour compenser son travail de galérien, Mortefontaine eut la chance, grâce à sa femme et ses trois filles, de connaître une vie de famille heureuse. Il est vrai que deux diamants, remis dans la rue par un inconnu chargé de cette mission... par un autre inconnu, lui donnèrent cette grande aisance qui éloigne toutes les petites cochonneries matérielles qui vous gâchent une vie.

Mais il n'avait pas besoin de ce cadeau pour penser souventes fois au duc de Bamberg et à la folle aventure du Conseil des Troubles...

\*\*\*

Giovanni Gazzi, marquis de Pontecorvo et général des jésuites, était un homme aux multiples qualités. Cependant, la bonne foi ne figurait point au nombre de celles-ci.

Bien qu'il ait vu pire, il se déclara « profondément choqué et affecté » par l'affaire de la calotte

crânienne de Von Ploetzen organisée par le pape.

Il est vrai que cela arrangeait ses affaires...

Aussi, sans donner à son acte quelque éclat que ce fût, il quitta son poste puis l'Église pour épouser la comtesse de Volterri.

Elle était belle, il avait du charme. Elle avait de l'esprit, on connaît son intelligence. Elle était très riche, il l'était plus encore. Elle était folle de lui, il était, pour elle, au-delà de la folie.

C'est peu de dire qu'ils furent heureux. Oui, ils furent heureux et n'eurent aucun enfant. Le marquis professait en effet qu'un enfant est toujours l'espion de ses parents et que question espionnage, il avait assez donné.

On leur fit donc une réputation d'égoïstes qu'ils se hâtèrent suavement de confirmer.

Il arrivait à Pontecorvo de songer à l'affaire du Conseil des Troubles, à l'escadron des Opérations Spéciales et à Tancrede de Bamberg. Une mélancolie le prenait alors et, saisissant son mandolino<sup>1</sup>, il chantait en s'accompagnant de son instrument à cordes et en pleurant d'abondance.

Au bout de dix minutes environ, toute tristesse l'abandonnait. Il allait alors manger puis faire l'amour à son épouse.

L'idée, au reste saugrenue, ne lui vint jamais de chercher Dieu en tout cela...

\*\*\*

Marie-Thérèse vécut encore une dizaine d'années mais ce fut elle qui fut servie car le duc engagea une jeune femme du pays. La vieille servante maugréa pour la forme mais fut en fait ravie, d'autant qu'elle prenait ses repas avec le duc et la duchesse lesquels aimaient souper à la cuisine, devant le feu, sur une vieille table de bois.

Le seul travail qu'elle parvint à obtenir fut de porter l'écuelle de lait à Eugène et Louise, le couple de hérissons.

À quoi s'ajoutait, lorsque le duc trop amoureux l'oubliait, d'aller souhaiter bonne nuit à la chouette Iseult, aussi vieille et ronchon qu'elle l'était elle-même.

\*\*\*

Le chien Scrub dut, sa vie durant, lutter contre l'embonpoint. C'est qu'il prenait fort peu d'exercice, le duc détestant la chasse.

Grâce à son maître attentif, qui n'abandonnait jamais un compagnon d'armes, Scrub connut les ivresses de l'amour... auxquelles il préféra toujours une soupe abondante.

À la fin de sa vie, malgré ses rhumatismes, il prit l'habitude d'aller se promener du côté du cimetière. Peut-être, comme le suggéra Bamberg, était-ce surtout pour se souvenir de ce à quoi il avait échappé et mesurer la longueur du chemin parcouru...

\*\*\*

Marion de Montigny, duchesse de Bamberg, général-duc de Montigny-Bamberg. Ils avaient tant rêvé, elle et lui, de se fondre l'un en l'autre qu'il est difficile, même trois siècles après, de ne les point percevoir ainsi.

On sait fort peu de chose les concernant, si ce n'est l'impression de totale complicité qui les unissait bien qu'ils eurent à surmonter une épreuve : ils ne pouvaient avoir d'enfants.

Curieusement, cela leur fit goûter davantage la vie, sachant que s'éteindrait le vieux nom glorieux de Bamberg et, avec lui, tous ces bruits autour de l'Atlantide.

La vie était douce à Montigny, et pour tout le monde.

Le 31 août 1715, à Versailles, à huit heures et quart du matin, le vieux roi rendit l'âme. Il déliait ainsi le duc d'une promesse secrète : accourir le délivrer si on le faisait prisonnier.

Le duc et la duchesse firent alors leurs adieux, laissant par-devant notaire terres et château à la communauté des anciens des Opérations Spéciales.

D'après les témoignages recueillis, et tous unanimes, le couple semblait très calme, heureux et détendu. Ils partirent à cheval par un matin bleu et rose de septembre.

Nul ne les revit jamais, nul n'entendit plus parler d'eux, ni de la pierre noire.

Pour Pontecorvo et Mortefontaine, il ne fut pas douteux, cette fois, qu'il ne restait plus rien de la fabuleuse Atlantide...

\*\*\*

Le trésor des Templiers. Si l'Église fut de longue date toujours assez avide, en revanche, elle sait ne point se presser. Concernant le trésor des Templiers, sa position fut définitivement arrêtée : la cachette était excellente, on ne toucherait au trésor qu'en cas de nécessité extrême.

Les choses étaient si bien établies là-dessus qu'on ne remarqua point, en 1751, sous Benoît XIV, la disparition d'un des archivistes, le frère Bartolomeo Pavarini. Et on ne remarqua pas davantage la disparition d'une enveloppe scellée de cire rouge contenant indication de l'endroit très secret où était enfoui le trésor des Templiers.

Repêchant le corps d'un homme qui s'était noyé dans le Tibre qu'il traversa à la nage bien qu'il fût en crue, car se croyant très faussement poursuivi, on n'établit pas que le noyé n'était autre que Bartolomeo Pavarini.

Ce n'est que bien plus tard, lors de la séparation de l'Église et de l'État en France, que le pape Pie X, jugeant cette loi sacrilège, eut l'idée de financer les opposants catholiques français avec ce trésor des Templiers dont on croyait savoir qu'il se trouvait précisément en France.

On diligenta aussitôt un haut ecclésiastique aux archives. Neuf heures plus tard, l'horrible et absurde évidence s'imposait : le Vatican avait... « perdu » le plan de l'emplacement du plus important trésor d'Europe ! C'est à peine si on se risquait à avancer que d'après une légende, il se trouvait sans doute à Paris...

Les nazis, malgré de puissants moyens, ne le trouvèrent pas davantage que celui des Cathares, au reste beaucoup plus modeste et pas même comparable.

Pourtant, tout est peut-être si simple...

Les Templiers étaient chevaliers et avaient le goût du panache, le lieu d'enfouissement ne peut donc se trouver que là où périt le dernier Grand Maître, sur l'île aux Juifs. Belle insolence et forte gifle posthume à Philippe le Bel.

On sait que l'île aux Juifs est devenue le petit square du Vert-Galant. On sait aussi que ces chevaliers d'Occident se battirent et vécurent en Orient, direction du lever du soleil en laquelle ils ont fatalement creusé, « car là d'où elle surgit est toute lumière ».

Ne manque que le nombre de pas qu'on peut reconstituer en sachant que le bûcher se trouvait au centre de l'îlot. Et on n'ignore pas qu'à deux mètres de profondeur se trouvent trois squelettes, qui indiquent la bonne piste.

Si quelque jour on apprend qu'un trou profond a été creusé au Vert-Galant, et que plainte a été déposée par la Mairie de Paris, qu'on ait une pensée d'estime pour les entreprenants terrassiers du clair de lune devenus milliardaires, car ils démontrent qu'à lire, on ne perd jamais son temps et s'enrichit toujours...

21 juillet 2006

<sup>1</sup> Mot italien puis français en 1745 sous la forme de « mandoline ».